Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

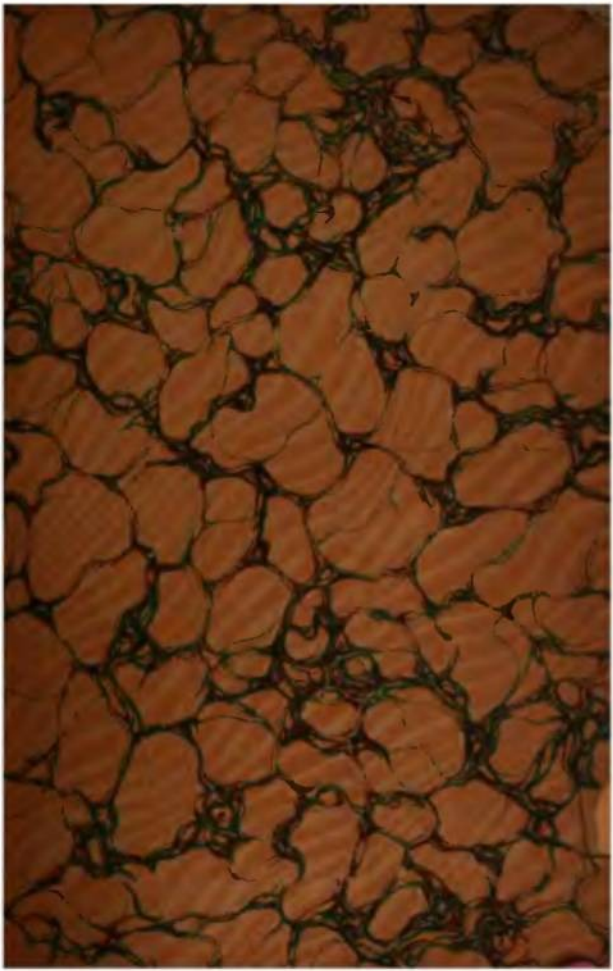
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

GRANDE LIBRAIRIE MÉDICALE
A. MALOINE
ÉDITEUR
23-27, Rue de l'École-de-Médecine, 23-27
ANCIENNE MAISON CRINON
PARIS
Grand Assortiment de Livres de Médecine
ANCIENS & D'OCCASION
Vendus avec réduction
Encyclopédies, Dictionnaires, Traités
ATLAS — ICONOGRAPHIES
Acquisitions Isolées ou Collections en tout
l'Étranger
Envoi des Catalogues sur demande

SA
5374
5.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY
SOUTH AMERICAN COLLECTION

THE GIFT OF ARCHIBALD CARY COOLIDGE, '87
AND CLARENCE LEONARD HAY, '08
IN REMEMBRANCE OF THE PAN-AMERICAN SCIENTIFIC CONGRESS
SANTIAGO DE CHILE DECEMBER MDCCCCVIII



À mon vénéré maître
Monsieur Laguet.
Chef des travaux pratiques d'histoire naturelle
à l'école de médecine de Paris.

Edmond Reynal O'Connor
Etud. méd.
6 Juin 81.

LA

CONQUÊTE DE LA PAMPA

LA
CONQUÊTE DE LA PAMPA

RECUEIL DES DOCUMENTS RELATIFS A LA CAMPAGNE

DU

RIO NEGRO

COMPRENANT L'ITINÉRAIRE SUIVI PAR TOUTES LES COLONNES EXPÉDITIONNAIRES QUI, SOUS LES ORDRES DU MINISTÈRE DE LA GUERRE,

GÉNÉRAL D. JULIO A. ROCA

ONT OCCUPÉ LE DÉSERT ET PORTÉ LA LIGNE DE FRONTIÈRE SUR LE RIO NEGRO

PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE TOPOGRAPHIQUE

PAR

MANUEL J. OLASCOAGA

SUIVI DU

RAPPORT DU GÉNÉRAL VILLEGAS

SUR

L'EXPÉDITION A NAHUEL-HUAPI

et d'une Notice sur l'importance des territoires de la Pampa et du Limay

AVEC LA CARTE DE LA PAMPA ET DES TERRITOIRES DU RIO NEGRO

BUENOS AIRES
IMPRIMERIE DU «COURRIER DE LA PLATA»
148, RUE DE LA PIEDAD, 154

1881

SA 5374.3.5

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
AND
CLARENCE LEONARD HAY
July 14, 1932

Buenos Aires, décembre 1880.

A S. E. le Président de la République, brigadier-général Don Julio A. Roca.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de présenter à V. E. ce livre qui renferme une étude et une relation exacte de la campagne qui a porté au Rio Negro la ligne de frontière militaire, établi le domaine de la civilisation sur les terres australes de la République et détruit pour toujours la domination des Indiens.

Cette importante campagne a été préparée et exécutée par V. E.; aussi ne pouvais-je mieux faire que de dédier au Président de la République ce livre qui met en lumière un fait des plus honorables pour le peuple argentin, celui d'avoir appelé aux plus hautes fonctions le citoyen qui lui a rendu le plus grand service que notre histoire ait à enregistrer.

Veuillez agréer, Excellence, mes sentiments dévoués et respectueux.

MANUEL J. OLASCOAGA.

M. le Ministre de guerre et marine, Dr. D. Benjamin Victorica.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Je remplis un devoir en présentant au ministre de la guerre cet ouvrage dont la publication a été retardée par les événements politiques et que j'ai pu, grâce à ce retard, compléter par un avant-propos.

Je considère comme une bonne fortune pour moi de pouvoir remettre mon livre au gouvernement que le pays vient de constituer à la suite d'un grand mouvement d'opinion.

Espérant que les documents réunis ici formeront, sous l'habile direction de V. E., un capital de connaissances utiles pour l'armée, je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de ma parfaite considération.

MANUEL J. OLASCOAGA.

AVANT-PROPOS

La période comprise entre juillet 1878 et mai 1879 renferme le plus notable et le plus fécond des événements de notre histoire. Elle lui fournit une page, brillante entre toutes, qui honore hautement l'administration du docteur Nicolas Avellaneda dont le concours a déterminé les résultats surprenants que je vais enregistrer.

C'est dans cette année glorieuse qu'une série d'événements heureux commencèrent et terminèrent la grande œuvre qui a donné les résultats suivants :

— La pacification définitive des déserts qui s'étendent au Sud de la République.

— La conquête de 20,000 lieues de terres fertiles rendues à la civilisation.

— La soumission et la régénération des peuplades sauvages.

— La délivrance de plusieurs centaines de captifs.

— La conclusion de la guerre séculaire contre les Indiens.

— La fin des sacrifices inutiles de l'armée et l'établissement de la sécurité dont étaient privées les populations voisines des frontières.

— La suppression de cette spéculation clandestine et ruineuse qui consistait à faire passer périodiquement de l'autre côté des Cordillères une partie importante de nos richesses agricoles.

— L'économie de sommes considérables que coûtaient au Trésor les tributs et les concessions stériles dont le but était d'acquérir l'amitié des sauvages.

— La révélation complète des mystères topographiques du désert et la prise de possession de toutes ses richesses inconnues.

— L'occupation de cette belle région andine qui deviendra naturellement le centre autour duquel se grouperont les pionniers de la civilisation qui rendront la sécurité à tout le continent austral.

— L'établissement de la ligne militaire du Rio Negro qui est non-seulement une position stratégique nous garantissant contre les invasions d'Indiens, mais encore la base et la source de toute colonisation et de tout progrès.

— La démarcation, pour la première fois, des territoires appartenant à la Nation et que se disputaient cinq provinces.

— La position avantageuse dans laquelle nous nous sommes placés dans l'éventualité d'une guerre étrangère.

Cette œuvre, entreprise et menée à bonne fin par le général Julio A. Roca, et terminée dans la période de temps annoncée, impliquait la solution d'un problème réputé insoluble depuis des siècles et qui avait coûté jusqu'alors d'innombrables sacrifices d'hommes et d'argent, en même temps qu'il avait été l'obstacle le plus sérieux opposé à l'esprit d'entreprise.

Le souvenir de cette année, pendant laquelle une prodigieuse activité a été mise au service du bien public, ne s'effacera pas de la mémoire des habitants de ce pays ; il grandira de jour en jour et d'années en années à mesure que la pratique accusera plus nettement les avantages obtenus dans un si court espace de temps.

En jetant un regard sur les événements récents qui ont attristé la République, on ne peut s'empêcher d'attribuer l'issue favorable qu'ils ont eue à cette tendance vers l'unité qui devait résulter de l'accroissement subit du territoire et du besoin de féconder par le travail la magnifique conquête qui venait d'être faite.

En dehors des pertes matérielles provenant des exactions commises par les Indiens, nous avions à supporter, sur toute la partie de la Cordillère des Andes en contact avec le désert, des spoliations d'un caractère grave qui nous auraient conduits rapidement à une guerre internationale.

Et si malheureusement cette éventualité se fût réalisée, une armée chilienne, dans l'état où se trouvait les frontières, aurait pu impunément passer la Cordillère, prendre possesion du Rio Negro et lancer contre nos immenses lignes de défense une nuée de barbares protégés par les troupes régulières.

De cette façon, la guerre avec le Chili aurait eu pour théâtre San Rafaël, Rio IV°, Junin, 25 de Mayo, l'Azul et Bahia Blanca.

C'eût été une vaste brèche par laquelle l'ennemi le moins expérimenté n'aurait pas manqué de passer.

De plus en plus orgueilleuses et rebelles, stimulées par le commerce des Cordillères, les tribus d'Indiens resserraient et appauvrissaient nos provinces ; de plus, le manque de protection dans la campagne poussait notre population indigène au vagabondage et la rendait accessible aux insinuations de révolte politique.

Ajoutons que la Pampa était pour nous un mystère. L'Indien s'y trouvait comme dans un sanctuaire. Notre armée, campée sur la lisière du désert, était soumise à un régime reconnu mauvais, mais sous lequel on se croyait condamné à vivre éternellement.

Le découragement était tel qu'on en était arrivé, pour se défendre contre les misérables hordes du sud, à imiter les fortifications que l'empereur Chin-Tseng-Wang employa contre les Tartares il y a 2050 ans.

Heureusement pour l'honneur de notre pays, la vaillante armée qui travailla trois ans à creuser un fossé de cent lieues prouva, par cinq mois d'efforts, que le soldat de la civilisation n'a pas besoin de remparts pour dominer la barbarie.

La confusion dans les idées était extrême. Dès qu'il s'agissait de la question indienne le doute envahissait l'opinion, tout ce qui était proposé paraissait utopie, tout ce qui était exécuté semblait un sacrifice inutile.

Les projets et les lois se succédaient, et pendant ce temps l'habitant du désert s'emparait des abords de nos villes, nous ruinait, nous démoralisait, nous imposait des tributs et nous dérobait avec soin tous ses secrets.

Les opérations d'attaque et de défense pèchaient toutes par le même défaut, l'ignorance de la topographie locale. On procédait par pure inspiration; il n'était donc pas étonnant que les Indiens, opérant sur un terrain connu, l'emportassent sur des magistrats et des hommes d'Etat plus enclins à fausser la volonté du peuple dans les élections qu'à sonder les mystères de la Pampa.

L'homme d'Etat qui avait consacré ses forces et son intelligence à cette question vitale, le docteur D. Adolfo Alsina, succomba prématurément et sa mort servit encore à augmenter le prestige du désert,

dont le contact délétère semblait être la cause principale de la perte de cet homme éminent.

On pouvait dire avec vérité que le désert nous envahissait.

En effet, nous avions vu, campés au Nord du 35°, des caciques plus barbares et plus féroces que ceux qui régnaient sur le Sud ; et en 1874, si la fortune des armes eût été défavorable à la Nation, on aurait pu voir entrer à Buenos Aires, en qualité de général allié aux régénérateurs, un des caciques qui sont aujourd'hui nos prisonniers.

Une triste expérience nous avait démontré que la civilisation et la barbarie sont deux forces qui ne sauraient subsister stationnaires l'une en face de l'autre. Dès que l'une s'arrête, l'autre la déborde.

Nous étions donc dans l'obligation d'attaquer la barbarie sur tous les terrains et de la dominer complètement.

Le général Julio A. Roca arriva à Buenos Aires. Il venait d'être nommé ministre de la guerre et quittait son poste de commandant en chef des frontières intérieures.

Après une longue maladie dont il faillit mourir, il prit, encore convalescent, possession de son ministère.

On comptait beaucoup sur ses talents et sur son énergie, mais personne alors (juin 1878) n'osait attendre de lui un travail suivi qui eût excédé ses forces véritablement épuisées.

On ne tarda pas cependant à ressentir l'influence d'une volonté qui venait se consacrer au pays et à l'armée.

Le département de la guerre, sous l'influence d'une intelligence supérieure qui débuta par une réorganisation complète de l'armée et de l'escadre, prit une activité jusqu'alors inconnue. Des instructions détaillées, des ordres précis furent envoyés à tous les commandants de frontières ; les troupes opérèrent avec ensemble, et bientôt le télégraphe transmit de tous les points de la frontière la nouvelle d'une série de victoires remportées sur les indiens et de la conquête de leurs domaines.

L'écroulement complet de l'empire barbare de la Pampa s'effectua avec une rapidité vertigineuse ; le succès couronnait toutes les entreprises. Les expéditions partielles donnaient chaque jour pour résultat la dispersion de tribus entières, la délivrance de captifs, la capture des principaux caciques, la reprise des troupeaux enlevés et la destruction de tous les campements des sauvages.

Pendant plusieurs mois les bonnes nouvelles se succédèrent sans interruption ; chaque matin le peuple s'éveillait agréablement surpris par l'annonce d'une victoire, la civilisation arrachait enfin au vandalisme le domaine qu'il possédait depuis trois siècles. Les rapports militaires affluaient de la Pampa, des Cordillères et du Chaco. A ces succès se rattachaient les noms d'officiers et de soldats que la nouvelle conquête illustrait.

Bientôt ceux qui doutaient de la véracité de ces faits si invraisemblables virent arriver dans les villes de nombreux convois de prisonniers indiens.

Ainsi ces sauvages indomptables et féroces, mis dans l'impossibilité de nuire, venaient comparer leur vie misérable de la veille avec le bien-être qui les attendait le lendemain pour prix de leur soumission.

Les uns sont devenus des soldats vaillants et disciplinés sur lesquels la patrie peut compter.

D'autres, employés à l'agriculture ou dans les fabriques de sucre, contribueront à réparer le mal qu'ils ont fait autrefois.

Quant aux principaux chefs qui jusqu'alors avaient régné sans contestation sur la Pampa et dont les noms étaient aussi célèbres que redoutés, on les internera dans nos casernes.

La vue de ces caciques et des misérables qu'ils traînaient à leur suite a été pour notre population un sujet de méditation. Pendant qu'il a suffi d'un effort vigoureux secondé par une grande intelligence pour détruire sans retour un mal terrible qui semblait devoir durer éternellement, les gens simples se sont demandé si réellement les personnages misérables qu'ils avaient sous les yeux étaient les redoutables caciques Pincen, Epumer et Catriel. Ils se sont demandé comment ces sauvages ont pu tenir si longtemps en échec une armée aguerrie comme celle de la République Argentine.

En septembre, le général Roca fit reposer tous les corps d'opérations qui avaient si bien exécuté ses ordres. Il leur recommanda cependant de se tenir prêts pour la grande expédition combinée qui devait assurer définitivement la possession des déserts du Sud, en établissant la ligne militaire du rio Negro.

La nouvelle campagne, à la tête de laquelle se plaça le général

Roca en personne, commença en avril 1879 et fut achevée au mois de juin suivant.

Cinq colonnes des trois armes entrèrent simultanément dans la Pampa, et dans ce court espace de temps balayèrent vingt mille lieues de désert.

Ce fut, à proprement parler, la fin de la puissance des Indiens, non pas seulement parce que la plupart d'entre eux se sont soumis et mêlés à notre population, mais parce que la grande expédition exécutée contre eux a donné à nos militaires la connaissance parfaite des points stratégiques de la Pampa et divulgué ainsi le secret du pouvoir des caciques.

L'ensemble des connaissances acquises dans la campagne du rio Negro et l'étude des bienfaits qu'elles doivent produire sont l'objet de ce livre.

Il m'a paru utile d'enregistrer les premières tentatives faites et de rappeler les antécédents de cette splendide opération.

Je publie donc tous les documents qui s'y rattachent et que j'ai pu heureusement réunir : c'est l'historique de l'œuvre féconde du général Roca, c'est l'honneur de l'armée, et par conséquent une gloire nationale.

M. J. Olascoaga.

CORRESPONDANCES

ÉCHANGÉES EN 1875

Entre le Ministre de la Guerre, docteur Adolfo Alsina, et le commandant en chef de la frontière de l'intérieur, général Julio A. Roca.

Ministère de la Guerre.

Buenos Aires, 6 octobre 1875.

M. le général Julio A. Roca.

Cher général,

J'ai le plaisir de vous remettre sous pli les projets concernant les télégraphes et les constructions sur la nouvelle ligne de frontière, projets qui, à partir de ce jour, ont force de loi.

Par les messages que je vous envoie également, vous verrez quelles sont les intentions du gouvernement ; j'y ai consigné aussi quelques-unes des idées dont vous m'avez fait part.

Je procéderai par chapitre.

Commandance Générale

Dans la discussion du budget à la Chambre des députés, les Commandances Générales furent l'objet de vives attaques ; on prétendit qu'elles ne rendaient aucun service réel, et on critiqua beaucoup la commandance des frontières de l'intérieur qui, se trouvant *de fait* placée au Rio IV°, est complétement internée.

Ligne actuelle

Je suis de plus en plus convaincu qu'on doit avancer la ligne actuelle du Rio IV°. Cette conviction est exprimée dans une des lois que je vous transmets ; c'est une modification qui fut introduite dans le

projet primitif du gouvernement par la commission du Sénat et acceptée par les deux Chambres.

Si rien d'extraordinaire ne vient y faire obstacle, mon intention est d'avancer, dans le courant ou à la fin de février, les lignes de Buenos Aires : au Sud jusqu'à Carhué, au centre Sud jusqu'à la Laguna del Monte et à l'Ouest jusqu'à Las Tunas ou Tranque-Lauquen.

Vous recevrez dans peu de jours la visite de l'ingénieur Wysosky, dont vous utiliserez les services pour terminer les études de la ligne avancée jusqu'au Cuero, tout au moins.

A ce sujet, je désire que vous me fassiez connaitre franchement votre opinion au point de vue pratique, car je veux en tenir compte dans les opérations que l'on fera sur les frontières de cette province.

Quant à la voie directe entre Villa de Mercedes et San Rafael, je pense qu'on peut sans inconvénient en retarder l'étude, attendu que si on venait à décider l'avancement de cette ligne, il pourrait se faire que le chemin ne partit pas de la Villa de Mercedes, mais d'un autre point jugé plus convenable.

Mules

J'ai attendu votre réponse au sujet de ce que je vous ai dit sur les mules.

Si le nombre de celles que vous possédez dépasse les besoins des troupes qui garnissent cette frontière, il est nécessaire que les autres frontières en soient pourvues, particulièrement celles du Nord sur le Chaco, et celles, à l'ouest de cette province, qui en ont un besoin urgent.

Parc

Je désire que vous m'adressiez *confidentiellement* un état exact du matériel du Parc qui se trouve aux frontières placées sous votre commandement.

Ce renseignement m'est indispensable, non seulement pour être fixé sur les mesures qu'il y a lieu de prendre, mais encore dans l'hypothèse d'une situation extraordinaire qui viendrait à se produire. Je désire donc connaitre l'importance et la désignation des éléments dont vous disposez, qui peuvent servir à armer des troupes ou à en improviser de nouvelles.

Je suis en train de mettre à exécution mon idée de licencier les gardes nationales mobilisées ; pour cela il me faut résister à des prétentions illégitimes qui m'attirent le mauvais vouloir de quelques gouverneurs.

En dehors des considérations de stricte justice et de bonne administration, j'attache à ce licenciement une grande importance politique et me promets d'être aussi infatigable qu'inflexible afin d'obtenir le résultat que je poursuis.

Le 9e escadron de cavalerie de ligne, fort de 205 hommes, mis à vos ordres, vient de partir.

J'estime qu'en utilisant pour la remonte des 3e, 4e, 7e et 10e tous les hommes que l'enrôlement a pu fournir dans cette Intendance, vous pourrez m'apprendre bientôt qu'il n'y a plus de garde nationale mobilisée au service ordinaire de la frontière sud de l'intérieur.

D'après le recensement des troupes fait en septembre, le régiment «Nueva Creacion» n'a que 244 hommes, dont 19 doivent être congédiés. Il n'en reste donc plus que 225, dont 100 peuvent être versés dans le 9e.

Ne prenez pour l'instant aucune disposition à l'égard du surplus, que j'ai l'intention de diriger sur Martin Garcia pour former deux compagnies d'artillerie de place.

Mariano Rosas

Tout en vous laissant le soin de choisir le moment opportun pour ouvrir de nouvelles négociations avec Mariano Rosas, j'appelle votre attention sur les conditions relativement onéreuses du traité actuellement en vigueur avec ce cacique.

L'approvisionnement trimestriel coûte maintenant à la Nation $ 15,000. Au lieu de juments comme le spécifie le contrat, on lui donne des vaches qui coûtent le double.

Sans modifier, quant à présent, cette clause du traité, il conviendrait peut-être d'essayer de s'entendre avec les Ranqueles, afin qu'ils prêtassent un service effectif, attendu qu'aujourd'hui tout ce qu'on obtient d'eux c'est la certitude qu'ils se tiendront tranquilles.

Je crois aussi (mais je puis me tromper), que depuis la signature du traité, la tribu de Mariano Rosas s'est affaiblie.

Invasions

J'ai tout lieu de croire que les invasions dont on parle, et que Namuncura doit faire sur les frontières de cette province, sont aujourd'hui ajournées pour divers motifs.

La commission scientifique à laquelle j'ai confié l'étude de l'exploration de Carhué n'a pu aller plus loin par suite de la résistance de ce cacique.

Le colonel Levalle et le commandant Cerri, chef de Bahia Blanca, essayent en ce moment d'entrer en négociations; je leur recommande tout particulièrement de gagner du temps jusqu'à la fin de février.

Si on peut y parvenir, je vous certifie que l'occupation de la nouvelle ligne se fera dans d'excellentes conditions.

Il ne manque plus qu'une seule chose pour que le plan soit complet, c'est que vous m'appreniez que vous acceptez l'idée d'avancer la ligne du Rio V°, en partant de Gainza dans la direction que les études préalables signalent comme la plus avantageuse.

Je vous recommande de m'écrire sans retard.

ADOLFO ALSINA.

P. S. — On est venu de la colonie de Santa Catalina pour que je fournisse des remingtons aux colons.

J'ai répondu que vous pouviez leur donner des armes si vous le jugez à propos, surtout s'il est vrai qu'on a fait partir la troupe qui s'y trouvait.

ALSINA.

Rio IV°, 19 octobre 1875.

Monsieur le Ministre de la Guerre, Docteur D. Adolfo Alsina.

Monsieur le Ministre,

J'ai eu, il y a cinq jours, le plaisir de recevoir, par l'intermédiaire du major Reynolds, votre lettre du 6 de ce mois ainsi que les messages adressés au Congrès à propos du télégraphe et de plusieurs localités de la frontière.

Je vais répondre à tous les points traités dans votre lettre, en suivant l'ordre que vous avez adopté; je vous ferai connaître franchement mon opinion, ainsi que vous le désirez, en vous transmettant les renseignements que je possède sur cet important sujet.

COMMANDANCE GÉNÉRALE

J'ai choisi le Rio IV° parce que je le considère comme le plus intéressant pour le service, car la commandance générale n'est pas seulement le centre de la seconde ligne de la frontière de Cordoba, mais encore la tête de ces frontières de l'intérieur. Si le siége de la

commandance était placée à Mercedes, toutes les communications avec le chef de ces frontières, et jusqu'aux convois d'habillements, auraient presque toujours à parcourir un chemin double, comme cela avait lieu du temps d'Arredondo.

En outre, ayant un chemin de fer et un télégraphe qui me met en communication avec Mercedes, c'est comme si j'y résidais. D'autre part, je crois que les commandants généraux doivent parcourir constamment leur section et que par conséquent le service ne saurait être affecté par le choix de leur résidence.

Rio IV° se trouve exactement à la même hauteur que la Carlota, las Tunas et Melincué.

Avancement de la ligne

L'avancée de ces frontières jusqu'au Cuero ou jusqu'à un autre point vers le Sud offre tous les inconvénients de l'isolement et du désert, inconvénients que j'ai déjà eu l'occasion de signaler à V. E. La distance entre la nouvelle ligne et les villages excédera de 30, 40 et même 50 lieues, ce qui est précisément la distance que l'on mesure entre Fraile Muerto et Gainza dont la population est encore très restreinte ; il en résultera que les villages seront moins protégés à mesure que nous nous en éloignerons et que les conditions d'existence pour l'armée seront plus précaires.

Mais, selon moi, il y a des difficultés plus grandes à vaincre.

En fixant la ligne à la hauteur du Cuero, nous rompons les liens de paix qui nous attachent aux Ranqueles qui, soit dit en passant, ont rempli fidèlement leurs engagements, malgré le complet abandon de la frontière à la suite de la révolution de septembre.

Le seul fait d'étudier les points que V. E. m'indique paraîtra aux Indiens une attaque contre leurs droits, puisqu'ils considèrent ces territoires comme leur appartenant, ainsi que ceux que nous occupons ; je n'en veux pour preuve que les réclamations qu'ils ont faites plusieurs fois et qu'ils ont appuyées les armes à la main. Ils nous accuseront d'être les premiers à violer les traités, et ajoutant ce grief à ceux dont le souvenir est encore vivant dans leur esprit depuis les temps les plus reculés, ils se prépareront à nous opposer une vive résistance avec toute l'énergie de ceux qui combattent pour leur propre existence, qu'ils soient barbares ou non.

Les premières tentes des Ranqueles commencent au Cuero, lagune de peu d'importance où le cacique Ramon vient de s'établir avec quelques Indiens.

Nous allons donc leur disputer leurs propres demeures avec la prétention d'y établir nos lignes, ce que nous n'obtiendrons que par

la force. Quant à leur acheter cette zone de territoire, comme on l'a fait au Nord-Amérique, je crois que nous n'y réussirions pas. On pourrait cependant tenter l'expérience et faire des propositions aux principaux caciques. Il se pourrait, qu'alléchés par l'espoir d'une forte récompense, quelques-uns se décidassent à vivre plus à l'étroit et là où il plairait au gouvernement de les placer.

Selon moi, le meilleur moyen d'en finir avec les Indiens, soit qu'on veuille les détruire ou les rejeter sur l'autre rive du Rio Negro, c'est de leur faire une guerre offensive, moyen adopté par Rosas qui fut sur le point d'en avoir complètement raison.

Le vieux colonel Baigorria, qui vécut vingt-deux ans au milieu des Indiens et qui était très considéré par eux, fait extrêmement rare puisqu'il s'agissait d'un chrétien, m'a raconté souvent que ne voulant pas se soumettre parce qu'il avait la certitude d'être fusillé en arrivant aux avant-postes, il n'avait pu échapper à cette extrémité qu'en errant dans les bois et vivant de racines.

C'est de cette époque que datent les soumissions qui se firent un peu de toutes parts dans la République. A Santos Lugares même je crois qu'il y avait des Indiens soumis. Le cacique Mariano Rosas a été élevé à la ferme du Pino sous la protection du tyran dont il porte le nom.

Nous connaissons déjà les résultats obtenus par le système actuel des lignes de forts, adopté par Azara vers la fin du dernier siècle, et qui consiste à se tenir sur la défensive en avançant lentement et en établissant des colons au fur et à mesure qu'on avance.

S'éloigner des centres habités pour gagner du terrain dans le désert c'est, selon moi, accumuler tous les inconvénients de la guerre défensive et placer le désert entre les nouvelles lignes et les lieux habités.

Lorsqu'on applique ce système dispendieux des nouvelles lignes, les invasions se produisent immédiatement ; c'est ce qui est arrivé dans la province de Santa-Fé lorsqu'on a avancé la frontière jusqu'au Rey et lorsqu'on s'est établi à Gainza sur le Rio V°.

Ce dernier mouvement n'était pourtant qu'une rectification de l'ancienne ligne allant de Mercedes à Junin. Le Rio V°, présentant à partir de la *Ramada* une barrière naturelle formée par ses berges élevées, taillées à pic et par ses abords marécageux, était nécessairement indiqué comme ligne de frontière.

Les Ranqueles occupent la seule partie habitable entre Salinas Grandes, le Rio Colorado, la ligne frontière et les premiers versants des Andes.

A partir de Lenvucó, où se trouve la tente de Mariano Rosas, s'étend à l'ouest jusqu'à Chalileo ou Rio Salado une zone de terrains

mouvants ou dépourvus de végétation formée par les Rios Desaguadero, Diamante et Atuel, et qui s'arrête à la lagune de Urrelauquen au bord de laquelle sont plantées les dernières tentes des Ranqueles.

Là commence le désert du Rio Colorado dont les rives, de même que celles du Chalileo, sont tout à fait inhospitalières. Il n'y a pas d'exemple qu'une tribu se soit établie dans la zone comprise entre le Chalileo et le cerro Payen.

Depuis Chalileo en marchant à l'ouest, les terres continuent à être arides, sans végétation, jusqu'aux abords de Rio Grande, Malbarco et Chacai, au sud de San Rafael, où habitent les Indiens Puelches, Pehuenches et quelques autres d'origine araucanienne.

On voit donc que le territoire occupé par les Ranqueles — 40 lieues du sud au nord et autant de l'est à l'ouest — est une grande oasis entourée de déserts de sables que les Indiens abandonneront le jour où ils ne s'y trouveront plus en sûreté et seront harcelés par de continuelles invasions.

L'occupation de ces territoires au moyen de forts et fortins augmenterait les incertitudes présentes en éloignant les troupes des centres où un parti vaincu, mais non résigné, s'agite sans cesse et profite de chaque incident pour alarmer les populations. Ajoutez à cela le désordre qu'un changement aussi radical produirait sur toutes les frontières de la République ; on rendrait ainsi la guerre inévitable avec toutes les tribus.

Les forts fixes au milieu du désert tuent la discipline, déciment les troupes et ne protègent qu'un rayon fort restreint.

Selon moi, le meilleur fort, la meilleure muraille, pour guerroyer contre les Indiens de la Pampa et les soumettre d'un seul coup, c'est un régiment ou un détachement des deux armes, bien monté, qui fouille sans cesse les repaires des Indiens et les surprenne là où ils s'y attendent le moins.

Je prendrais pour base de cette tactique les lignes actuelles où je réunirais, dans de vastes campements, tous les éléments en chevaux et en fourrage nécessaires à la poursuite d'une guerre sans trêve pendant toute une année.

On pourrait placer le dépôt et la résidence des troupes à Sarmiento et à la Villa de Mercedes. Pendant que mille hommes, divisés par pelotons, suivant la grandeur du péril et les besoins de la guerre, seraient employés à parcourir en tous sens le territoire occupé par les Indiens, mille autres resteraient casernés, prêts à remplacer les premiers dont l'absence ne dépasserait pas vingt à trente jours ; ils reviendraient pour refaire leurs chevaux et prendre eux-mêmes du repos.

Je crois fermement, Monsieur le Ministre, que les Ranqueles, dont

la population n'atteint pas 9,000 âmes, ne résisteraient pas six mois à une pareille guerre qui nous permettrait d'avoir constamment des chevaux à notre service. Ils émigreraient sur les coteaux de la Cordillère, vers le Neuquen ou le Limay, ou sur la rive opposée du Rio Negro, ou bien se soumettraient aux conditions qu'il nous plairait de leur imposer.

Il suffirait ensuite de deux cents hommes armés comme le sont nos troupes pour maintenir l'ordre dans l'oasis Ranquelino et s'opposer à ce que de nouvelles émigrations araucaniennes ne vinssent s'y installer, comme il advint après que Rosas eut fouillé cette oasis et en eut chassé les Indiens.

La Nation dépense annuellement plus de cent mille piastres fortes en subsides accordés aux Ranqueles, dépense considérable à laquelle il convient d'ajouter une somme au moins égale pour l'entretien des frontières.

Si nous employions cet argent à nous préparer, pendant un an, à une pareille guerre, en construisant des casernes et des écuries à Sarmiento et à la Villa Mercedes, où l'on trouve quelques hectares de luzerne, en faisant de grands approvisionnements de fourrages, afin d'en avoir en tout temps, les sommes qu'on dépense seraient suffisantes pour nous rendre, pour toujours, maitres de ces Indiens, en même temps que nous menacerions ceux de Salinas Grandes qui, pris en flanc, seraient exposés à ne plus pouvoir communiquer avec le Chili.

Du côté de San Rafael il est facile d'avancer et de gagner le désert, d'y établir des garnisons fixes, parce que les obstacles naturels les terrains mouvants et les montagnes, la grande fertilité du sol qu'arrosent de nombreux cours d'eau se prêtent facilement à la fermeture complète de la frontière par la ligne du Rio Barranca ou par le Rio Grande, affluents du Colorado.

Ces positions une fois conquises, il ne resterait pas un seul Indien en deça du Rio Negro, sinon ceux de Salinas Grandes auxquels on ferait une guerre semblable si on ne la leur avait pas déjà faite.

Je m'engagerais, Monsieur le Ministre, à exécuter en deux ans le plan que je viens de tracer ; j'emploierais la première année à me préparer et la seconde à mettre mon plan à exécution, tout en maintenant la paix avec les Indiens et gardant la plus grande réserve sur les expéditions.— Une fois le désert libre, le gouvernement national économiserait des sommes importantes et n'emploierait plus que quatre ou cinq mille hommes pour maintenir sous sa dépendance le territoire jusqu'aux rives du Rio Negro, où il placerait une garnison à Choele-Choel. On communiquerait ainsi facilement de Carmen de Patagones avec les forces de la Cordillère.

Les difficultés de la ligne du Rio Negro, dont on a tant parlé, ne consistent pas, à mon avis, dans le fait de s'en emparer, pour cela 1500 à 2000 hommes suffiraient ; elle consiste à rejeter les Indiens hors des plaines qu'ils occupent et à n'en laisser aucun en arrière.

Voilà mon avis, Monsieur le Ministre, en matière de frontières ; je suis, jusqu'à un certain point, d'accord avec vous. V. E. veut qu'on se porte en avant, jusqu'à une certaine distance, en prenant possession du terrain et en se fixant sur divers points; je pense qu'on doit se porter jusqu'aux dernières limites habitées par les Indiens de Salinas et sur le territoire Ranquelino, non au moyen de forts fixes, mais par des forts ambulants mobiles comme les ennemis que l'on est appelé à combattre.

Je comprends que dans les montagnes, dans les pays accidentés, où les défilés et les chemins sont d'un difficile accès, on fasse la guerre de position, mais cette guerre me semble inutile dans des plaines à perte de vue, dépourvues d'obstacles, comme le sont nos Pampas.

Rations aux Indiens

Je crois qu'on dépense maintenant, pour les rations et la solde des caciques, neuf mille piastres fortes, et non quinze mille comme le dit V. E., ce qui doit provenir de quelque erreur ; cette dépense peut cependant être encore réduite à la prochaine adjudication de l'approvisionnement des Indiens, parce que la paix qui règne dans la République tend à abaisser le prix des vaches.

Cette classe de bétail coûte réellement le double des juments. L'administration précédente a préféré cependant ce surcroit de dépenses, ne trouvant pas raisonnable que le gouvernement fournisse à ses ennemis des éléments de mobilité qui sont leur unique force.

De plus, le général Arredondo, alors chef de cette frontière, leur avait promis ce changement.

Les frontières de Cordoba et de San Luis ont besoin, chacune, pour être bien surveillées, d'une force de mille hommes, nombre de soldats qu'elles ont toujours eu, et si V. E. veut qu'on licencie la garde nationale, il faudra élever à 500 hommes l'effectif de chacun des corps de ligne qui y tiennent garnison.

Je crois qu'à San Rafael il suffira de porter à 500 hommes le 7e de cavalerie et d'y ajouter 100 hommes d'infanterie. C'est donc un effectif de 2600 hommes que nécessite l'occupation des frontières placées sous mon commandement et qui occupent une étendue de plus de cent lieues; cette force est nécessaire, soit qu'il faille rester dans l'état où nous sommes, soit que nous introduisions quelque changement dans notre tactique.

En appliquant les résultats de l'enrôlement de la 7me section aux corps qui sont sous mes ordres, je crois être à même de les porter à l'effectif indiqué.

Service d'Indiens

Ceux qui habitent en dedans des terres ne se prêteront à aucun service; ils craindront que toute proposition qui leur sera faite ne soit un piége.

Il est certain que le nombre des hommes de la tribu de Mariano Rosas diminue, mais cette diminution se produit très lentement. La conquête faite par des moyens pacifiques demande du temps et de la patience.

Invasions

Il n'est pas douteux que les invasions ne soient qu'ajournées dans cette province. Les Indiens sont rusés et défiants, toujours au courant de ce qui se passe chez nous; aussi vos messages au Congrès et l'étude du projet relatif à Carhué leur donneront l'éveil; ils ne croiront pas à la paix dont il a été question dernièrement et ils n'y comptent pas non plus.

Colonie Rodriguez

Les colons sont protégés par 50 gardes nationaux mobilisés, que je compte licencier dès que je pourrai donner 25 fusils à ces colons qui s'en serviront pour défendre leurs personnes, car ils n'ont aucune propriété à sauvegarder.

Si je me suis trop étendu dans cette lettre, c'est que j'ai cru que l'importance de ces questions comportait ces longs détails; ainsi que le souhaitait V. E., j'ai voulu lui faire connaître toute ma pensée à ce sujet.

Votre serviteur et ami,

Julio A. Roca.

Ministère de la Guerre.

Buenos Aires, le 18 novembre 1875.

Monsieur le général Julio A. Roca.

Mon cher général,

Je suis tellement occupé que, remettant à plus tard la réponse à votre lettre, je me borne à vous consulter sur ce qui suit :

J'ai jusqu'en ce moment la pensée d'avancer dans la province de Buenos Aires : par l'extrémité sud jusqu'à Carhué, par le sud jusqu'à la Laguna del Monte, et par l'ouest jusqu'à Las Tunas, point placé sous le même méridien et qui, étant prolongé, ira rejoindre la ligne du Rio V° à la Ramada ou dans ses environs.

Je crois qu'en opérant sur cette base, la frontière de Buenos Aires pourra atteindre les autres lignes en appuyant sa gauche sur Las Tunas et sa droite sur le Rio V°.

La frontière sud de Santa-Fé et une partie de celle de Cordoba se trouveraient ainsi supprimées par un procédé d'autant plus convenable qu'il aurait pour résultat immédiat de réduire à 110 lieues une ligne qui en mesure aujourd'hui 160.

Si je m'arrête définitivement à l'idée de porter en avant la ligne comme je l'ai indiqué précédemment, l'étude préliminaire en sera confiée à deux ingénieurs : l'un d'eux opérera à la droite du chemin qui part du fort General Paz pour aboutir au campement de Pincen, et l'autre opérera en avant de la ligne du Nord. Ces études s'achèveront en partant de la Ramada, par exemple, en direction du sud-ouest.

De cette façon la ligne serait convenablement rectifiée et on ferait disparaitre ainsi l'angle rentrant que forme la frontière de San Luis.

Votre dévoué serviteur et ami,

ADOLFO ALSINA.

Rio IV°, 1er décembre 1875.

Monsieur le Docteur Adolfo Alsina, Ministre de la Guerre.

Monsieur le Ministre,

J'ai reçu votre lettre du 18 du mois écoulé dans laquelle vous me consultez sur votre idée de pousser la ligne de frontière de

Buenos Aires jusqu'à Carhué, le Monte et las Tunas, sans abandonner votre projet d'avancer également la ligne du Rio V°.

Il est certain qu'en mettant ces projets à exécution, on aura conquis une vaste étendue de terrain sur le désert et rectifié la ligne de défense. Mais, évitera-t-on les invasions dans l'avenir ? En éloignant les frontières des centres d'approvisionnement, sera-t-il plus facile de maintenir une discipline sévère, de pourvoir à la remonte des cavaliers, et ces frontières seront-elles mieux défendues ? De plus, en cas d'invasion, quand les Indiens auront constaté l'absence du bétail dans le voisinage des lignes fortifiées, s'en retourneront-ils au désert, où avanceront-ils jusqu'à ce qu'ils aient trouvé ce qu'ils cherchent, en laissant loin derrière eux ceux qui sont chargés de les repousser ? Telles sont les questions que je me pose et auxquelles je n'ose répondre catégoriquement. Je n'ai pas une connaissance suffisante de ces frontières, je connais à peine les points indiqués sur les cartes imparfaites que nous possédons.

V. E. est plus compétente que moi sur ce sujet, grâce aux nombreux renseignements qu'elle possède sur la nature du terrain, sur les distances et grâce aux connaissances pratiques acquises par les chefs qui commandent ces frontières.

J'ajouterai qu'en principe je suis opposé à ces mouvements partiels, comme V. E. aura pu s'en convaincre par ma dernière lettre ; je crois que si on ne veut pas se décider à porter la frontière au Rio Negro et en finir une bonne fois avec les Indiens, il est préférable de rester où nous sommes, de transformer les garnisons en villages, de réorganiser l'armée d'après l'effectif que lui imposent les nécessités du service auquel elle est destinée, d'améliorer les conditions d'existence du soldat et de s'attacher à résoudre le problème sans lequel on ne peut rien tenter, celui qui consiste à disposer en tout temps de bons chevaux.

Agréez, etc.

JULIO A. ROCA.

Ministere de la Guerre.

Buenos Aires, le 4 décembre 1875.

Monsieur le général Julio A. Roca.

Mon cher général,

Je suppose que vous avez reçu la lettre que je vous ai adressée par la poste et qui vous annonçait une longue réponse à la vôtre.

Ainsi que je vous l'apprenais dans ma précédente lettre, quoique vos raisonnements n'aient pas modifié mon opinion sur l'utilité et l'opportunité qu'il y a de pousser en avant la ligne de Cordoba et de San Luis, je me bornerai pour l'instant à exécuter le projet dont je vous entretenais, qui consiste à opérer un mouvement en avant sur les frontières de Buenos Aires ; on arriverait aussi à mettre, par une ligne droite, Bahia Blanca en communication avec le Rio V°.

Vous objectiez qu'en exécutant mon plan il fallait considérer les traités comme rompus, attendu que les Indiens regarderaient comme une déclaration de guerre tout mouvement en avant opéré sur ces territoires dont ils revendiquent la propriété exclusive.

Le plan que vous me proposez, prendre l'offensive et multiplier les attaques, au moyen de colonnes légères, me paraît également discutable, puisqu'il ne peut être entrepris sans provoquer des hostilités.

Je ne puis méconnaître que la création d'une nouvelle ligne a ses inconvénients, puisqu'elle laisse derrière elle un vaste territoire désert. J'avoue aussi que la vie du soldat sera rendue plus difficile par le manque des articles de première nécessité, mais il y a, surtout dans la province de Buenos Aires, un besoin bien autrement pressant qui se place au dessus des difficultés et des périls que vous mentionnez, c'est la nécessité de donner à l'agriculture un champ plus vaste que celui dans lequel elle se trouve emprisonnée aujourd'hui.

C'est un grand mal sans doute que d'occuper une ligne, en laissant derrière soi de larges étendues de terrain dont les habitants vous sont hostiles ; mais cet inconvénient est largement compensé par la conquête de ces terrains dont les richesses sont bientôt après livrées aux producteurs.

Je vais vous parler des frontières de Buenos Aires qui sont celles que je connais le mieux.

Une ligne qui se prolongerait de Bahia Blanca à Carhué, de Carhué à la Laguna del Monte et de ce dernier point à Trenque-Lauquen laisserait entre elle et celle qui existe aujourd'hui une superficie de près de deux mille lieues ; eh bien, je vous garantis que cependant cent Indiens ne pourraient y vivre réunis, et qu'en cas de déprédations il leur seraient matériellement impossible de fuir, car toutes les mesures seraient prises pour les atteindre.

Des renseignements que je tiens de personnes très au courant de la question de frontières m'autorisent à croire qu'en avançant la ligne de San Luis et Cordoba jusqu'à la Laguna del Cuero, on acquerrait des champs fertiles, sans laisser derrière soi plus d'Indiens que vous n'en avez maintenant en arrière de votre première ligne, parce qu'il n'y en aurait pas entre la ligne del Cuero et celle du Rio V°.

Vous dites, au sujet du système actuel de lignes de fortins pour se maintenir sur la défensive, que nous connaissons les résultats qu'ils nous ont donnés et pouvons prévoir ceux qu'ils nous donneront.

Permettez-moi de vous dire que vous ne pouvez savoir quels sont les résultats qu'a donnés et que donnera le système que je vais mettre en pratique.

Vous n'avez pu déduire, ni des documents qui ont été publiés, ni de ma lettre, que mon plan consiste à se maintenir sur la défensive derrière une ligne de fortins.

En occupant Carhué, Trenque-Lauquen et la Laguna del Cuero, on rend tout à fait insupportable aux Indiens le séjour à Salinas, à Choiquelo et à Lenfucó, par la raison bien simple qu'ils ne peuvent vivre côte à côte avec leur ennemi, et par cet autre motif, plus sérieux à mon avis, que Carhué, Trenque-Lauquen et le Cuero sont à proprement parler les seules avancées qu'ils aient aujourd'hui et les seuls points stratégiques où ils prennent leurs quartiers d'hiver.

La difficulté de la ligne du Rio Negro est toute entière, dites vous, dans ce qu'on est exposé à laisser des Indiens sur ses derrières.

Si vous avez lu mes messages au Congrès vous avez dû voir que je partage vos idées à ce sujet ; mais en occupant la ligne que j'ai projetée on pourra établir ensuite celle du Rio Negro, tout en étant à l'abri du danger que nous prévoyons, vous et moi, car la présence de bandes nombreuses deviendrait impossible entre les deux lignes.

Quant au traité dont vous invoquez l'existence, je dois vous rappeler qu'il est résilié de fait depuis janvier dernier ; je profite de cette occasion pour vous engager à l'étudier attentivement afin de rouvrir des négociations sur des bases plus avantageuses.

On a payé cher, très cher la paix avec Mariano Rosas ; et si l'on signait un nouveau traité, l'ancien devrait être modifié dans deux de ses clauses : d'abord on ne peut continuer à allouer à ce cacique ce qu'on lui donne aujourd'hui, ensuite il faut une compensation autre que celle qu'on lui demande et qui consiste à ne pas envahir les frontières sud de l'intérieur.

Je dis cela parce que quelques envahisseurs qui se sont montrés au nord de cette province sont partis du camp de Mariano Rosas, de même que des groupes plus ou moins nombreux vont de ce camp se joindre à Namuncura dans le but d'envahir le sud.

Vous dites qu'il est possible que des révoltes se produisent par suite de l'éloignement des troupes ; s'il est possible que l'ordre soit troublé, ce sera dans la province de Buenos Aires.

En ce qui concerne la capitale, elle est bien gardée, et quant à la campagne, tranquillisez-vous, car la force publique n'est pas aujourd'hui entre les mains de Rivas, de Murga, d'Ocampo ou de Borges.

J'ai attendu plus longtemps que je ne pensais votre réponse sur les *mules*; j'ai besoin d'être définitivement fixé à cet égard afin d'en acheter si l'état et le nombre de celles que vous avez ne vous permettent pas d'en mettre une certaine quantité à la disposition du service des frontières.

L'argument qui a prévalu au Congrès pour réduire à $ 35,000 la somme réservée aux achats de chevaux a été précisément fourni par la grande quantité de mules et de chevaux qu'on croyait exister eu égard aux déboursés considérables qui ont été faits pour approvisionnements de mules et de chevaux à l'armée du Nord.

En ce qui concerne le parc, je me propose d'en établir un à Villa Mercedes ou au Rio IV°, sur la base de celui existant et au sujet duquel je vous ai demandé, dans ma dernière lettre, des renseignements exacts que j'ai reçus.

Comme il n'y a aucun motif pour supposer même qu'un mouvement anarchique puisse éclater dans les provinces de l'intérieur, et qu'il est possible que ce mouvement se produise uniquement dans la province de Buenos Aires, je crois que les agitateurs se décourageraient en reconnaissant qu'outre les éléments populaires fournis par l'opinion, on disposerait encore du matériel nécessaire pour équiper une armée régulière.

Ils verraient alors qu'un coup de main pourrait bien les rendre maitres de la ville de Buenos Aires, mais qu'ils auraient à lutter contre treize provinces armées et unies dans le même but.

Mais je dois vous entretenir d'un sujet plus sérieux.

Il est indispensable que toute la garde nationale qui fait aujourd'hui, contrairement à la loi, le service ordinaire de frontières, soit licenciée avant le 1er janvier 1876.

Pour licencier celle qui sert aujourd'hui aux frontières que vous commandez, vous dites qu'il sera nécessaire de porter l'effectif de chaque corps à 500 hommes, parce qu'il faut 2500 hommes pour garder cette frontière.

A cela, je réponds :

1° Que je ne comprends pas qu'il faille autant d'hommes pour surveiller une frontière qui n'a devant elle qu'une tribu soumise;

2° Que dans le budget de 1876, on n'a voté qu'un effectif de 8,000 soldats au lieu de 10,000, ce qui fait 360 soldats par régiment et 306 par bataillon ;

3° Que les frontières de Buenos Aires avec une étendue plus grande (130 lieues de Bahia Blanca à l'extrémité droite de la frontière nord), avec plus de richesse à garder et trois ennemis qui la menacent : Namuncura, Pincen, Mariano Rosas, n'ont que 2,000 soldats.

Vous avez trois régiments et deux bataillons. En laissant le 7e pour

garder la frontière de Mendoza, je crois que les frontières de San Luis et de Cordoba sont suffisamment garnies avec un régiment et un bataillon dans chacune d'elles.

Je parle, bien entendu, en supposant qu'il n'y a pas de forces concentrées au Rio IV°, attendu qu'elles n'ont sur ce point aucun rôle actif et qu'elles ne répondent à aucun besoin du service de frontières.

Et si cela n'était pas suffisant, on pourrait compter sur l'appui que prêterait une partie de la tribu de Mariano Rosas, ce qui serait l'objet du nouveau traité.

En cas d'insuffisance de la troupe de ligne, on substituerait avec avantage à la garde nationale, pour certain service que vous connaissez très bien, 200 Indiens mobilisés qui seraient relevés par autant d'autres à des époques convenues.

En tout cas, je suis décidé à assumer la responsabilité de ce qui peut arriver à la suite de l'ordre de licenciement, surtout après que l'enrôlement pendant le mois présent aura fourni le nécessaire à la remonte et au complément des corps.

En prenant cet engagement de licencier la garde nationale, en supprimant le service *ordinaire* qu'elle fait aujourd'hui dans une situation également *ordinaire*, je dois pouvoir compter sur l'énergique coopération de tous les hommes de principes.

Il y a longtemps que la Nation vit avec deux budgets et deux armées ; — il est temps que cela finisse et qu'il n'y ait d'autre armée que celle qui figure au budget, en renvoyant dans ses foyers la garde nationale pour n'y avoir recours que dans un moment de nécessité absolue.

Je crois inutile de vous dire que ces idées sont partagées par le Président de la République.

Votre ami,

ADOLFO ALSINA.

Rio IV°, le 17 décembre 1875.

Monsieur le Docteur Adolfo Alsina, Ministre de la Guerre.

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 4 en réponse à la mienne du 19 octobre dernier.

Je vous ferai remarquer tout d'abord qu'en vous disant que les Indiens considéreront tout mouvement en avant comme une rupture de bonnes relations, je n'ai pas eu l'intention de discuter vos inten-

tions, mais simplement vous avertir qu'en mettant votre plan à exécution, vous deviez, selon moi, vous préparer à soutenir une guerre ouverte avec les Indiens.

Je me suis probablement mal expliqué.

J'aurais tort de discuter le système que vous vous proposez d'adopter, puisque V. E. m'affirme que je ne le connais pas, non plus que les résultats qu'il a donnés et ceux qu'il donnera plus tard. Je n'exposais que des idées générales, en me basant sur des suppositions plus ou moins vraisemblables et la volonté clairement exprimée dans les lettres de V. E. d'occuper Carhué, las Tunas, el Monte et le Cuero.

En ce qui concerne ces frontières, je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit dans mes précédentes lettres ; je persiste à croire que pour dominer les Indiens et se rendre maitre des territoires qu'ils occupent, il ne faut pas abandonner la ligne du Rio V° qui doit être notre base d'opérations.

Le Cuero est un endroit horrible où l'eau est rare en toute saison et manque en été, ce qui peut causer de grandes souffrances et faciliter les désertions.

Il est vrai qu'une fois installé en cet endroit, on n'aura pas d'Indiens à l'arrière-garde, puisque leurs campements ne commencent qu'au Cuero et qu'on aura établi un désert de soixante lieues environ entre ce point et la ligne tracée par le Rio IV°.

Dans la supposition qu'un groupe d'Indiens pénètre dans ce désert et coupe nos communications avec les lieux habités, comment les populations se défendront-elles et quel rôle jouerons-nous au Cuero ? Retourner en arrière pour les poursuivre serait inutile, parce qu'on n'arriverait jamais à temps. Déjà la pratique s'est chargée de nous démontrer la vérité de cette assertion.

Quelques jours avant de prendre le commandement de cette frontière, vers la fin de 1872, il n'y avait pas un seul homme au Rio IV°, toute la force était au Rio V°. Une invasion de 300 à 400 Indiens, conduits par Calfucura, passa entre Gainza et la Ramada et atteignit les bords du Rio IV° par la Carlota et Reduccion, à 10 lieues de cette ville ; elle marcha ensuite sur Fraile Muerto et rejoignit son campement en faisant un détour près de Guardia Esquina, en passant par Gainza.

On était à Sarmiento lorsqu'on apprit la nouvelle, après un retard qui provenait du temps qu'il avait fallu employer pour parcourir vingt lieues et évaluer les forces de l'ennemi.

Enfin, avec le temps qui s'écoula avant qu'on ait réuni les divers détachements et les soldats en corvées, on perdit vingt-quatre heures au moins ; on fut donc obligé d'attendre pour savoir de quel côté

apparaîtraient les Indiens : soit du côté de Santa Catalina, soit du côté du Rio IV°, de Fraile Muerto ou Santa-Fé.

Il était trop tard pour poursuivre l'ennemi lorsqu'on apprit la direction qu'il suivait. Il n'était plus possible de l'atteindre, car il avait une avance de 30 à 40 lieues. Les forces de Gainza et celles de ces frontières se bornèrent à attendre, en selle et dans leurs lignes, le retour des envahisseurs qui jetèrent l'épouvante depuis le Rio IV° jusqu'au Rosario.

Le général Ivanowski se trouvait de passage en cette ville avec la fanfare de son bataillon et quelques soldats; aidé par les habitants et ayant des nouvelles plus fraiches et plus certaines que celles qu'on possédait à la première ligne, il monta à cheval et alla à la recherche des Indiens. Il les rencontra, les vit à une faible distance, mais ne put agir contre eux, faute d'un nombre suffisant de soldats; cependant les Indiens n'osèrent pas l'attaquer.

C'est à cette occasion qu'avec le général Arredondo qui, à cette époque, était le chef de ces frontières et le général Gainza, ministre de la guerre, je m'occupai de placer des troupes sur ce point, à la Reduccion et à la Carlota pour couvrir ces villages et barrer le passage aux Indiens dans le cas où ils voudraient franchir la première ligne.

S'il parait y avoir plus de forces en ce moment qu'il n'en faut au Rio IV°, c'est que le 3e est en train de s'organiser et que sous peu de jours je l'enverrai à Villa Mercedes. Quand V. E. recevra cette lettre, ce régiment sera déjà à son poste.

La plus grande partie du 10e est encore ici ; j'attends pour l'envoyer à Sarmiento qu'on lui ait préparé quelques chaumières ou tout au moins des tentes.

La garde nationale sera entièrement licenciée le 1er janvier prochain, ainsi que l'ordonne V. E. Il ne restera pour toute force sur ce point qu'une compagnie de cavalerie de ligne sous la dénomination d'escadron-escorte qui a fait campagne avec l'armée du Nord.

Si je vous ai fait observer qu'il fallait 1,000 hommes à chacune de ces frontières et 600 à la frontière de Mendoza, ce n'est pas par désir d'avoir beaucoup de troupes sous mes ordres, mais parce que je crois cet effectif encore indispensable; cette opinion est basée sur l'expérience que j'ai acquise au service de ces provinces.

Si V. E. croit qu'il suffise de deux corps ayant un effectif de 666 hommes se réduisant à 600, déduction faite des malades et des soldats envoyés en commission, et cela en prenant toujours le chiffre établi de 306 hommes par bataillon et de 360 par régiment, je n'insiste pas ; j'ai rempli mon devoir en vous prévenant que cette force est incapable de garder les frontières.

Ces points sont non-seulement menacés par les Ranqueles, mais

par tous les Indiens de la Pampa, et plus d'une fois les Indiens de Salinas ont tenté des coups de main, soit seuls, soit en se joignant à ceux de Mariano Rosas et de Baigorrita.

On ne peut dire de ces dernières tribus qu'elles sont soumises comme celles de Coliqueo et de Catriel, parce qu'elles s'engagent à ne pas nous voler moyennant les subsides qu'on leur fournit. C'est, après tout, le seul engagement qu'elles aient contracté.

Leur méfiance envers les chrétiens et la crainte qu'ils en ont, leur feront renoncer aux bénéfices de la paix plutôt que d'envoyer 200 des leurs au service de la frontière (comme le dit V. E.) en qualité de troupes auxiliaires, et quand même Baigorrita et Mariano le voudraient, ils ne parviendraient pas à se faire obéir. Les quelques Indiens qui vivent à Villa Mercedes ont été emmenés par force dans les expéditions qui ont été faites ; ce n'est qu'avec le temps qu'ils ont fini par comprendre l'intérêt qu'ils ont à rester parmi nous, et ils nous sont aujourd'hui fidèles. On a attiré peu à peu les Indiens de Sarmiento par toutes sortes d'avances et de séductions ; leur nombre augmente, mais lentement.

J'ai prévenu V. E. de l'attitude prise par Baigorrita dans l'invasion qu'il a annoncée lui-même comme devant être dirigée contre Buenos Aires par les Indiens de Namuncura. Si cette invasion a eu lieu, on doit considérer la paix comme rompue avec ce cacique et lui retirer, au prochain trimestre, la solde et les vivres qui lui reviennent selon le traité.

Mariano s'est bien comporté et a rempli ses engagements autant qu'on peut l'exiger de la part de ces sauvages. Il a refusé les offres des Indiens de Salinas Grandes, il a empêché ses *capitanejos* de se joindre aux envahisseurs ; et de plus, il nous a avertis à temps en nous faisant parvenir l'avis détaillé que je transmets à V. E. Le traité signé avec les Indiens n'est pas encore expiré. Il doit durer six ans et a été signé en 1872 ; je ne me rapelle pas la date exacte, car le commissaire de ces frontières se trouve absent en ce moment.

Je crois avec V. E. que la situation de la République repose sur des bases solides à l'intérieur, ce qui rend inutile toute concentration de forces un peu nombreuses pour conserver la paix et maintenir l'ordre. Si on doit s'attendre à des perturbations, elles viendront de la ville de Buenos Aires, et de ce côté le péril est facile à conjurer.

J'avise aujourd'hui l'inspecteur et le commandant général d'armes que j'ai 500 mules prêtes à être conduites sur le point qu'on m'indiquera.

On a effectivement fourni un nombre considérable de chevaux et de mules à l'armée du Nord ; mais en dehors des fraudes auxquelles on est exposé et qu'on ne peut éviter quand on agit avec autant de

précipitation, il arrive que chacun se considère comme propriétaire des animaux de la Nation. Depuis les gouverneurs de province jusqu'au dernier alcalde, depuis le plus riche fermier jusqu'au dernier gaucho, tous s'en emparent.

J'ai déjà informé V. E. que le gouverneur de..... fait vendre à l'encan des animaux appartenant à l'Etat, ce qui n'est pas seulement une perte pour le Trésor, mais encore une cause de confusion regrettable, car des particuliers obtiennent ainsi des droits sur des animaux auxquels on a coupé l'oreille, signe distinctif qui est devenu la marque adoptée par le gouvernement.

Si la première autorité d'une province, vivant dans le voisinage des chefs nationaux, agit de la sorte, que peuvent faire les subalternes ?

V. E. ne peut s'imaginer les réclamations, les démarches, les demandes que j'ai dû faire pour réunir les chevaux que j'ai en ce moment.

Je vais rayer des Etats-Majors tous les chefs et les officiers inutiles. J'en réduirai le nombre le plus possible, sans savoir cependant à quel chiffre je dois m'arrêter.

La plupart de ces militaires appartiennent à l'armée de ligne; quelques-uns sont depuis longtemps sous les drapeaux et ont vieilli au service des frontières.

Afin que le gouvernement prenne des mesures à leur égard, j'adresse à l'inspecteur d'armes une liste des officiers que je vais rayer des cadres à partir du 1er janvier. .

Malgré mon opinion personnelle, soyez persuadé que j'exécuterai vos ordres avec la plus grande ponctualité.

J'ai, je crois, répondu à chacune des questions renfermées dans votre lettre.

Recevez, etc.

JULIO A. ROCA.

LETTRE

DU GÉNÉRAL ROCA AU RÉDACTEUR DE LA *REPÚBLICA*

Rio IV°, le 24 avril 1876.

Monsieur le Rédacteur de la REPÚBLICA,

Dans les derniers numéros de la *República* que j'ai reçus, j'ai lu un article rendant compte de quelques-unes de mes opérations relatives à la translation de la frontière de Mendoza au sud.

Cet article est conçu en termes très flatteurs pour moi.

Encouragé par votre bienveillante opinion, je me permets de vous faire connaitre mes vues à ce sujet, car je pense qu'il est du devoir de ceux auxquels est confié le commandement des frontières, et qui sont chargés de leur défense, de soumettre à l'examen des hommes éclairés leurs idées sur cette question de vie ou de mort pour la richesse agricole de ce pays.

Mon opinion n'est pas née d'hier, elle répond à l'idée déjà ancienne de faire du Rio Negro la frontière de la République.

Je crois que, sans grand effort, on peut transporter la ligne de San Rafael sur le Diamante jusqu'au Rio Grande ou Colorado, ou jusqu'au Nauquen.

Non-seulement cette opération serait profitable au pays par l'acquisition, pour Mendoza ou pour la Nation, de magnifiques champs arrosés par les nombreux cours d'eau qui descendent des Cordillères, mais encore par la plus grande sécurité qu'en retireraient nos frontières actuelles, sécurité qui mettrait un terme à ce commerce illicite d'animaux volés, que depuis un temps reculé les provinces du sud du Chili, Talca, Maule, Linares, Nuble, Concepcion, Arauco et Valdivia font avec les Indiens.

Aux époques normales pendant lesquelles on n'a pas à enregistrer de grandes invasions, comme celles dont nous avons eu à souffrir dernièrement, on évalue à quarante mille têtes par an le bétail volé dans nos provinces ; la plus grande partie de ces animaux est vendue par les Pehuenches qui vivent en paix avec la République Chilienne

dont ils reçoivent deux ou trois piastres fortes en argent en échange de chaque tête de bétail.

Plusieurs personnes qui ont vécu sur les frontières chiliennes m'ont assuré que quelques-uns des principaux personnages de ce pays, qui possèdent ou ont possédé de grands établissements ruraux dans ces provinces, n'ont pas été étrangers à ce commerce auquel ils doivent leur immense fortune ou son accroissement considérable.

J'ai la conviction qu'en supprimant ce trafic qui fait baisser ou monter le prix des animaux aux Chili suivant l'importance des brigandages commis dans l'Etat de Buénos Aires ou dans les autres provinces argentines, on enlèverait aux Indiens le principal motif qui les pousse à vivre constamment à l'affût de nos biens ; on empêcherait en même temps Namuncura et Catriel de recevoir de leurs alliés de la Cordillère des renforts importants comme ceux que leur a prêtés le cacique Renque, qui avec 2,000 hommes de sa tribu a pris part aux invasions de Tres Arroyos et de Juarez. Les renseignements que m'a donnés Mariano Rosas prouvent que c'est ce cacique qui a dirigé l'attaque de Maldonado.

Les Indiens de la Pampa une fois réduits à leurs propres ressources, ne pouvant compter ni sur la protection, ni sur l'aide des Indiens des deux versants de la Cordillère, et se voyant dans l'impossibilité d'approvisionner le commerce chilien avec le bétail argentin, seraient contraints à chercher dans nos villes les produits dont ils ne peuvent plus se passer et qui sont devenus pour eux d'une impérieuse nécessité, tels que le tabac, l'eau-de-vie, la toile et divers autres objets qui leur arrivent maintenant de l'autre côté des Andes, apportés par caravanes. Ces caravanes viennent d'habitude par la grande route que suivit Jean de la Cruz en 1805. Cette route part d'Antuco (Cordillera de los Vientos), traverse le Nauquen et le Colorado, dans le voisinage du Payen (colline isolée de la chaine des Andes, et qui, suivant d'anciennes traditions indiennes et espagnoles, renferme de riches mines d'or, d'argent, de cuivre et autres métaux) et vient aboutir à Chaldilcuvu, point d'où partent différents chemins conduisant à Salinas et à Lenvuco.

On sait que la ligne de frontière du Chili forme un arc dont les points s'appuient sur la Cordillère et dont la corde mesure environ 30 lieues de longueur. Elle passe au nord par 38° de latitude, près du rio Mailleco; elle est marquée, à l'ouest par les forts et les villages de Puren, Hipinco, Imperial et Tolten, et au sud par une rivière qui prend sa source à Villa Rica par 39° 40′ de latitude, au pied des Andes, où se trouve un long défilé d'un mille de largeur, praticable en tout temps et qui met en communication les Indiens Huiliches et d'autres tribus de «Las Manzanas» avec la province de Valdivia.

Depuis le Mailleco, beaucoup plus au sud des chutes du Nauquen, qui se trouvent entre le 36° et le 37° de latitude sud, jusqu'à Curicó, à peu près à la hauteur de San Rafael, on rencontre une quantité de villages importants et de riches territoires ; les villages les plus éloignés sont à trois journées de marche du territoire argentin sur lequel on arrive par des défilés praticables pendant neuf mois de l'année, et qui sont au pouvoir des sauvages.

Je ne vois donc pas pourquoi notre gouvernement ne s'empresserait pas de prendre possession de la partie orientale des Andes, sinon jusqu'où s'est avancé le Chili, du moins jusqu'au Rio Grande ou Nauquen, ce qui lui procurerait le double avantage d'isoler les habitants de la Pampa et d'annexer des territoires très fertiles propres à tous les genres de culture, couverts de pâturages, de bois touffus et possédant de l'eau en abondance.

Nous nous rapprocherions ainsi des Indiens Pehuenches ; ce sont les mieux disposés à accepter les bienfaits de la civilisation, et en les traitant avec énergie en même temps qu'avec équité, nous en ferions de puissants auxiliaires pour la conquête et la soumission définitive de la Pampa.

Presque tous les caciques de ces tribus obéissent aux autorités chiliennes ; le plus puissant, Feliciano Purran, dont la résidence est à Campanario, à 12 lieues au sud du Nauquen, et qui prend le titre de gouverneur et de général, reçoit un traitement du gouvernement chilien pour protéger et faire respecter les intérêts des Chiliens établis dans ces parages.

Purran se vante d'être argentin ; il dit qu'il est né à Mendoza, dans le quartier de la Chimba ; il peut réunir sous ses ordres de 5 à 6,000 guerriers.

Parmi ces mêmes caciques, il y en a qui remplissent les fonctions d'intendant dans les propriétés rurales chiliennes, où on leur confie la garde de milliers d'animaux qu'ils rendent religieusement après l'hivernage. Millalen et Tranaman, qui commandent à 150 ou 200 hommes chacun et habitent sur la rive droite de la rivière Barrancas, affluent du Colorado, en face du passage de la lagune Maule, sont ceux qui se livrent en grand à ce genre de travail.

Parfois ils louent leurs terres, et les gardeurs de troupeaux chiliens ont l'habitude de vivre parmi eux, pendant de longs mois, sans que leurs intérêts en souffrent. On calcule que dans cette seule partie de la contrée, de 20 à 30,000 têtes de bétail passent chaque année l'hiver dans les prairies naturelles que forme la Cordillère.

Je laisse au jugement du lecteur le soin de calculer les avantages qu'on peut retirer de relations nouées avec ces Indiens à demi-civilisés

qui s'attachent au sol qui les a vus naître, parce qu'ils vivent au milieu d'une nature splendide ; ces Indiens sont commerçants et agriculteurs tout à la fois, car ils cultivent le blé, le maïs, l'orge et d'autres céréales ; ils ne sont pas nomades comme l'Indien de la Pampa qui abandonne son campement avec la plus complète indifférence pour aller à la recherche de meilleurs pâturages pour son cheval.

Il n'y aurait pas de grandes difficultés à vaincre pour établir dans ces parages la frontière de Mendoza ; les accidents de terrain, les cours d'eau rapides et profonds, les montagnes escarpées sont autant d'éléments qu'on utiliserait pour la défense de la frontière.

On appuyerait la droite sur la Cordillère, on prolongerait la gauche jusqu'au Payen, ou on lui ferait côtoyer quelques-unes des rivières indiquées, en essayant d'ouvrir une voie de communication avec Carmen de Patagones et de fermer en même temps tous les passages qui conduisent aux tentes des Ranqueles et à celles de Namuncura.

Si, quel que soit le nombre de soldats qu'on emploie, on ne peut s'opposer aux irruptions des sauvages dans la Pampa ouverte à tous les vents et sans un seul pli de terrain, on peut au contraire construire facilement sur ce point une véritable muraille de la Chine. De là vient ce désir généralement exprimé à différentes époques par nos hommes publics de placer le Rio Negro entre nous et l'habitant du désert ; car tout le monde comprend que tant qu'on n'aura pas agi ainsi, la vie et les propriétés des habitants de la campagne ne seront pas à l'abri du danger et du pillage, car on sera à chaque instant exposé à voir apparaître la sinistre figure de l'Indien dans les villages voisins des frontières.

Combien faudrait-il d'hommes et de chevaux pour mener à bien cette entreprise ?

Il me semble qu'il suffirait de 1,000 soldats et des éléments nécessaires à la construction de forts et de casernes.

Si rapprochés du Chili, nous devons compter sur les ressources de toute nature que les grands centres peuvent fournir pour ce genre d'opérations : vivres, vêtements, instruments de toutes sortes et travailleurs, on réunirait tous ces éléments en peu de jours.

Les troupes d'occupation ne seraient pas obligées de traîner derrière elles (comme le font celles qui s'internent dans la Pampa où tout manque), ces convois de lourds charriots qui embarrassent et gênent la marche des colonnes et font quelquefois avorter les plans les mieux combinés.

En 1847 aux Etats-Unis, sous le gouvernement du président Buchanan, une division de 2,500 hommes qui s'était engagée dans les montagnes Rocheuses, sous les ordres de Sidney Johnston, fut sur le point de périr par suite d'embarras de ce genre. Elle aurait infailli-

blement succombé après avoir mangé la dernière mule et brûlé son dernier charriot, si elle n'avait pas été secourue par un audacieux et vaillant officier.

Notre situation est bien différente, et je suis persuadé que dès qu'on aura occupé les points que j'indique, il s'établira vers nos lignes un courant d'émigration chilienne qui, trouvant des terrains fertiles, de gras pâturages, des eaux potables, des bois épais et des métaux précieux, ne manquera pas de se développer rapidement ; ces hommes qui se sentent à l'étroit, resserrés entre la mer et les Andes, ne demandent qu'à être protégés et à posséder un coin de terre fertile pour franchir la Cordillère et nous apporter le puissant concours de leurs bras habitués aux rudes travaux du labourage.

Quelques mois avant de quitter le pouvoir, M. Sarmiento me fit appeler pour m'entretenir d'un projet de ce genre, quoique je ne puisse dire si son intention était de fixer définitivement la frontière sur ce point, ou s'il ne s'agissait que d'un essai à tenter ; il désirait qu'on envoyât des hommes capables, des savants, pour choisir certains points, mesurer le terrain et faire des études hydrographiques et géologiques.

Des difficultés qui survinrent et notamment la révolution de septembre qu'on prévoyait déjà, le firent renoncer à ce projet dont il légua l'exécution à son successeur, le docteur Avellaneda.

Je m'arrête ici, monsieur le rédacteur, en négligeant d'autres considérations de détail qui figureront dans le Mémoire général que je prépare pour le gouvernement. J'espère que ces simples notes suffiront pour que la presse de Buenos Aires puisse se faire une idée exacte de l'importance du rôle que joueront, dans cette difficile opération, les troupes qui garnissent la frontière placée sous mon commandement.

Recevez, etc.

JULIO A. ROCA.

MESSAGE AU CONGRÈS

Buenos Aires, 14 août 1878.

A Messieurs les membres du Congrès.

Le Pouvoir Exécutif croit le moment opportun pour soumettre à la sanction du Congrès le projet ci-joint, en exécution de la loi du 23 août 1867, qui résout définitivement le problème de la défense de nos frontières du côté ouest et du côté sud, par l'adoption du système que l'expérience et l'étude n'ont cessé de conseiller depuis le siècle dernier, c'est-à-dire l'occupation du Rio Negro comme frontière de la République par rapport aux Indiens de la Pampa.

Le vieux système des occupations successives que nous a légué la conquête et qui nous obligeait à disperser les forces nationales sur une très grande étendue de territoire ouvert à toutes les incursions du sauvage, a démontré son impuissance à garantir la vie et la fortune des habitants des villes de nos frontières, constamment menacées. Il est nécessaire d'y renoncer résolûment et d'aller surprendre l'Indien dans son repaire, le soumettre ou l'expulser, afin d'élever ensuite contre lui, non pas un fossé creusé dans le sol par la main de l'homme, mais la grande et insurmontable barrière du Rio Negro, rivière profonde et navigable sur tout son parcours, depuis l'Océan jusqu'aux Andes.

Déjà, au milieu du siècle dernier, les rois d'Espagne acceptaient comme base de défense militaire un principe qui de nos jours est venu se convertir en une vérité indiscutable par la douloureuse expérience que, pendant soixante-huit années d'existence nationale, nous avons acquise à nos dépens. Ils reconnurent qu'il est impossible de défendre une ligne militaire qui mesure plusieurs centaines de lieues si on n'a pas pour refuge et pour point d'appui une barrière naturelle à opposer aux incursions du sauvage.

D'après Falkner, l'Espagne, craignant que la Patagonie n'excitât la convoitise des autres nations qui, en s'en emparant, eussent compromis l'existence de ses colonies du Rio de la Plata et du Pacifique, ordonna à François Biedma et au pilote Bazile Villarino d'explorer le Rio Negro et les côtes patagoniennes.

Cette exploration fut couronnée de succès, et en mars 1774 François Biedma adressa un rapport détaillé au vice-roi, marquis de Loreto. Ce rapport démontrait clairement l'importance stratégique du Rio Negro comme ligne militaire de défense, en même temps qu'il énumérait les grands avantages que l'occupation de ce fleuve rapporterait au royaume, en le mettant en possession de vastes territoires d'une extrême fertilité qui, une fois occupés, pourraient être affectés « à l'élevage et à la multiplication des troupeaux ».

D'autres projets et d'autres écrits du même genre furent publiés à la même époque. Un des plus remarquables est dû à Sébastien Undiano y Gastelu, capitaine des forces qui garnissaient la frontière de Mendoza. Il avait parcouru et exploré les territoires du Sud. Les écrits du célèbre géographe Félix de Azara sont connus de tout le monde ; c'est Azara qui, en 1796, indiqua la nécessité d'occuper le Rio Negro, qu'il donnait comme l'unique moyen de prendre rapidement possession des Pampas.

Ainsi, la pensée d'établir la frontière au Rio Negro, comme étant la ligne la plus courte, la plus économique et la plus sûre, date du dernier siecle. Ce n'est pas une idée nouvelle que l'on propose comme solution improvisée de la question la plus vitale dont nous puissions nous occuper, mais au contraire, c'est un projet approuvé depuis longues années par des esprits sérieux et réfléchis.

Dès les premiers jours de l'indépendance, des militaires distingués et des hommes d'Etat éminents se sont occupés de ce projet et ont cherché à le faire accepter. Ils n'ont cessé, depuis la chute de la tyrannie, de faire les plus louables efforts pour en arriver à ce *desideratum*, jusqu'à ce qu'enfin le Congrès de 1867 convertit en loi ce qui, on peut le dire, était une aspiration nationale.

Le Pouvoir Exécutif vient simplement aujourd'hui vous demander les fonds nécessaires pour mettre à exécution cette loi qui fut votée au milieu de la guerre que la nation soutenait contre le gouvernement du Paraguay ; le Congrès comprenait déjà que c'était l'unique moyen de couper court aux maux qu'occasionnait l'abandon de nos frontières.

Quand cette pensée surgit, dans le siècle passé, le désert commençait au fortin d'Areco, à Mercedes et au Salado ; les moyens d'action étaient insuffisants et des difficultés incalculables s'opposaient à la réalisation de ce projet. Cependant les rapports adressés au gouvernement affirmaient tous que la meilleure, l'unique solution était d'occuper militairement le Rio Negro.

La Nation dispose aujourd'hui de puissants moyens, comparés à ceux que possédait la vice-royauté et ceux mêmes sur lesquels pouvait compter le Congrès de 1867, en promulguant cette loi ; l'armée se

trouve à Carhué et à Guamini, en plein désert, à une courte distance du Rio Negro ; la population civilisée occupe plusieurs milliers de lieues au delà de la ligne de frontière que la vice-royauté nous avait léguée, et la richesse publique et particulière, que la Nation a pour devoir de garantir, a centuplé.

Avec ces éléments et ces facilités, pourrait-on hésiter aujourd'hui à tenter une opération que les vice-rois, divers gouvernements et le Congrès de 1867 étaient disposés à entreprendre ?

Notre honneur même nous oblige à soumettre sans retard, par la raison ou par la force, une poignée de sauvages qui détruisent notre principale richesse et nous empêchent d'occuper définitivement, au nom du progrès et de la sécurité générale, les plus riches et les plus fertiles territoires de la République.

Les bienfaits de cette opération sont manifestes, et sans qu'il soit nécessaire de recourir aux auteurs qui s'en sont occupés ni d'invoquer le sentiment public qui nous pousse à réaliser cette idée, il suffit de consulter une carte de la Pampa pour reconnaitre que le Rio Negro est une barrière naturelle, la ligne la plus courte, la plus sûre et la plus économique, et qui, une fois occupée, ferait oublier, avant peu, jusqu'à la signification même du mot *frontière*, puisque la République Argentine n'a d'autres frontières à l'ouest et au sud que les sommets des Andes et l'Océan.

La première ligne actuelle, de Patagones au fort Général San Martin, à l'extrémité droite de Mendoza, embrasse une étendue de trois cents lieues géographiques, et la seconde ligne de la frontière de Buenos Aires et celle de Córdoba mesure cent soixante lieues, ce qui donne un total de quatre cent soixante-neuf lieues, gardées par soixante chefs, trois cent soixante-douze officiers et six mille cent soixante-quatorze soldats, coûtant annuellement à la Nation, en équipement, armement, nourriture, solde, chevaux, etc., 2,361,199 piastres fortes, sans compter la valeur des constructions, des logements et des fossés qui sont nécessaires pour avancer peu à peu dans le désert, suivant le système connu depuis la conquête.

On ne comprend pas non plus dans ces dépenses les frais de mobilisations extraordinaires auxquelles il faut toujours recourir pour couvrir les points menacés et qui se trouvent dégarnis, car avec 6,174 soldats il est impossible de garder complètement tous les postes qui peuvent être attaqués par les sauvages.

Même si l'on doublait l'effectif de cette armée, en suivant la vieille routine, le résultat serait le même, car ce système est contraire à la nature des choses et à tous les principes militaires.

Il en sera autrement lorsque la frontière sera établie au Rio Negro ; il suffira de deux mille hommes, même de quinze cents,

pour la bien garder. En occupant Choele-Choel, Chichinal, le confluent des rivières Limay et Nauquen et la partie supérieure du Nauquen jusqu'aux Andes, on fera disparaître tout péril pour l'avenir.

La nature aride et sèche du terrain dont est formée la zone comprise entre les rios Colorado et Negro jusqu'à proximité des Cordillères, et la profondeur des eaux de ce dernier fleuve navigable sur tout son parcours, facilitent admirablement la défense, car il suffira d'occuper militairement certains passages déterminés. Le reste sera défendu par la nature même.

La ligne n'a pas besoin d'être défendue de Carmen de Patagones à Choele-Choel ou ile de Pacheco, située par 39° 29′ de latitude et 7° 18′ de longitude ouest de Buenos Aires, car aucune tribu indienne n'habite cette partie du sud du Rio Negro, si ce n'est à une très grande distance, et les tribus qu'on rencontre après avoir traversé cette région sont d'un naturel plus doux. La ligne qu'on devra garder sera ainsi réduite (depuis Choele-Choel jusqu'à la Cordillère des Andes) à soixante-douze lieues environ. On doit se rappeler en outre qu'entre l'ile de Pacheco et le confluent du Limay avec le Nauquen, par 39° 13′ de lat. et 10° 27′ de longitude, le cours du Rio Negro est plus régulier ; les rives sont plus élevées et la profondeur varie entre 16 et 32 pieds, selon le commandant Guerrico qui explora ce fleuve en 1872. Le rapport qu'il adressa au ministre de la guerre au sujet de son exploration se termine par ces lignes :

« Il résulte de ce qui précède, et c'est notre opinion, que le rio est « certainement navigable jusqu'à Nahuel-Huapi ; les eaux prenant « leur source dans le premier bassin et ne débordant jamais, l'évapo- « ration est moins grande de Choele-Choel en amont ; ces faits ten- « dent puissamment à démontrer l'erreur qu'il y a de douter de la « navigabilité de ce fleuve ».

Sa profondeur moyenne sur tout son parcours est, suivant le commandant Guerrico, de dix pieds à l'époque de la baisse des eaux et de quinze dans la saison des crues.

Donc en calculant à deux mille hommes au maximum les forces nécessaires à la défense de cette ligne, la dépense annuelle serait de 692,394 piastres fortes, ce qui donnerait une différence annuelle de 1,666,805 piastres fortes en faveur du Trésor national.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans plus d'explications pour démontrer victorieusement la convenance et même la nécessité d'accepter sans retard cette solution.

Même en n'envisageant la question qu'au point de vue de l'économie de seize à dix-sept millions de piastses fortes dont la Nation aurait bénéficié au bout de dix ans (somme considérable qui peut

être dépensée en travaux utiles), on ne devrait pas hésiter à mettre ce projet à exécution.

Quelque chose parle plus haut encore que cette économie : c'est le développement rapide de la richesse publique et l'augmentation de toutes les valeurs sur cette nouvelle ligne, comme effet immédiat de la sécurité et des garanties qui seront la conséquence forcée de l'occupation du Rio Negro. La population pourra se développer librement sur une vaste étendue de terrain et les éleveurs laisser multiplier leurs troupeaux sous la constante protection de la Nation qui, seulement alors, pourra se dire la véritable maitresse des Pampas argentines. Il restera encore au pays, comme capital inappréciable, les quinze mille lieues carrées acquises à la civilisation et au travail et dont le prix ira en augmentant.

D'autre part, l'occupation du Rio Negro, sa navigation jusqu'à Nahuel-Huapi, par le Limay, celle de plusieurs de ses affluents, tels que le Chumechuin et le Catapuliche, explorés par Villarino, faciliteront la colonisation et la conquête pacifique de la partie comprise entre le Limay et le Nauquen, plaine très riche, fécondée par de nombreux ruisseaux et dont le sol excessivement fertile est couvert sur plusieurs points de bois de haute futaie. Les montagnes renferment divers métaux, particulièrement le cuivre aurifère et contiennent de la houille.

Les tribus qui habitent cette région sont peu nombreuses ; ainsi l'assurent des rapports dignes de confiance ; leur population totale n'atteint pas vingt mille âmes. Membres de la grande famille araucanienne, ces Indiens vinrent s'établir à l'est des Andes sous le nom de Aucaes ; ils se divisent, suivant la dénomination des lieux qu'ils occupent, en Huiliches (Indiens du Sud), Pehuenches (Indiens des sapins), etc., etc. Ils ont atteint un degré de civilisation assez élevé, relativement aux autres races indigènes de l'Amérique du Sud, et, comme nous sommes à même de le constater chaque jour, leur transformation s'opère d'une génération à l'autre quand on s'intéresse à eux. Leur contact permanent avec les Chiliens et leur croisement avec la race européenne les ont tellement modifiés qu'il y a peu de différence entre eux et nos campagnards indigènes (Gauchos). Ces Indiens disparaîtront promptement par voie d'absorption. On peut estimer à 20,000 âmes la population indigène qui habite le territoire de quinze mille lieues de superficie qu'il s'agit de conquérir entre les limites du Rio Negro, les Andes et la ligne actuelle de frontières. Sur ce nombre, il faut calculer 1,800 à 2,000 hommes armés de lances, n'ayant d'autre occupation que la guerre et le vol, deux mots qui, pour eux, sont synonymes de travail.

Les Ranqueles, réputés dans la Pampa pour être les plus bra-

ves, sont réduits aujourd'hui à moins de six cents lances. Préférant vivre sous la protection de la Nation et de ses troupes plutôt que d'errer dans le désert, ils se sont présentés par groupes nombreux aux chefs de la frontière de San Luis et Córdoba. Leurs campements sont disséminés par familles sur un espace de plus de 600 lieues carrées, au milieu de bois épais, coupés à intervalles réguliers par de larges ouvertures. Les premiers commencent à Chocha, par 36° 6′ de latitude et 7° 36′ de longitude, et sur le Medano Colorado par 35° 52′ de latitude et 7° de longitude, 60 lieues en droite ligne au sud du Tres de Febrero, et finissent à Traru-Lauquen, à 30 lieues au sud de Poitagüe, résidence du cacique Baigorrita. Vingt lieues à l'ouest de cette ligne de leurs habitations, et parallèlement à elle, court la rivière Chadi-Leuvu en direction du nord au sud ; cet espace intermédiaire est couvert d'un bois touffu et assez élevé qui manque d'eau et par conséquent est inhabitable.

Notre ministre de la guerre actuel a parcouru ces parages et peut certifier qu'on ne peut trouver de meilleurs pâturages et d'endroits mieux appropriés à l'établissement de colonies.

L'eau potable est claire et forme des lagunes au pied des monticules de sable, et lorsqu'elle n'apparait pas à la surface, elle est à une si petite profondeur qu'il suffit d'enlever quelques pelletées de sable pour qu'elle jaillisse avec abondance.

L'autre branche araucanienne qui habite cette région est plus nombreuse, c'est la tribu de Namuncura, notablement affaiblie par les derniers revers et les déroutes qu'elle vient d'éprouver, à la suite de nos dernières expéditions, et par le transfert à Carhué de la ligne de frontière de Buenos Aires, opération terminée par le regretté Docteur Alsina. On sait que l'ancienne résidence de Namuncura était à Chilihué, à quelques lieues à l'ouest de Carhué et que, contrairement aux Ranqueles, il occupait un espace très étroit le long d'un ravin, ce qui lui donnait l'aspect d'un campement d'Arabes en marche à travers le désert.

Namuncura se trouve aujourd'hui avec cent guerriers, les meilleurs de sa tribu et de sa famille, à Maraco Grande, à vingt lieues environ au S. O. de Chilihué, vers le Colorado. Le reste s'est dispersé dans les bois par crainte de nouvelles attaques de la part de nos troupes.

Le cacique Pincen, le plus audacieux des sauvages, brigand intrépide qui n'a d'autre loi que son caprice, de maitre que ses instincts de rapine, a souffert de rudes déboires et de sérieuses défaites qui l'ont complètement démoralisé. Il campe avec 100 hommes à peine à la lagune Malalico, à dix lieues à l'ouest de Trenque-Lauquen.

Quelques groupes d'individus de cette race, la plus virile de toute

l'Amérique Méridionale, et l'une des plus avancées après les Incas, existent encore dans les vallées andines, à l'est de la Cordillère, entre les rios Grande et Nauquen ; mais ils sont peu importants et se soumettront facilement, à la condition qu'on leur laisse la possession de leurs terres, les plus fertiles de la République et favorisées par un climat très doux.

On le voit, la Pampa est loin d'être couverte de tribus sauvages, et celles qui s'y trouvent habitent des points déterminés et parfaitement connus.

Leur nombre est insignifiant comparativement au pouvoir et aux forces dont dispose la Nation. Nous avons six mille soldats, possédant des armes des systèmes les plus modernes, à opposer à deux mille Indiens qui n'ont d'autre arme que la lance primitive, et pourtant nous leur abandonnons l'initiative de la guerre, nous restons sur la défensive, nous ingéniant à élever des fortifications contre leurs invasions, comme pourrait le faire un peuple pusillanime en présence d'une poignée de barbares.

Tout le monde est à même de comprendre l'importance politique de cette opération militaire. Il n'y a pas un Argentin qui ne se rende compte de l'intérêt que nous avons, à présent que nous sommes menacés par les prétentions chiliennes, à prendre définitivement possession de la Patagonie, en commençant par peupler les rives du Rio Negro et y établir des villages qui deviendront la base d'un nouvel et puissant Etat fédéral, en possession d'une route interocéanique facile et peu coûteuse qui traversera la Cordillère à Villa Rica, passage praticable à toutes les époques de l'année.

Déjà au siècle dernier l'œil observateur et pénétrant du jésuite Falkner avait indiqué à l'Angleterre l'avenir de ces contrées et l'importance qu'elles pouvaient acquérir pour le commerce universel. Quoique les conditions générales auxquelles le commerce est assujetti se soient profondément modifiées par les grands changements dans la route que suit actuellement la navigation, les motifs que signalait Falkner n'en existent pas moins pour nous et le reste de l'Amérique Méridionale, comme un puissant stimulant pour la population de ces contrées.

Après cet exposé rapide des principes fondamentaux, sur lesquels s'appuie le projet que le Pouvoir Exécutif soumet au Congrès, et sans entrer dans de plus longs détails qui fatigueraient son attention, il convient d'expliquer comment le gouvernement pense réaliser une opération aussi importante.

L'occupation du Rio Negro n'offre en elle-même aucune difficulté, mais avant d'y songer il faut déloger les Indiens du désert qu'il s'agit de conquérir, afin de n'avoir plus un seul ennemi derrière soi.

Nous devons vaincre les sauvages par la persuasion ou par la force, ou les chasser au sud de cette barrière. C'est là que se trouve la principale difficulté.

Le Pouvoir Exécutif a médité longuement et a préparé le plan des opérations; mais il croit prudent de ne pas le révéler en ce moment pour en mieux assurer la réussite. Il est fermement convaincu qu'on saura surmonter les obstacles qui s'opposent au délogement des Indiens.

Les fonds que réclame le projet soumis au Congrès paraîtront peut-être insuffisants en présence de l'importance de l'entreprise ; mais le Pouvoir Exécutif croit qu'ils suffiront pour mener à bonne fin une œuvre à laquelle tant d'intérêts sont liés et dont on retirera de si grands bienfaits.

Nous avons été prodigues de notre sang et de notre argent dans les luttes que nous avons soutenues pour nous constituer en Etat libre, et il est inexplicable que nous ayions supporté si longtemps une situation remplie d'inquiétude et d'alarmes, que nous ayions vu notre campagne désolée, notre richesse détruite, nos villages incendiés et même des villes assiégées dans toute la partie sud de la République, sans combattre ce mal dans son germe et détruire ces repaires de brigands que fait naître et maintient le désert.

On ne s'explique pas non plus comment, avec notre caractère national, nous avons pu rester sur cette éternelle défensive en face de l'Indien. S'agit-il d'étouffer une révolte ? toutes les forces vives du pays se groupent et se combinent pour la vaincre. Lopez Jordan seul coûte au Trésor quatorze millions de douros et autant, sinon plus, à la fortune privée.

Avec la somme fixée dans le projet que le gouvernement vous présente, la Nation va garantir aujourd'hui l'existence et les biens de milliers d'Argentins, conquérir quinze mille lieues de territoire, réduire le budget de la guerre de 1,666,804 piastres fortes et cautériser enfin cette plaie qui ronge un côté de la République et affaiblit tout le pays.

Après avoir énuméré les idées grandioses de ce projet et fait connaître les principales mesures qu'il est indispensable d'adopter pour sa réalisation, le Pouvoir Exécutif doit ajouter, en terminant, qu'il croit juste et convenable de réserver aux possesseurs primitifs du sol une partie des terres qui seront en deçà de la nouvelle ligne d'occupation.

C'est à cela que répond l'article 19 du projet, par lequel on réserve aux Indiens amis, ainsi qu'à ceux qui feront à l'avenir leur soumission, une superficie de cinquante lieues sur la frontière de Buenos Aires, une autre d'égale étendue sur la frontière de Córdoba, et une

superficie de trente lieues sur celle de Mendoza où les diverses tribus Ranqueles et Pehuenches, qui occupent cette zone depuis l'Atlantique jusqu'aux Andes, pourront se grouper et former des centres agricoles.

N. AVELLANEDA.
Julio A. Roca.

SANCTION DU CONGRÈS

Buenos Aires, 5 octobre 1878.

A S. E. le Président de la République,

J'ai l'honneur de remettre à V. E. le projet de loi que le Congrès vient de sanctionner et qui autorise le Pouvoir Exécutif à affecter une somme de 1,600,000 piastres fortes à l'exécution de la loi relative à l'établissement de la ligne de frontières sur la rive gauche des Rios Negro et Nauquen.

FELIX FRIAS.

J. Alexis Ledesma,
Secrétaire.

PROMULGATION DE LA LOI

Buenos Aires, 5 octobre 1878.

Le Sénat et la Chambre des Députés sanctionnent avec force de

LOI.

ART. 1er — Le Pouvoir Exécutif est autorisé à disposer d'une somme de $ 1,600,000 en exécution de la loi du 23 août 1867 qui ordonne l'établissement de la ligne de frontière sur la rive gauche des rios Negro et Nauquen, après avoir soumis ou chassé les Indiens de la Pampa depuis le Rio V° et le Diamante jusqu'aux rivières précitées.

ART. 2. — Cette dépense sera couverte par le produit des terres publiques nationales à conquérir dans les limites déterminées par cette loi.

Le Pouvoir Exécutif pourra, si cela est nécessaire, disposer temporairement des recettes générales de la Nation à titre d'avance.

ART. 3. — Sont déclarées limites des terres nationales situées à l'extérieur des frontières des provinces de Buenos Aires, Santa-Fé, Cordoba, San Luis et Mendoza, les lignes générales suivantes, en prenant pour base le plan officiel de la nouvelle ligne de frontières de 1877.

1° La ligne du Rio Negro depuis son embouchure, en remontant son cours jusqu'au 5° longitude ouest du méridien de Buenos Aires ;

2° La ligne du 5° de longitude dans son prolongement au nord jusqu'à son intersection avec le 35° de latitude ;

3° La ligne du 35° de latitude jusqu'à son intersection avec le 10° de longitude ouest de Buenos Aires ;

4° La ligne du 10° de longitude occidentale de Buenos Aires dans son prolongement au sud depuis son intersection avec le 35° de latitude jusqu'à la rive gauche du Rio Colorado, et depuis ce dernier point en remontant le cours de ce fleuve jusqu'à sa source et en continuant par le rio Barrancas jusqu'à la chaîne des Andes.

ART. 4. — Le produit des terres publiques adjugées par cette loi aux provinces et cédées par elles à l'Etat sera affecté également à l'exécution de la présente loi.

Ces terres seront aliénées dans la même forme que les terres nationales, sans affecter la juridiction provinciale ni les droits acquis par les particuliers.

ART. 5. — Le Pouvoir Exécutif est autorisé (en prenant comme base les terres dont il est parlé plus haut) à ouvrir une souscription publique n'excédant pas la somme indiquée dans l'art. 1er. Cette somme sera destinée aux dépenses nécessitées par l'exécution de cette loi.

ART. 6. — La souscription comprendra 4,000 titres de $ 400 chacun, nominaux ou au porteur, au choix des souscripteurs, et payables par quotes trimestrielles de $ 100.

ART. 7. — Les fonds souscrits rapporteront 6 % d'intérêt annuel payable par semestre. L'amortissement s'opérera au moyen d'adjudications de lots de terre, dans les termes prescrits par la présente loi.

ART. 8. — A mesure que la ligne de frontière avancera, on fera mesurer les terres dont il est question dans les articles précédents, dresser les plans respectifs, diviser le sol en lots de 10,000 hectares (4 lieues kilométriques carrées) portant un numéro et la désignation des pâturages, marais, etc., qu'ils renferment. Toutes ces indications

seront notées sur un registre spécial qui prendra le nom de « Registre graphique des terres frontières ».

ART. 9. — Cette opération une fois terminée, les souscripteurs ou porteurs de titres pourront demander, par écrit, que le Pouvoir Exécutif opère l'amortissement de leurs titres par l'adjudication des lots de terre. La pétition devra être présentée sous pli cacheté et indiquer la désignation du lot ou des lots qu'on demande par leurs numéros respectifs sur le plan, le nombre de titres à amortir, enfin si celui qui les présente est souscripteur et combien d'actions il a souscrit.

L'enveloppe ne devra porter que le nom et le domicile du pétitionnaire, ainsi que les numéros demandés. Le bureau *ad hoc* délivrera un reçu à souche portant mention du libellé de l'enveloppe ainsi que la date de la présentation. La même mention sera faite sur le talon du registre.

S'il y a plusieurs souscripteurs demandant l'adjudication d'un même lot, ce lot sera adjugé par voie de tirage au sort.

ART. 10. — La base pour la vente de la terre est fixée à $ 400 la lieue kilométrique carrée, soit la valeur d'une action ; mais l'aliénation ne pourra avoir lieu que par fractions de quatre lieues carrées ; il ne pourra non plus être adjugé plus de trois fractions à la même personne.

ART. 11. — On ne prendra en considération, pour l'adjudication par voie de tirage au sort, que les demandes présentées dans les derniers quinze jours comptés à partir de la date de la première demande en adjudication du lot ou des lots en compétition.

ART. 12. — L'aliénation de ces terres ne pourra avoir lieu que pour l'amortissement des titres.

ART. 13. — La remise des titres aura lieu immédiatement après le complet payement de chaque action. Des reçus provisoires seront délivrés au fur et à mesure du payement des quotes.

ART. 14. — Les souscripteurs qui n'auront pas payé leurs quotes dans les trente jours qui suivront l'échéance du terme fixé pour le payement de chacune d'elles perdront tout droit sur les sommes qu'ils auront déjà versées, et l'administration pourra céder les mêmes actions à d'autres souscripteurs qui consentiraient à les prendre en payant le montant total. Des avis seront publiés à cet effet lorsqu'il y aura lieu.

ART. 15. — Les souscripteurs pourront se libérer en une seule fois ; dans ce cas il leur sera fait un escompte de 4 % l'an sur les quotes payées par anticipation.

ART. 16. — Les titres indiqueront que le porteur ou le souscripteur est créancier pour la somme que représente la valeur écrite, et

dont le payement se fera au moyen d'adjudications de lots de terres publiques, dans la forme prescrite par cette loi.

Ces titres porteront la signature du ministre des finances ainsi que celle du président et de l'un des chefs du bureau de comptabilité et du chef du bureau chargé de cette opération par le Pouvoir Exécutif.

ART. 17. — Les souscripteurs ou porteurs d'actions devront demander l'amortissement de leurs titres dans un délai de cinq ans à dater du jour où le Pouvoir déposera le plan des terres (sous la forme prescrite par cette loi) au bureau *ad hoc* où les intéressés pourront le consulter pour demander les adjudications.

ART. 18. — Les frais de mensuration générale seront payés par le gouvernement et les orientations seront faites dans le mode et sous la forme que déterminera le Pouvoir Exécutif, mais toujours par un employé du département des ingénieurs qui devra tenir compte des renseignements et instructions transmis à cet effet par l'administration.

ART. 19. — Le Pouvoir Exécutif réservera dans les parages qu'il jugera convenables les terrains nécessaires à la création de nouveaux villages et à l'installation des Indiens soumis.

ART. 20. — Le Pouvoir Exécutif est autorisé à faire les dépenses que réclame l'exécution de cette loi.

ART. 21. — Que communication soit faite, etc.

Donné dans la salle des séances du Congrès Argentin, le 4 octobre 1878.

Pour le Sénat :

MARIANO ACOSTA.

Cárlos M. Saravia.

Pour la Chambre des Députés :

FÉLIX FRIAS.

J. Alexis Ledesma.

Pour promulgation:

AVELLANEDA.

JULIO A. ROCA.

BATTUE GÉNÉRALE DU TERRITOIRE INDIGÈNE

L'histoire de l'opération qui, en huit mois, renversa la domination séculaire des Indiens sur une étendue de vingt mille lieues de territoire et aboutit à l'occupation définitive de la ligne militaire du Rio Negro et du Nauquen, est consignée dans les télégrammes suivants, que j'ai copiés des journaux et puisés dans les archives de l'administration du télégraphe ; je n'ai pu cependant me procurer tous ceux qui ont été échangés durant cette première campagne.

Je regrette de n'avoir pas pu réunir tous les télégrammes transmis par le général Roca aux chefs des frontières de l'Intérieur, le colonel Racedo, les commandants Roca, Tejedor, etc.

Je supprime quelques-unes des instructions données par le général Roca parce qu'elles se retrouvent dans les documents qu'on vient de lire.

Puan, le 12 juillet 1878.

A M. l'Inspecteur et Commandant général d'armes.

Je reçois à l'instant la dépêche du major Camille Garcia, par laquelle il m'informe qu'on a surpris à la Laguna Mérilacagüe, une troupe de six cents Indiens commandés par les fils de Pinau, Nahuel Pain et autres capitaines. Ces Indiens devaient pénétrer par la frontière de Puan ; mais en voyant le petit nombre de soldats du major Garcia, ils l'attaquèrent à pied. Nos soldats repoussèrent l'ennemi ; mais, pour empêcher les chevaux de tomber en son pouvoir, le major Garcia fit mettre ses hommes à l'abri dans un petit bois voisin. C'est de là qu'il fit demander des renforts. Je fis partir aussitôt le capitaine Saturnino Garcia avec 50 hommes du 8e bataillon de ligne et 39 hommes du régiment de cavalerie aux ordres de l'adjudant-major Jean Mendez. Les Indiens s'enfuirent en apercevant la troupe qui venait au secours du major Garcia.

Plusieurs Indiens ont été tués et blessés dans cette rencontre ; 5 ont été faits prisonniers et quelques animaux sont tombés en notre pouvoir.

DÓNOVAN,
Commandant.

Azul, le 12 juillet 1878.

A M. l'Inspecteur et Commandant général d'armes.

Les Indiens qui venaient hier matin envahir la ferme de Miñana «La Nútria» ont été défaits aux environs de Laguna de Alvarez, à 3 lieues à l'ouest de la ferme de M. Forest, à 22 lieues au sud de notre campement. On a repris tout leur butin ; deux captifs, les seuls qu'ils eussent avec eux, ont été délivrés.

Ce fait d'armes est dû à 23 habitants qui se réunirent chez M. Forest et à la tête desquels se plaça le colonel Spika, accompagné de MM. Walker, surnommé «Facon chico», Jean Faria, Marra et quelques autres.

On a repris plus de 2,000 juments et on a poursuivi l'ennemi jusqu'à la tombée de la nuit. Comme les Indiens vont en direction du fortin Libertad, ils devront rencontrer les forces de Lavalle commandées par le major Chausiño.

J'envoie en ce moment cette nouvelle au commandant Suspisiche, pour qu'il prenne ses mesures.

La conduite du commandant Spika, dans cette affaire, et celle des habitants dont je cite les noms, est en tout point digne d'éloges.

APOLINARIO DE IPOLA,
Commandant.

Buenos Aires, le 15 juillet 1878.

Commandant Suspisiche,
Lavalle.

J'ai besoin de connaitre le résultat de la poursuite des Indiens défaits par le commandant Spika à la laguna Otomendi et qu'on dit s'être retirés en direction du fortin Libertad.

Je vous recommande tout particulièrement de découvrir ces Indiens, car je crains qu'ils ne pillent quelque établissement pour se procurer des ressources.

JULIO A. ROCA.

Carhué, 18 juillet 1878.

A M. l'Inspecteur général d'armes.

Aujourd'hui, vers 5 heures du matin, une des rondes de cette garnison surprit dans la campagne, à environ 4 kilomètres de ce campement, un Indien à cheval.

On lui cria de s'arrêter, il refusa et se mit à fuir. On l'atteignit à quelque distance, mais comme il ne voulut pas se rendre, il fut tué par la ronde. On reconnut que c'était un maraudeur qui n'avait pu s'échapper pendant la nuit à cause du brouillard.

Rien autre de nouveau d'hier à aujourd'hui.

PARIS,
Commandant.

Buenos Aires, le 28 août 1878.

Commandant Winter,

Fort Argentino.

Je vous transmets très explicitement, par lettre, les instructions qui doivent servir au traité avec Namuncurá. — Je vous préviens, dès maintenant, que la base de ce traité est que ce chef doit consentir à vivre avec sa tribu dans le voisinage de la frontière, soit à Carhué, Puan ou sur tout autre point qu'il choisira ; on lui donnera des terres de labour pour lui et les siens et tout ce qui sera nécessaire pour cultiver ainsi que la subsistance des familles. Namuncurá recevra un traitement du gouvernement et on lui reconnaîtra un grade militaire, ainsi qu'à quelques-uns de ses chefs dans la limite des conventions stipulées et suivant la conduite de chacun d'eux.

Soyez très sobre de cadeaux ; si vous donnez quelque chose aux gens qu'il enverra, que ce soient des objets insignifiants. Il n'y a pas de motif pour qu'on fasse des cadeaux à ces Indiens qui doivent être regardés comme des ennemis, ou tout au moins tenus en suspicion, jusqu'à ce qu'ils se soient entièrement soumis, qu'ils aient accepté les conditions que je vous indique et d'autres qu'on pourra encore leur imposer, et surtout jusqu'à ce qu'ils aient donné des preuves de leur attachement et de leur obéissance aux autorités de la République.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, le 6 septembre 1878.

Commandant Freire,

Guamini.

Je vous félicite du succès de l'opération du major Alvarez; félicitez de ma part cet officier pour l'activité et le zèle qu'il a déployés.

Nous en aurons bientôt fini avec les Indiens, par des opérations de ce genre qui nous préparent la grande campagne.

Je vous salue affectueusement.

JULIO A. ROCA.

---

7 septembre 1878

Colonel Racedo,

Rio IV°.

Dans la matinée d'aujourd'hui un groupe de cent Indiens pénétra par la droite de la frontière nord, première ligne, entre Fraga et La Madrid. J'envoie en ce moment à leur poursuite un officier avec 25 hommes. Les Indiens vont en direction de Gainza.

LUIS M. CAMPOS.

Buenos Aires, 9 septembre 1878.

Commandant Freire,

Guamini.

Il faut être très sévère pour tous les prisonniers Indiens, je ne veux pas qu'il en reste un seul auprès de vous. Dès que vous pourrez vous passer de ceux que vous avez, envoyez-les-moi pour que je les fasse conduire loin de la frontière.

JULIO A. ROCA.

---

12 septembre 1878.

Colonel Racedo,

Cordoba.

Un groupe de 60 Indiens s'est avancé jusqu'à la ferme d'Olmos. Il faut les faire suivre à la piste jusqu'à leur campement quand ils franchiront la ligne.

Il est nécessaire de savoir à quelle tribu ils appartiennent. Ecrivez à Mariano, toujours en termes affectueux, afin qu'il vous renseigne à ce sujet.

Il est possible que ce soient les mêmes qui ont franchi la ligne il y a quelques jours par Italó et Trenque-Lauquen.

Salut.

JULIO A. ROCA.

---

14 septembre 1878

M. le Ministre de la Guerre,

Trenque-Lauquen.

Le major Ruiz que j'avais envoyé contre Pincen, avec 60 hommes, à 10 lieues en dehors de la ligne, est de retour. Il a surpris le 11 au matin un groupe de 30 Indiens appartenant à Pichinpincen et à Manuel Rayan. Il les a cernés, a tué le capitanejo Carri Loneo qui les commandait, ainsi que 5 Indiens; il a fait 21 prisonniers dont un capitanejo et s'est emparé de 80 chevaux en bon état.

Les prisonniers déclarent qu'ils ont franchi la ligne le 6, de bon matin, et qu'ils allaient envahir les environs du Pelado et du Fort Venado. Ils appartiennent, disent-ils, à la tribu de Namuncurá et aux Ranqueles. Deux Indiens seuls ont échappé à cette rencontre, le chef Liripin et son fils.

Je pense les surprendre de nouveau en suivant une autre route, car Pincen est sur ses gardes.

Je salue V. E.

CONRADO E. VILLEGAS.

Colonel Villegas,

Tranque-Lauquen.

Votre dépêche m'a causé la plus grande satisfaction. Le major Ruiz s'est très bien conduit. Je me souviendrai de cette action qui dénote une grande expérience et beaucoup d'activité.

Ne laissez pas les officiers et les soldats à la caserne, détachez-les constamment par petites colonnes qui feront des reconnaissances jusqu'aux tentes mêmes des Indiens, ces colonnes ne fussent-elles que de 20 à 30 hommes.

Faites-moi conduire ici sans retard les prisonniers sous bonne escorte. Il ne convient pas de masser les Indiens sur les frontières. Ces prisonniers, comme ceux que nous ferons désormais, seront envoyés dans la marine, ou nous chercherons à en faire des agriculteurs pour l'Entre-Rios ou Tucuman.

Je vous salue. Votre chef et ami,

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, le 16 sepembre 1878.

Commandant Freire,

Guamini.

Il est bon que vous me fassiez conduire le plus vite possible les 19 prisonniers faits par le major Alvarez; j'en ai le plus grand besoin pour le bataillon d'artillerie de ligne.

Dites-moi quand vous pourrez me faire un nouvel envoi de 80 à 100 Indiens.

Le colonel Villegas vient de porter un rude coup aux Indiens de Pincen.

JULIO A. ROCA.

Rio IVº, 20 septembre 1878.

M. le Ministre de la Guerre.

Le commandant Anaya qui, lorsque je quittai Poitagüe, était resté au Salado à la recherche de la famille du capitanejo Ñau Ñau qu'on crut tué il y a deux mois dans une recontre, m'informe qu'il arrive avec ce capitanejo et cent Indiens guerriers, femmes et enfants.

Ce Ñau Ñau, blessé simplement pendant le combat, fit le mort pour ne pas être pris.

Nous avons rempli notre mission en ne laissant pas un Indien debout sur le vaste et riche territoire Ranquelin, qui servait, hier encore, de résidence à deux puissantes tribus.

E. RACEDO,
Colonel.

Buenos Aires, 27 septembre 1878.

Commandant Paris,

Carhué.

Mettez cent hommes, avec trois chevaux chacun, à la disposition du commandant Freire qui sait où ils doivent se rendre ; le commandant Freire se mettra à leur tête.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 27 septembre 1878.

Commandant Freire,

Guamini.

Je vous annonce, répondant à votre lettre du 19 courant, que j'approuve la proposition que vous me faites. Je télégraphie au commandant Paris de mettre à vos ordres 100 hommes qui devront se trouver au point que vous désignerez. Avisez-moi par télégraphe dès que vous serez prêt à vous mettre en marche. Prévenez le commandant Paris et indiquez-lui le point où doivent se rendre les cent hommes que je fais placer sous vos ordres.

Bonne chance dans cette entreprise.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 29 septembre 1878.

Commandant Paris,

Carhué.

Votre dépêche à l'Inspecteur d'armes ne dit pas clairement quel est l'officier qui a soutenu le combat contre les Indiens qui forcèrent la ligne dans la matinée du 25. Si c'est une action d'éclat qui doit être mentionnée, avisez-m'en pour que je la récompense comme elle le mérite.

Je suis résolu à récompenser toute action contre les Indiens qui dénotera de l'intelligence, de l'activité et du courage de la part du chef ou de l'officier qui l'aura conduite ; mais pour cela, je veux qu'on me dise la vérité et qu'on ne dénature pas les faits.

Je vous salue,

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 3 octobre 1878.

Colonel Villegas,

Trenque-Lauquen.

Il est utile que vous emportiez un plan de la frontière afin de noter successivement les points que vous visiterez sur votre parcours. Il convient aussi de tracer un itinéraire de vos journées de marche dans lequel vous indiquerez la nature du sol et les endroits où l'on trouve de l'eau potable.

Dites-moi jusqu'où vous comptez avancer et combien de temps il vous faudra, vu la connaissance que vous possédez du terrain.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 5 octobre 1878.

Commandant Winter,

Puan.

J'approuve vos dispositions. Dites-moi quelle force vous laisserez sur la ligne, et après votre départ tenez-moi au courant de l'expédition par des dépêches que vous ferez passer par Puan ou le Fort Argentino.

Le commandant Freire va également marcher en avant dans la Pampa. Il fera connaître son départ à Puan, afin de combiner vos mouvements.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 5 octobre 1878.

Commandant Freire,

Guamini.

Vous pouvez partir quand vous le jugerez à propos.

Le commandant Winter est déjà prêt et va se mettre en marche pour opérer une reconnaissance sur le Rio Colorado.

J'ai donné ordre au commandant Garcia de faire un mouvement en avant, afin d'attirer l'attention des Indiens de ce côté, pour faciliter et cacher, si c'est possible, les deux opérations conduites par vous et Winter.

Explorez la plus grande superficie de terrain qu'il vous sera possible, tout en cherchant à obtenir un résultat qui compense les efforts que vous ferez.

Je vous laisse le soin de combiner et d'exécuter ce mouvement qui, j'espère, réussira.

Entendez-vous avec Garcia pour combiner votre départ et qu'il prévienne Winter pour que le mouvement ait lieu simultanément sur la ligne.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 5 octobre 1878.

Colonel Villegas,

Trenque-Lauquen.

Les Ranqueles renouvellent leurs invasions sur la frontière de Córdoba. On a aperçu une de leurs bandes à Carlota. Avisez le colonel Nelson pour qu'il prenne l'avance en détachant une colonne en direction du Cuero. Faites-moi savoir quand vous serez prêt à pousser une pointe du côté des Ranqueles, pour qu'on en fasse autant de Sarmiento et de Villa Mercedes.

Quelques pillards de l'ouest, qui doivent arriver chez vous dans peu de jours, ont l'intention de passer de ce côté. Vous pouvez les attendre.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 7 octobre 1878.

Colonel Villegas,

Trenque-Lauquen.

Le colonel Racedo m'apprend que 150 Indiens environ ont fait leur apparition à la Carlota. Ce sont sans doute des gens de Pincen ou des Ranqueles. Vous feriez bien d'envoyer une expédition de 100 hommes ou plus si vous pouvez.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 8 octobre 1878.

Colonel Villegas,

Trenque-Lauquen.

Faites envahir sans retard le campement de Pincen ; vous aurez ainsi l'occasion d'attaquer les Ranqueles en combinaison avec Racedo.

Au départ de l'expédition avisez-moi de l'effectif dont elle se compose, et faites-moi connaître le nom de l'officier qui la commande.

JULIO A. ROCA.

Rio IVº, 10 octobre 1878.

A S. E. le Ministre de la Guerre, général Roca.

Le lieutenant Alderete, poursuivant avec 25 hommes le petit groupe qui a pénétré par Carlota, s'est trouvé en présence de 150 Indiens à trois lieues au sud du Toldito ; cet officier s'est tenu sur la défensive ; il a tué deux Indiens et en a blessé plusieurs. Il a dû se replier pendant la nuit, lorsque ses munitions ont été épuisées.

J'envoie des munitions et je donne des ordres pour que le lieutenant Alderete, aidé de gardes nationaux, se lance de nouveau à la poursuite des Indiens.

RACEDO,
Colonel.

Buenos Aires, 11 octobre 1878.

Commandant Garcia,

Puan.

Mes félicitations pour le succès de votre excursion. Il faut renouveler souvent ces sorties qui démoralisent l'Indien et le tiennent constamment sous l'empire de la peur. De cette façon, loin de songer à nous envahir, il ne cherchera qu'à fuir et à se cacher dans les bois.

J'attends d'un instant à l'autre des rapports semblables aux vôtres, de Freire, Winter et Paris.

Je vous salue cordialement,

JULIO A. ROCA.

Puan, 18 octobre 1878.

A M. le Ministre de la Guerre.

Je suis de retour.

Résultat : trois Indiens morts et 106 prisonniers, entre guerriers, femmes et enfants des tribus de Cañumil. Parmi les prisonniers se trouvent un fils de ce cacique et un neveu de Huenchiquil.

Points où ils ont été pris : Frumunel, Ucal et Chitre.

Les champs dans ses parages sont impraticables.

Les tribus complètement dispersées, les tentes placées à de grandes distances l'une de l'autre dans les bois.

Les Indiens reculent de plus en plus chaque jour vers le Colorado et la Cordillère.

Cañumil et sa famille sont à Trumé-Có Grande, à vingt lieues de Chiloe au sud.

Namuncurá est à Traco-Lauquen, à deux jours de galop de Trume-Có Grande.

En général la misère est affreuse et les Indiens sont sans chevaux.

Je n'ai pas reçu à temps le télégramme de V. E. en date du 5.

J'en prends maintenant connaissance.

TEODORO GARCIA,
Lieutenant-Colonel.

Monte, 16 octobre 1878.

M. le Ministre de la Guerre.

Je viens d'arriver à Utracan à trente-cinq lieues de Guamini où j'ai campé plusieurs jours. Pendant la deuxième nuit de marche, je fus aperçu par des éclaireurs Indiens ; je fis, malgré cela, tous mes efforts pour hâter la marche jusqu'à Utracan, où j'ai dispersé la division dans différentes directions. J'ai pris le capitanejo Lauquelen, 35 Indiens et 153 vieillards, femmes et enfants. J'ai délivré 3 captifs et 3 captives avec enfants. Les capitanejos Canolo, Atorey, Calfumor et 23 Indiens ont été tués. Nous avons pris 129 bêtes à cornes, 900 moutons et 100 chevaux. Je reviens lentement parce que nos montures sont très fatiguées.

Les Indiens étaient partis de Pichi Carhué, non seulement parce qu'ils savaient que j'avançais avec de mauvais chevaux, mais encore parce que Namuncurá les avait avertis que le commandant Garcia venait de tomber sur le camp de Nahuel.

Je reviendrai par le même chemin que j'ai parcouru. J'ai fait passer le commandant Paris par la droite du Masage dans le but d'y rencontrer quelques-uns des groupes qui doivent s'y rendre pour piller, si j'en crois les déclarations d'un Indien transfuge.

Le cacique Namuncurá et sa famille ont tout abandonné et ont pris la route de Chilhue. Je n'ai pu les poursuivre, parce qu'ils ont trois jours d'avance sur moi et que le chemin qu'ils suivent est sablonneux et très fatigant ; j'y aurais perdu mes chevaux.

Je regrette de n'avoir à vous annoncer qu'un résultat aussi peu important, mais V. E. peut être certaine que je n'ai rien négligé pour répondre à sa confiance.

Je salue V. E.

MARCELINO FREIRE,
Lieutenant-Colonel.

Rio IV°, 18 octobre 1878.

A S. E. le Ministre de la Guerre.

Les troupes expéditionnaires qui ont remporté les avantages que vous m'annoncez, se sont dignement conduites. Ce succès est d'un bon augure pour la réalisation prochaine du plan que vous avez arrêté.

RACEDO,
Colonel.

Buenos Aires, 18 octobre 1878.

Colonel Levalle,
Carhué.

L'expédition de Freire a réussi. Elle a prouvé qu'on n'a pas besoin de fortes colonnes pour pénétrer dans le désert. On voit que l'Indien se défend mollement quand on l'attaque chez lui.

Dans dix ou douze jours, vous pourrez envoyer une autre expédition de 100 à 150 hommes.

Il n'est pas nécessaire non plus d'un grand nombre de chevaux qui gènent la marche.

Il faut tenir l'Indien constamment en alarme, et si on n'obtient pas toujours de brillants avantages, l'influence morale exercée sur lui est toujours très grande.

Avous,

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 18 octobre 1878.

Commandant Paris,
Carhué.

Je vous félicite pour la part que vous avez prise avec vos hommes à l'opération qu'on vient de terminer avec tant de succès.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 18 octobre 1878.

Colonel Villegas,
Trenque-Lauquen.

Il faut que vous envoyez de petites colonnes dans toutes les directions, quand cela ne servirait qu'à tenir l'Indien dans une inquiétude perpétuelle. Invitez, en mon nom, le commandant de la frontière d'Ita-Ló à agir de même.

Nous allons faire une razzia d'Indiens à Villa Mercedes.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 24 octobre 1878.

Colonel Villegas,

Trenque-Lauquen.

Cent cinquante Indiens guerriers et trente de *chusma* (1) de la tribu des Ranqueles sont détenus à Villa Mercedes en qualité de prisonniers.

Tenez-vous prêt à faire une expédition avant les fortes chaleurs.

JULIO A. ROCA.

Villa Mercedes, 25 octobre 1878.

A S. E. M. le Ministre de la Guerre.

Le colonel Racedo, avec deux cents hommes, marche sur le campement d'Epumer. Cette nuit j'enverrai deux détachements à l'endroit où se trouvent les troupeaux et les campements des Indiens qui sont à un jour de marche des tentes d'Epumer.

Cayupan me demande les rations et la solde qui lui reviennent pour ce trimestre ; j'accéderai à sa demande, si M. le Ministre n'y voit pas d'inconvénient. Je me permettrai de dire à V. E. qu'il serait opportun de donner à ce cacique quelques-unes des vaches et des juments qu'Epumer et Baigorrita devaient recevoir.

RUDECINDO ROCA.

Puan, 25 octobre 1878.

M. l'Inspecteur et Commandant général d'armes.

Cent quatre-vingt-dix Indiens sont partis aujourd'hui pour Bahia Blanca sous la conduite du major Nadal.

Je garde les familles de ceux qu'on va enrégimenter.

T. GARCIA,
Lieutenant-colonel.

Buenos Aires, 26 octobre 1878.

Colonel Villegas,

Trenque-Lauquen.

Je crois convenable que vous n'agissiez pas avant que Freire et Levalle puissent combiner leur mouvement avec le vôtre, ce qui n'aura lieu que vers le 15 ou le 20 du mois prochain.

Racedo, avec 200 hommes, doit être en ce moment devant le campement d'Epumer.

JULIO A. ROCA.

(1) Le mot *chusma*, en parlant des Indiens, s'applique à tous ceux qui ne se battent pas. Nous l'emploierons dorénavant chaque fois qu'il se rencontrera dans le texte.

Buenos Aires, 26 octobre 1878.

Colonel Villegas,

Trenque-Lauquen.

Le commandant Roca vient de donner une nouvelle leçon aux tribus Ranquelines. Il a tué 50 hommes et fait 45 prisonniers à Epumer ; total, en huit jours : 250 combattants et 40 Indiens de chusma.

Racedo doit avoir atteint aujourd'hui les tentes d'Epumer. Les sauvages épouvantés devront se replier sur Toay ou Poitagüe.

Il me parait à propos que vous ne perdiez pas de temps et que vous fassiez votre expédition le 2 du mois prochain, comme vous le pensiez. En passant par Toay, vous pouvez faire une bonne razzia.

Avant que vous soyez de retour, une autre expédition sera partie de Villa Mercedes.

Dites-moi combien d'hommes vous pouvez emmener.

Au retour vous aurez tous les chevaux que vous voudrez.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 27 octobre 1878.

Commandant Winter,

Fort Argentino.

Dites-moi quand vous pensez être prêt pour opérer une reconnaissance sur le Colorado, afin que je vous envoie un ingénieur.

JULIO A. ROCA.

A S. E. le Ministre de la Guerre, général Julio A. Roca.

Les Indiens envoyés en commission par Epumer sont arrivés hier. Ils étaient au nombre de cent. J'allai à deux lieues au-devant d'eux et leur intimai l'ordre de se rendre. Ils résistèrent et se jetèrent sur les hommes que j'avais placés à leur arrière-garde, les dispersèrent et s'enfuirent au désert.

Je me mis aussitôt à leur poursuite. Une heure après, nous en avions fini avec eux. Cinquante Indiens ont été tués, quarante-cinq sont tombés en notre pouvoir, cinq ont réussi à s'échapper. Si nous ajoutons à ce nombre de morts et de prisonniers les 150 Indiens que nous avons déjà pris, nous voyons que Baigorrita et Epumer ont perdu en huit jours le tiers de leurs hommes, plus quarante Indiens de chusma, trois cents chevaux et quarante mules qui sont entre nos mains.

RUDECINDO ROCA.

Villa Mercedes, 28 octobre 1878.

M. l'Inspecteur et Commandant général d'armes.

J'ai suivi les instructions que j'ai reçues du Ministre de la Guerre, et je me suis emparé de trois députations d'Indiens appartenant aux tribus des caciques Namuncurá, Baigorrita et Epumer Rosas.

Cette opération n'a pu réussir qu'après avoir triomphé de sérieuses difficultés, car la plupart des Indiens Ranqueles sont unis par des liens d'amitié et de commerce à la plupart des habitants de ce département et particulièrement de cette ville. Les Indiens envoyés par Namuncurá et Baigorrita sont les premiers que j'ai faits prisonniers; ils ne firent pas de résistance, mais j'ai dû avoir recours à divers moyens pour avoir raison de ceux d'Epumer. Sachant qu'ils avaient été prévenus de nos projets, j'allai au devant d'eux à deux lieues de cette ville. En arrivant près d'eux, j'intimai à leur chef l'ordre de se rendre. Pour toute réponse, il fit exécuter une charge contre nous. Obligé de recourir à la force, je lançai plusieurs détachements qui se mirent à la poursuite de ceux qui avaient repris au galop le chemin de leur campement. 50 Indiens ont été tués dans cette rencontre. Nous avons pris 200 guerriers, 40 femmes et enfants, ainsi que 300 chevaux et 50 mules en assez bon état. Les caciques Choncaleto, Rancomin, Peiné, Sopallo, Juancito, Chuilquil, Leficurá et huit capitanejos ayant tous une grande autorité se trouvent parmi les prisonniers.

Je termine en recommandant à V. E. la belle conduite des officiers du 9e régiment de cavalerie de ligne, le lieutenant-colonel Ernesto Rodriguez, son major en second, Froilan Leiria, et le commandant par intérim du 3e bataillon d'infanterie de ligne, le major Pedro C. Falcon.

Ces officiers ont puissamment contribué à la réussite de cette opération.

R. Roca.

Villa Mercedes, 28 octobre 1878.

A S. E. le Ministre de la Guerre, général Julio A. Roca.

Je me prépare à me mettre en marche au retour de Racedo, de façon à pouvoir camper tranquillement à Poitagüe. J'espère faire une bonne campagne.

Cayupan m'accompagnera. Il a avec lui 17 Indiens et 10 femmes et enfants.

Faites-moi savoir ce que je dois faire des rations qui restent.

RUDECINDO ROCA.

Villa Mercedes, 31 octobre 1878.

A S. E. le Ministre de la Guerre, général Julio A. Roca.

Deux Indiens de la tribu de Baigorrita qui gardaient, dans l'intérieur des terres, une troupe de chevaux appartenant au capitanejo Cayupan, leur oncle, se sont présentés à moi aujourd'hui ; ils ont été, paraît-il, obligés de fuir pour ne pas être massacrés par leurs compagnons qui leur ont pris les animaux qu'ils gardaient à Agustinillo, parce qu'ils avaient déjà connaissance de la façon dont j'ai traité les députations qui sont venues dernièrement.

Ces Indiens apportent la nouvelle que le colonel Racedo a causé beaucoup de mal à la tribu d'Epumer, qu'il a fait bon nombre de prisonniers et pris une grande partie de vaches et de chevaux.

R. ROCA.

Villa Mercedes, 4 novembre 1878.

A S. E. le Ministre de la Guerre, général Julio A. Roca.

Un Indien que j'avais envoyé dans l'intérieur avec des animaux et divers objets pour Epumer deux jours avant de m'emparer des gens de ce cacique, est de retour à l'instant. Il me confirme la nouvelle dont je vous ai fait part le 1er courant, concernant le colonel Racedo, qui a obtenu un grand triomphe sur les sauvages : il a fait 200 prisonniers. Ainsi que je vous l'apprenais dans une de mes dernières lettres, le capitanejo Cayupan a été dévalisé de tout ce qu'il possédait par les Indiens d'Epumer.

R. ROCA.

Villa Mercedes, 4 novembre 1878.

A S. E. le Ministre de la Guerre, général Julio A. Roca.

Le capitaine Vega a battu à La Ramada un groupe d'Indiens qui pénétrèrent par la frontière de Cordoba ; il leur a repris le butin qu'ils avaient fait ainsi que quelques chevaux.

Le capitaine Capdevilla allait surprendre une autre bande d'Indiens dans le même parage, mais il a été découvert avant d'être assez près d'eux ; il est allé cependant les attendre aux environs de Gainza par où on suppose qu'ils se retireront, car ils emmènent plus de 300 vaches.

R. Roca.

Rio IV°, 5 novembre 1878.

A M. le Ministre de la Guerre.

Je transmets à V. E. les dépêches qui me parviennent à l'instant. Elles annoncent le résultat de l'opération tentée pour repousser les Indiens qui ont envahi ce département.

Je vous recommande tout particulièrement la conduite du lieutenant Capdevilla qui, en moins de deux jours, a parcouru 60 lieues sans laisser aux Indiens un moment de repos, malgré le temps affreux qu'il faisait.

Voici le contenu de ces dépêches :

« *Au Commandant Molina,*

» Rio IV°.

» Ramada, 2 novembre.

» J'arrive. J'ai atteint les Indiens à Artes à la tombée de la nuit, mais ils m'ont découvert trop tôt ; ils se dirigent sur San Pedro avec l'intention de passer par Gainza. Je vais les attendre à cet endroit où j'arriverai cinq heures avant eux.

» Ils emmènent près de 300 chevaux. Une assez grande quantité de bétail est restée en chemin.

» *Alberto Capdevilla,*

» Lieutenant au 10°.

» Fort las Artes. »

Je transcris la dépêche que j'ai reçue ce soir à 6 heures.

M. le major Facundo Lasarte,

En exécution de vos ordres, j'ai occupé la Ramada hier, vers six heures du soir. Les Indiens y arrivèrent, je les attaquai et leur

enlevai tous les attelages et jusqu'aux chevaux sellés. Ils durent s'échapper montés à poil sur les chevaux de trait. Le lieutenant Capdevilla poursuit un autre groupe qui se dirige vers Gainza. Il est possible qu'il le rejoigne. Je reste ici pour garder ce point.

Facundo Lasarte.

MIGUEL E. MOLINA,
Commandant de la frontière par intérim.

Villa Mercedes, 5 novembre 1878.

M. le Ministre de la Guerre.

Le colonel Racedo a remporté une grande victoire sur les Indiens. Il ramène 370 prisonniers. Il doit être demain à Sarmiento. Veuillez me dire si je dois me mettre en route.

R. ROCA.

Villa Mercedes, 5 novembre 1878.

M. le Ministre de la Guerre.

Je vous envoie ce télégramme du Cuero. L'expédition a eu un résultat splendide, quoique les Indiens nous aient découverts à quatre lieues avant notre arrivée. La tribu de Peñaloza et les fils de ce chef, Goyco et Papallo, ont été capturés, ainsi que d'autres tribus. Si Epumer Rosas ne se doute de rien, il ne m'échappera pas. Nahuel Macuyo s'est enfui. Le nombre des prisonniers s'élève à 370, parmi lesquels se trouvent plus de 70 guerriers.

J'ai très bien remonté les Indiens amis avec des chevaux repris.

J'ai des bœufs et des moutons.

Je ne crois pas me tromper en disant qu'on aura vaincu les Ranqueles avant d'entreprendre la grande expédition.

Les officiers et la troupe se sont parfaitement comportés.

Je serai le 6 à Sarmiento pour passer ensuite par Villa Mercedes.

RACEDO,
Colonel.

Buenos Aires, 5 novembre 1878.

Commandant Winter,

Fort Argentino.

Votre reconnaissance, poussée jusqu'à des limites où, depuis Rosas, aucune force nationale n'était parvenue, est du meilleur présage pour les expéditions futures et l'occupation du Rio Negro.

Recevez mes félicitations pour l'heureux résultat de cette expédition.

Croyez-vous que le Rio Colorado soit navigable ?

Télégraphiez-moi quelques passages de votre rapport.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 5 novembre 1878.

Colonel Levalle,

Carhué.

M. le Ministre m'ordonne de vous annoncer qu'il vient de recevoir votre télégramme et qu'il désire savoir sans retard à quelle distance est situé le lieu où doit se trouver Namuncurá.

M. J. OLASCOAGA.

Buenos Aires, 6 novembre 1878.

Commandant Winter,

Puan.

Commandant, votre conduite est digne d'éloges ; avec 300 hommes à peine vous avez pénétré à 60 lieues en plein désert et êtes parvenu où, il y a plus de quarante ans, les expéditions de Rosas arrivèrent avec grande difficulté, et, jusqu'où il y a peu de temps encore, nul ne se serait hasardé sans être suivi d'une véritable armée.

Par les renseignements que vous devez rapporter sur la région du Colorado et la prise de Catriel, votre exploration est des plus importantes pour la campagne que nous allons entreprendre.

M. le Président m'a dit, lorsque je lui ai montré votre dépêche : « Le commandant Winter est un bon officier et je suis heureux de voir qu'il sait gagner les épaulettes de colonel, que je lui ai promises. »

Je vous salue, ainsi que les autres officiers de votre division.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 9 novembre 1878.

Commandant Garcia,

Puan.

Prenez la carte générale de la frontière et dites-moi, par les données que vous avez, si Utracan et Traru-Lauquen sont marqués avec exactitude sur cette carte.

Le colonel Levalle me donne des renseignements tout différents sur ces marécages, et je désire faire autant que possible les rectifications nécessaires.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 11 novembre 1878.

Lieutenant-colonel Freire,

Guamini.

Le commandant Winter annonce que Juan José Catriel, avec cent cinquante Indiens armés, s'est présenté à lui, suivi de Cuñumil, qui sait par les Indiens que Namuncurá est à Salinas avec Epumer et Baigorrita, et prépare une invasion.

Il est donc urgent de hâter notre expédition et de la faire le 25 ou le 26, au plus tard, au lieu du 2 du mois prochain.

Une invasion de la part des Indiens produirait aujourd'hui un très mauvais effet et il faut prendre les devants.

Si vous voyez quelque inconvénient sérieux à agir ainsi, avertissez-moi pour que j'avise.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 11 novembre 1878.

Colonel Levalle,

Carhué.

Dès que Freire, Garcia et vous aurez reçu des chevaux, je veux faire une expédition générale avec les trois divisions. Vous occuperez le centre.

Dites-moi sur quel point vous comptez opérer et quels sont ceux vers lesquels Freire et Garcia devront se diriger pour que vous puissiez partir en même temps et communiquer les uns avec les autres afin de vous prêter secours au besoin.

Villegas vient d'arriver avec Pincen ; cette nouvelle a causé ici une grande impression.

JULIO A. ROCA.

Treuque-Lauquen, 11 novembre 1878.

M. le Ministre de la Guerre.

J'arrive à l'instant du désert. Voici le résultat de l'expédition : six Indiens morts, le cacique Pincen, un capitancjo, seize Indiens guerriers et soixante de chusma faits prisonniers. Nous avons délivré douze captifs.

Parmi les femmes et enfants se trouve la famille de Pincen. Sur la demande de ce dernier, j'ai envoyé un vieil Indien engager les sauvages à se rendre. Il convient de garder Pincen avec nous pendant quelques jours, ce qui déterminera plusieurs individus à faire leur soumission. On a pris cent-vingt chevaux, quelques vaches et des moutons qui ont servi à nourrir les troupes expéditionnaires.

Les guides sont très bons.

CONRADO VILLEGAS.

Buenos Aires, 11 novembre 1878.

Colonel Villegas,

Trenque-Lauquen.

La capture de Pincen, le cacique le plus redouté de la Pampa, a causé ici une grande impression. Vous vous êtes admirablement conduit et je vous en félicite.

Mais il ne faut pas garder Pincen trop longtemps ; il faut l'envoyer ici avec ceux qui ont été pris en même temps que lui.

Son entrée dans cette capitale sera un véritable événement.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 11 novembre 1878.

Commandant Freire,

Guamini.

J'attends que vous ayez des chevaux pour préparer une nouvelle battue du côté des Indiens de Namuncurá. Cette expédition doit être faite avant les grandes chaleurs.

Comme la carte du territoire qui s'étend en dehors de la ligne est très inexacte, je désirerais que vous me disiez, grâce à vos connaissances pratiques de ces lieux, jusqu'où vous pouvez pénétrer avec 3 ou 400 hommes et jusqu'où pourraient aller Levalle et Garcia, de telle façon qu'en partant en même temps, vous fussiez toujours en communication et en état de vous protéger mutuellement.

Je veux que cette expédition aille le plus en avant qu'il sera possible ; ce sera la dernière grande opération que l'on fera jusqu'au printemps prochain.

Le colonel Villegas doit être à présent sur les terres de Baigorrita.

Le commandant Roca fouille également la campagne et le commandant Tejedor cherche à attirer l'attention des Indiens à l'arrière-garde, sur la route du Chili.

J'attends votre réponse.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 11 novembre 1878.

Colonel Villegas,

Trenque-Lauquen.

La capture de Pincen est un fait très important. En continuant de la sorte, nous aurons bientôt nettoyé la Pampa.

Dites-moi jusqu'où vous avez pénétré et envoyez-moi l'itinéraire que vous avez suivi.

Il est bon d'avoir toujours de 30 à 40 hommes à l'avant-garde.

Le commandant Roca doit être maintenant près de Leuvuco.

Les divisions de Levalle, Freire et Garcia n'attendent que des chevaux pour se mettre en marche.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 13 novembre 1878.

Commandant Garcia,

Puan.

Vous savez mieux que moi que les plans en dehors de la ligne sont très inexacts.

Je veux, avant les grandes chaleurs, faire une battue complète et jeter l'épouvante chez les Indiens.

En vous mettant à la tête de cette expédition, dites-moi jusqu'où vous pourriez aller en marchant toujours assez près du colonel Levalle.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 14 novembre 1878.

Commandant Freire,

Guamini.

Je suis satisfait des détails que vous me donnez ; ils me seront d'une très grande utilité.

Je désire savoir à quelle distance Guamini se trouve de Traru-Lauquen et quelle route il faut suivre pour s'y rendre.

Tâchez d'apprendre par les guides ce qu'on rencontrera en avant de Traru-Lauquen vers l'ouest.

Il convient que les divisions réunies campent pendant quelques jours à Traru-Lanquen.

Si vous avez écrit l'itinéraire de votre voyage, envoyez-m'en une copie.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 16 novembre 1878.

Commandant Garcia,

Puan.

Il est bon que vous ayez à Carhué une entrevue avec Levalle et Freire et que vous combiniez un plan d'opérations pour tomber sur Namuncurá.

Il est urgent de ne pas ménager ce cacique qui n'a pas encore vu nos troupes de près.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 16 novembre 1878.

Commandant Freire,

Guamini.

Les trois divisions doivent opérer en même temps et tomber sur Traru-Lauquen le même jour et à la même heure.

Avant de partir il faut que Garcia, Levalle et vous teniez conseil à Carhué, que vous me communiquiez ce que vous aurez résolu et m'indiquiez l'itinéraire que chacun de vous suivra.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 17 novembre 1878.

Commandant Winter,

Fort Argentino.

Je crois comme vous qu'il est dangereux de placer des Indiens dans les corps de la frontière ; je laisse cependant le commandant Donóvan tenter cet essai avec vingt Indiens.

Vous pouvez chaque fois que vous le jugerez à propos détacher des petites colonnes sur les confins du désert.

JULIO A. ROCA.

Italó, 16 novembre 1878.

M. le Ministre de la Guerre.

Je viens de recevoir une dépêche de Trenel. Le campement est abandonné. Le commandant Ferreira a continué sa marche sur Leuvucó. Là aussi les campements sont abandonnés depuis quelque temps. De cet endroit j'ai envoyé des éclaireurs à 10 ou 12 lieues en avant à Tateren ; ils y ont trouvé quelques animaux, mais manquant de chevaux ils se sont retirés sans être aperçus ; j'envoie aujourd'hui des renforts qui arriveront demain sur le point où se tiennent nos troupes.

L'expédition est arrivée à Trenel le 14 au matin ; elle était partie d'ici le 10.

C'est par suite du manque d'un bon guide que la troupe a parcouru plus de chemin qu'il ne fallait. Je compte sur un bon résultat.

NELSON,
Colonel.

Buenos Aires, 20 novembre 1878.

Colonel Levalle,
Carhué.

J'approuve tout ce que vous avez décidé.

Il est nécessaire que vous me préveniez lorsque vous serez tous prêts. Nous avons besoin de donner une bonne leçon à Namuncurá en le poursuivant le plus loin possible.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 21 novembre 1878.

Colonel Levalle,
Carhué.

La date que vous avez désignée pour le départ me paraît bien choisie.

Je crois franchement au succès.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 21 novembre 1878.

Commandant Freire,
Guamini.

J'ai approuvé la décision que vous avez prise avec le colonel Levalle. J'espère que si Namuncurá ne tombe pas en votre pouvoir, vous vous rendrez maitres d'une grande partie de sa tribu.

Je n'ai pas le temps de vous envoyer la boussole que vous me demandez. Vous devez partir le 2, suivant ce que me dit Levalle. Soyez discrets, qu'aucun Indien ne puisse avertir Namuncurá de l'expédition que vous allez faire.

Les opérations de la frontière tiennent la ville et toute la République en émoi.

JULIO A. ROCA.

CIRCULAIRE

AUX CHEFS DE CARHUÉ, CUAMINI ET PUAN

Buenos Aires, 23 novembre 1878.

Un télégramme qu'on vient de recevoir du commandant Winter nous apprend que Juan José Catriel, avec toute sa tribu, plus de cinq cents individus, vient de se présenter au Fort Argentino. Le commandant Winter envoie des forces pour les protéger contre les hostilités des Indiens de Namuncurá. Catriel prévient Winter que Namuncurá, Epumer et Baigorrita sont en ce moment près de Salinas Grandes, avec tous leurs Indiens réunis, mais qu'ils ignorent par quel côté on les attaquera.

Le ministre de la guerre me charge de vous dire qu'en présence de ces faits il est prudent de hâter l'expédition convenue pour le 2 du mois prochain ; outre l'avantage qu'il y a à battre les Indiens dans des parages qui nous sont connus, il y a celui d'éviter une invasion de leur part ; nous pourrons au contraire prendre l'offensive.

LUIS M. CAMPOS.

Buenos Aires, 23 novembre 1878.

Colonel Villegas,

Trenque-Lauquen.

Les divisions du sud doivent, le 2 du mois prochain, faire une expédition générale contre Namuncurá.

Je désirerais que vous fissiez partir à la même époque un détachement de 150 hommes qui se dirigeraient sur Poitagüe et avanceraient le plus loin possible.

Le commandant Ferreira avec 60 hommes fouille les alentours de Trenel, dont les campements sont déserts.

Je vous recommande de nouveau de nous envoyer Pincen avec tous les Indiens non armés que vous avez faits prisonniers.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 25 novembre 1878.

Colonel Racedo,

Villa Mercedes.

Je viens de recevoir votre lettre du 21. J'approuve la décision que vous avez prise d'abandonner une partie du butin à ceux qui ont eu à supporter des préjudices.

Nous n'allons pas pouvoir mobiliser des gardes nationaux. La force que nous avons me paraît suffisante, et je crois qu'il est inutile de garnir les fortins.

Juan José Catriel s'est rendu à Winter avec 150 indiens armés et 400 femmes et enfants. Il ne reste plus un seul Indien de cette tribu à soumettre.

Le capitanejo Catrenao vient de se rendre au colonel Villegas, avec 13 Indiens et 13 femmes de Pincen.

Les trois divisions de Levalle, Freire et Garcia tomberont sur Namuncurá le 27 de ce mois. C'est une expédition en règle qui donnera de bons résultats, j'en suis certain.

Maintenant que les Indiens de Sarmiento ont de bons chevaux, ne les tenez pas dans l'oisiveté, organisez une autre expédition avant le retour du commandant Roca.

Vous pouvez leur donner quelques juments pour la route et leur recommander de fouiller les anciens repaires de Melideo.

C'est le moment d'agir.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 25 novembre 1878.

Commandant Garcia,

Puan.

La commandance d'armes vous a transmis l'ordre de partir de 27 courant au lieu du 2 décembre.

Il faut ne pas vous écarter du plan tracé et avancer le plus loin possible.

Namuncurá est une bonne prise et vaut bien une promotion sur le champ de bataille à celui qui le prendra.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 25 novembre 1878.

Commandant Freire,

Guamini.

Vous devez suivre le plan tracé.

Si Baigorrita et Epumer sont avec Namuncurá, ce dont je doute, ils doivent avoir très peu d'Indiens avec eux.

Que vous rencontriez ou non Namuncurá à Salinas, vous devrez continuer jusqu'à Traru-Lauquen et même aller plus en avant.

Si vous capturez Namuncurá vous n'aurez pas besoin d'attendre votre arrivée au Rio Negro pour recevoir les épaulettes de colonel.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, le 23 novembre 1878.

Colonel Levalle,

Carhué.

(Mêmes recommandations que celles contenues dans la lettre précédente.)

Villa Mercedes, 26 novembre 1878.

M. l'Inspecteur général d'armes.

Je suis de retour de Poitagüe où je suis arrivé le 18 ; j'y suis resté jusqu'au 21. La reconnaissance que je viens de faire du côté de Baigorrita et d'Epumer a fait tomber en mon pouvoir le cacique Meliqueo, cinq capitanejos, 76 Indiens guerriers et 230 Indiens de chusma, tant soumis que prisonniers. Cette expédition n'a pas aussi bien réussi que je l'espérais, par suite du temps pluvieux que nous avons eu à cause du mauvais état des chemins que nous avons dû suivre et surtout parce que nous avons été découverts par les Indiens à quelques lieues à peine de Mercedes; car ils étaient sur le qui-vive et prêts à nous harceler depuis l'échec que leur a fait subir Racedo. Je parvins cependant à m'approcher des Ranqueles que je quitte en ce moment sans avoir perdu un homme.

Comme les Indiens avaient placé des éclaireurs sur tous les chemins et les passages connus, je n'ai rien pu vous faire parvenir plus tôt.

Je vous enverrai par Conco un rapport détaillé.

Je signale à votre attention la conduite des officiers de tout grade et des soldats qui ont pris part à cette expédition.

R. Roca.

Villa Mercedes, le 25 novembre 1878.

M. le Ministre de la Guerre.

Je viens de causer avec deux Indiens de Baigorrita qui m'informent que ce cacique a reçu un petit renfort d'Indiens de Namuncurá et qu'il espère pouvoir mettre obtacle à notre marche. Je crois très possible qu'il tente une invasion du côté de Villa Mercedes, dégarni de troupes.

Dans cette prévision je hâterai le plus possible mon retour dans cette ville, car je sais qu'il serait impossible aux habitants de repousser une agression un peu sérieuse.

Je n'ai pas encore pu savoir jusqu'à présent le nombre des guerriers que Namuncurá a envoyés pour soutenir les caciques Baigorrita et Epumer.

R. ROCA.

Villa Mercedes, 25 novembre 1878.

M. le Ministre de la Guerre.

Les instructions de V. E. sur le mouvement offensif que je devais opérer contre les tribus des caciques Epumer et Baigorrita ont été suivies; l'opération s'est assez bien exécutée quoique nous ayons été découverts par les Indiens à 35 lieues à peine de Villa Mercedes. Malgré tout, j'ai fait prisonniers le cacique Melileo, les capitanejos Manqueo, Pichintru, Feliciano, Anteleo y Licanqueo, plus 76 Indiens guerriers et 230 de chusma (je comprends dans ce nombre ceux qui se sont soumis.)

Je termine en vous signalant tout particulièrement les commandants Rodriguez, Panelo, Klein et le major Froilan Leiria, ainsi que le colonel Ayala, de la milice de la province de San Luis; les autres officiers et soldats qui ont pris part à cette expédition se sont également distingués.

R. ROCA.

Lauquen, 25 novembre 1878.

A M. l'Inspecteur d'armes.

Le cacique Catrenao se présente en ce moment avec 26 Indiens dont 13 guerriers. Ce cacique est le frère du capitanejo qui commande le peloton de guides.

Catrenao a été le bras droit de Pincen et j'ai depuis longtemps cherché à l'attirer. Il serait bon de laisser ces Indiens ici pour grouper autour d'eux ceux qui viendront se soumettre.

VILLEGAS,
Colonel.

Fort Argentino, 26 novembre 1878.

M. l'Inspecteur et Commandant général d'armes.

La tribu de Catriel est arrivée au campement; elle se compose de 150 guerriers et 360 femmes, enfants et vieillards. Les caciques Cañumil et Guachiquin qui dépendent de Namuncurá sont complétement nus et rien ne suffit à apaiser leur appétit.

LORENZO WINTER.

M. le Ministre de la Guerre.

Origunao s'est présenté sans conditions ; il amène 14 Indiens, je les ferai partir avec les prisonniers.

RACEDO,
Colonel.

Buenos Aires, 25 novembre 1878.

Colonel Villegas,
Guamini.

J'apprends que le commandant Roca revient de l'expédition qu'il a poussée jusqu'aux dernières limites des campements de Baigorrita. Il a pris 78 Indiens guerriers et 230 Indiens de chusma.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 26 novembre 1878.

Commandant Garcia,
Puan.

Il me semble qu'on ne devrait pas modifier le plan qui a été arrêté.

Quelle que soit celle de vos divisions qui rencontrera Namuncurá, elle est assez forte pour le battre, car il pourra à peine lui opposer six cents guerriers.

Le commandant Roca a pénétré jusqu'aux confins des domaines de Baigorrita et a fait 300 prisonniers.

Le colonel Nelson, de son côté, a pris des Indiens de chusma.

Ces parages ne sont donc pas abandonnés, comme ils le seraient si les Indiens étaient réunis à Salinas.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 26 novembre 1878.

Commandant Freire,
Guamini.

Le commandant Roca revient de son expédition contre Baigorrita ; il a fait quelques prisonniers qui, en y joignant ceux qui se sont présentés, s'élèvent à 78 Indiens guerriers et 230 de chusma.

Cet officier nous prévient que les Indiens sont sur leurs gardes et qu'il devient très difficile de leur donner la chasse.

Dans cette expédition, le commandant Roca s'est avancé à plus de quatre-vingts lieues en avant de Villa Mercedes.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 26 novembre 1878.

Colonel Levalle,
Villa Mercedes.

Cette lettre annonce la même nouvelle que celle donnée dans la lettre précédente et ajoute :

Les Indiens se tiennent sur leurs gardes, mais il paraît invraisemblable qu'Epumer et Baigorrita se soient joints à Namuncurá, puisque les premiers sont en fuite et se réfugient dans les bois.

JULIO A. ROCA.

---

27 novembre 1878.

Commandant Roca,
Villa Mercedes.

Envoyez surprendre les Indiens par un officier actif et intelligent.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 29 novembre 1878.

Colonel Racedo.

Il me paraît convenable que vous dirigiez personnellement l'expédition qui doit battre le restant des Ranqueles. Continuez à vous préparer et faites-moi savoir le jour où vous pensez partir. Je crois que ces petites expéditions doivent aujourd'hui se faire lentement pour ne pas fatiguer les chevaux.

Je vous recommande de bien traiter Chancalito.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 29 novembre 1878.

Colonel Racedo,
Villa Mercedes.

Dites-moi quand vous pensez partir afin que je puisse envoyer un ingénieur qui vous accompagnera dans cette expédition.

Vous ferez bien d'envoyer une escouade de 20 à 30 hommes, commandée par un officier capable, qui se rendra sur le Chadi-Leuvú par la route de Chiscaya ou de Choquingana.

JULIO A. ROCA.

Trenque-Lauquen, 6 décembre 1878.

M. l'Inspecteur d'armes.

Le major Sosa est de retour. Voici le résultat de son expédition : 7 Indiens morts, 2 capitanejos, 21 guerriers et 114 Indiens de chusma faits prisonniers. Il s'est emparé aussi de 120 chevaux et juments et de quelques moutons.

Dès que les charriots qui conduisent les Indiens à Junin seront revenus, je leur ferai transporter ces nouveaux prisonniers.

VILLEGAS,
Colonel.

Buenos Aires, 6 décembre 1878.

Colonel Villegas,

Trenque-Lauquen.

Au retour du major Sosa, dont la conduite est digne d'éloges, vous pourrez faire usage de la permission que vous avez demandée ; ayez soin qu'un autre chef ou un officier actif parcoure les champs et les anciennes retraites des Indiens, à 40 ou 50 lieues de la ligne.

Nelson en fera autant. Nous serons ainsi plus à même de conserver les chevaux en bon état et de concentrer nos forces.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 9 décembre 1878.

Commandant Winter,

Fort Argentino.

Ne gardez que ceux des Indiens que vous croyez indispensables comme guides. La question est sérieuse et nous éprouvons des difficultés à nourrir tant de bouches inutiles.

JULIO A. ROCA.

Carhué, 22 décembre 1878.

M. le Ministre de la Guerre.

J'ai le plaisir d'aviser V. E. que nous sommes arrivés à Carhué après nous être emparés, le 7 courant, du reste de la tribu de Namuncurá. Nous avons parcouru la longue ligne des campements successivement occupés par les Indiens dans leur retraite vers l'ouest, et fouillé tous les marais de chaque côté du chemin ; là nous avons découvert les fugitifs et les familles qui n'ont pu suivre ce cacique dans sa fuite précipitée.

Namuncurá a eu connaissance de notre arrivée à Chiloé par les éclaireurs envoyés par lui dans le but de préparer une invasion qu'il se disposait à faire, et il a toujours gardé une distance de vingt et quelques lieues au moins entre lui et nos troupes ; il nous a abandonné forcément tout ce qu'il n'a pu emmener.

Son dernier repaire de prédilection se trouvait dans les montagnes de Lihuel-Calel, à cinq lieues du confluent du Rio Salado avec le grand lac de Urre-Lauquen et à quatre-vingts lieues de Carhué, en ligne droite au sud de la frontière de San Luis. A cet endroit il y avait entre lui et les forces qui le poursuivaient une distance de vingt-deux lieues ; il se trouvait à quarante lieues du Colorado.

C'est à cette circonstance que ce cacique a dû de ne pas tomber entre nos mains avec toute sa famille et les quelques Indiens guerriers qui l'accompagnent.

Nous avons dû cesser la poursuite à cause des chemins difficiles traversant un bois touffu, et par suite du mauvais état de nos montures, très fatiguées, car elles étaient sellées depuis deux jours et avaient franchi un espace de quarante lieues, sans compter les battues du 7 qui durèrent de quatre à onze heures du soir.

Ces difficultés ont fait suspendre la marche de la colonne qui suivait Namuncurá à la piste. Si elle avait continué sa marche en avant, elle n'aurait pas pu revenir. Elle s'est avancée jusqu'à la lagune Cahasi en direction du sud. On a détaché une autre colonne au nord-ouest qui est allée à seize lieues de Carhué en remontant la rive droite du Rio Salado, où elle a ramassé quelques fugitifs ; elle n'a pas poussé plus loin, parce qu'il n'y avait rien à faire, d'après les renseignements qu'elle a pris.

Cette expédition, faite à la belle étoile par tout le monde, chefs et officiers, a donné les résultats suivants : cinquante et quelques Indiens tués, trois cents prisonniers tant combattants qu'Indiens de chusma, trente captifs délivrés, six cents moutons, cent vaches et quatre-vingts chevaux pris.

M. le Ministre, le pouvoir de Namuncurá est détruit. Il s'est enfui presque seul en direction du Colorado dans l'intention, paraît-il, de s'établir sur le versant des Andes.

Il n'existe plus une seule tente sur le territoire qui formait ce que Namuncurá appelait son patrimoine et qui se trouve aujourd'hui sous la domination des forces nationales, depuis Salinas Grandes jusqu'à Chadi-Leuvú.

On ne rencontre que quelques Indiens errants, libres de tous liens envers le cacique, qui, en partant avec les chevaux, leur a enlevé tous les moyens de fuir et les a laissés sans bétail pour leur subsistance.

Après vous avoir fait part de ce fait d'armes qui nous assure la

domination du désert, je dois signaler à l'attention de V. E. tous les chefs, officiers et soldats de la colonne expéditionnaire, et plus particulièrement les officiers supérieurs de Puan et Guamini, les commandants Isidoro Garcia et Marcelino Freire.

LEVALLE,
Colonel.

Trenque-Lauquen, 26 décembre 1878.

M. le Ministre de la Guerre.

Deux Indiens viennent de se présenter; ils sont chargés d'annoncer la prochaine arrivée de Pichi-Pincen, de Nahuel Payu et de leurs tribus, qui se soumettent.

E. SAEZ,
Commandant.

Trenque-Lauquen, 8 décembre 1878.

Commandant général d'armes.

J'adresse à V. E. copie de la lettre que je reçois à l'instant du major Bravo que j'ai envoyé au devant des caciques Nahuel-Payu et Pichi-Pincen.

Cette lettre est ainsi conçue :

Medano de la Laguna.

A mon arrivée ici, les caciques Nahuel-Payu et Pichi-Pincen se sont présentés avec plusieurs capitanejos, cinquante et un Indiens guerriers, quatre captifs et cent soixante-quatorze Indiens de chusma.

J'envoie dix animaux de boucherie pour leur nourriture, et je leur expédie cent chevaux, car beaucoup viennent à pied.

SAEZ,
Commandant.

Guamini, 27 décembre 1878.

M. le Ministre de la Guerre.

Me voici de retour, sans qu'il m'ait été possible de satisfaire votre désir et le mien, c'est-à-dire sans pouvoir m'emparer de Namuncurá.

Je vous donnerai de longs détails dans une lettre qui partira demain.

D'après les déclarations d'un Indien pris le 18, le cacique Baigorrita se trouve à Chochai et le cacique Epumer à Quiñe-Huitru.

Il n'y a plus d'Indiens au Nord. Ceux qui n'ont pas voulu suivre

Namuncurá se sont réunis au capitanejo Manigan qui est à Putran, et au cacique Anher, qui se trouve à Lomotul.

Allipin et d'autres se sont transportés à Chepuco, endroit situé à l'entrée du défilé qui est placé sur le chemin de Chadi-Leuvú.

Je crois qu'on obtiendrait de bons résultats si on envahissait avant quinze jours, parce que certainement les Indiens ne croient pas que nous ferons si tôt une nouvelle sortie par suite du mauvais état de nos chevaux.

Les Indiens sont riches en bétail et en chevaux.

Il y a peu d'insectes malfaisants et ils disparaitront peu à peu à partir du 15 janvier. Je serai alors dans les bois où il n'y a pas de taons dont la piqûre est incommode et affaiblit le cheval.

M. Freire.

Guamini, le 27 décembre 1878.

M. l'Inspecteur d'armes.

Quatre Indiens guerriers, deux de chusma et neuf enfants viennent de se soumettre. Ils arrivent des environs de Malal, qu'ils ont quittés lorsque Pincen tomba au pouvoir du colonel Villegas.

M. Freire.

Commandant Freire,
Guamini.

Je vous félicite du succès de votre expédition. Faites-moi savoir combien vous avez perdu de chevaux, afin que je m'occupe de les remplacer. Quoique je pense que les troupes se reposeront un peu ces mois-ci, nous ne devons pas négliger de visiter le désert de temps en temps.

Julio A. Roca.

Buenos Aires, le 27 décembre 1878.

Commandant Garcia,
Puan.

Je suis heureux que vous ayez fait cette expédition sans perdre de chevaux. Si vous n'avez pas pris d'Indiens, vous n'en avez pas moins contribué à la réussite de l'opération de Levalle.

Julio A. Roca.

Buenos Aires, 27 décembre 1878.

Colonel Levalle.

J'attendais votre retour à Carhué pour vous féliciter au nom du Président de la République et au mien, vous et vos compagnons, du résultat obtenu.

C'est la première fois que Namuncurá a senti, comme il le méritait, le poids de nos armes.

Il était temps.

Je crois, comme vous, qu'il ne s'arrêtera que de l'autre côté de la barrière du Rio Negro. Il doit chercher la vallée ou les versants des Andes, que son père, le fameux Cafulcurá, quitta il y a plusieurs années pour s'établir sur le territoire que vous venez de parcourir.

Vous ne pouviez manquer de vous distinguer parmi ceux dont les expéditions ont été si bien conduites, tels que Villegas, Freire, Garcia, Winter sur les frontières de Buenos Aires; Racedo, Roca et Ferreira sur celles de l'intérieur.

Ce sera en tout temps un honneur d'avoir pris part à ces brillantes campagnes.

Les fatigues sont grandes dans cette saison, mais elles n'en sont que plus méritoires, et le gouvernement saura généreusement récompenser tous les sacrifices qu'impose le séjour prolongé dans le désert.

Laissons maintenant la Pampa tranquille et reposez-vous jusqu'à mars, époque à laquelle nous plierons nos tentes pour aller les planter sur les bords du Rio Negro.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 1er janvier 1879.

Commandant Freire,
Guamini.

Bientôt nous aurons raison du reste des tribus et mettrons la dernière main à l'une des entreprises les plus glorieuses et les plus profitables pour la République.

Après la guerre nous demanderons au Congrès une médaille et des concessions de terres pour ceux qui ont su conquérir un si vaste territoire pour leur pays.

Dites-moi si vous êtes toujours désireux de faire une autre expédition ce mois-ci, et ce qu'il vous faut.

JULIO A. ROCA.

Guamini, 3 janvier 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

J'ai reçu le télégramme de V. E. en date d'hier.

Recevez, M. le Ministre, mes félicitations pour l'importante capture du bandit Epumer Rosas.

Ce que j'ai dit le 1er janvier se confirme.

Demain arriveront 73 Indiens qui me font prévenir qu'ils se soumettent. Ils sont de Mabal-Huac, à dix lieues au N.-O. de Ñainco.

Ces Indiens me seront très utiles lors de ma prochaine sortie.

FREIRE,
Commandant.

Guamini, 5 janvier 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

Je viens de recevoir deux Indiens porteurs de lettres des capitanejos Zanqueman et Lanuz, m'avisant qu'ils viennent se soumettre avec 19 Indiens guerriers et 52 de chusma.

Ils seront ici demain de bonne heure. J'envoie une commission au devant d'eux.

FREIRE,
Commandant.

Commandant Freire,
Guamini.

Le résultat de vos opérations a surpassé mes espérances, et c'est l'un des plus complets que nous ayons eus pendant cette heureuse campagne. Recevez mes plus ardentes félicitations. Vous avez bien gagné vos épaulettes de colonel que j'aurai le plaisir de demander pour vous cette année au Congrès.

Mes amitiés à Godoy et aux autres officiers supérieurs qui vous secondent.

JULIO A. ROCA.

Buenos Aires, 3 janvier 1879.

Commandant Winter,
Fort Argentino.

Le succès de l'expédition du capitaine Lasciar ne peut être plus complet et plus satisfaisant.

Le cacique Cayul ne le cède en importance qu'à Namuncurá, et il ne peut y avoir de meilleure capture pour un capitaine.

Vous pouvez lui apprendre que le Président de la République lui accorde le grade de major, en récompense de sa brillante action qui sera inscrite dans le brevet lui confirmant ce nouveau grade.

JULIO A. ROCA.

Córdoba, 7 janvier 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

La nouvelle transmise à V. E. par le télégraphe sur la capture du cacique Epumer Rosas et le reste de sa tribu a éveillé un grand enthousiasme dans cette province.

La solution de ce grand et terrible problème de la frontière touche ainsi à sa fin. La Nation en récoltera les bienfaits et la gloire en reviendra à V. E. ainsi qu'aux braves officiers qui ont su, comme le colonel Racedo, conduire aussi bien ces opérations militaires.

ANTONIO DEL VISO,
Gouverneur.

Rio IV°, 7 janvier 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

De retour de mon expédition, je vous envoie ce télégramme de Leuvucó daté du 2 janvier.

Le cacique Epumer Rosas est prisonnier avec trois cents Indiens, tant guerriers que de chusma.

Les majors Anaya et Alvarez ont pénétré avec leurs troupes jusqu'à l'entrée du défilé en poursuivant Baigorrita qui avait été officieusement prévenu de notre arrivée.

Je puis certifier à V. E. que les Indiens ont complètement abandonné leurs anciennes retraites et se sont retirés la plupart à Chadi-Leuvú qu'ils ne quitteront pas tout de suite, parce qu'ils sont tous à pied.

Les troupes expéditionnaires ont dépassé Nahuel-Mapo, où l'ingénieur Pico a rempli le double rôle de savant et de soldat, car il a pris un fusil pour combattre les sauvages qui attaquèrent le major Anaya au point indiqué. J'appelle tout particulièrement votre attention sur l'ingénieur Pico.

L'avis donné à Baigorrita a permis à ses Indiens de se préparer à l'attaque. J'ai perdu dans ce combat 8 soldats et j'ai eu 5 blessés.

Je sais par les prisonniers que la plupart des Indiens ont l'intention de se joindre aux Pehuenches.

Voici approximativement la position de Nahuel-Mapo : 36° 45′ de latitude sud et 7° 29′ de longitude ouest du méridien de Buenos Aires.

RACEDO,
Colonel.

Carhué, 8 janvier 1879.

M. l'Inspecteur général d'armes.

Ce que je vous disais dans mon télégramme écrit des montagnes de Lihuel-Calel se confirme : les Indiens qui s'étaient dispersés n'ont d'autre alternative que de se soumettre ou de mourir de faim.

Le capitanejo Blanquillo, qui a beaucoup d'autorité et que j'ai envoyé chercher à Maesayú, arrive en ce moment avec 9 Indiens guerriers et 46 de chusma. Ils viennent de Malal-Huaca, point situé à peu près à vingt lieues au nord de Traru-Lauquen.

Ils continueront demain leur voyage jusqu'à Bahia Blanca pour être embarqués à bord du vapeur *Santa Rosa*.

LEVALLE,
Colonel.

Villa Mercedes, 13 janvier 1879.

M. l'Inspecteur d'armes.

Je suis arrivé hier au campement Sarmiento.

Deux heures après avoir expédié à V. E. la dépêche précédente sur mon expédition, j'ai reçu la visite d'un captif qui a réussi à s'échapper ; il m'a appris que les Indiens réunis à Curu-Mahuida et Sañu-Mahuida, dans le défilé, attendent mon retour pour revenir.

Après avoir fait reposer les chevaux pendant quelques jours, j'ai formé un détachement de deux cents hommes qui sont partis sous les ordres du major Anaya.

Au bout de deux jours et demi de marche forcée, je suis arrivé aux points indiqués et les Indiens mis en déroute ont été poursuivis jusqu'au tiers du défilé et ont laissé 83 prisonniers en notre pouvoir.

Ces prisonniers m'affirment que les Indiens sont disposés, si on les poursuit encore, à s'incorporer aux Chiliens.

Les terrains du défilé sont inhabitables, l'herbe y est amère et très rare; il n'y a pas une touffe par mètre.

Je serai dans trois jours à Mercedes, je passerai par le Rio IV° pour y prendre des chevaux et rétablir ma santé.

Je suis revenu malade.

Avec 600 mules de plus, ma division sera prête pour la grande expédition.

RACEDO,
Colonel.

CIRCULAIRE

A Bahia Blanca, Fort Argentino, Puan, Carhué, Guaminí, Trenque-Lauquen, Italó et Lavalle

Je vous envoie communication de l'ordre général du Président de la République en date du 11 courant, afin que vous en donniez connaissance aux diverses compagnies des corps qui composent votre division.

ORDRE DU JOUR

Par décision de S. E. le Président de la République, l'ordre du jour suivant sera lu aux troupes de l'armée expéditionnaire.

Par vos efforts vous accomplissez une grande œuvre de civilisation pour la réalisation de laquelle on assignait encore un long terme. L'expérience et l'abnégation militaire grandissent en même temps. Chacune de vos étapes marque une conquête pour l'humanité et pour les armes argentines.

Le pays reconnaissant vous décerne cette double gloire.

Après de longues années, la guerre contre les Indiens ne donne plus d'exploits discutables, et vous avez derrière vous tout un peuple qui acclame les vainqueurs.

La route que vous avez tracée à travers ce désert inconnu ne se perdra pas.

Bientôt, suivant les traces laissées par les expéditions, le travailleur ira recueillir le fruit de vos victoires et ouvrira, sous la protection de vos armes, de nouvelles sources à la richesse nationale. Jamais la mission de l'armée argentine n'aura été plus féconde.

Soldats de l'armée expéditionnaire :

Le gouvernement est content de votre conduite et avant peu le succès sera définitivement assuré.

En attendant, je vous adresse mes félicitations et vous annonce que pendant la prochaine session législative, je demanderai au Congrès une médaille commémorative qui vous sera décernée pour ce grand fait d'armes qui s'appellera dans l'histoire *la conquête de la Pampa jusqu'aux Andes*.

Buenos Aires, 11 janvier 1879.

N. AVELLANEDA.

Luis M. Campos.

Puan, 20 janvier 1879.

A M. le Ministre de la Guerre.

Je viens de recevoir une dépêche du capitaine Lasciar, qui est parti le 9 avec 40 soldats du 5e de cavalerie.

Le résultat est complet : le cacique Cayul, sept capitanejos, cent huit Indiens guerriers et cent trente-deux de chusma ont été faits prisonniers, trente-sept ont été tués ; le chiffre des morts s'explique par la résistance que les sauvages ont opposée.

Je me permets de recommander à V. E. le capitaine La sciar ainsi que les soldats qui ont soutenu cet engagement.

LORENZO WINTER.

Patagones, 14 janvier 1879.

A S. E. le Ministre de la Guerre, général Julio A. Roca.

J'ai reçu le 9 courant le télégramme de V. E. daté du 27 du mois dernier, par lequel je reçois l'ordre d'arrêter en route le commandant Bernal et de l'inviter à suspendre son expédition aussi longtemps que je le jugerai à propos.

Mais le commandant Bernal était déjà de retour depuis le 4 de ce mois. Il me fit part, dans une dépêche du 14 du courant, des opérations, marches, etc., pendant sa mission, ainsi que des résultats. Voici d'ailleurs son rapport :

Commandance militaire de Patagones, 11 janvier 1879.

A M. le Gouverneur de la Patagonie, colonel Alvaro Barros.

J'ai l'honneur d'informer V. S. qu'en vertu des ordres que j'ai reçus, je me suis mis en marche le 12 du mois dernier dans la direction de Chichinal. J'ai côtoyé le Rio Negro, jusqu'au point nommé Malhal-Huaca, puis je suis retourné au Fortin Général Mitre où je suis arrivé le 4 courant.

De Malhal-Huaca j'envoyai un détachement en reconnaissance à Chichinal, situé à 12 lieues environ, car on m'avait dit que les champs avaient brûlé ; je voulais m'assurer de la véracité de ce fait afin de continuer notre marche en avant dans le cas où la nouvelle eût été fausse.

Le détachement revint le jour suivant ; tous les champs étaient en effet brûlés et le feu durait encore.

J'avais l'intention de pousser jusqu'aux tentes de Queupo à 20 ou 25 lieues environ du confluent du Nauquen et du Limay, du côté de la Cordillère ; mais les pâturages manquant, je fus obligé de revenir, sinon mes chevaux eussent infailliblement péri.

J'évalue à 90 lieues l'espace que j'ai parcouru dans les plaines sur la rive nord du Rio Negro. Les vallées de cette rivière son riches en fourrage, on y trouve des pâturages sur lesquels on peut aisément nourrir de deux à trois mille chevaux, qu'il suffirait en cet endroit de faire garder par vingt hommes seulement.

L'île de Choele-Choel est fertile en bois et en fourrage; on peut y nourrir au moins dix mille chevaux.

On m'assure qu'au moment des grandes baisses des eaux du fleuve on peut arriver à l'île à pied, mais je ne puis affirmer le fait car toutes les fois que je l'ai explorée les eaux étaient très hautes.

Sur le trajet de Carmen de Patagones à Choele-Choel, on trouve des étendues de terrain quelque peu rocailleuses qui blessent les chevaux. Les point les plus mauvais existent depuis l'entrée du défilé jusqu'à la pente où était situé le fortin Conesa ; mais on peut les éviter en descendant de la lagune Sarmiento jusqu'au bord de la rivière.

Le défilé du Negro Muerto, dont je calcule la longueur à 8 lieues, est à la fois montueux et pierreux.

Mes renseignements m'apprennent que depuis Malhal-Huaca jusqu'à Chichinal, et plus loin même, on rencontre un sol pierreux ; on ne trouve de l'eau et de l'herbe qu'à certains intervalles.

La colonne que j'avais avec moi se composait de quarante hommes d'infanterie et dix de cavalerie, plus la tribu de Linares qui compte cent vingt-cinq hommes et cinquante autres Indiens qui ont appartenu à la tribu de Catriel. Je n'ai pas perdu un seul cheval, cependant ces animaux sont revenus blessés par suite de la mauvaise qualité des selles. Je les ai envoyés aux *potreros*, pour les avoir en bon état quand nous ferons l'expédition.

Je regrette, M. le Gouverneur, de n'avoir pas à vous rendre compte de quelque victoire remportée par les soldats placés sous mes ordres, mais l'occasion ne s'est pas présentée ; la tenue des troupes est excellente.

Signé : *Liborio Bernal.*

ALVARO BARROS,
Gouverneur de la Patagonie.

Villa Mercedes, 23 janvier 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

Après avoir expédié l'estafette qui était porteur de mon dernier télégramme, j'eus encore occasion de courir sus aux Indiens dans le défilé. C'est le major Anaya qui a été chargé de cette opération ; il a ramené 83 prisonniers composés de guerriers et d'Indiens de chusma.

Les prisonniers disent que les Indiens vont décidément se joindre aux Pehuelches.

Je reviens en mauvaise santé. Je vais me rendre au Rio IV° pour me soigner sans pour cela négliger mes devoirs.

Je procéderai conformément aux instructions contenues dans votre télégramme.

RACEDO,
Colonel.

Trenque-Lauquen, 27 janvier 1879.

M. l'Inspecteur d'armes.

J'ai reçu une dépêche du major Ruiz qui m'annonce la capture du capitanejo Puchulam, de 5 Indiens guerriers et 19 de chusma.

Ces Indiens sont complétement à pied ; ils n'avaient que trois chevaux. Le major Ruiz a été jusqu'à Colo Lauquen, point où se trouvaient les Indiens. Par le courrier, dépêche détaillée.

GERMAN SOSA.

Carhué, 29 janvier 1879.

Colonel D. N. Levalle.

Je suis très-heureux de vous apprendre que l'excursion du major Herrera que vous avez ordonnée, a donné d'excellents résultats ; il a battu les sauvages trois fois de suite et leur a tué 43 hommes, pris 42 combattants et 158 Indiens de chusma et a délivré 19 captifs.

Ces Indiens ont été battus à Naracó et Renecó, à 60 lieues d'ici et à une journée et demie de marche au sud de Traru-Lauquen. Vous apprécierez à sa juste valeur le mérite de cette affaire, quand vous saurez que dans les combats acharnés, les enfants de troupe eux-mêmes sont allés au feu et ont su contenir par un tir précis et bien nourri les sauvages qui nous attaquaient.

Je vous recommande tout particulièrement le courage et la capacité militaire que le major Benito Herrera a déployés.

Je signale aussi à votre attention le major Florencio Monteagudo ainsi que les autres officiers et les soldats qui ont pris part à ces divers engagements.

Cette victoire ne nous coûte que deux blessés ; un du 6e régiment et un autre du bataillon indigène.

Nous avons eu à soutenir la lutte contre un ennemi quatre fois plus nombreux que nous.

CLODOMIRO VILLAR,
Chef par intérim de la division Carhué.

Carhué, 29 janvier 1879.

Colonel Levalle.

La dépêche que le commandant Villar enverra à l'inspecteur vous fera connaitre la victoire obtenue par un petit détachement sous mes ordres ; je considère cette victoire comme assez importante.

BENITO HERRERA.

M. l'Inspecteur d'armes.

Le détachement que commandait le major Herrera se composait de soixante-quinze hommes. Parmi les Indiens morts se trouve le capitanejo Lemaz ; le capitanejo Echamer figure parmi les prisonniers.

Les Indiens attaquèrent le 26 courant le campement du major Herrera, dans l'intention de lui enlever ses chevaux et délivrer quelques prisonniers; mais, prévenu à temps, cet officier leur fit une charge à fond à coups de lance et de sabre qui les culbuta complètement et leur causa de grandes pertes.

Ces Indiens sont les débris de la tribu de Pincen, qui se retiraient au Chili; ils se sont battus avec beaucoup de courage, ils ont même combattu à pied, mais rien n'a prévalu contre la valeur de nos soldats.

Je saisirai la première occasion pour vous adresser un rapport détaillé.

CLODOMIRO VILLAR,
Chef par intérim de la division Carhué.

Carhué, 30 janvier 1879.

M. l'Inspecteur d'armes.

J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai reçu votre télégramme en date d'hier, par lequel vous me faites part de la promotion du major Benito Herrera que vient de signer le Président de la République.

Ce télégramme a été lu aux troupes afin de stimuler l'émulation et prouver que le gouvernement sait récompenser les actes de bravoure.

J'ai envoyé vingt et quelques hommes de renfort au major Herrera pour l'aider à garder les prisonniers.

Il n'y a rien de nouveau pour l'instant.

CLODOMIRO VILLAR,
Chef par intérim de la division Carhué.

Fort Argentino, 30 janvier 1879.

M. l'Inspecteur et commandant d'armes.

Le major Lasciar est revenu le 28 après avoir ramené cinquante-huit Indiens guerriers et deux cents de chusma. Les enfants mâles resteront ici jusqu'au retour du vapeur.

Je puis affirmer à V. S. qu'il n'y a pas un Indien entre ce campement à l'ouest et la Montagne Calenca, Choyque-Mahuida (rive droite du Colorado).

Je retire toutes les garnisons des fortins et j'envoie les chevaux au vert.

L'expédition n'a pas perdu de chevaux, elle a augmenté au contraire le nombre de ceux que nous avions.

LORENZO WINTER,
Commandant.

Mendoza, 31 janvier 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

Le commandant Ortega est de retour au fort San Martin, depuis quelques jours déjà, après avoir battu les Indiens près du Nauquen, et leur avoir pris un grand nombre d'animaux.

Il me dit qu'il a envoyé un rapport à V. E. par le courrier, et assure que les difficultés du chemin par la Cordillère sont sérieuses; la route par la Pampa est plus longue, les Indiens suivent celle de la Cordillère.

E. VILLANUEVA,
Gouverneur.

Mendoza, 1er février 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

Je ne vous ai pas fait connaitre le résultat de mon expédition au Nauquen, parce que j'ai adressé un rapport au chef de la 4me division.

Je me mis en marche le 2 courant, avec cinq officiers, quatre-vingts soldats et quinze autres hommes entre habitants et Indiens. Après sept jours d'une marche rendue pénible par les gués à franchir, par les montagnes et les chemins défoncés, j'atteignis le campement le 9 au matin. Je le trouvai désert et en partie livré aux flammes. Les Indiens avaient disparu dans la Cordillère en direction du Nauquen.

Je disposai aussitôt l'attaque; je formai des détachements de dix hommes, que j'envoyai contre les hauteurs où les Indiens s'étaient réfugiés ; je ne pus me servir de la cavalerie parce que le terrain était rocailleux.

Je ne peux savoir au juste à quel chiffre s'est élevé le nombre des Indiens tués dans cette action. On leur a pris 35 Indiens de chusma, la plupart venant du Chili, plus de 200 bêtes à cornes, 300 chevaux et juments en mauvais état et un troupeau de 1500 brebis et chèvres appartenant aux caciques Udalman, Tramamar et Mellabauro. De notre côté nous avons eu à déplorer la mort du capitaine Georges Bru et de trois soldats.

La dernière étape de 30 lieues que les guides me firent faire par erreur de calcul sur le parage où se trouvaient les Indiens ; la nécessité dans laquelle je me suis trouvé de mettre hors de service 31 fusils par suite de la mauvaise qualité des cartouches, dont le tube en se détachant obstruait le canon, m'ont empêché de rester plus longtemps sur ce point, de m'emparer de tous les Indiens de chusma, de poursuivre les autres dans leur nouveau repaire, et de traverser le Nauquen, comme j'en avais eu d'abord l'intention. L'expédition a été poussée jusqu'au sud de la rivière Culileo.

Le lendemain matin, le 10, j'ordonnai la retraite en plaçant à l'arrière-garde le bétail que nous avions pris et que je fis protéger par 20 hommes, pour le cas où les Indiens reviendraient à l'attaque, ce qu'ils ne firent pas du reste.

Hier j'ai quitté les troupes après qu'elles eurent traversé le Rio Grande, et j'ai pris les devants pour vous envoyer cette dépêche.

L'expédition eût donné de meilleurs résultats si l'on avait pu surprendre les Indiens dans leur campement ; cela aurait dû avoir lieu si les guides, comme je le dis plus haut, ne s'étaient pas trompés, ce qui donna le temps aux Indiens d'être avisés de notre marche et de se mettre sur leurs gardes.

L'opération cependant n'a pas été inutile, car nous avons su par les Chiliens prisonniers que les Indiens préparaient une invasion du côté de ce fort, et qu'à cet effet ils ont demandé 300 lances au cacique Purran, du Nauquen.

J'ai pu remarquer qu'ils ont avec eux un grand nombre de Chiliens ; ce sont nos principaux ennemis, car ils sont porteurs d'armes à feu, ce qui leur a permis parfois de nous tenir tête et a causé les morts que nous avons à déplorer. Le campement abandonné est entouré de plus de 200 hectares en culture.

Le passage du Rio Grande s'est opéré sans difficulté. Nous n'avons perdu que deux fusils emportés par le courant. Cinq chevaux sont morts de fatigue.

Je signale à l'attention de V. E. le major Saturnino Torres et les lieutenants d'artillerie Ignacio Obligado et Ricardo Day, le sous-lieutenant Pacifico Rodriguez. Les soldats aussi se sont bravement conduits. Les officiers Day et Rodriguez, qui se trouvaient par hasard parmi nous, m'ont accompagné volontairement.

RUFINO ARTEAGA.

Mendoza, 3 février 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

J'ai envoyé hier à V. E. la copie de la dépêche que j'ai adressée au commandant Uriburu, sur le résultat de mon expédition.

La 4me division devra suivre le même chemin que nous avons parcouru. Si nous avons eu quelques difficultés à traverser les rivières, elles n'existent pas en mars, grâce à la baisse des eaux.

Les plaines sont herbageuses et l'eau ne manque nulle part. Les chemins sont raboteux, les collines sont très élevées et il ne serait pas étonnant qu'à cette époque elles fussent en partie couvertes de neige.

D'après les renseignements que j'ai obtenus des Chiliens, dans un interrogatoire que j'ai fait subir à ceux qui ont été faits prisonniers à Mal-Barco (1), il existe une propriété rurale appartenant à un sieur Mendez Urrejola, qui entretient à sa solde 80 hommes armés et en uniforme, et 300 autres destinés à la police.

Suivant les déclarations de ces Indiens, il existe en outre au sud du Nauquen deux sous-délégués placés par le colonel Bulnes, et qui reçoivent ses instructions quand les Indiens envahissent.

(1) Ce lieu est situé sur les terrains dont le gouvernement chilien s'est emparé il y a quelques années et qu'il afferme aux Linonarca et Mendez Urrejola, comme si c'étaient des terres chiliennes. Ce fait a déjà été signalé par le général Roca dans sa lettre écrite il y a deux ans au rédacteur de la *República*.

Le mauvais état de mes chevaux, qui ont franchi de longs espaces couverts de roches au milieu de la montagne, a empêché l'expédition de donner un meilleur résultat.

Les Indiens de chusma ont été répartis entre les familles riches de cette ville.

RUFINO ARTEAGA,
Lieutenant-colonel.

Santa-Fé, le 14 février 1879.

M. le Ministre de la Guerre, général Julio A. Roca.

J'ai l'honneur d'annoncer à V. E. que le 28 janvier dernier je me rendis au nord de Limay; j'avançai le 2 courant jusqu'aux campements des caciques Dorahc, Juan José Bartolo et José Domingo, et le 4 j'allai jusqu'au campement de José Miguel, Punta del Palmar.

Trois Indiens ont été tués, plusieurs sont blessés, neuf Indiens ont été faits prisonniers, quatre captifs ont été délivrés et j'ai pris 48 chevaux.

J'avais emmené avec moi quatre officiers et trente soldats du bataillon Avellaneda.

Nous n'avons eu de notre côté qu'un soldat grièvement blessé.

Je suis rentré hier au soir à cette commandance, où j'attends les ordres de V. E.

Par le courrier j'envoie un rapport détaillé à M. l'Inspecteur d'armes.

JOSÉ U. FERNANDEZ.

Guamini, 15 février 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

Par dépêche que j'expédie à M. l'Inspecteur d'armes, V. E. se rendra compte du résultat de l'expédition qu'elle a bien voulu confier à mes soins. Ce résultat aurait pu être plus heureux, mais les chevaux m'ont manqué au meilleur moment, non-seulement parce qu'ils étaient exténués de fatigue, mais encore parce que je n'ai pas trouvé de pâturages, Baigorrita ayant ordonné de brûler les prairies.

Les Indiens ont commencé par mettre leurs animaux à l'abri à Chadi-Leuvu, et quoiqu'ils ne paraissent pas disposés à s'en aller, je suis persuadé qu'ils s'enfuiront à la première menace qui leur viendra de Villa Mercedes ou de Sarmiento.

Nous avons une grande sécheresse, les lagunes commencent à se tarir et l'eau n'est plus potable; les chevaux eux-mêmes n'en veulent plus.

MARCELINO FREIRE,
Lieutenant-colonel.

Guamini, 15 février 1879.

A M. l'Inspecteur et Commandant général d'armes.

Je suis de retour ici après m'être avancé à 80 lieues de Guamini, dans la direction de l'ouest.

Je ramène comme prisonniers cent trois Indiens guerriers et deux cent quatre-vingt-dix-sept de chusma. Nous avons délivré vingt-sept captifs des deux sexes. Le cacique Pichini, oncle de Baigorrita, les capitanejos Lencué, Lincopal et Chincol, plus quarante-cinq guerriers ont été tués. Nous avons pris deux cent quarante-trois bêtes à cornes, sept cent soixante-dix-sept moutons et trois cents chevaux environ.

Nous n'avons à déplorer que la mort d'un caporal du 2me régiment; un autre caporal et deux soldats sont blessés et un trompette a disparu.

J'ai envoyé le commandant Godoy faire une battue dans les vallées de Ainco et de Malhal-Huaca et le major Dionisio Alvarez fouiller les vallées de Piabin Lauquen et Irapahuen. Ces deux officiers doivent me rejoindre à Pichi-Carhué.

J'informerai V. E. du résultat de ces excursions.

Je reviendrai lentement pour ne pas fatiguer les chevaux.

MARCELINO FREIRE,
Commandant.

Guamini, 18 février 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

Le commandant Godoy et le major Alvarez reviennent à l'instant; le premier ramenant le capitanejo Hunica, deux captifs, douze Indiens guerriers et quarante de chusma; le second, avec le fameux capitanejo Payné, sept captifs, trente-et-un guerriers et soixante-deux Indiens de chusma, plus quatre-vingts chevaux.

L'expédition que V. E. a bien voulu confier à mes soins est ainsi terminée et donne pour résultat :

38 captifs des deux sexes qui ont été délivrés, 2 capitanejos, 140 Indiens guerriers et 420 de chusma faits prisonniers; 1 cacique, 3 chefs et 51 Indiens tués.

Dans cette opération on n'a perdu aucun homme; on n'a pas même perdu de chevaux; le résultat est satisfaisant puisqu'on a enlevé au désert plus de deux cents sauvages, ennemis du progrès et de la civilisation.

MARCELINO FREIRE,
Lieutenant-colonel.

Buenos Aires, 20 février 1879.

Commandant Freire,

Guamini.

Je vous félicite du résultat obtenu qui ne pouvait être ni plus complet, ni plus brillant.

Les Indiens prisonniers doivent passer par le fort Paz.

JULIO A. ROCA.

Guamini, 9 mars 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

Il est onze heures du matin; je me mets en marche à la tête de cent trente-cinq hommes du 7me et vingt-et-un Indiens alliés.

En suivant les instructions de V. E. je serai à Ñainco avant le 20 de ce mois, c'est de là que je vous enverrai un rapport.

ENRIQUE GODOY,
Lieutenant-colonel.

Salta, 4 mars 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

Le commandant Ibazeta, chef de la frontière du Chaco, annonce que le capitaine Pulo a battu à Napallar un groupe d'Indiens auquel il a tué cinq hommes et fait plusieurs prisonniers.

De son côté le lieutenant Diaz a surpris dans leur campement deux cents Indiens à Elenita; il les a mis en fuite, leur a tué six hommes, enlevé six carabines Vincent avec leurs bayonnettes, six lances, cinq chevaux et deux mules appartenant à l'Etat, portant la marque du 12e régiment de ligne.

Le lieutenant Diaz eut un soldat tué et un soldat blessé par des armes à feu.

JUAN SOLA,
Gouverneur.

Villa Mercedes, 13 mars 1879.

M. le Commandant général d'armes.

Le capitaine Guevara, qui appartient au corps placé sous mon commandement, et que j'ai fait partir le 26 du mois dernier à la tête d'un petit détachement pour explorer les plaines de Leuvucó et de Poitagüe, m'apprend qu'il est de retour et m'informe en même temps que dans le premier de ces parages il a battu un groupe de quatre-vingts Indiens qui tentèrent de lui enlever ses chevaux. Il leur tua quinze hommes et leur fit trente prisonniers, cinq captifs ont été délivrés.

Les Indiens se sont battus en désespérés ; ils ont mis pied à terre et c'est dans la mêlée que nous avons eu quatre blessés. Les sauvages ont laissé au pouvoir du capitaine Guevara une certaine quantité de bêtes à cornes, des chevaux et des juments, dont on ne connait pas encore le nombre.

Je crois devoir, M. l'Inspecteur, recommander à l'attention des autorités supérieures les soldats qui ont pris part à cette expédition et vous signaler particulièrement le capitaine Guevara et l'adjudant Francisco Paz qui se sont distingués.

E. Rodriguez,
Lieutenant-colonel.

Mendoza, 17 mars 1879.

M. l'Inspecteur général d'armes.

Voici ce que j'apprends par des captifs échappés des derniers Ranqueles qui sont en route pour le haut Nauquen avec leurs familles et leurs bestiaux.

Les Indiens partent complétement démoralisés, l'anarchie règne parmi eux; ils s'attribuent les uns les autres les désastres qu'ils éprouvent et ils cherchent dans leur désespoir une retraite dans un coin des Andes, où ils se figurent que nous ne pourrons pas les atteindre.

Il ne reste plus que quelques groupes qui n'excèdent pas cinquante hommes errant sans but depuis leurs anciens campements jusqu'au Nahuel-Mapu; ces Indiens sont sans abri assuré, sans famille et sans chevaux.

Ils ont erré pendant un mois sùr la rive occidentale du Chalileo, sans rester plus de trois jours dans le même campement par crainte de se voir poursuivis par les troupes des frontières, ce qui serait difficile en ce moment, car nos chevaux sont malades et nous manquons de montures.

Ces Indiens obéissent aux successeurs de Mariano et d'Epumer

Rosas : Guoigioner, fils du premier, et Parciatru, fils du second; ils sont au nombre de cent environ, mais ceux de chusma dépassent six cents. Ils n'ont que mille animaux entre bêtes à cornes, chevaux et juments.

Dans leur fuite il ont suivi la rive S.-O. du rio Chalileo, jusqu'au point où ce rio forme l'Urrelauquen et de là ils ont pris au S.-O. et se sont dirigés vers le rio Colorado; c'est de là que se sont échappés les captifs en leur prenant quelques chevaux qui leur ont servi pour se rendre jusqu'à l'Athuel; d'ici ils ont fait la route à pied.

Les Indiens sont conduits par un nommé Manuel. Il les mène au haut Nauquen, quoiqu'ils préfèreraient Weulen, qui étant plus au sud et ayant plus de guerriers sous ses ordres, leur offre plus de sécurité pour leurs familles et plus de chances de pouvoir tenter leurs coups de main sur la frontière pendant l'hivernage de leurs chevaux. Cela ne peut avoir lieu cette année, car la saison est trop avancée et les animaux sont dans un état trop déplorable.

Ces Indiens n'avaient pas de nouvelles de Baigorrita et étaient indisposés contre lui. Aucun d'eux n'a pu le rejoindre. Cependant, d'après l'opinion des captifs, ils ne chercheront pas à s'unir à Namuncurá et ils remonteront le Rio Negro par les deux rives.

Je crois que les renseignements qui précèdent sont assez exacts; je vous envoie un extrait de l'interrogatoire que j'ai fait subir aux captifs.

N. URIBURU,
Lieutenant-colonel.

Carhué, 18 mars 1879.

M. l'Inspecteur général d'armes.

Un détachement envoyé à la découverte arrêta hier soir en dehors de la ligne deux Indiens et un captif, Martin Fernandez, qui fut pris il y a six ans au Pergamino. Ils étaient à pied et ont déclaré qu'ils ont pu s'échapper pendant le dernier combat du commandant Herrera contre les Indiens. Ils se sont tenus cachés à Huainco, d'où ils sont partis il y a six jours.

Je les garde avec moi.

CLODOMIRO VILLAR.

Puan, 24 mars 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

Le capitaine Daza arrivera ici aujourd'hui. Il m'envoie à l'avance les quelques nouvelles qui suivent :

Reconnaissance jusqu'au gué Mullilin, sans difficulté; de l'autre côté du rio il y a des traces récentes dans la direction de Choele-Choel.

Il n'a trouvé à Huncal-Grande que douze Indiens guerriers et dix familles. Six Indiens ont été tués et le reste a été fait prisonnier.

TEODORO GARCIA,
Commandant.

Puan, 26 mars 1879.

A M. le Ministre de la Guerre.

J'ai exploré les chemins sud, sud-ouest jusqu'au bord du Rio Negro, gué de Mullilin. J'ai l'honneur d'adresser à V. E. un rapport sur cette expédition rédigé par le capitaine José Daza, du 1er régiment de cavalerie de ligne.

T. GARCIA,
Commandant.

San Luis, 5 avril 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

Une estafette est arrivée hier avec une partie de la troupe que j'avais envoyée à la poursuite des Indiens. Cette estafette m'apporte une dépêche du commandant Lucero m'annonçant que le capitaine Cosme Lucero, que j'avais détaché le 3 à dix heures du matin, a rejoint les Indiens le 4 à une heure du matin, à une distance de 25 à 30 lieues au sud dans un endroit nommé « Pampa de la Travesia ». Cette surprise a coûté aux sauvages six morts, plusieurs blessés et la perte de tout leur bétail. Les Indiens se débandèrent dans la nuit et se cachèrent derrière les monticules de sable qui se trouvent à une faible distance.

Le nombre des Indiens qui ont combattu ne dépasse pas quarante-deux.

J'enverrai un rapport détaillé aussitôt le retour des troupes qui ont pris part à cette expédition.

J. MENDOZA,
Gouverneur.

CAMPAGNE

DU

RIO NEGRO

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Un des principaux avantages de l'opération si brillamment terminée contre les Indiens qui dominaient nos plaines du Sud est certainement la connaissance topographique de l'immense contrée qui vient d'être explorée et conquise.

Ce vaste territoire, complètement inconnu il y a peu de temps encore, est aujourd'hui ouvert aux études topographiques et soustrait à la domination des tribus indigènes pour être livré à l'activité des peuples civilisés.

L'armée qui a accompli cette œuvre s'est rendue digne de la gratitude du pays ; il suffira, pour établir ses titres de gloire, d'indiquer, en traçant l'itinéraire qu'elle a suivi, les découvertes qu'elle a permis de faire et les grands problèmes qu'elle a résolus.

Ces expéditions faites contre les Indiens, la capture de leurs chefs les plus fameux, n'auraient point assuré notre domination définitive si nous n'avions en même temps acquis la connaissance parfaite du territoire conquis.

La Pampa serait restée pour nous un désert inconnu dont les ressources auraient pu être mises à profit par de nouveaux caciques, alliés comme les premiers avec les Chiliens des provinces voisines, dans un intérêt de déprédation et de pillage.

Aujourd'hui, la situation est toute différente. Notre domination est basée sur la connaissance parfaite des conditions topographiques et stratégiques de ce territoire. Nous en connaissons les marais, les points arides ou ceux qui manquent d'eau douce, nous savons où les chrétiens se rencontrent avec les sauvages pour leur acheter le fruit de leurs rapines.

Si malheureusement des troubles politiques ou une guerre étrangère nous obligeait à retirer temporairement nos garnisons de la Pampa, et si, profitant de cette circonstance, les Indiens essayaient de s'y établir de nouveau, nos officiers ne seraient plus comme autrefois à la merci de guides suspects, et, suivant des itinéraires certains, auraient bientôt atteint et expulsé les sauvages.

Les habitants de la Pampa, quoique sous l'influence d'un climat sain et disposant d'un vaste territoire, n'auraient jamais pu y vivre,

comme ils l'ont fait, dans une oisiveté complète, s'ils ne s'étaient livrés au pillage de nos établissements du Sud, enlevant chaque année des milliers de chevaux et de bêtes à cornes qu'ils allaient vendre dans les provinces chiliennes dont ils assuraient ainsi la prospérité au détriment de la République Argentine.

La dernière expédition militaire qui a placé nos avant-postes sur le Rio Negro nous a donné les connaissances nécessaires pour assurer la sécurité définitive de la zone fertile qui vient de s'ouvrir à l'activité humaine. Aussi me paraît-il nécessaire de rappeler les maux dont nous avons souffert, d'en indiquer les causes, afin d'en prévenir à jamais le retour.

La situation géographique de notre pays, ses conditions de fertilité, sa grande richesse en bétail et son immense superficie territoriale sur laquelle cette richesse peut se développer et se multiplier à l'infini, assurent à la Nation Argentine une place honorable parmi les Etats du monde, si nous jouissons pendant quelques années des bienfaits de la paix et d'une bonne administration.

Il existe sur le globe d'autres pays qui égalent ou surpassent le nôtre en étendue, mais il n'en est aucun qui puisse disposer d'une plus vaste superficie de terres propres à toutes les cultures, qui possède un plus beau climat et surtout qui soit à même de donner un accroissement plus considérable à sa population, à son commerce et à sa puissance.

Le Brésil seul, parmi les Etats de l'Amérique du Sud, possède une plus grande étendue de territoire, mais il est en partie impropre à l'accroissement de la population blanche, à cause du climat des tropiques, et ce n'est pas le Brésil qui peut rivaliser avec notre pays au point de vue du développement rapide de l'immigration. L'émigrant européen viendra chez nous de préférence, attiré par le bien-être matériel, les centres ou les colonies de grand avenir que nous pouvons lui offrir et surtout par la similitude de climat que trouveront ici les races les plus nobles et les plus fortes de l'Europe.

Ces circonstances feront de la République Argentine — on en constate déjà les symptômes — l'un des peuples les plus grands, les plus virils et les plus intelligents.

Et il est tellement vrai que notre contrée est le rendez-vous des meilleures races humaines, que la même loi climatérique qui les attire semble éloigner de nous les races dégénérées dont le contact est malsain, et qui jusqu'à ce jour n'ont pas pris le chemin de la République Argentine.

En effet, pendant que d'honnêtes et robustes Espagnols, d'industrieux Français, d'énergiques Irlandais, de vigoureux Basques, de laborieux Italiens, d'intelligents Allemands, des Russes et des Gallois débarquent par milliers sur nos plages, nous n'avons pas encore enregistré l'arrivée des Chinois, de ceux qui, à proprement dire, infestent par centaines de mille les Etats-Unis, le Pérou et d'autres pays qui, au contact d'une pareille émigration, marchent fatalement à une crise, s'ils ne savent pas s'en défaire à temps.

Le territoire de la République Argentine a une superficie de 120,000 lieues carrées dont 70,000 en terres incultes et désertes.

En propageant l'agriculture et l'élevage du bétail, grâce à la sécurité dont on peut jouir aujourd'hui, on comprend que nos plaines sont assez vastes pour contenir cent quarante millions de bêtes à cornes tout en réservant un tiers pour l'agriculture.

Il est prouvé que le territoire encore inculte est propre à toute espèce de culture, ainsi qu'à l'élevage des troupeaux. La contrée que nous croyions aride et inutilisable était la Pampa ; nous savons maintenant qu'elle se compose de terres fertiles, que sa formation géologique lui permet de rémunérer largement le travail humain.

Les descriptions qu'on lira plus loin confirment cette vérité reconnue non-seulement par des officiers expérimentés, possédant de solides connaissances agronomiques, mais surtout par des naturalistes qui ont pratiqué des études scientifiques très-sérieuses.

On a même reconnu la bonne qualité du terrain compris entre les rios Colorado et Negro, qu'on qualifiait proverbialement de zone ingrate ; ce territoire est couvert de bois de chauffage et même de bons pâturages qui croissent spontanément sous l'action des pluies ; et si cette zone n'a pas de lagunes permanentes, comme on en rencontre à chaque instant dans le reste de la Pampa, c'est que le terrain est plus haut et plus résistant ; précisément cette dernière condition rend plus applicable un système d'irrigation permanente, en mettant à contribution les eaux du Colorado qui sont plus élevées que le sol. C'est donc la région pampéenne qui peut faire les plus rapides progrès au point de vue agricole.

Si la Pampa, c'est-à-dire le territoire qui s'étend jusqu'au Rio Negro, se trouve dans d'aussi favorables conditions, que ne peut-on espérer des plaines de la Patagonie, cette zone aux pluies continuelles et à la vigoureuse végétation.

Les blés du Chubut prouvent déjà ce que ce sol peut donner.

Le capitaine Musters, qui a parcouru le territoire patagonien du

Rio Negro à Punta Arenas, donne sur sa topographie des descriptions très-satisfaisantes, et si nous avons des renseignements peu encourageants de divers points de la côte Atlantique, nous pouvons croire qu'ils seront modifiés dans un sens plus favorable aussitôt que l'immigration voudra s'y fixer.

Si l'étroite bande de terrain qui côtoie la mer est aride et privée de végétation, c'est que la déclivité uniforme du continent austral depuis les Cordillères des Andes jusqu'à la mer entraîne les eaux du nord-ouest au sud-est ; c'est alors que, rencontrant un terrain plus bas et plus mou, les rios se sont creusés un lit profond, ce qui prive les plaines du bénéfice de l'irrigation naturelle.

Nos premiers établissements doivent donc être placés, non sur les bords de la mer, mais sur les versants des Andes, dans la région où les cours d'eau, après un parcours de 30 et 40 lieues, trouvent des plateaux qui modèrent l'activité de leur course. Là les vapeurs se condensent, se changent en pluies fréquentes et favorisent la végétation des bois et des prairies. Les accidents de terrain dispensent, dans beaucoup d'endroits, le cultivateur d'enclore ses champs et lui offrent un abri, une défense pour lui et ses troupeaux.

Si au lieu de négliger les versants des Andes et de les abandonner comme nous l'avons fait aux Chiliens et aux Indiens, nous nous étions avancés vers cette région, nous aurions déjà formé un cordon de villes et de villages comme celui qui règne de Jujuy à San Rafael et nous aurions évité les pertes énormes et les immenses sacrifices que le trafic entre Chiliens et Indiens nous a causés, par suite de l'abandon de ce territoire.

Nous occuperions aujourd'hui tout le continent austral de ce côté-ci des Andes jusqu'à Punta Arenas, et nos relations commerciales avec le globe, par voie fluviale jusqu'à l'Atlantique, seraient d'une immense importance.

Ceux qui, comme nous, parcouraient la Pampa il y a quelques mois à peine, croyant pénétrer dans des régions méditerranéennes où l'Indien en fuyant ne devait pas avoir laissé de traces, ont été surpris en trouvant partout de véritables routes semées de débris d'ossements d'animaux indiquant qu'elles étaient fréquentées depuis longtemps.

Ces routes qui longent toute la côte du Rio Negro depuis Patagones jusqu'à la Cordillère et qui conduisent dans les provinces chiliennes de Concepcion, Arauco, Valdivia et Llanquihué ; celles qui suivent les rives du Colorado en partant de Bahia Blanca et d'autres points de l'extrémité sud de la province de Buenos Aires et entrent par Malbarco, Antuco, Cordillera de Pichachen et de Viento dans les provinces chiliennes de Linares, Maule, Nuble, Concepcion et

Arauco ; celles qui traversent la Pampa en partant des environs de Carhué et Puan et vont, par Salinas Grandes, Traru-Lauquen et Lihue-Calel rejoindre l'ancienne route du Colorado ; celles enfin qui partent de Melincué, Junin, 9 de Julio, Blanca Grande et continuent par Trenque-Lauquen, Luan, Ñainco, Poitagüe, Meuco, Cachahuen, Payen, pour aboutir aux Cordillères par les sources de l'Atuel, du Rio Grande et du rio Barrancas, et se prolonger jusqu'aux provinces chiliennes de Colchagua, Curicó, Talca, Linares, Maule et Nuble; toutes ces routes ou presque toutes sont indiquées au voyageur dans la Pampa par le même nom qui est applicable de ce côté à tout chemin large et très fréquenté : «chemin des Chiliens».

Que s'est-il donc passé dans la Pampa ?

Je vais l'indiquer ici à grands traits sans m'écarter du but que je me suis proposé, qui consiste à faire connaitre le côté le plus saillant de la dernière expédition.

Depuis la moitié du XVI[e] siècle, époque à laquelle les chrétiens s'établirent de l'un et de l'autre côté des Andes, jusqu'à l'époque où nous écrivons, les déprédations des sauvages n'ont pas changé de théâtre et ont continué presque sans interruption.

Dès cette date les Chiliens arrivèrent jusqu'à Valdivia (41° latitude sud) tandis que les Argentins, plus au large, ne descendirent pas beaucoup plus bas que le 33[e] parallèle, c'est-à-dire à la hauteur de Mendoza, San Luis, Córdoba, Santa-Fé et Buenos Aires, de telle sorte qu'en tirant une ligne depuis Santiago, capitale du Chili, on ne trouvait à l'orient de la Cordillère qu'un désert où erraient quelques peuplades indiennes.

En 1776, époque de la fondation de la vice-royauté de Buenos Aires, les troupeaux s'étendirent rapidement dans les vastes plaines argentines, et dès lors commença le commerce de bétail volé dont les Indiens étaient les courtiers et nos éleveurs les victimes.

Les Indiens, stimulés par les habitants du Chili, purent depuis ce temps assaillir les troupeaux et les *estancias* du sud sans qu'il fut possible ni de les suivre à travers un désert dont ils connaissaient seuls les oasis, ni de réclamer auprès des autorités chiliennes, trop intéressées à la prospérité de ce commerce illicite pour écouter les plaintes des réclamants.

Les provinces argentines qui s'étendent dans la pampa et dont la richesse est encore aujourd'hui formée presque exclusivement par les troupeaux, ont conservé jusqu'à ces derniers temps, comme une légende sinistre, le souvenir de ces invasions dont les promoteurs, abrités

derrière la Cordillère des Andes, jouissaient de la considération qui devrait être réservée à ceux qui prospèrent en exerçant un commerce honorable.

Pendant qu'au nord de la capitale du Chili on n'avait réussi à former que quatre provinces, celles de Valparaiso, Aconcagua, Coquimbo et Atacama, des populations établies en face des troupeaux argentins mis régulièrement au pillage, purent être divisées en 11 provinces savoir : Cochagua, Curico, Talca, Maule, Linares, Nuble, Concepcion, Arauco, Valdivia, Llanquihué et Chiloé.

Ces provinces limithrophes de la Pampa et approvisionnées par elle, entretenaient avec les Indiens des relations indiquant un commencement de civilisation. Les sauvages obéissaient aux autorités chiliennes, les servaient avec fidélité et, réservant pour les Argentins leurs instincts féroces, se transformaient en honnêtes commerçants esclaves de leurs promesses et méritant par leur probité l'alliance des premières familles chiliennes.

Le fameux cacique Juan Agustin, chef de la tribu de las Barrancas la terreur de Mendoza, était connu au Chili sous le nom de don Juan Agustin Terrado, propriétaire estimé, élevé par le gouvernement à la dignité de juge sous-délégué des villages indo-chiliens établis sur la côte du rio de Barrancas.

Le cacique Caepe, si connu pour ses cruautés et ses incursions sur notre territoire, était un personnage considérable au Chili ; il était même parent du général Bulnes.

On peut s'en assurer en consultant une déposition faite devant le juge fédéral de Mendoza par un certain Camille Acuña accusé de complicité avec les Indiens pillards.

Acuña déclare qu'il est en relations avec le cacique Caepe marié avec une nièce du général Bulnes, que ledit cacique est chargé de tout ce qui concerne le vol des bestiaux, étant le majordome d'une *estancia* que le général Bulnes possède à Los Pinales où il a sous sa surveillance plus de quatre mille têtes de bétail ; il ajoute que Caepe dépend des autorités chiliennes, quoique l'*estancia* de Los Pinales se trouve sur le territoire argentin.

Un autre cacique nommé Cayuman, qui, à plusieurs reprises, a envahi le territoire argentin à la tête des Indiens de Juan Agustin, était propriétaire au Chili, répondait au nom de Francisco Palacios et remplissait les fonctions de juge.

Des chefs militaires, chargés de défendre les intérêts de la civilisation contre les déprédations des barbares, fondèrent sur les versants de la Cordillère des établissements dans lesquels on engraissait le bétail volé. Le général Bulnes, qui fut président du Chili et un personnage considéré dans cette République, avait, comme je

viens de le dire, sur le territoire argentin, une *estancia* dont les pourvoyeurs étaient les Indiens pillards.

Ainsi, un pays dont l'administration intérieure est d'une moralité irréprochable, mettait en pratique dans ses relations avec la République Argentine des principes diamétralement opposés et se faisait ouvertement l'associé des Indiens.

Le gouvernement chilien n'a pas même, dans ses déclarations diplomatiques, osé condamner un commerce coupable d'où dépendait la prospérité de ses provinces du sud.

Il a laissé sans réponse les notes à lui adressées par le docteur Goyena, notre représentant au Chili, et il a motivé les paroles sévères consignées à son sujet dans un Mémoire de 1877 adressé au Congrès par le ministre Irigoyen.

Je transcris ici ces paroles qui témoignent de l'exactitude de tout ce que j'ai avancé sur un fait scandaleux, sans exemple et sans précédent dans les relations entre peuples civilisés.

« L'attention est appelée depuis longtemps, dit le Mémoire, sur les achats d'animaux volés par les Indiens sur les frontières de la République, achats faits publiquement par des individus établis au sud du Chili. Le gouvernement a reçu à ce sujet de nombreux rapports ; il connait les chemins de la Cordillère par où passe le bétail volé ; il connait les points où ce bétail est livré, le prix insignifiant auquel il est acheté, ainsi que la nature des articles donnés en échange et les noms de quelques-uns de ceux qui se livrent à ce commerce scandaleux.

» Il suffisait — croyait-on — de porter ces faits à la connaissance du gouvernement chilien pour le décider à adopter des mesures tendant à réprimer de semblables abus qui encouragent les instincts sauvages des Indiens, leurs agressions contre nos frontières, et causent un très grand préjudice au commerce.

» En effet, pour empêcher l'introduction au Chili des troupeaux volés dans les provinces argentines, les autorités locales n'avaient qu'à désigner les points où cette importation devait avoir lieu, conformément aux conventions consignées par le traité de 1856.

» Il n'y a aucune difficulté à reconnaître et à retenir les animaux volés : il est notoire que les Indiens n'en possèdent pas en quantité suffisante pour pouvoir les vendre et qu'ils n'en ont même pas assez pour subvenir à leurs besoins ; de plus on sait qu'ils ne font usage d'aucun signe ou marque à feu pour établir la propriété de leurs animaux.

» Je sais bien que ces dispositions réclamées par la légation pourraient être méconnues parfois, par suite de l'indifférence de certains employés subalternes ; mais il n'en est pas moins vrai que ces mesures empêcheraient souvent les déprédations, du moment que ceux qui se livrent à un trafic illicite ne pourraient plus se mettre sous la protection de l'autorité.

.... » Je ne puis comprendre comment on considère comme opération industrielle garantie par la Constitution chilienne l'encouragement que quelques habitants du sud du Chili prodiguent aux sauvages de la Pampa, pour qu'ils leur livrent, en échange d'objets sans valeur, le bétail qu'ils volent sur nos frontières après avoir incendié des villages et assassiné leurs habitants.

» Je ne peux admettre que les sauvages du désert qui ne constituent pas une société régulière, qui ne reconnaissent aucune loi, qui violent les principes de la morale et de la civilisation soient protégés par la législation chilienne, lorsqu'ils apportent le fruit de leurs rapines.

» Aucun peuple civilisé ne protège les auteurs ou complices de vol, que ce soient des Indiens ou non ; ce sont des criminels qui tombent forcément sous le coup de la justice.

» La légation n'a pas demandé au gouvernement chilien d'augmenter sa police pour protéger les intérêts argentins en établissant une surveillance constante le long de la Cordillère.

» Elle a simplement demandé que les animaux ne fussent introduits que par certains chemins déterminés, afin de pouvoir vérifier plus facilement la provenance du bétail.

» Quoi de blessant dans cette mesure réclamée par l'équité et les règles de bon voisinage ?

» Espérant qu'on ferait droit à ces justes réclamations, la légation argentine à Santiago soumit le fait au gouvernement chilien qui se retrancha derrière un article de la Constitution assurant à tous les habitants la liberté commerciale et industrielle. Il croit que les mesures proposées ne sauraient être autorisées par les lois de son pays, car il n'en existe pas une seule qui interdise de signer des contrats pour l'échange, la vente ou l'achat d'objets de commerce licite. Il pense en dernier ressort que le droit de signer des contrats est un droit privé, dont les responsabilités peuvent être poursuivies devant les tribunaux par les parties contractantes seules ou par des tiers intéressés.

» Le gouvernement du Chili ajoute à l'appui de cette opinion, qu'il n'a pas trouvé dans les annales des traités internationaux l'adoption de mesures semblables à celles que nous réclamons.

» Les réclamations de la légation argentine ne sont nullement contraires à la liberté garantie par la Constitution du Chili, qui n'enlève

pas aux Pouvoirs Publics la faculté d'imposer un règlement au commerce en déterminant les ports par où doit s'effectuer le mouvement d'importation. Le règlement peut comprendre le trafic terrestre, en lui désignant les routes spéciales qui lui sont affectées, et ces dispositions sont adoptées au Chili et dans tous les Etats, dans l'intérêt de la meilleure perception des droits fiscaux.

» Cette négative du gouvernement chilien est d'autant moins explicable, qu'un article des ordonnances de douane cité par le ministre dans la discussion sur la prise de la *Jeanne Amélie* défend aux navires l'entrée des ports qui ne sont pas officiellement ouverts au commerce, et impose aux infracteurs de cet article la peine de la confiscation.

» Peut-on admettre que des mesures adoptées pour empêcher l'extraction d'une terre, sans propriétaire, abandonnée dans les solitudes de l'Océan ne puissent être appliquées pour éviter les déprédations commises sur les frontières d'un Etat voisin ?

» Le gouvernement argentin espère donc que cette affaire, examinée de nouveau, sera résolue dans le sens des principes moraux qui doivent présider aux relations entre peuples amis. »

Il faut admettre que ce commerce était devenu une nécessité vitale pour le Chili, sans quoi on ne s'expliquerait pas qu'un gouvernement sérieux et moral se soit refusé à le supprimer ou tout au moins à le blâmer. Aussi l'espérance exprimée par le ministre dans la dernière phrase de son Mémoire était complètement illusoire.

Les réclamations venant de l'étranger n'auraient pas eu sur le gouvernement chilien plus d'influence que celles qui se sont élevées dans le Congrès pour flétrir le honteux trafic avec les Indiens du Sud.

M. Puelma, député du département de San Cárlos, dans la province de Maule, disait, le 18 août 1870, en développant l'idée d'un système de civilisation applicable aux Araucaniens, ces paroles que je copie textuellement :

« N'analysons que ce qui se passe. A l'égard du commerce, nous voyons que celui des animaux est le plus grand qu'on fasse avec les Araucaniens. Il provient toujours des bestiaux *volés dans la République Argentine*. On sait *qu'on y a volé dernièrement* 40,000 animaux, plus ou moins, qui ont été conduits dans ce pays, et nous, *tout en sachant qu'ils sont volés, nous les achetons sans scrupule* et nous disons ensuite que les voleurs sont les Indiens seuls. — Que serons-nous donc ? »

Ces paroles ont été dites dans une circonstance qui nous rappelle un autre incident intéressant à connaître.

On discutait alors dans les Chambres chiliennes un projet du colonel Saavedra, lequel tendait à terminer à Arauco une opération pratique et décisive, exécutée en partie, et dont le résultat certain devait être de dominer complètement ce territoire et de soumettre à l'obéissance des autorités ses sauvages habitants.

Le succès de l'entreprise Saavedra était d'autant plus sûr que cet officier occupait déjà toutes les positions stratégiques ; une bonne partie des tribus les plus rebelles et des plus braves s'étaient soumises et le reste était acculé contre la Cordillère sur une superficie de deux cents lieues carrées.

L'opération avait été suspendue *ex abrupto* par ordre du gouvernement qui avait rappelé les troupes, abandonnant ainsi des positions importantes et exposant des habitations naissantes qu'il laissait sans protection. Tout cela sans motif explicable et pour satisfaire une intention qu'on disait mystérieuse.

Le colonel, contrarié dans ses justes et patriotiques aspirations, était retourné à Santiago et avait donné sa démission.

Le colonel Saavedra, homme éminent au Chili, avait été appelé en 1861, par le gouvernement, pour entreprendre ces opérations à Arauco, d'après un plan qu'il avait tracé lui-même. En moins de six ans de travaux et de campagnes habilement et audacieusement conduits, il avait occupé tout le territoire de la côte maritime, une grande partie du centre des positions indigènes, en avançant par le nord et par le sud, et avait déjà presque enveloppé les Indiens. Il leur préparait le coup de grâce en occupant Villa Rica, lieu situé sous le 39° 10′ de latitude dans la ligne de la Cordillère andine où se trouve le passage, ouvert en toute saison, que fréquentent les Indiens et les chrétiens d'Arauco et de Valdivia. Villa Rica occupée, le passage était intercepté, et au bout de quelque temps les Indiens devaient se soumettre forcément aux autorités d'Arauco. La question indienne allait être résolue.

Les protecteurs du commerce de bétail volé eurent assez d'influence pour empêcher que le plan du colonel Saavedra, mené à bonne fin, vint mettre un terme à une opération coupable à l'ombre de laquelle on avait fondé en six ans 24 villages florissants sur le territoire araucanien.

En laissant la porte ouverte à l'introduction annuelle de 200,000 têtes de gros bétail, on eut soin de vanter la valeur extraordinaire des Araucaniens et de présenter ce peuple comme impossible à soumettre.

Maintenant que l'occupation du Rio Negro par nos troupes empê-

che les Araucaniens d'être les pourvoyeurs à bas prix des provinces chiliennes du sud, on va voir disparaître ce fantôme dont on se servait pour couvrir un brigandage honteux.

Mon but, en consignant ici ces détails qui peuvent paraître étrangers à l'objet de ce livre, n'a pas été de formuler un acte d'accusation contre le Chili, mais de démontrer que notre armée, en s'avançant jusqu'au pied des Andes et en mettant une distance de 200 lieues entre nos troupeaux et les sauvages qui faisaient métier de nous les enlever, n'a pas seulement ouvert à la civilisation et au travail une vaste zone, elle n'a pas seulement refoulé ou soumis des tribus dont on s'était exagéré le nombre et l'importance, elle a surtout rendu à la civilisation un grand service en faisant cesser tout d'un coup un brigandage organisé auquel les hommes éminents du Chili ne sont pas toujours restés étrangers.

L'habitude de dominer sur des terres argentines, d'y lancer des hordes sauvages à la recherche d'un copieux butin, avait fait naître au Chili un dédain pour notre puissance militaire, un mépris pour notre apathie, qui explique, jusqu'à un certain point, les prétentions de plus en plus audacieuses du gouvernement voisin.

C'était peu de s'établir à 700 lieues de Buenos Aires, dans le détroit de Magellan, lorsqu'on pouvait s'établir impunément à 70 lieues de Mendoza; Punta Arenas n'a jamais produit autant que l'*estancia* de Los Pinales.

Les prétentions du Chili sur la Patagonie s'expliquent ainsi par notre négligence à protéger nos nationaux sur notre frontière du Rio Negro.

L'occupation de la ligne du Rio Negro a enlevé tout intérêt à une guerre entre le Chili et la République Argentine. La campagne dont je vais présenter une relation fidèle n'a pas seulement assuré notre sécurité à l'intérieur, elle a préparé une prompte solution à la question chilienne.

M. J. Olascoaga.

LE PLAN DE CAMPAGNE

Si le plan du ministre Alsina avait, par sa hardiesse, soulevé les objections des militaires argentins réputés les plus expérimentés, celui du général Roca devait nécessairement éveiller une plus grande défiance.

Le Dr Alsina avait essayé d'élargir la zone des pâturages, tout en raccourcissant la ligne de défense ; il aspirait à conquérir deux mille lieues carrées sur les Indiens pampas.

Consulté sur ce plan, le général Roca le déclara insuffisant et en produisit un autre plus vaste, qui ne tendait à rien moins qu'à l'expulsion totale des Indiens et à la suppression de ces frontières intérieures qu'on avançait ou reculait suivant les circonstances.

Dans une lettre adressée au journal la *República* (1), le général Roca posa les termes de son programme de conquête, n'espérant pas sans doute qu'il serait appelé, dans un avenir prochain, à le mettre à exécution.

La mort surprit le Dr Alsina avant qu'il pût achever son entreprise, et le général Roca, qui le remplaça au ministère de la guerre, fut chargé de la continuer en lui donnant les dimensions qu'il avait indiquées lui-même deux ans auparavant.

On peut dire que dès son entrée au ministère, le général Roca commença l'expédition au Rio Negro. Abandonnant la défensive, l'armée se mit en mouvement vers l'intérieur. Les mesures prises eurent toutes pour objectif l'expédition principale. Vingt expéditions partielles furent autant de reconnaissances destinées à éclairer le terrain inconnu sur lequel on allait manœuvrer.

L'unique préoccupation du général et des officiers dont il dirigeait les mouvements, fut de donner aux colonnes expéditionnaires une mobilité supérieure à celle qui avait assuré jusqu'alors le succès de l'ennemi. Il fallait pouvoir traverser les vastes solitudes pampéennes avec plus de rapidité que l'Indien. La Pampa était le prix de la course.

A mesure que les colonnes mobiles avançaient, il devenait évident

(1) Cette lettre est publiée dans la première partie de cet ouvrage.

que les renseignements publiés par le général Roca étaient exacts. Placé pendant quatre ans en face des tribus les plus guerrières, le général les avait étudiées et s'était fait une opinion vraie sur les Indiens, sur leurs ressources, leurs aptitudes et leur force. Aussi voit-on dès le début des opérations les événements se dérouler suivant ses prévisions; il n'a rien à modifier, rien à retrancher de son programme. Les quatre groupes d'Indiens militants sont attaqués tour à tour et sont surpris chez eux. La foi superstitieuse des sauvages les a empêchés de prévoir la venue de ces Argentins si peu entreprenants jusqu'alors; le désert qui avait protégé ses habitants pendant si longtemps a cessé tout-à-coup de les couvrir de son immensité.

L'espoir n'a pas cependant abandonné ceux des caciques qui ont échappé aux colonnes expéditionnaires ; ils comptent sur deux auxiliaires puissants : le Chili qui les a toujours soutenus clandestinement et les discordes civiles qui, bien souvent, sont venues distraire l'attention des autorités argentines.

Namuncurá se retire avec l'élite de ses guerriers et va se réfugier sur les terres araucaniennes d'où son père est parti, quarante ans auparavant, pour s'établir à Salinas Grandes.

La Pampa évacuée, il restait, au delà du Nauquen, dix mille combattants pouvant dans des circonstances données regagner le terrain perdu.

Telle était la situation au commencement de 1879.

Le premier adversaire qu'allait trouver l'armée argentine était donc le désert. L'Indien ne devait venir qu'après.

Les Argentins pouvaient emporter des vivres et des tentes, mais il était difficile d'emporter du fourrage et de l'eau. Cependant sans eau et sans fourrage l'armée ne pouvait franchir ces immenses solitudes. La stratégie de cette campagne consistait à ne pas manquer d'eau potable à ne pas laisser mourir de faim les chevaux. Le salut de l'armée était dans ses montures. La faim et la soif étaient les seuls ennemis vraiment redoutables. Il suffisait de rencontrer une zone brûlée et aride pour tout perdre.

Pour diminuer les mauvaises chances, le général Roca adopta un itinéraire qui lui permettait d'arriver en peu de jours sur les bords du Rio Negro, dont il devait suivre les rives jusqu'à l'ile de Choele-Choel, quartier-général désigné de l'armée d'occupation.

Ce plan avait l'inconvénient de laisser la plus grande partie de la Pampa ouverte aux incursions des sauvages. Pour corriger ce défaut, une division partie des provinces andines devait marcher au

sud parallèlement à la cordillère des Andes et aller chercher les sources du Rio Negro, tandis qu'une troisième colonne irait se poster au cœur de la Pampa, sur les anciens domaines des Ranqueles.

Les mesures étaient si bien prises que le général put annoncer en partant qu'il serait à Choele-Choel le 25 mai.

Il tint parole.

L'établissement de l'armée sur le Rio Negro n'aurait eu rien de stable si les communications n'eussent été établies par la voie fluviale. Sous ce rapport l'incertitude régnait encore. Le gouvernement argentin avait, il est vrai, fait pratiquer à diverses reprises des explorations qui permettaient d'affirmer la navigabilité du Rio Negro, mais les études n'avaient pas été sérieusement faites. Les rapports donnaient au cours du rio une vitesse invraisemblable, des bas-fonds étaient signalés sur plusieurs points. Le ministre de la guerre, prenant pour base ces données, fit construire de petits vapeurs de grande force et d'un faible tirant d'eau.

Ainsi, dans le cas où l'armée aurait eu sa retraite coupée, dans le cas où ses communications auraient été interrompues, la voie fluviale lui restait ouverte.

Le plan de campagne a été exécuté au pied de la lettre. L'armée est arrivée à Choele-Choel au jour dit, elle a pu envoyer des détachements jusqu'au Nauquen, et ces détachements ont opéré leur jonction avec la colonne partie de San Rafael en suivant les contreforts des Andes.

Le général a pu revenir en descendant le Rio Negro et rentrer à Buenos Aires par mer, après avoir salué la Patagonie dont il venait d'assurer la paisible possession à son pays.

Jamais campagne à travers l'inconnu n'offrit moins de mécomptes et de désillusions. L'armée a opéré sur la Pampa comme sur un champ de manœuvres, et cette campagne, réputée folie deux années auparavant, apparut comme un fait vulgaire et fut qualifiée de promenade militaire par ceux-là mêmes qui l'avaient déclarée impossible.

La campagne du Rio Negro, comme tous les grands événements arrivés à leur heure et accomplis après une étude approfondie des obstacles à vaincre, apparaitra aux générations futures comme une victoire facile remportée sur des fantômes. Le passage des Andes par San Martin, le passage des Alpes par Annibal ont été des har-

diesses semblables que l'historien peut apprécier suivant son humeur, exalter ou rapetisser à son gré. Une tempête éclatant sur la Cordillère au moment où l'armée argentine la franchissait, aurait donné tort au général San Martin et changé un fait glorieux en déplorable folie. Il en a été de même dans la campagne du Rio Negro. Un accident pouvait la faire échouer. En toutes choses il faut faire la part de la Providence ou du hasard.

Il existe en faveur de l'expédition du Rio Negro une circonstance qu'il est juste de mentionner : cette expédition était devenue nécessaire, la prospérité de la République en dépendait.

L'Indien était devenu l'allié des principaux ennemis de la République. On savait à n'en pas douter que des agents étaient allés proposer aux caciques des armes à feu et des officiers instructeurs. Il fallait prendre les devants et dissiper l'orage avant qu'il ne fût formé.

(*American Review*, Décembre 1879.)

ITINÉRAIRES

JOURNAL

TENU

AU QUARTIER GÉNÉRAL

PENDANT LA CAMPAGNE D'OCCUPATION DE LA PAMPA
ET L'ÉTABLISSEMENT MILITAIRE DE LA LIGNE DU RIO NEGRO ET DU NAUQUEN

Sous les ordres de

S. E. LE MINISTRE DE LA GUERRE, LE GÉNÉRAL JULIO A. ROCA,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL

MANUEL J. OLASCOAGA,
Secrétaire en chef de S. E. en campagne.

Départ de Buenos Aires

16 avril 1879.

Nous partimes de Buenos Aires à sept heures du matin par un train express; à trois heures nous traversions la ville de las Flores. Une bourrasque survint accompagnée d'une pluie abondante poussée par le vent d'est. A cinq heures et demie du soir, nous arrivions à l'Azul, où le Ministre fut reçu par les membres du Conseil municipal et les autres autorités de la ville.

Azul

17 avril.

Le Ministre décide qu'on se mettra en marche le lendemain. Le quartier général est ainsi formé :

QUARTIER GÉNÉRAL

Général en chef.....	S. E. le ministre de la guerre,	général Julio A. Roca
Aides de camp.....	Colonel	Santiago Romero
	Lieutenant-colonel	Francisco Leyria
	» »	Ignacio Fotheringham
	» »	Benigno Cárcova
	» »	Manuel Campos
	» »	Apolinario de Ipola
	» »	Artemio Gramajo
	» »	Dionisio Alvarez
	Majors	Luis Fábregas
	»	Palemon Gonzalez
	»	Lucas Córdova
Chirurgien de l'armée.....	Docteur	Miguel Gallegos
Chirurgien du quartier général..	»	Apolinario Martini
Adjudant-major.....		Pedro Boado
Adjudants sous-officiers.....		Pedro Sobro Casas
		Juan Bautista La Cuesta
		Et 20 soldats.

Secrétariat.

Secrétaire.....	Lieutenant-colonel	Manuel J. Olascoaga
Adjudants.....	Lieutenant en second	Márcos Sastre
	Sous-lieutenant	Federico Zeballos
	»	Clodomiro Urtubey
	»	Cárlos La Fuente
	»	Cárlos T. de Alvear
		Et 4 soldats.

Commissariat.

Commissaire.....	Lieutenant-colonel	Eduardo G. Pico
Commissaire-payeur.....		Régulo Martinez
Sous-commissaire-payeur.....	Major	Manuel Montenegro
	Lieutenant	Leopoldo Cutiellos
Adjudant du commissaire-payeur..		C. Martinez
		Et 15 soldats.

Commission scientifique.

Les Docteurs P. G. Lorentz, Adolfo Döring, Gustavo Niederlein, Federico Schulz.
Et 3 aides.

Prêtres missionnaires.

Dr. Espinoza, proviseur et vicaire général de l'archevêché.
» Costamagna, curé.
» Botta, curé.
Et un domestique.

Particuliers.

MM. Miguel Martinez.
Antonio Pozzo, photographe.
Alfonso Braco, aide photographe,
Remigio Lupo, correspondant du journal *La Pampa*.
Et deux aides.

Convoi.

Chef du convoi	Lieutenant-colonel	Gabriel Brihuega
Capitaine adjudant.....		Raphaël Nis

10 soldats et 30 hommes d'équipe.

Escorte de S. E.

Chef d'escorte.....	Major	Ventura Yanzi

Et 30 soldats.

Chevaux.

Surveillance des chevaux	Major	Pedro Campos
	Capitaine	N. Silva

Départ de l'Azul

18 avril.

On se met en marche à onze heures et demie du matin, en direction O.-S.-O. par un temps clair ; on alla au trot et au galop, à l'exception du convoi, d'une partie du personnel du commissariat, de l'escorte et de quelques-uns des membres de la commission scientifique qui suivirent la route au pas.

On traversait des plaines unies et couvertes de pâturages. On fit une petite halte à 20 kilomètres de l'Azul, en face le potrero de Nieves, où se trouvait le dépôt des chevaux nécessaires à la campagne.

Le rio Nieves prend sa source à quelque distance de là, il descend des hauteurs qui se trouvent au sud et coule en direction du nord, pour aller se perdre dans le rio Tapalqué. On se remit en marche à une heure de l'après-midi. Après avoir parcouru 25 kilomètres sur un terrain légèrement ondulé et bien arrosé, en longeant presque la Sierra Chica, où l'on aperçoit quelques établissements ruraux, nous arrivâmes à cinq heures au petit village d'Olavarria situé sur la rive gauche du ruisseau du même nom.

Départ d'Olavarria

19 avril.

On battit la diane à six heures du matin. A sept heures et demie on se mit en marche par un beau temps en suivant la même direction que la veille. Avant de traverser le Tapalqué, qui alimente le village d'Olavarria, nous aperçûmes, sur la gauche du chemin de Las dos Hermanas, deux petites montagnes de forme ovale et tout à fait semblables.

En une heure et demie de marche nous traversâmes des plaines accidentées et très herbeuses ; un peu plus loin, l'uniformité du terrain reparait et l'on trouve des bas-fonds remplis d'eau, jusqu'au fort Lavalle situé sur la première ligne de l'ancienne frontière ; à 60 kilomètres environ d'Olavarria, à mi-chemin, on traverse l'arroyo (1) Corto où est établi une station télégraphique.

Le nom indien de l'endroit où se trouve Lavalle est Sanquil-có, qui est une corruption de Ranquil-có (Eau des Roseaux), ce qui indique l'abondance de cette variété de graminée. On fit halte et on campa à Lavalle à cinq heures du soir.

Départ de Lavalle

20 avril

Diane à sept heures du matin. En marche à huit heures ; beau temps. Toujours au trot et au galop, dans la direction O.-S.-O. Arrivée au Salado à dix heures du matin. On fait une halte d'une demi-heure. A midi on aperçoit sur la gauche de la route une lagune nommée La Totora, formée par une dépression du terrain, se prolongeant au sud; cette lagune est entièrement couverte de plantes aquatiques. On marche toujours dans la même direction. Jusqu'à une heure le terrain est parfaitement uni, on n'aperçoit aucune élévation à l'horizon, si ce n'est, au S.-O., la montagne Curumalal. A trois heures de l'après-midi nous arrivons au fortin Sauce et à la rivière du même nom. C'est là que le ministre de la guerre reçoit des télégrammes qui lui apprennent que la 4me division expéditionnaire, opérant sur le Nauquen, s'est mise en route le 12 courant. Nous reprenons la marche à trois heures et demie, et à six heures et demie nous campons au fortin Rivadavia, après avoir parcouru 80 kilomètres. Le froid se fait sentir à minuit, heure à laquelle le vent du sud commence à souffler.

(1) Un *arroyo* est un cours d'eau peu important.

Départ du Fortin Rivadavia

21 avril.

Diane à cinq heures et demie. En marche dans la direction de l'ouest, 1/4 au sud. Toujours la plaine uniforme et couverte de pâturages. A sept heures et demie arrivée au fortin Pescado, où se trouve une rivière très poissonneuse. La marche est reprise à huit heures et demie. Nous trouvons à une lieue de là un grand bas-fond, et le terrain s'étend en longues ondulations et en dépressions ; une herbe touffue croît sur les hauteurs et l'on rencontre des plantes aquatiques dans les marais, couverts d'eau. A huit heures trois quarts nous longeons la lagune des Patos, qui se trouve à gauche du chemin ; arrivés à dix heures trois quarts à l'arroyo Guamini Chico, nous fimes une halte d'une demi-heure et à onze heures et quart nous passions l'arroyo du Venado. Arrivée à Carhué à quatre heures et demie du soir. Les troupes de la garnison attendaient notre arrivée en avant de Guamini.

L'aspect général des plaines que nous avons traversées depuis l'Azul jusqu'à Carhué présente alternativement des bas-fonds et des plateaux sur lesquels s'élèvent de rares monticules ou de petites collines et, de loin en loin, quelque éclat granitique qui prend le nom de montagne.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette région, c'est que les eaux coulent du sud au nord sur un parcours de près de 80 lieues de l'Azul à Carhué, et ne prennent la direction de l'ouest à l'est, ou nord-ouest au sud-est (qui est celle que détermine la pente générale du terrain) que lorsqu'elles arrivent au bassin du Rio Salado.

On peut en déduire ce fait, que je crois nouveau au point de vue du système orographique de la partie sud de cette province, que la chaine de montagnes à l'extrémité occidentale de laquelle est situé Carhué et qui porte successivement les noms de Curu-Malal, la Ventana et Pilla-Huinco, est le point culminant de toute cette partie du pays, depuis Bahia Blanca jusqu'à Buenos Aires. Elle est de beaucoup plus haute que le plateau du Tandil et du Volcan, qu'on avait cru jusqu'alors le plus élevé. La preuve en est évidemment donnée par la pente continue et très prolongée qui part de ces montagnes et s'arrête au Salado qui, à son tour, parait être le bassin le plus profond de toute la zone de la Pampa, des Andes à l'Atlantique.

La déclivité du terrain qui part des monts du Tandil et du Volcan se dirige à l'est, comme on peut s'en assurer par le cours des rivières. Cela prouve une fois de plus que le niveau occidental, qui vient de Curu-Malal, est plus élevé.

Il en résulte donc que les eaux qui forment le grand lac de Carhué

coulent avec plus de vitesse vers le nord-est jusqu'au bassin même du Salado, et la succession de grands et petits lacs qu'on trouve dans cette direction explique ce courant d'eau salée qui, tantôt à la surface, tantôt souterrain, inutilise sur son long parcours une superficie de quinze cents lieues carrées au moins, en calculant 70 lieues de Carhué au bassin principal du Salado, et en tenant compte de l'étendue en largeur du territoire baigné par ses infiltrations.

Un canal qui partirait du lac Epecuen (Carhué) et relierait entre eux les lacs du Venado, Monte, Alsina, Chincül, ainsi que les autres flaques d'eau salée et les marécages qui s'échelonnent dans cette direction jusqu'au Salado dans lequel ils déversent leurs eaux — un canal qui partirait de Carhué, disons-nous, et qui aboutirait par exemple au Saladillo en un point convenablement choisi, faciliterait l'écoulement normal de ces eaux nuisibles. Ce drainage dessècherait une grande partie de terrain qui pourrait être alors livré à l'agriculture. Et qui sait si ce canal ne pourrait pas être utilisé comme voie de navigation entre la Ensenada et Carhué, en employant des moyens de transport convenables ?

Ce ne serait pas un travail de longue haleine, car je ne crois pas qu'il faille creuser un canal de plus de 25 lieues. Cette distance n'existe pas entre les derniers lacs formés par le prolongement de l'Epecuen et le lit du Saladillo.

Cette question mérite d'être étudiée.

Carhué

Carhué est une belle vallée de plus de dix lieues de superficie entourée de collines qui lui donnent une forme sphérique. Le sol est parfaitement uni, et la plaine verdoyante est tapissée d'excellents pâturages de plusieurs espèces ; sa terre noire se prête admirablement à la culture, jusqu'à six ou sept lieues en toutes directions, on peut même dire jusqu'à l'Azul, du côté de l'est et du nord.

Le village de Carhué est pour ainsi dire au centre de cette vallée, sur la rive droite de l'arroyo Pigüe, à quelques hectares de la magnifique lagune d'Epecuen dont on voit les eaux à perte de vue, ce qui rappelle le Rio de la Plata.

L'arroyo Pigüe, qui prend sa source dans la montagne de Curu-Malal et parcourt donc plus de quinze lieues, a une quantité d'eau suffisante pour alimenter une vaste exploitation agricole et faire marcher plusieurs moulins.

Ce n'est pas l'unique cours d'eau qui traverse la vallée de Carhué ;

il y en a d'autres, comme le Pulchico, qui coule à une lieue et demie à l'ouest, et le Pul Grande, encore plus à l'ouest, qui passe à deux lieues environ en avant du village, au bas de la colline qui borne l'horizon de la vallée dans cette direction ; j'ai remarqué en outre trois autres ruisseaux qui prennent leur source dans les collines situées à l'est.

Tous ces arroyos se jettent dans la grande lagune salée ; leurs eaux, potables jusqu'alors, perdent leurs qualités en se mêlant à celles de ce vaste lac ; mais elles sont excellentes sur tout leur parcours et pourraient alimenter une grande ville et abreuver un million d'animaux. Et je ne parle pas d'autres cours d'eau tels que le Venado, le Guamini, le Pescado, le Sauce, etc., qui traversent également une plaine des plus fertiles et qui assureraient la richesse aux agriculteurs et aux éleveurs qui s'établiraient aux environs de Carhué.

Si l'on en croit des hommes compétents comme MM. Lorentz et Döring, qui font partie de la mission scientifique, la nature du sol de Carhué est semblable à celle du terrain de l'Entre-Rios.

Nous avons trouvé à Carhué quelques plantations qui nous ont surpris ; elles ont été faites par le chef de la garnison et par quelques personnes qui ont suivi son exemple ; nous avons vu des potagers et des vergers bien disposés, ainsi que de beaux jardins où le voyageur est agréablement surpris en trouvant de superbes corbeilles de fleurs.

Il y a en ce moment à Carhué plus de cent hectares bien arrosés, semés de luzerne.

Le village compte vingt et quelques maisons en pierre et beaucoup d'autres de construction légère.

Le colonel Nicolas Levalle, qui joint à de brillantes qualités militaires un grand esprit de progrès, est l'auteur de cet heureux développement qu'il stimule en donnant lui-même l'exemple.

La propriété qu'il habite à Carhué n'a pas moins de 30,000 arbres parmi lesquels se trouvent beaucoup d'eucalyptus, d'autres arbres d'espèces diverses et un certain nombre d'arbres fruitiers. La maison est élégante, placée entre deux jardins latéraux et surmontée d'un belvédère d'où l'on domine le village et d'où l'on découvre un panorama des plus pittoresques : toute la vallée de Carhué, et, derrière, comme un gigantesque miroir, le lac.

A seize lieues à l'ouest de Carhué, on rencontre des bois épais où croissent des arbres de haute futaie propres à la construction et au chauffage. Dans la même direction et à la même distance, sont les grands marais salants dont le sel est excellent, et que les Indiens ont

exploités pendant des siècles ; leur existence est une richesse pour la Nation, et c'est avec raison que le ministre des finances a exclu cette partie du territoire, où se trouve les salines, de la région destinée à être vendue aux enchères.

Salinas Grandes est une véritable richesse nationale, supérieure aujourd'hui à celle des gisements de guano du Pérou et d'une valeur vingt fois plus grande. On y trouve le sel cristallisé, le chlorure de sodium pur.

Les Indiens de tous les points du désert se rendaient à Salinas Grandes pour faire leur provision de sel, cette substance si nécessaire à l'alimentation de l'homme. Combien de fois avons-nous appris par les rapports qui ont été publiés que nos détachements, envoyés à la poursuite des Indiens, avaient surpris des caravanes entières composées de toutes les tribus qui venaient chercher du sel, ou s'en retournaient avec leur chargement. C'était là une des branches les plus honnêtes de leur commerce avec les populations du sud du Chili. Il ne se consomme, depuis un temps immémorial, dans tout le sud de ce pays, d'autre sel que celui de Salinas Grandes ; et il faut remarquer qu'il sert non-seulement à la consommation des individus établis sur la frontière chilienne, mais encore à celle d'un grand nombre d'établissements de salaison qui travaillent constamment et produisent de la viande salée sèche que le Chili exporte au Pérou et dans d'autres ports du Pacifique et de l'Europe.

Il s'agit donc de conserver Carhué, placé dans des conditions véritablement exceptionnelles au point de vue de l'agriculture et où l'on peut fonder une colonie qui progressera rapidement.

Le convoi que nous avons laissé derrière nous au départ de l'Azul nous a rejoint ici. Tout le personnel est arrivé... moins un compatriote cependant, le jeune Juan Bautista La Cuesta, qui s'est noyé dans l'arroyo Salado.

Les officiers qui l'accompagnaient me racontent cet accident, le premier que nous enregistrons.

L'arroyo Salado que nous avons traversé le 20, court, ainsi que je l'ai déjà dit, du sud au nord et va former le rio Saladillo. Ses eaux sont profondes et son courant est souvent dangereux. Le jeune La Cuesta voulut se baigner ; il entra gaiement dans l'eau et on le vit bientôt disparaître ; on crut d'abord à une prouesse de baigneur, il savait nager et personne ne pouvait se douter du malheur qui arrivait ; on le chercha, on fouilla l'arroyo, mais on ne ramena sur la berge qu'un cadavre.

Une cérémonie bien triste et bien touchante eut lieu alors.

Les officiers de tout grade, les quelques personnes et les soldats

qui accompagnaient le convoi entourèrent le cadavre, se mirent à genoux et écoutèrent recueillis une prière que récitait M. Espinosa, le proviseur de l'archevêché.

C'était à l'heure du crépuscule et la nuit était froide. Le docteur Espinosa permit qu'on restât la tête couverte ; cependant tout le monde demeura tête nue.

Quel spectacle imposant que ce groupe d'hommes priant au milieu du désert, éclairés par la pâle clarté des étoiles et agenouillés autour d'un cadavre !

Quelques instants après, tous dormaient au même endroit, étendus à côté de celui qui ne devait plus s'éveiller. Le lendemain, ils l'enterrèrent et on se remit en marche.

Campement de Carhué

Du 22 au 28 avril.

Pendant son séjour à Carhué, le ministre s'occupa d'organiser tous les moyens de locomotion et de transport qu'on avait réunis à l'avance et à expédier les dernières instructions aux commandants des colonnes qu'il tenait prêtes à opérer au centre de la Pampa, en combinant simultanément leur mouvement avec les colonnes d'occupation sur le Rio Negro.

Voici les ordres du ministre :

Ministre de la Guerre
en campagne.

Campement de Carhué, 22 avril 1879.

Ordre général

Le colonel Conrado E. Villegas ayant été désigné, par suite de la maladie du lieutenant-colonel Freire commandant des troupes de Guamini, pour faire partie de la 1re division expéditionnaire qui doit marcher sous les ordres directs du Ministre de la guerre en campagne, et cette substitution modifiant le commandement des divisions et celui de quelques corps en ce qui concerne l'ordre général du 4 décembre dernier, le Ministre de la guerre décide que :

1° Le 5me bataillon d'infanterie de ligne, le 6me régiment de cavalerie et l'escadron d'Indiens alliés forment la 2me division sous les ordres du colonel Nicolas Levalle ;

2° Une 5me division est organisée ; elle se compose du 7me bataillon d'infanterie de ligne et du 3me régiment de cavalerie. Cette division est placée sous le commandement du colonel Hilario Lagos ;

3° Le lieutenant-colonel Manuel Campos prend le commandement par intérim du 1er régiment de cavalerie de ligne, afin de répondre aux nécessités du service et aux exigences des opérations ;

4° Cet ordre sera communiqué aux chefs des divisions et des corps de l'armée expéditionnaire.

ROCA.

Campement général de Carhué, 26 avril 1879.

ORDRE DU JOUR

Soldats de l'armée expéditionnaire du Rio Negro ;

S. E. le Président de la République m'a chargé de vous dire qu'il est content de vous.

Au grand étonnement de nos concitoyens vous avez en peu de temps fait disparaître de la Pampa les nombreuses tribus qui se croyaient invincibles par l'effroi qu'inspirait le désert, effroi qui paraissait être un legs fatal que nous étions condamnés à transmettre de génération en génération pendant plusieurs siècles encore.

Vos efforts, les luttes que vous avez soutenues ne seront appréciés à leur juste valeur que lorsque le flot humain envahira ces plaines désertes — souillées hier par le pillage et le sang — pour y élever des villes florissantes habitées par des milliers d'hommes qui y vivront dans l'aisance, exploitant les richesses inépuisables qu'elles contiennent.

En détruisant ce repaire de pirates terrestres et en prenant définitivement possession de l'immense contrée qu'ils habitaient, vous avez reculé les horizons de la patrie jusqu'aux plaines du sud, en traçant, on peut le dire, avec vos bayonnettes, une vaste zone livrée à la civilisation et qui contribuera puissamment à sa grandeur future.

Les Etats-Unis, une des plus puissantes nations du globe, n'ont pu, jusqu'à ce jour, résoudre la question indienne, quoique, pour y parvenir, ils aient employé tous les moyens, dépensé chaque année des millions de dollars et fait un grand nombre d'expéditions ; vous allez la résoudre à l'autre extrémité de l'Amérique, par un simple effort de votre courage.

Ici, loin des grands centres, manquant souvent du nécessaire, vous avez supporté avec une résignation exemplaire la rigueur des saisons, n'écoutant que votre courage, ne cherchant qu'à poursuivre l'ennemi. Rien n'a pu ébranler votre moral, rien n'a pu altérer la discipline.

Je n'ai pas besoin d'énumérer les brillants faits d'armes que vous avez accomplis sous la conduite de vos chefs dont les noms courent de bouche en bouche dans la République et que la postérité placera

à côté de ceux de Lavalle, Brandzen, Olavarria, Lamadrid, Pringles, Necochea et tant d'autres vaillants de l'immortelle épopée de l'Indépendance.

Votre bras ne s'arme pas, dans cette campagne, contre des compatriotes, contre des frères égarés par les passions politiques ou pour asservir des peuples, ruiner ou conquérir de nouveaux territoires voisins ; il s'arme dans un but plus grand et plus noble, vous allez combattre pour la sécurité, la prospérité de la patrie, pour la vie et le bonheur d'un grand nombre d'Argentins, et même dans l'intérêt de ces sauvages qui, esclaves de leurs grossiers instincts, ont été pendant si longtemps un fléau qui a pesé sur la patrie.

Il reste encore des débris des tribus de Namuncurá, de Baigorrita, de Pincen et d'autres caciques qui bientôt tomberont au pouvoir des forces argentines chargées d'opérer une battue générale dans la Pampa, tandis que d'autres divisions occuperont le Rio Negro.

La campagne sera terminée avant trois mois, mais la République ne s'arrête pas au Rio Negro ; plus loin campent une multitude de sauvages qui sont une menace pour l'avenir et qu'il faut soumettre aux lois et aux mœurs de la nation et fondre dans les populations chrétiennes qui prospèreront à l'abri de vos armes.

Je sais qu'on compte parmi eux des chefs vaillants et audacieux qui livreront des combats et préfèreront succomber plutôt que de renoncer à leur vie de pillage. Nous les chercherons, nous les poursuivrons, même s'ils se cachent dans les gorges les plus profondes des Andes ou s'ils se réfugient sur les confins de la Patagonie ; nous ferons une seconde campagne qui nous promet de nouvelles fatigues, mais qui nous assure de nouvelles victoires.

Elevé dans l'armée et sorti de vos rangs, je connais vos vertus, votre ardeur à la fatigue et votre valeur sur les champs de bataille. C'est avec plaisir que je me retrouve parmi vous, et je considèrerai toujours comme un titre glorieux d'avoir été votre général en chef dans cette grande campagne inspirée par le patriotisme luttant contre la barbarie.

Marchons donc, confiants et résolus. Remplissons notre devoir, chacun dans le rôle qui lui est assigné ; la République, toujours reconnaissante, saura récompenser nos sacrifices.

Soldats de l'armée expéditionnaire, avant de nous mettre en route pour le Rio Negro, je vous invite à crier :

Vive la République Argentine !

Vive le Président de la République, docteur Avellaneda !

Et gloire éternelle à la mémoire du docteur Alsina, mon illustre prédécesseur !

JULIO A. ROCA.

Ministre de la guerre
en campagne

Campement de Carhué, 26 avril 1879.

Ordre général

Comme il importe dans l'intérêt du service de passer une visite sanitaire aux forces expéditionnaires, il est enjoint à tous les chefs de corps de cette garnison de réunir, demain à 9 heures du matin, dans leurs quartiers respectifs, les troupes placées sous leur commandement en y comprenant les familles, afin de les soumettre à l'inspection médicale qui sera faite par le chirurgien-major, docteur Miguel Gallegos, et le chirurgien du quartier général, docteur Apolinario Martini.

Roca.

Départ de Carhué

29 avril

On battit la diane à six heures du matin. — Très beau temps. On se mit en marche à sept heures au trot dans la direction du sud. L'état-major nous accompagnait au grand complet, commissaires, explorateurs, ecclésiastiques, particuliers, photographes, l'escorte, ainsi que les bagages chargés sur les charriots et à dos de mulet, et les chevaux de rechange.

Après avoir dépassé l'enceinte de collines qui entoure Carhué, la campagne se présente de nouveau unie, excepté à l'est où on aperçoit quelques ondulations de terrain et à l'horizon les cimes des montagnes de Curu-Malal que nous voyons devant nous comme à dix lieues de distance. Le sol est mou et l'herbe est abondante. Nous faisons halte à neuf heures et demie au fortin Vigia. En face de ce fortin, à quelques centaines de mètres de distance, sur la droite de la route, se trouve une lagune dont l'eau est salée et fétide. On se remet en marche à dix heures et demie et nous atteignons Puan à deux heures de l'après-midi. A l'entrée du village et en avant du fort, nous apercevons les soldats de la garnison qui nous attendent sous les armes et que commande le lieutenant-colonel Teodoro Garcia qui doit faire partie de la 1re division, commandée par le général en chef. Nous avons devant nous les 1er et 11me régiments de cavalerie, le 1er bataillon et un escadron d'Indiens alliés.

Puan

Le voyageur est agréablement surpris lorsqu'il approche de Puan. Ce village est situé, comme Córdoba, dans un très beau vallon qui se dérobe complètement aux regards par suite de la dépression du sol. Aucun indice ne fait soupçonner l'existence de Puan, si ce n'est un drapeau bleu et blanc qu'on voit flotter devant soi et qui semble tout d'abord un pavillon abandonné dans le désert.

On arrive subitement au sommet d'une montée d'où l'on découvre le village qu'on embrasse d'un coup d'œil ; on distingue tout à la fois : ses casernes, ses champs de manœuvres, ses maisons de commerce, les campements des troupes, les logements des commandants et des officiers, plus une belle lagune à droite et une haute et verte colline au fond, au bas de laquelle miroite l'eau d'une petite rivière qui traverse le village et va se jeter dans la lagune. C'est un site charmant et tout indiqué pour y bâtir une grande ville. On y trouve de bons pâturages, de l'eau en abondance, ainsi que du bois d'*alpataco*.

Un ordre parfait règne dans ce village, aussi bien parmi les troupes que dans le faubourg du commerce dont les magasins sont alignés en face du quartier de cavalerie. Ce sont des constructions simples, mais d'un aspect agréable et formant une rue large et droite. Le service se fait à Puan avec une grande régularité et une discipline admirable.

Les chevaux eux-mêmes semblent obéir à cet esprit d'ordre et de subordination. Il est curieux de les voir revenir au quartier à la tombée de la nuit, se diviser par groupes et se rendre à droite, en avant, ou à gauche, suivant les corps auxquels ils appartiennent et sans se laissser tenter par les tas de foin fauché pour leur nourriture et qu'on ne prend pas la peine d'entourer d'une barrière.

Tous ces détails prouvent en faveur du chef de cette garnison, le lieutenant-colonel Teodoro Garcia, qui sait imposer à ceux qu'il commande l'obéissance et l'affection.

Le Ministre de la guerre détache de ce point le capitaine José S. Daza pour faire une reconnaissance sur la rive nord du Rio Colorado. Il lui remet les instructions suivantes :

Quartier général de Puan, 30 avril 1879.

INSTRUCTIONS QUE DOIT SUIVRE LE CAPITAINE JOSÉ S. DAZA

Article premier. — Il se mettra en route le 2 mai avec les forces placées sous ses ordres ; suivra le chemin de Guatrache, dans la direction du gué de Mullilin, sur le Colorado.

ART. 2. — Il emportera les vivres nécessaires pour vingt-cinq jours au moins et marchera en ayant soin de conserver ses chevaux de rechange sans trop les fatiguer.

ART. 3. — Il explorera sur son chemin le plus de territoire possible en se rendant compte des cours d'eau et de la qualité des champs.

ART. 4. — Il cherchera, en arrivant à Mullilin, l'endroit le plus convenable pour y camper provisoirement, en mettant sa troupe et ses chevaux à l'abri d'une surprise. Suivant le résultat des études qu'il aura faites et les renseignements qu'il aura recueillis, il y laissera son détachement convenablement cantonné et se dirigera avec 10 hommes ou plus, sur Choyque-Mahuida, jusqu'à Choele-Choel sur le Rio Negro, où il s'informera de l'arrivée du commandant Guerrico et prendra tous les renseignements qui peuvent nous être utiles; puis il reviendra immédiatement rejoindre son campement de Mullilin.

ART. 5. — S'il prévoit que les vivres peuvent lui manquer trois ou quatre jours avant son retour au quartier général, il reviendra par la rive du Colorado afin d'opérer plus rapidement sa jonction.

ART. 6. — Il tiendra un journal détaillé de ses étapes dans lequel il consignera ses études sur la valeur du terrain qu'il aura parcouru ; il soumettra directement ce journal au Ministre de la guerre en campagne.

JULIO A. ROCA.

En même temps l'ordre suivant fut lu à tous les corps et communiqué à toutes les garnisons de la frontière :

Ministre de la guerre
en campagne.

Campement de Puan, le 30 avril 1879.

ORDRE DU JOUR

Les chefs de corps qui ont des Indiens avec eux, soit au service ou en qualité d'alliés ou de prisonniers, doivent veiller à ce que ces Indiens se conforment aux lois et coutumes des pays civilisés et ne pas leur permettre, sous aucun prétexte, d'épouser deux ou plusieurs femmes ou de se livrer à des cérémonies contraires à la morale et à la décence. Ils leur feront d'abord des remontrances, puis ils auront recours aux mesures de répression si cela devenait nécessaire.

ROCA.

Départ de Puan

30 avril.

Diane à six heures du matin. Temps clair. Nous nous mettons en marche à neuf heures, dans la direction du sud. Plaine unie, sans arbres. Nous laissons sur notre gauche les montagnes de Curu-Malal, Solmou. Nous campons au fortin Sandes, à 45 kilomètres de Puan.

Départ du fortin Sandes

1er mai.

Diane à six heures et quart. Temps clair. En marche à sept heures dans la direction du S.-E. La plaine est unie et sans arbres. Nous avons toujours à notre gauche les montagnes de Curu-Malal. Le sol est mou et légèrement ondulé. On arrive à cinq heures et demie au fort Argentino, à 11 lieues de distance du point précédent. Nous traversons le ruisseau Sauce Chico dont les eaux sont excellentes.

Fort Argentino

2 mai.

Ce point sur lequel s'élèvent une redoute et un village, comme à Puan, est aussi l'un des plus beaux sites de l'extrémité sud de la province de Buenos Aires. La petite rivière qui coule près de là et court au sud-ouest en décrivant un arc, pour revenir déboucher dans le golfe de Bahia-Blanca, a suffisamment d'eau pour arroser les milliers d'hectares de bon terrain qu'elle traverse et qui s'étendent en pente douce depuis les montagnes de la Ventana au S.-O. Nous avons trouvé au fort Argentino les troupes sous les ordres du lieutenant-colonel Lorenzo Winter. Elles se composent du 5me régiment de cavalerie, du 6me bataillon de ligne et des escadrons des Indiens alliés, et sont destinées, comme celles de Puan, à s'incorporer à la 1re division commandée par le ministre de la guerre. L'ordre et la discipline de ces troupes sont irréprochables.

Il y a peu de temps encore ce fortin était commandé par le lieutenant-colonel Dónovan à qui l'on doit les progrès réalisés sur ce point. Cet officier distingué tient aujourd'hui garnison à Buenos Aires, mais il a pris une part active aux opérations préliminaires de cette campagne.

Derniere station du télégraphe militaire

Nous nous séparons aujourd'hui du télégraphe. Quoique nous soyons déjà à une grande distance de Buenos Aires, nous ne nous sommes pas habitués à penser que nous en sommes aussi éloignés, car le télégraphe supprime les distances.

En disant adieu au télégraphe, je me rappelle les stations où nous nous rendions pour adresser des dépêches à nos amis et causer ainsi quelques moments avec eux; nous oubliions alors les fatigues de la campagne.

Rien de plus original que les stations télégraphiques placées dans le désert entre Olavarria et Carhué.

Une maisonnette, presque une hutte, qui passerait inaperçue au milieu de cette solitude, si l'on ne distinguait pas les fils métalliques que le voyageur ne perd jamais de vue. Un employé est à la fois le chef de ce bureau et l'opérateur; on ajoute à ce « personnel » un garde-fils qui est généralement absent et qu'on est habitué à découvrir, par là, sous ses fils, comme un pendu qui a rompu sa corde.

Nous avons vu quelquefois dans un de ces bureaux l'appareil de transmission exposé à l'intempérie, devant une fenêtre sans vitraux, sans grille et sans volets (on lui conserve le nom de fenêtre qu'on lui a donné autrefois).

L'unique hutte qui servait de bureau télégraphique au Sauce, seul indice de la présence d'un être humain à dix lieues à la ronde, s'était écroulée; elle fut remplacée par une tente où l'employé du télégraphe vivait en compagnie de son appareil.

Une tente au milieu du désert, habitée par un homme seul !... Quelles sombres réflexions cela ne fait-il pas naitre ? A deux pas de la tente il y avait un fossé qui ressemblait à une tombe béante.

En effet, quelques jours après notre passage, nous avons appris à Carhué qu'un violent coup de vent avait, au milieu de la nuit, enlevé la tente, enveloppé dans ses plis le télégraphiste et son appareil et jeté le tout dans la fosse. « Interruption de la ligne, » telle fut la phrase qui annonça cet événement. Le lendemain l'employé remonta son appareil en plein air et télégraphia simplement : « La communication est rétablie. «

Quand on songe que ces employés sont des Argentins jeunes et bien élevés, sortis du collège militaire, on comprend l'abnégation, le courage et la fidélité dont ils font preuve dans ce service.

Quelques-uns d'entre eux sont restés des années sans être remplacés. Ils ont usé leurs vêtements jusqu'à la corde, ont relu vingt fois leurs livres et, pour récompense, ils ont été oubliés. — Ils ont vécu de l'unique ration de viande qu'on leur distribuait tous les

quinze jours !..... On savait qu'ils étaient vivants, car le télégraphe l'apprenait, et cela suffisait à satisfaire messieurs les inspecteurs des lignes télégraphiques.

Le moyen généralement employé pour transporter ces jeunes gens d'un point de la ligne à un autre ne manque pas d'originalité.

Comme ils partent généralement de l'Azul où l'on ne trouve pas des véhicules spacieux pour conduire dans le désert un sous-lieutenant qui doit transporter son lit, sa malle, ses livres et tout ce dont un pauvre employé croit avoir besoin pour un long séjour, on lui procure une petite charrette *du pays* montée sur deux ovales d'une seule pièce qui furent des roues autrefois et qui, dans leur rotation, impriment un mouvement si inégal que le pauvre télégraphiste qui est dedans est obligé de se tenir debout sur ce char qui rappelle ceux des héros de la république romaine et dont l'extrémité postérieure n'est qu'à 40 centimètres environ du sol, tandis que l'avant est assez élevé pour former un angle de 45 degrés avec l'horizon. C'est dans cet équipage que l'employé va de station en station jusqu'à arriver à celle où il vivra dorénavant.

Le général Roca, sans qu'aucune plainte lui ait été adressée par ces courageux jeunes gens, s'est préoccupé d'améliorer leur situation. Quant à eux, ils ne racontent ces incidents que pour en rire, et si je les consigne ici, c'est simplement pour faire connaître au dehors l'abnégation, le courage et la gaité des jeunes militaires argentins.

Départ du Fort Argentino

3 mai.

Diane à six heures. Temps clair. On se met en marche à dix heures dans la direction S.-O. Terrain uni et plaine verdoyante. Pas un arbre à l'horizon. A deux ou trois cents mètres du village au sud nous traversons un ruisseau que nous côtoyons ensuite. On aperçoit sur la droite, dans le lointain, des collines qui rétrécissent la vallée. Après deux heures de marche, le terrain devient légèrement ondulé et l'herbe est plus épaisse ; des collines longent le ruisseau et quelques-unes présentent des indices de formation calcaire. A une heure on fait une halte d'un quart d'heure ; à deux heures nous passons devant une cascade formée par le ruisseau et dont la chute est de deux mètres environ.

Le cours de cette petite rivière augmente sensiblement à mesure que nous le descendons. Il parait être alimenté par beaucoup de sources dont la présence est indiquée par différentes espèces de plantes aquatiques.

A quatre heures nous campons à Manuel-Leo, à 45 kilomètres du fort Argentino. Bons et gras pâturages, de l'eau par conséquent. Bois à brûler rare. Il y a, dans les collines qui s'étendent parallèlement à 5 ou 600 mètres de la rive Sauce Chico, des veines de pierres blanches. Les explorateurs scientifiques qui accompagnent le quartier général ont reconnu que c'est de la chaux hydraulique qui, paraît-il, abonde dans ces parages.

Il serait facile de transporter cette chaux à Bahia Blanca distant tout au plus de 10 lieues. La rivière est encaissée, son courant est faible mais sa profondeur est grande. A première vue elle parait navigable pour des bateaux d'un tirant d'eau de plus de 60 centimètres.

Départ de Manuel-Leo

4 mai.

Diane à six heures et quart. Temps couvert et froid. Nous nous mettons en marche à huit heures dans la direction sud; le chemin continue entre le ruisseau et les collines qui se prolongent et forment un vallon d'une largeur moyenne de 1500 mètres. Le sol est ferme et l'herbe est épaisse. Le vent souffle de l'E.-S.-E. et il tombe quelques gouttes de pluie. De gros nuages noirs couvrent l'horizon du côté du sud et de grandes bandes de couleur sombre descendent en diagonales, comme de gigantesques rideaux : c'est la pluie qui tombe déjà sur la région inconnue vers laquelle nous nous rendons. A onze heures et demie nous arrivons en face du fortin Nueva Roma ; nous n'avons fait que 3 lieues. A peine avons nous terminé nos préparatifs de campement que la pluie devient très forte; elle dure toute la journée.

Nueva Roma

5 mai.

Diane à six heures. Temps pluvieux jusqu'à onze heures du matin. L'averse cesse alors pour faire place à une pluie fine et froide. Les chevaux paissent, parfaitement à l'abri de la bise, au pied des collines où ils trouvent un excellent fourrage. Des descentes faciles, le long du ruisseau, leur permettent de boire à leur aise. Ce qui n'est pas abondant, c'est le bois à brûler. Quand la colonisation viendra s'établir dans ce parage, elle pourra et devra faire des plantations d'arbres par milliers. Ici comme à Manuel-Leo le sol semble excellent pour

toute espèce de cultures. L'élément calcaire entre pour beaucoup dans sa composition. La végétation est variée et exempte d'herbes parasites. Nous avons été rejoints ici par M. Alfred Ebelot, ingénieur militaire, qui vient de Bahia Blanca d'où nous sommes éloignés de huit lieues à ce que disent les guides. Sur la rive gauche du ruisseau, presque en face du campement, se trouve le petit village et l'ancienne position militaire qui donnèrent à ce lieu le nom qu'il porte.

En voyant les quelques huttes qui existent encore sur la crête qui s'élève à l'est de l'arroyo, je me rappelai le triste épisode qui marqua la fin de la colonie militaire agricole fondée en 1858.

C'est là qu'eut lieu l'assassinat du comte Olivieri, de nationalité italienne, qui fut tué par ses propres soldats. Mourant de faim, maltraités par leur chef, ils formèrent un complot pour tuer le colonel Olivieri. Ils simulèrent une attaque des Indiens, s'armèrent, et au moment où M. Olivieri sortait de sa hutte, ils firent sur lui une décharge qui l'étendit sans vie sur le sol.

Quelques officiers visitèrent les ruines ; il existe encore un souterrain qui servait, dit-on, de lieu de détention. Le Dr Döring, l'un des membres de la commission scientifique, se fit descendre au fond d'une de ces excavations dont l'exploration semblait facile et exempte de tout danger, mais au bout de quelques secondes M. Döring demanda à remonter ; à peine fut-il hors du souterrain qu'il perdit connaissance. Ce puits n'a pas plus de cinq mètres de profondeur et sa largeur est de $1^{m}50$; on ne comprend donc pas comment l'air peut être vicié, à moins qu'il n'existe une couche de gaz délétère comme dans la Grotte du Chien.

Pendant la nuit le temps s'éclaircit ; le froid devient intense ; le thermomètre marque six degrés au-dessous de zéro.

La côte du Sauce Chico est habitée par différentes espèces de vipères dont quelques-unes viennent se glisser sous les tentes et sous les selles. Nous nous empressions de les tuer malgré les supplications du Dr Lorentz qui les défendait sous prétexte que c'étaient d'excellentes petites bêtes inoffensives ; mais le jugement du savant allemand ne parvint pas à nous convaincre. Cependant, durant une nuit, un de ces reptiles fut trouvé près de la tente du général qui, voulant faire plaisir au docteur, recommanda au soldat qui tenait la vipère sous son pied de ne lui faire aucun mal. On fut un peu surpris en voyant M. Lorentz caresser le reptile, puis lui embrasser la tête et enfin le glisser entre ses vêtements et le réchauffer contre sa poitrine. Il est vrai que le lendemain on présenta au docteur une vipère dite de la Croix qu'il se garda bien de caresser.

Départ de Nueva Roma

6 mai.

Nous quittons à sept heures du matin le campement en face de Nueva Roma où la colonne du commandant Winter nous a rejoints. Nous marchons au pas accéléré dans la direction S.-O., vers Salinas Chicas où nous campons à onze heures et demie. Le chemin passe sur une chaîne de côteaux peu élevés. Le sol est mou, un peu sablonneux, couvert de bons pâturages; nous campons sur la pente des côteaux qui enserrent une vallée au centre de laquelle il y a de l'eau. Ce lieu se nomme Naran-Choyqué (autruche enterrée).

La distance parcourue depuis Nueva Roma est de cinq lieues.

C'est la première étape que nous faisons sur la partie inconnue du désert, en quittant la dernière ligne de frontière militaire tracée par le Dr Alsina. Nous avons rencontré à mi-chemin quelques arbres dont le bois est bon à brûler.

On raconte un épisode caractéristique qui explique le nom donné à cet endroit. Un Indien y avait été fusillé pour insubordination, pendant une des dernières expéditions du brave colonel Villegas. Un cacique ami s'était présenté après l'exécution pour demander la tête du supplicié. On la lui donna et le corps fut enterré décapité. Quelque temps après, un soldat du colonel Villegas qui s'était égaré arriva en cet endroit pendant la nuit, conduisant un prisonnier qu'il avait fait dans un combat avec trois Indiens qui l'avaient attaqué; il en avait tué un et un autre avait pris la fuite. En reconnaissant le parage où il se trouvait il résolut d'y passer la nuit. Le froid était vif; il brûla tout le bois qu'il trouva aux environs. Le soldat se souvint de la place où l'Indien avait été enterré sans tête; il ordonna à son prisonnier de le déterrer pour augmenter leur provision de chauffage, en lui assurant que c'était une autruche. Lorsque l'Indien vit apparaître les fragments de vêtements qui lui venaient à la main, il soutint que ces restes n'avaient pas appartenu à une autruche mais bien à un être humain; cependant, comme il ne trouva pas la tête, il se déclara convaincu. Voilà ce qu'on m'a raconté.

Départ de Naran-Choyqué

7 mai.

Diane à deux heures et demie du matin. On se met en marche à quatre heures et demie en suivant un chemin un peu plus accidenté que celui de la veille; à six heures et quart on fait une petite halte en vue d'une lagune salée assez large qu'on apercevait en avant et

sur la gauche du chemin. Après une demi-heure de repos, on part en direction du S.-O. Le terrain devient de plus en plus friable, noir et sablonneux. En certains endroits, l'herbe forme d'épais tapis. Les personnes qui se connaissent en agriculture prétendent que cette terre est excellente pour la culture du blé.

Un peu plus loin, le terrain devient encore moins ferme, moins uni, jusqu'à ce qu'on rencontre des monticules de sable qui se prolongent sur une distance de deux lieues et demie, et qu'on arrive à une large vallée où se trouve la grande lagune salée de Salinas Chicas. Il y a dans cette vallée beaucoup de ruisseaux dont l'eau est très bonne.

On trouve déjà ici en grande quantité le bois à brûler si utile dans les campements. L'eau et le fourrage ne manquent pas et l'on y trouve surtout l'*alfilerillo*. Les plus hautes collines qui bornent cette vallée au sud sont très boisées. On peut dire que le sol que nous foulons ici est composé de terre vierge, c'est-à-dire de terre prête à donner les plus beaux résultats à ceux qui l'ensemenceront. Elle pourrait lutter avec celle qui aurait reçu le meilleur engrais; elle est noire et mêlée de sable.

Les charriots porteurs de bagages ont eu beaucoup de peine à franchir les dunes.

Nous avons établi le campement à onze heures du matin et sommes restés toute la journée pour faire reposer les chevaux de trait et les bêtes de somme.

La division sous les ordres du commandant Teodoro Garcia nous a rejoints à quatre heures et demie du soir.

Départ de Salinas Chicas

8 mai.

On a battu la diane à six heures. On constate la désertion de trois Indiens du 5me de cavalerie.

Le ministre a décidé qu'on partirait dans l'après-midi afin de marcher toute la nuit pour franchir le défilé de 16 lieues qu'il faut traverser jusqu'au Medano Colorado.

Nous pensions faire ici provision de sel pour tout le voyage dans la lagune que nous avions en vue et où il y en a en assez grande quantité pour en emporter des chargements, mais ce n'est pas l'époque de sa cristallisation et peut-être a-t-il été fondu par les dernières pluies.

Nous en avons ramassé cependant une petite quantité que les soldats ont pu trouver et qui a un goût excellent.

Nous nous mîmes en route à cinq heures du soir dans la direction de l'ouest, en traversant plusieurs collines de sable et un petit ruisseau à la sortie de la vallée de Salinas Chicas, sur la gauche de la lagune. En pénétrant sur la route à l'ouest du coteau, le chemin incline vers le sud et coupe un long cordon de bois peu élevé mais très touffu, ce qui rend ce chemin impraticable pour les charriots ; c'est pourquoi le général avait ordonné que tout le matériel roulant, bien escorté, prit un chemin à gauche du campement et fît un long détour sur un terrain plus découvert. A six heures il faisait déjà nuit ; nous nous arrêtâmes à la bifurcation des deux chemins où les charriots nous rejoignirent à sept heures. On se remit en marche à sept heures et demie. La route est moins obstruée par les bois qui deviennent plus rares à mesure que nous avançons. Le terrain est sablonneux, la terre est blanche et fine comme dans les *travesias*. La fraîcheur de la nuit rend la soif moins sensible. Le général ordonne qu'on marche pendant deux heures consécutives au pas redoublé et au trot, puis qu'on se repose une heure. Halte de dix à onze. La marche est reprise jusqu'à une heure du matin, et nous nous reposons sur un champ complètement ras où on ne voit que quelques caroubiers assez hauts, isolés et battus par les vents.

Tout le monde est tellement fatigué, surtout les jeunes officiers, qu'à peine le clairon a-t-il sonné la halte et le démonté, que chacun s'étend auprès de son cheval, s'enveloppe dans sa capote et ronfle. Mais on ne croirait que personne a dormi en voyant avec quelle rapidité chaque homme se relève au premier signal.

Il était près de trois heures du matin quand nous arrivâmes à Algarrobo Clavado où on dormit jusqu'à six heures. Il y a sur la droite du chemin un bas-fond plein d'eau d'excellente qualité. A une petite distance, à gauche, s'élève une colline sur laquelle on voit quelques bouquets de bois dispersés et, au milieu, sur le sentier, cinq à six grands caroubiers.

Départ d'Algarrobo Clavado

9 mai.

Diane à cinq heures, temps clair et froid. Nous partons à sept heures dans la direction de l'O.-S.-O. ; nous traversons une plaine sablonneuse et très fatigante pour la marche. A dix heures on fit une halte de 30 minutes, puis on continua en franchissant des dunes et des bas-fonds pleins d'eau, sur un terrain argileux, jusqu'à arriver au monticule le plus élevé qu'on nomme le Medano Colorado.

On trouve à son sommet des puits ou des sources d'eau potable qu'indiquent des plantes aquatiques. Nous y avons campé jusqu'à midi.

Nous avons été rejoints ici par un officier détaché des troupes de Trenque-Lauquen (commandant Villegas) qui se trouvent déjà campées sur les bords du Rio Colorado. Cet officier assure qu'il n'y a que six lieues d'ici au Colorado. Nous ne pensions pas être si près de cette rivière.

J'ai tout lieu de croire, grâce à la connaissance que je possède maintenant de la topographie de la Pampa, que le cours du Colorado remonte tellement haut vers le nord que si on partait de Carhué directement vers le S.-O., on rencontrerait peut-être le Colorado à la moitié du chemin qu'il fallait faire, suivant les cartes, pour atteindre ses rives. On comprend que plus ce grand fleuve sera rapproché des villages peuplés à l'extrémité sud de Buenos Aires, plus la région comprise entre ce fleuve et la capitale acquerra de valeur.

Départ de Medano Colorado

10 mai.

Diane à quatre heures du matin; temps clair. Nous nous mettons en route à cinq heures. Le terrain, entrecoupé de dunes, continue ainsi sur une étendue de deux lieues et demie. Nous faisons halte de sept heures et demie à neuf heures. Nous arrivons bientôt à un endroit où le sol s'abaisse tout à coup d'une douzaine de mètres. Nous descendons la côte presque à pic et nous entrons dans une plaine dont le terrain est plus résistant, d'une formation inégale, couvert en partie de petites pierres et sur lequel croît un bois rabougri et clairsemé.

De là au Rio Colorado il y a deux lieues et demie, on ne l'aperçoit pas encore parce que quelques collines cachent son cours. A onze heures du matin nous découvrons le superbe Covu-Leuvú, qui court entre sa double rangée de saules et de joncs. Un quart d'heure après nous étions campés, nous buvions de l'eau fraîche et limpide, nous avions du bois à discrétion. Les chevaux se dispersaient dans une magnifique campagne couverte d'une herbe haute et épaisse.

L'endroit où nous nous sommes arrêtés se nomme Rincon Grande, mais à proprement parler ce nom est plutôt donné au point situé vis-à-vis de nous de l'autre côté de la rivière.

Au Rio Colorado

11 mai.

Nous nous réveillons ce jour-là à quatre heures du matin. Le temps est clair et la température est douce. Le général fait dire une messe d'actions de grâces pour notre heureuse arrivée sur les rives du fameux Colorado. Cette messe est célébrée à dix heures et demie; le curé Costamagna officie.

A midi il plut un peu et le ciel resta nuageux pendant toute la journée.

12 mai.

Diane à six heures. Temps clair, plus tard il s'éleva un fort vent d'ouest; quelques-uns d'entre nous se baignèrent dans le fleuve quoique l'eau fut excessivement froide. Malgré la limpidité des eaux qui coulent sur un fond de sable, il y a danger à trop s'éloigner du bord : dès qu'on a de l'eau jusqu'à la ceinture, on se sent entraîné par le courant qui n'est pas visible à la surface. Dans la plupart des endroits, la couleur foncée du sable attire l'attention. Au premier examen on y reconnaît un fort mélange de fer titannique ; nous avons recueilli quelques poignées de ce sable, et au moyen d'un aimant nous en avons extrait le métal. La quantité de sable pur qui restait après l'opération pouvait à peine être évaluée à dix pour cent.

Comme le fer titannique indique toujours la présence de l'or dans les sables où il se rencontre, cette observation, appuyée par les membres de la commission scientifique, éveilla dans l'esprit de quelques-uns d'entre nous un enthousiasme indescriptible, enthousiasme qu'on plaisanta pendant les heures passées autour du feu, car malgré tous les indices, personne ne découvrit la moindre parcelle d'or. Moi qui, je l'avoue, fut le malheureux propagateur de cette découverte, je n'ai pas perdu l'espoir d'entendre dire un jour qu'on a trouvé une mine d'or sur les bords du Rio Colorado, plus particulièrement entre sa source et Pichi-Mahuida.

L'ordre du jour suivant a été communiqué aujourd'hui, ainsi que la note à laquelle il se rapporte :

Ministre de la guerre
en campagne.

Campement du Rio Colorado, 12 mai 1879.

Ordre du jour

Les troupes de la division sont prévenues que la correspondance peut être déposée à n'importe quelle heure, au secrétariat de S. E.

pour être expédiée chaque fois que l'occasion se présentera. L'arrivée de chaque courrier apportant les lettres pour la division sera annoncée par la diane.

Par ordre de S. E :

MANUEL J. OLASCOAGA,
Secrétaire.

Secrétariat du Ministre de la Guerre
en campagne.

A M. le colonel Rufino Victorica,
Bahia Blanca.

S. E. le Ministre de la Guerre en campagne m'enjoint de vous dire qu'il est nécessaire que vous organisiez le plus promptement possible un service d'estafettes entre Bahia Blanca et Patagones, afin de transporter la correspondance de l'armée expéditionnaire.

Vous êtes autorisé à cet effet à vous entendre avec un homme de confiance qui fera un voyage par semaine, à partir du 1er juin prochain.

Recevez, etc.

MANUEL J. OLASCOAGA,
Secrétaire.

---

13 mai.

Diane à quatre heures. Temps très clair. On a levé le camp à huit heures et quart et nous remontons le fleuve. On fait la route au trot depuis le départ jusqu'à dix heures et demie, heure à laquelle nous arrivons en face du gué qu'on avait précédemment exploré.

Sur une petite hauteur de la côte, à la droite du chemin qui conduit au gué, le ministre a fait placer un poteau en saule surmonté d'un écriteau sur lequel on lit : « Gué Alsina. » C'est de là que S. E., placée à la tête de son Etat-Major, assiste au défilé des troupes qui traversent le fleuve.

La largeur du Colorado en cet endroit est de 400 mètres environ, sa profondeur est de 75 centimètres sur une distance de 50 mètres, ensuite, sur un parcours de 300 mètres, l'eau arrive toujours à la hauteur de la selle et ce n'est qu'en approchant de la rive opposée que les chevaux sont obligés de nager.

Le terrain sur la rive sud est plus régulier que sur la rive nord ; les bords du fleuve sont plantés de saules assez éloignés les uns des autres et peu élevés, quoiqu'ils dominent cependant les joncs épais qui entourent leurs troncs.

Le Rio Colorado a été franchi sans accident; nous avons continué à marcher en le remontant jusqu'à onze heures et demie; alors nous avons campé sur un terrain qui nous a fourni du bois de chauffage et des pâturages pour nos chevaux.

Le général en chef fit communiquer aux troupes les instructions suivantes :

Ministre de la guerre
en campagne.

Campement au sud du Colorado,
Gué Alsina, 13 mai 1879.

ORDRE DU JOUR

La première division de l'armée expéditionnaire est organisée comme suit :

1° Les troupes de Trenque-Lauquen, Puan et fort Argentino seront divisées en brigades; celles qui sont aux ordres directs du colonel Conrado E. Villegas formeront la première brigade, celles que commande le lieutenant-colonel Teodoro Garcia formeront la 2me brigade et la 3me sera composée des troupes commandées par le lieutenant-colonel Lorenzo Winter.

2° Le colonel Conrado E. Villegas, tout en conservant le commandement de sa brigade, est nommé chef de l'Etat-Major de la division.

3° Sont reconnus comme adjudants d'Etat-Major, le lieutenant-colonel Dionisio Alvarez et les chefs de bataillon Luis Fabregas et Floro Vega.

ROCA.

Ministre de la guerre
en campagne.

Campement au sud du Colorado,
Gué Alsina, 13 mai 1879.

ORDRE DU JOUR

Il est absolument défendu d'aller au galop pendant les étapes et dans les campements; toute personne de l'armée, quel que soit son grade ou son titre, qui enfreindra cette disposition sera sévèrement punie.

Les officiers supérieurs, les adjudants et les militaires en service ou dans l'exécution d'une mission urgente sont seuls exceptés de cette mesure.

ROCA.

---

14 mai.

Diane à six heures.Le beau temps continue.Nous sommes toujours campés au même endroit. Le fourrage est bon et le bois à brûler est abondant. La plaine est belle et couverte d'une végétation vigoureuse. Quelques collines peu élevées se dessinent dans le sud. Cette perspective est peut-être due à l'effet d'optique que produit, de ce côté, la montée graduelle du terrain.

On a calculé d'ici la latitude du gué Alsina et fait une série d'observations. Ce gué se trouve par 32° 17' 20". Le thermomètre a marqué pendant la nuit 4° au dessous de zéro ; cette température contribue à entretenir les bonnes relations autour du feu qu'on ne quitte qu'avec regret.

Le courant de la rivière est, ici, de 2,500 mètres par heure.

L'inclinaison de la boussole a été de 24 degrés et demi. C'est énorme, mais on doit attribuer ce phénomène aux sables de la rivière dont j'ai fait mention plus haut. On peut presque dire que la rivière coule ici sur un lit de fer. En dehors de cette influence magnétique qui explique le phénomène de la boussole, je me permets, quoique je n'aie pas consulté messieurs de la Faculté, de recommander ces eaux qui sont nécessairement ferrugineuses.

On trouvera difficilement des eaux plus salutaires que celles du Colorado ; on conseille aux personnes faibles et qui ont besoin de dépuratifs de faire usage d'eaux ferrugineuses ; celles du Colorado remplissent toutes les conditions requises.

Quand ces rives seront habitées, on ne s'étonnera pas de voir les populations acquérir un degré de force extraordinaire qu'elles devront à l'usage de ces eaux fortifiantes.

Et, à l'appui de ce que j'avance, je signalerai cette circonstance (est-ce le fait du hasard, est-ce grâce aux eaux du Colorado), qu'aucun malade n'a été signalé au rapport depuis quatre jours.

En parlant des eaux et du lit du Rio Colorado, il me vient à l'esprit une autre observation, que j'ai à faire sur le nom qu'on lui a donné. L'aspect de ce fleuve ne justifie en rien cette dénomination de *rouge*. Ses eaux sont cristallines et ses bords sont toujours verdoyants. On pourrait croire que le sable de son lit essentiellement ferrugineux a la couleur rouge de l'oxyde de fer ; ce n'est pas exact, parce que la conbinaison invariable qu'on y remarque révèle la présence du fer et du titane, dont la nuance est toujours d'un brun foncé. En outre, les Indiens disent : Covu-Leuvu, ce qui ne signifie pas : «fleuve rouge», mais «fleuve chaud» et je crois plutôt à l'application de ce dernier qualificatif, parce que les eaux qui roulent sur un lit de sable magnétique et sillonnent un terrain de formation calcaire, dit-on, peuvent être chaudes, surtout vers le nord. Je m'en rapporte d'ailleurs à ce

que je sais sur la précision graphique avec laquelle les Indiens désignent les accidents et les particularités de la topographie de leur territoire.

Cette erreur de nom produit d'autres erreurs plus graves. En entendant donner improprement à ce fleuve le nom de rouge, on a fini par croire que son lit est formé de marne pure, que ses eaux sont troubles, qu'il traverse une contrée stérile et désolée; on se figure un paysage peint à l'ocre rouge, sans la moindre teinte verte.

M. Martin de Moussy, en parlant du Colorado a dit: « Il parait que les terres qui bordent ses rives sont *très arides* et que ce sont généralement des salines.Son nom, comme celui du Bermejo, lui vient de l'*argile rouge qui colore ses eaux.* » Ainsi voilà comment on a répandu des erreurs sur nos territoires inconnus. M. de Moussy ajoute pour donner plus d'autorité à son appréciation sur le territoire baigné par le Colorado : « ...comme nous avons pu personnellement le vérifier dans la Pampa, *un peu plus au nord.* » Par ce *un peu plus au nord*, on entend la bagatelle de cent lieues, c'est-à-dire le chemin du Rosario à Mendoza, route la plus rapprochée du Colorado que M. de Moussy ait suivie. Darwin a parlé de la Pampa pour avoir été de Patagones à Bahia Blanca; c'est comme si l'on parlait de Buenos Aires pour avoir traversé la province de Jujuy. La route de Darwin n'est qu'une sablonnière, sans eau, sans végétation, comme le chemin de la Pampa qui a servi de thème aux raisonnements de M. de Moussy et autres poètes; il n'offre à la vue qu'une plaine infinie, sans arbres et sans le moindre accident de terrain à l'horizon. Ils ont écrit à l'aventure, en puisant à ces seules sources.

Mais combien est différent ce grand territoire pampéen que nous traversons aujourd'hui, à en juger par ce que je vois en ce moment; combien ce majestueux Colorado — dont les eaux transparentes laissent apercevoir ici leur lit de sable brillant, tandis que plus loin elles reflètent la verte et fraiche couleur des saules, unie à l'azur du ciel— est loin de ressembler à ce torrent qu'on s'est plu à nous dépeindre!...

Tout avait bien marché jusqu'à présent, lorsqu'on est obligé de songer à une triste éventualité que nous pensions éviter quoique les corps expéditionnaires n'aient jamais pu jusqu'ici s'y soustraire.

Nous sommes menacés de souffrir de la faim!

Le fournisseur devrait nous avoir rejoints ici avec les animaux nécessaires pour continuer notre route jusqu'à Choele-Choel. Ce fait prouve que le gouvernement ne doit pas confier la manutention des troupes à des adjudicataires particuliers dont les ressources et les moyens d'action peuvent être insuffisants ou leur faire défaut par un motif quelconque; à quelles graves conséquences cela peut entraîner

dans une opération semblable à celle que nous exécutons. Quoique puisse prévoir un général, il sera toujours exposé, par un pareil système d'approvisionnement, à se voir retenu au milieu du chemin par l'arrêt d'un rouage qui se meut en dehors de sa propre administration. Le général Roca cherche à vaincre ces difficultés en envoyant à Patagones, à franc étrier, une estafette qui porte la note suivante :

Ministre de la guerre
en campagne.

Campement sur la rive sud du Colorado, 14 mai 1879.

A M. le gouvernenr de Patagones, colonel Alvaro Barros.

Je me trouve ici sans viande suffisante pour la subsistance de la troupe et j'ai besoin de continuer jusqu'à Choele-Choel où j'arriverai en sacrifiant les bœufs et autres animaux de trait et de transport. Il est indispensable que vous me fassiez parvenir à Choele-Choel (où je me trouverai au plus tard le 27 ou le 28 courant) 300 bœufs et et autant de moutons dont j'aurai absolument besoin, car je calcule qu'en arrivant à l'île nous aurons épuisé nos dernières ressources en vivres.

J'espère que vous comprendrez la gravité de notre situation, due à l'insuffisance des moyens dont dispose le fournisseur, ce qui a retardé l'envoi des animaux qui devaient nous être livrés ici. Je suis convaincu que vous mettrez en jeu toutes les ressources dont vous pouvez disposer pour former dans le plus bref délai ce troupeau de bœufs et de moutons que je compte trouver à Choele-Choel.Je vous autorise à cet effet à traiter aux prix qu'on vous demandera et au besoin à réquisitionner ces animaux et ne rien négliger pour les faire conduire à Choele-Choel sans le moindre retard.

Je vous recommande aussi de prendre des mesures pour que je reçoive à Choele-Choel l'équipement et le chargement de maïs et de son qu'apporte la *Cabo de Hornos* que vous attendez d'ici à quelques jours dans le port de Patagones. Vous êtes également autorisé à traiter pour les charriots et les charrettes qui devront transporter le plus rapidement possible ces fournitures indispensables.

JULIO A. ROCA.

---

15 mai.

On a battu la diane à quatre heures du matin. Nous laissons un détachement sur ce point pour protéger les communications et nous nous mettons en marche à sept heures en remontant le cours du

fleuve. A une lieue environ du point de départ, nous trouvons un terrain mou qui rend la marche pénible. Nous avions sur notre gauche une suite de collines peu élevées. Nous obliquons bientôt un peu vers le sud et suivons une large et belle vallée traversée par de nombreux sentiers tracés par les Indiens qui l'habitaient. Le sol est légèrement incliné, le terrain est ferme et nous traversons des champs touffus ; le bois abonde et les troupes ne pourraient être vues par un observateur qui se trouverait sur la rive nord du Colorado. Combien de fois, grâce à la topographie du terrain, les Indiens n'ont-ils pas disparu aux yeux de ceux qui les poursuivaient de ce côté. Nous faisons halte à neuf heures et demie. Nous nous mettons de nouveau en marche à dix heures et demie et nous nous rapprochons du fleuve pour camper à midi dans un lieu planté de joncs et en face d'une grande île.

Nous avons fait huit lieues depuis que nous avons quitté le gué Alsina.

Départ de l'Ile

16 mai.

Diane à cinq heures. Beau temps. Nous prenons la direction de l'ouest. Plaine presque plate, sans arbres, sol mou. On s'arrête un instant à dix heures puis on se remet bientôt en route jusqu'à midi, heure à laquelle on campe près d'une dune de sable haute de 40 mètres ; on lui donne le nom de Medano Redondo. Du sommet de cette dune on a un très beau point de vue, le regard s'étend assez loin sur une plaine unie et verdoyante bordée par la rive sud du fleuve. Celle du nord cache un peu l'horizon par des coteaux ou plutôt des côtes de 50 mètres de hauteur qui se prolongent de l'est à l'ouest en imitant la coupe verticale d'un escalier dont les marches se succèderaient de demi-lieue en demi-lieue. Le terrain est couvert de petits arbustes. Les chevaux ont de quoi paître.

Nous avons avancé de cinq lieues.

Le commandant Francisco Leyria est parti aujourd'hui pour remplir une mission que lui a confiée le Ministre afin de hâter autant que possible l'envoi des bestiaux pour l'alimentation des troupes.

Cette mission est indiquée dans le document ci-joint :

Campement sur la rive sud du Rio Colorado, 15 mai 1879.

Le commandant Francisco Leyria, porteur d'une mission urgente du Ministre de la guerre en campagne, part pour Patagones afin d'ac-

tiver l'achat et l'envoi des vivres nécessaires à l'alimentation de la première division d'opérations en marche pour occuper Choele-Choel. Cet officier est autorisé par S. E. à acheter toute espèce de vivres et à faire les dépenses que réclame leur transport ; il en délivrera, à cet effet, des reçus au nom du gouvernement et signera les engagements qu'il jugera nécessaires ; les premiers seront payés à présentation et les seconds seront reconnus par le quartier-général.

Vu l'importance et l'urgence de la mission qu'il confie au commandant Leyria, le Ministre de la guerre insiste pour qu'on fasse plein crédit à cet officier et qu'on lui prête l'aide qu'il réclamera pour qu'il puisse agir le plus promptement et le mieux possible.

Par ordre de S. E. :

MANUEL J. OLASCOAGA,
Secrétaire.

Vu et approuvé,
ROCA.

DÉPART DE MEDANO REDONDO

17 mai.

Diane à cinq heures. Temps nuageux. Nous partons à sept heures dans la direction de l'ouest. Le terrain devient plus dur et plus rocailleux, des arbustes épineux commencent à obstruer la route. A deux lieues de Medano Redondo nous trouvons une grande prairie dont l'herbe est épaisse et d'excellente qualité. Le terrain s'élève de plus en plus et à une demi-lieue plus loin le bois d'arbustes épineux devient tellement touffu qu'on peut à peine s'y frayer un passage. A dix heures et demie nous sommes arrêtés du côté du fleuve par l'épaisseur du bois et par de hautes collines qui nous enferment sur la gauche. Une compagnie de sapeurs improvisés travaille activement à nous ouvrir un chemin.

On a nommé ce lieu la Picada.

Distance parcourue, trois lieues.

DÉPART DE LA PICADA

18 mai.

Diane à six heures. Temps nuageux avec menaces de pluie. On part à sept heures et demie dans la direction du N.-O. en suivant toujours à peu près le cours du Colorado. La plaine reparaît avec ses arbres bas et espacés.

A deux lieues environ du point de départ, nous trouvons sur la droite du chemin un arbre haut et solitaire qui attire l'attention et éveille la curiosité par l'espèce de fruits ou de boutons de différentes grosseurs et de couleurs variées dont ses branches sont littéralement couvertes. Mais en nous approchant de cet arbre et en touchant ses fruits, nous nous apercevons que les prétendus fruits ne sont que de petits paquets de chiffons de toute sorte, dans lesquels on a enveloppé une ou deux petites pierres de la grosseur d'un pois.

— Que cela peut-il signifier ! s'écrie un de nos savants naturalistes, en nous montrant une branche qu'il avait coupée et sur laquelle il y avait plus de cent petits paquets.

— Cet arbre est un cochim-guelo, répondit un sergent élevé dans la Pampa.

Le savant allonge le cou et ouvre démesurément la bouche.

Voici l'explication de la réponse du sergent :

Suivant la croyance indienne, un arbre de ce genre (c'était un caroubier sec), dans la position où il se trouve, isolé, desséché et sur le bord d'un chemin, n'est pas une chose naturelle ; il y a là un mystère. Il n'a pu pousser tout seul et doit être hanté par des esprits (*huecúe*) ou par le diable en personne (*gualicho*).

Dans la religion pampa ou *mapuche*, il n'y a ni dieu ni esprit du bien ; toutes ses divinités mythologiques sont de purs démons, plus ou moins bons diables, suivant les circonstances et la peine que prennent les croyants pour se les rendre favorables. C'est un Olympe.

Olympe ?.... le mot n'est pas juste, les divinités indiennes n'en ont point ; on ne leur suppose pas une demeure étincelante qu'ils habitent ensemble dans la plus grande félicité et où ils attendent les justes de la terre ; ils sont nomades comme leurs adorateurs, ce sont des dieux champêtres ou sauvages qui envahissent peut-être aussi les frontières et les fermes de l'Olympe chrétien. Ce sont des dieux qui ne possèdent rien et vivent dans les volcans, dans les grands bois, dans les marais, tournant dans les airs ou se mêlant aux réunions, rôdant autour des habitations et, comme dans le présent cas, autour des vieux arbres au bord des chemins fréquentés, dans l'intention de faire du mal au passant (comme s'ils étaient des agents de police), lui jouer quelque tour pendable, une mauvaise farce ; lui faire perdre un éperon, oublier sa blague à tabac ou être la cause que son cheval se fatigue.

Tel est le sens des mots *cochim-guelo* qu'on peut traduire par : « Il y a ici un diable prêt à faire du mal. »

Voilà pourquoi un Indien ne se permet pas de passer sans faire au démon qui demeure là une démonstration d'amitié et lui donner des témoignages de respect.

Cette démonstration consiste à lui adresser mentalement une prière et à lui laisser, en guise de souvenir, les *petites pierres* enveloppées de la sorte. Il faut noter que le morceau de chiffon dans lequel on les place est déchiré du vêtement même du donateur. Aussi le *chamal* ou le *poncho* de l'Indien indiquent-ils le nombre de fois qu'il a passé devant le *cochim-guelo*.

Nous campons à quatre heures et demie dans un lieu nommé Las Barrancas, toujours sur le bord du fleuve. Bonne herbe, bois en abondance.

Chemin parcouru : huit lieues.

Le général en chef fait partir en avant le lieutenant-colonel Fotheringham qui remontera le Colorado pour choisir les points les mieux situés pour le campement. Le lieutenant Marcos Sastre l'accompagne avec un petit détachement de troupes.

Départ de las Barrancas

19 mai.

Diane à six heures. Temps sombre avec vent d'ouest. Nous nous mettons en route à midi et nous traversons une plaine unie dont le terrain est mou ; nous trouvons quelques herbes et ça et là de petits arbres. Nous campons à quatre heures et demie sur le bord du fleuve. Nous avons de bon fourrage pour les chevaux et du bois de chauffage en quantité suffisante. Les collines ou les berges de la rive nord affectent encore plus, ici, la forme de marches d'escalier dont j'ai parlé ; aussi a-t-on donné à cet endroit le nom de La Escalera.

Nous avons fait cinq lieues.

Départ de la Escalera

20 mai.

Diane à six heures. Temps nuageux. Départ à sept heures et demie ; nous traversons une plaine semblable à celle que nous avons parcourue la veille.

Nous faisons halte à dix heures en face d'une espèce de borne de pierre qu'on aperçoit sur une des plus hautes collines de la rive nord du Colorado.

Ce point se nomme *Calquinloo* (dune de l'aigle) où aboutit un chemin qui vient directement de Nueva Roma; d'autres routes par-

tant de Salinas Grandes et d'autres points de la Pampa passent devant cette dune.

La borne a été placée sur ce monticule de sable par le commandant Winter lors de sa dernière expédition sur la rive nord du fleuve.

Après une heure de repos, nous nous remettons en marche toujours avec le mauvais temps, et un fort vent d'ouest nous fouette le visage et rend notre marche difficile. Nous retrouvons des bois épineux qui obstruent de nouveau notre marche complétement arrêtée près de la rive par une berge élevée. On dut faire une trouée de près de vingt mètres pour entrer dans le bassin du fleuve qui forme une large vallée s'étendant au nord. On aperçoit dans cette direction de hautes collines et des bois d'où arrive en serpentant le majestueux Covu-Leuvu coulant vers le sud jusqu'à la berge qui nous barre le passage ; il reprend son cours vers le S.-E.

Le général en chef a dirigé en personne les travaux exécutés pour couper la berge.

Après avoir franchi quelques ondulations du terrain qui semble déjà moins uni à l'approche de la montagne de Pichi-Mahuida, nous campons à une heure dans un demi-cercle formé par le fleuve qui fait un détour au nord, puis se replie aussitôt. Nous trouvons ici (comme dans tous nos campements d'ailleurs depuis que nous suivons les bords du Colorado), de bons pâturages, du bois en abondance et de l'eau excellente.

Nous apercevons beaucoup de fumée sur la rive nord du fleuve. Je n'ai pas dit que par ordre du général en chef un piquet d'éclaireurs, sous les ordres de l'intelligent officier indigène Pichi-Huinca (le petit chrétien), marche parallèlement à nous ; ces colonnes de fumée nous indiquent le campement de Pichi-Huinca.

La petite étape d'aujourd'hui n'a été que de cinq lieues et demie, savoir : deux lieues et demie jusqu'à Calquinloo, trois lieues jusqu'à l'endroit où nous campons et que nous nommons La Tormenta, en souvenir de l'orage qui nous a asaillis.

Départ de la Tormenta

21 mai.

Diane à six heures. La pluie continue. Nous partons à huit heures, après qu'elle a cessé, mais le mauvais temps dure toujours. A 11 heures nous passons près des anciens campements de Catriel situés à notre gauche sur un terrain défoncé et sillonné par des ravins.

Nous continuons notre marche pendant deux heures et nous

dressons nos tentes à Abra de Catriel où nous rencontrons l'un des plus beaux terrains que nous ayons trouvés sur ces rives.

On comprend facilement avec quelle facilité une tribu peut se transporter d'un point à un autre et quel accroissement elle doit prendre, en vivant ainsi avec ses chevaux et ses troupeaux au milieu de pareils champs. L'emplacement où était le camp de Catriel forme une gorge perpendiculaire au fleuve littéralement tapissée des plus beaux pâturages formés en grande partie de luzerne et de trèfle. Une colline dont le plateau est large et couvert d'arbustes pouvant fournir du bois à mille familles pendant mille ans, couvre cette gorge de son ombre et se prolonge assez loin vers l'ouest. Ce qu'on nomme Abra de Catriel est un terrain large d'une étendue assez considérable borné au sud par des collines, au nord par le Colorado et où l'on peut élever plusieurs milliers de vaches et nourrir bon nombre de chevaux assez vigoureux pour faire des invasions à une grande distance.

Nous avons fait quatre lieues.

Départ de l'Abra de Catriel

22 mai.

Diane à six heures. Beau temps. Nous nous mettons en route à sept heures. Le chemin suit les collines qu'il gravit par moments pour redescendre ensuite et rejoindre la plaine encombrée de bois épineux de peu de hauteur. Beaucoup de caroubiers et d'autres arbres chargés d'épines où restent accrochés des lambeaux de pantalons, de ponchos et de galons, après le passage de la colonne expéditionnaire.

A dix heures nous franchissons la montagne de Pichi-Mahuida (petite montagne). Les crêtes granitiques qui se dressent en cet endroit et prennent le nom précité sont situées sur la rive nord du fleuve, mais la montagne s'abaisse un peu pour lui livrer passage et se relève du côté sud où elle parait se prolonger au-delà de la limite des explorations faites jusqu'à ce jour.

Cette montagne présente un caractère essentiellement minéral ; des filons de quartz blanc et jaune se croisent en divers sens. On y voit aussi des éclats d'un aspect ferrugineux. Le sol est couvert de pierres de différentes couleurs, de cailloux granitiques tranchants qu'on dirait être des fragments produits par un cataclysme récent ; j'ai cru voir également dans quelques-uns des ravins que nous avons traversés des traces de formation calcaire.

Je peux dire que cette montagne est très longue quoiqu'elle ne

figure pas encore sur nos cartes de la Pampa qui contiennent beaucoup d'erreurs. Je crois qu'elle se prolonge dans la direction nord, comme plusieurs autres collines qui sont déjà connues.

En marchant au nord de Pichi-Mahuida, on rencontre bientôt la montagne de Lihue Calel un peu à l'ouest ; on trouve aussi, plus loin et à l'ouest, une autre petite montagne qui se nomme également Pichi-Mahuida, puis, plus loin encore, Limen-Mahuida. Ensuite on observe le Cerro Varela et la montagne de la Punta de San Luis qui empêchent les rios Desaguadero, Tunuyan, Diamante, Atuel et Chadi-Leuvu de continuer leur course vers l'est. Cette ligne qui, sous le même méridien et un parcours de 150 lieues, retient les eaux de cinq grandes rivières, ne peut être qu'une chaine de montagnes partant de la Sierra de San Luis, atteignant Pichi-Mahuida et se prolongeant dans le sud jusqu'à une distance encore inconnue.

Le Colorado seul franchit cette barre naturelle. Je fais connaitre cette théorie pour que les explorateurs qui visiteront plus tard ces parages en prennent note et étudient avec soin cette partie de territoire encore inexplorée.

Nous continuons notre marche dans cette région montueuse et criblée de ravins jusqu'à trois heures et demie, heure à laquelle nous faisons halte et établissons notre campement pour la nuit.

Distance parcourue, sept lieues.

Départ de Pichi-Mahuida

23 mai.

Diane à cinq heures. Temps très beau, mais très froid. Nous partons à six heures et demie. Le terrain est moins résistant, mais toujours inégal et montueux. Nous observons, lorsque nous pouvons voir le fleuve, que son lit est constamment de pierre ; tantôt son cours se change en torrent, tantôt il s'arrête et forme des remous et les eaux tombent plus loin à deux et trois mètres de leur niveau. Le Colorado lutte contre l'arête de la Cordillère qu'il traverse de temps à autre.

Lorsque nous ne pouvons pas voir le fleuve, nous entendons le bruit produit par la chute de ses eaux.

On a souvent parlé de la navigation du rio Colorado ; je crois sa navigation possible depuis son embouchure jusqu'à Pichi-Mahuida ; sur tout ce parcours les eaux sont tranquilles, profondes et le fleuve est sans écueils. Mais je crois qu'on ne peut naviguer à partir de Pichi-Mahuida.

On voit les services que peut rendre ce fleuve. Les nombreuses

chutes d'eau qu'il forme en traversant cette grande élévation de terrain peuvent servir à l'irrigation de mille lieues de prairies au sud et au nord.

Le Colorado est un grand fleuve qui ressemble à ces immenses fortunes qui doivent être réparties entre de très nombreux créanciers. De forts navires peuvent naviguer sur une partie de son parcours, mais sa mission consiste également à baigner 8,000 lieues de terres qui, plus tard, contribueront puissamment à la richesse de la République Argentine.

Il nous arrive un courrier porteur d'une dépêche pour le général. Cette dépêche est adressée par le capitaine Daza, l'officier qui fut détaché sur Puan pour reconnaître le gué de Mullilin sur le Colorado près de Choyque-Mahuida, et explorer, si cela est possible, la route de Choele-Choel.

Voici le rapport de cet officier :

Rio Colorado, gué de Mullilin, 23 mai 1879.

A S. E. le Ministre de la guerre en campagne, général Julio A. Roca.

J'ai l'honneur de communiquer à V. E. l'itinéraire que j'ai suivi, ainsi que les reconnaissances que j'ai faites et les incidents qui se sont produits depuis le 1er mai jusqu'à ce jour.

J'ai atteint Mullilin le 13, après avoir suivi la route que vous connaissez depuis Puan jusqu'à Hucal Grande. Là j'ai pris le chemin qui va presque en ligne droite à l'ouest, dans la direction de Reumecó Grande, distant de huit lieues et où j'arrivai le 6 à onze heures du matin. Toute cette étape a été faite sur un terrain crevassé, en suivant un grand bas-fond et en passant entre lui et le cours d'eau connu sous le nom de Hucal-Chico. Lagune d'eau pluviale, bon pâturage.

J'envoyai à la découverte. Au moment d'arriver, le piquet d'éclaireurs ramena deux Indiens pris dans des champs de citrouilles et de melons. Ils déclarèrent que quelques Indiens étaient restés avec leurs familles à dix ou douze lieues au S.-O., près du cours d'eau nommé Cochea.

On trouve à cinq lieues de Reumecó, un peu à l'ouest du chemin de Quenehuin, près de Cochea, un cours d'eau nommé Tulufche, vers lequel je me dirigeai le 7, à huit heures du matin. J'avais suivi un sentier tout tracé ; arrivé à mi-chemin je m'aperçus de l'absence du soldat Masson du 1er régiment ; j'envoyai un détachement qui battit la plaine jusqu'à Reumecó. J'attendis le retour de ces hommes.

Le soldat Masson ne fut pas retrouvé; je suppose qu'il est retourné à Puan.

Je campai à Tulufche. Le 8 de bon matin, je pris quinze hommes et me dirigeai sur les tentes dont on m'avait parlé. Après trois heures de marche pénible à travers bois, je surpris les Indiens que je battis complètement. Ils ont eu onze morts ; je leur ai fait un prisonnier, capturé 18 individus de chusma et délivré 4 captifs. Je leur ai pris aussi plusieurs chevaux et juments. Il m'a été impossible, Monsieur le Ministre, d'éviter la mort de ces Indiens, parce qu'ils ont fait usage de leurs armes. J'ai rejoint le reste de mon détachement à quatre heures du soir.

Tulufche n'a rien d'important; c'est une petite lagune d'eau de pluie, entourée de bois; les pâturages ne sont pas abondants.

Cochea est un point sans valeur, le terrain est couvert de bois épais, l'eau y est rare ainsi que l'herbe.

L'Indien qui nous servait de guide, ainsi que les captifs, disent qu'à Curaco (1), près de ce gué, il y avait plus de cent Indiens qui soignaient leurs chevaux pour tenter un mauvais coup. Les Indiens Ranqueles sont également en train de se réunir à Chadi-Leuvu.

Je me remis en marche le 9, dans la direction S.-E. pour Quenehuin qui se trouve à une distance de six lieues et où je campais à une heure. Je partis le 10 à six heures du matin pour Cuchillaco, où j'arrivai à deux heures de l'après-midi.

Le 11, à une heure du matin, trois des nouvelles recrues s'échappèrent à la faveur de la nuit et de l'épaisseur des bois. Ils s'enfuirent à pied et n'emportant que leurs revolvers.

J'envoyai à l'aube un petit détachement avec un officier qui suivit la piste des fugitifs pendant six lieues, dans la direction du défilé ; mais il perdit leur trace dans les ajoncs ; ces malheureux courent à une mort certaine, ils mourront sans doute de faim ou de soif.

J'abrégeai le 12 l'étape entre ce point et le Colorado. J'arrivai le 13 à quatre heures du soir au gué Mullilin et je vis qu'on ne pouvait le traverser qu'à la nage.

Le 14, pendant que j'étais occupé à faire passer quelques nageurs de l'autre côté du fleuve, la vedette avisa qu'un groupe de cavaliers s'avançait vers les troupes de chevaux le long de la rive et en remontant le Colorado. Je fis monter les chevaux à poil par une partie de mes hommes et je les envoyai avec les adjudants Acevedo et Ferreyra à la rencontre des cavaliers qui venaient d'être signalés, pendant que je faisais seller les autres chevaux et que le restant des troupes se disposait à partir.

(1) Curaco est un affluent du Colorado, il s'y jette près de ce gué, il court au S.-E.

C'étaient des Indiens maraudeurs, au nombre d'environ 50. Attaqués avec vigueur, ils tentèrent d'abord de nous enlever les chevaux, mais ils furent bientôt mis en complète déroute. Nous les poursuivimes pendant plus de cinq lieues du côté de Cuchillaco et Leucalel. Nous en tuâmes deux, et trois autres tombèrent en notre pouvoir ; nous avons pris 50 chevaux dont plusieurs étaient sellés.

Les officiers dont je viens de citer les noms et les soldats qu'ils commandaient se sont conduits avec beaucoup de bravoure.

Du 15 au 22, nous avons remonté le fleuve, en ne faisant que de petites étapes pour remettre en état nos chevaux quelque peu fatigués de l'escarmouche du 14. Nous cherchions aussi le passage du Colorado en même temps que nous nous occupions de découvrir la route qui mène à Choele-Choel, sur l'autre rive du fleuve.

Nous marchâmes ainsi jusque dans les environs de Choyque-Mahuida (1).

J'ai découvert plusieurs gués d'une profondeur de 6 à 9 pieds, mais chaque jour l'eau diminue peu à peu et dans deux semaines tous les gués seront praticables.

Je n'ai pas pu trouver de guide pour nous indiquer la route de Choele-Choel ; j'ai fait inspecter minutieusement, depuis le fleuve, le chemin de Cuchillaco à Choyque-Mahuida (dix heures environ). On trouve sur les deux rives des chemins qui ont été très fréquentés par le bétail et par les charrettes, mais ils sont en partie très mauvais et obstrués par des bois de l'autre côté de Choyque-Mahuida, le long de la rivière. L'Indien prisonnier que nous avons pris pour guide dit que l'un de ces chemins se bifurque avec celui qui vient de Leucalel et qui passe à huit ou dix lieues à l'ouest de Choyque-Mahuida ; de là il traverse le Rio Negro à l'endroit nommé Manzanas ; on y arrive en une journée au grand trot, et de là on peut côtoyer le fleuve jusqu'aux Andes.

Je ne poussai pas plus loin pour ne pas excéder le temps qui m'a été fixé et parce qu'en outre Choyque-Mahuida, par rapport à Choele-Choel, est presque droit au nord. Cela coïncide avec ce que dit l'Indien : que de Manzanas à Choele-Choel il faut employer deux jours et demi en marchant au trot et en remontant le fleuve. L'Indien prisonnier me garantit l'exactitude de ces renseignements. Il ajoute encore que c'est dans ce parage que les deux fleuves se rapprochent le plus et que c'est de ce côté S.-E. ou plutôt depuis Choele-Choel que les Indiens ont l'habitude de voyager.

(1) Choyque Mahuida est à deux heures environ au nord du fleuve ; c'est le pic le plus élevé.

Les bois jusqu'à cette hauteur sont en général les mêmes. Les pâturages sont généralement bons sur les bords du fleuve.

L'Indien déclare qu'il y a, depuis Choele-Choel jusqu'aux Andes, des endroits couverts de gras pâturages.

José S. Daza.

N. B. Ayant traversé le fleuve à la nage et n'ayant pas le temps de copier ce rapport, je me permets de le remettre tel quel à V. E pour ne pas retenir l'estafette qui part à l'instant.

En poursuivant notre route nous nous sommes rapprochés du fleuve. Nous voyons s'élever de ce côté une colonne de fumée. En laissant les ravins sur notre gauche, nous pénétrons dans le fond de la vallée où nous trouvons une plaine unie traversée par des ruisseaux bordés de gras pâturages.

Nous arrivons à onze heures au gué Mullilin (1).

Nous y trouvons le capitaine Daza et nous assistons au passage du fleuve par les prisonniers et les captifs ; il se trouvait parmi eux un jeune garçon à la figure blanche qui avait été pris à Patagones quelques jours avant.

En quittant les environs de Pichi-Mahuida, nous avons aperçu, du côté de l'ouest, une capricieuse découpure au reflet d'azur, qui ferme l'horizon : ce sont trois petits monts séparés entre eux par un faible intervalle ; le plus bas se trouve à droite et celui du milieu, qui est le plus élevé et de forme circulaire, se relie à celui de gauche par une pente douce dont le profil dentelé ressemble à la tête d'un oiseau immense dont le cou serait très allongé. Cela fait penser à une gigantesque autruche couchée au milieu de la plaine, dans la position que ces animaux ont l'habitude de prendre quand ils se reposent d'une longue course. Nous n'avions en ce moment aucun guide qui pût nous dire le nom de cette montagne, mais nous nous écriâmes aussitôt : Voilà Choyque-Mahuida (la montagne de l'autruche).

Nous avions un intéressant problème à résoudre à notre arrivée à Choyque-Mahuida. Nous devions déterminer la nouvelle direction à prendre, en nous écartant des rives du Colorado pour chercher le Rio Negro par le chemin le plus court. Ce plus court chemin était le terme inconnu qu'il fallait trouver. Nous savions que de Choyque-Mahuida on était forcé de prendre par le sud, mais si nous suivions cette route, il nous fallait traverser un véritable défilé sans espoir d'y trouver de l'eau avant d'atteindre les bords du Rio Negro. Nous n'avions aucun guide qui connût ces parages. Nous n'étions pas sûrs

(1) De Amu Yulum (je vais nager). Les Indiens nomment ainsi le gué où les chevaux n'ont plus pied et sont obligés de nager pour atteindre l'autre rive.

non plus des renseignements que l'Indien prisonnier avait donnés à Daza, parce que Manzanas, dont la position est connue sur le Rio Negro, se trouve à une très grande distance de Choyque-Mahuida et de Choele-Choel ; il nous était donc impossible de prendre une route qui nous entrainât dans une pareille direction. Les autres Indiens qu'on interrogea répondirent qu'ils ne connaissaient aucun chemin qui conduisit à Choele-Choel, qu'ils savaient seulement que le trajet de Choyque-Mahuida au Rio Negro peut se faire en *trois ou quatre jours de galop.*

Trois jours de galop, cela signifiait pour nous six jours à l'allure que nous pouvions conserver. Mais six jours de voyage sur un terrain comme celui que nous avons dépeint — sables et dunes, sans une goutte d'eau, sans un brin d'herbe — cela excédait les forces de nos chevaux. Il nous aurait fallu des chameaux !

En ce moment nous arrive une estafette envoyée par le détachement d'avant-garde qui est campé depuis hier à Choyque-Mahuida. Cette estafette nous apprend qu'on n'a pu découvrir aucun chemin en direction du sud.

Cependant j'avais en poche, tandis qu'on discutait ainsi dans le vide, un guide sûr et précis que je pouvais consulter sur la meilleure route à suivre pour se rendre à Choele-Choel. C'était un plan en réduction de la partie haute du Colorado, y compris Choele-Choel. On pouvait y ajouter la plus grande confiance, car il avait été levé par Chiclana, l'ingénieur qui avait accompagné l'expédition de Rosas en 1833. Mais ce plan offrait un sérieux inconvénient : on avait oublié d'indiquer sur la copie la projection, les noms et l'échelle, il n'y avait que le dessin topographique et l'on n'y avait marqué que la ligne indiquant le nord vrai. Il était donc nécessaire de découvrir un accident de terrain, quelque indication topographique qui coïncidât avec notre plan et nous donnât le moyen de nous en servir. Voici ce qu'on fit : On divisa les trois monts de Choyque-Mahuida dont je reconnus la position sur le plan. Je reconnus ensuite avec facilité les autres relations entre le plan et le terrain et je constatai la grande exactitude des directions et des distances indiquées sur ce plan. J'en fis part au général. J'étais complètement orienté sur l'itinéraire qu'il y avait à suivre jusqu'à Choyque-Mahuida et, de là, à Choele-Choel. D'après ce plan, le trajet à parcourir entre ces deux points était seulement de 14 lieues, une journée de marche.

Nous arrivâmes à Choyque-Mahuida à trois heures du soir. Cet endroit ne peut être confondu avec aucun autre des bords du Colorado. La montagne de Choyque-Mahuida descend du nord et semble former un pont sur le fleuve, mais quand on s'approche de son extrémité sud, on reconnait que le Colorado l'a longée depuis l'ouest sur un

long parcours; il la dépasse alors, puis retourne rapidement au nord en traçant un angle aigu où ses eaux torrentielles tourbillonnent et sont refoulées par la haute barrière de collines transversales qui circonscrivent au sud cette belle vallée où nous campons.

On a nommé ce lieu le coude de Chiclana, en mémoire de l'illustre ingénieur de ce nom dont les travaux scientifiques concernant cette région nous ont servi et dont nous avons constaté l'exactitude.

D'après les observations faites par l'ingénieur Ebelot, le coude de Chiclana est situé par 38° 47′ de latitude et 7° 52′ de longitude ouest de Buenos Aires.

On évalue à 7 lieues le chemin que nous avons fait depuis notre dernière étape.

Il faut noter sur ce parcours deux points importants sur le rio Colorado : le gué du général Pacheco, pendant l'expédition de 1833, et la jonction du Cura-Có, déversoir de l'Urre-Lauquen, avec le Colorado.

Ces deux points sont à peu près à 3 ou 4 lieues d'ici, en aval du fleuve.

Le Cura-Có n'a que l'apparence d'un petit ruisseau et on ne comprend vraiment pas comment un si misérable cours d'eau puisse être le déversoir de ce lac qui reçoit les eaux d'une grande rivière, le Chadi-Leuvu. Plus tard, dans de nouvelles explorations, on déterminera le cours souterrain de ces eaux, car il est impossible qu'elles diminuent à ce point par l'évaporation seule.

D'après ce qui précède, on comprendra le rôle important que sont appelés à remplir, dans la région d'Urre-Lauquen, les travaux de drainage dont j'ai parlé plus haut au sujet du lac de Carhué.

Urre-Lauquen est, comme Carhué, un lac qui détruit les rivières. Il reçoit en abondance d'excellente eau douce qu'il transforme en une eau saumâtre, et il inutilise par l'infiltration souterraine de vastes terrains qu'on devra rendre un jour à l'agriculture après les avoir débarrassés de ces eaux nuisibles.

Un canal de cinq à six lieues, creusé directement entre le Chadi-Leuvu et le Colorado, dessècherait ce grand lac inutile et malsain qui menace de remplir la Pampa de couches nitreuses.

Départ de Choyque-Mahuida

24 mai.

On battit la diane à cinq heures et quart. Nous nous mimes en marche à sept heures et demie après avoir laissé un fort détachement pour recevoir les communications ou les ordres de service qui

peuvent venir de l'intérieur de la Pampa, par les rives du Colorado ou du nord, et après les préparatifs nécessaires pour entreprendre le passage du défilé. Nous nous éloignons donc de ce beau fleuve dont nous avons côtoyé les bords pendant onze jours.

Nous allons maintenant vers le sud ; nous franchissons bientôt quelques collines recouvertes d'une végétation très maigre, puis nous nous trouvons dans une plaine unie qui nous conduit tout droit à Choele-Choel situé au sud, un peu vers l'ouest.

Cette plaine, qui s'étend à perte de vue, est bien différente de celle que nos maîtres en géologie de la Pampa nous ont dépeinte. Nous foulons un sol ferme, couvert d'arbustes, quelques-un verts, la plupart secs et bons à brûler. Dans quelques endroits l'herbe a cru rapidement par suite des pluies, et l'on aperçoit à l'horizon, à l'est et à l'ouest, une teinte sombre qui dénote une végétation vigoureuse. On ne distingue aucune nuance rougeâtre qui est l'indice des terrains arides et sablonneux.

Il est certain qu'il y a peu d'eau dans toute cette contrée dont on a dit tant de mal ; mais il parait aussi qu'il y pleut fréquemment en toute saison, comme cela arrive sous cette latitude, ce qui compense le manque d'eau permanente. De toute façon c'est une terre propre à toutes les cultures. Ce n'est pas ce lieu épouvantable qu'on nous a décrit comme un autre désert de l'Arabie.

Nous hâtons le pas de façon à faire deux lieues à l'heure. Nous faisons halte à dix heures pour donner aux chevaux trois quarts d'heure de repos. On se remet en marche vers onze heures.

Aussitôt après avoir dépassé le coude de Chiclana, nous avons pris un chemin creusé de sillons si nombreux, qu'il oblige à de continuelles allées et venues. Les sentiers dont il se compose couvrent plus de trois kilomètres en largeur ; on voit sur le sol des débris d'animaux, bœufs et chevaux, dont les os et les carcasses sont semés de toutes parts. On reconnait l'emplacement où les Indiens se sont arrêtés et où ils ont campé.

Ce défilé est un vrai terrain d'alluvion. Une heure avant la halte nous avions déjà commencé à marcher sur de petits cailloux apportés nécessairement par les eaux. A mesure qu'on pénètre dans la gorge, ces cailloux deviennent plus variés comme espèce et comme couleur, ils sont de forme ronde et brillent au soleil. A chaque pas les officiers et les soldats descendent de cheval pour en ramasser. La teinte rouge et celle de l'ocre dominent dans leur couleur. Il y en a qui sont tellement noirs et tellement brillants, qu'on les prendrait pour des morceaux de charbon de terre. En les examinant on y découvre un mélange de granit pur, de kaolin, de silex et de quartz blanc et jaunâtre.

Ces cailloux se trouvent sur une surface de près de huit à dix lieues, du nord au sud, et on s'aperçoit que le sol qu'ils recouvrent a été le théâtre de grandes inondations du Colorado.

Et qui sait si ces débordements n'ont pas eu lieu ici près, au coude de Chiclana? Dans ce cas, il se pourrait qu'ils fussent d'une époque récente et qu'ils s'y renouvellent encore, parce qu'il est facile de supposer que dans les grandes crues les eaux débordent au sud de ce point, avant de décrire avec violence le circuit dont j'ai parlé plus haut. De toute façon, la nappe d'eau qui a recouvert ou qui recouvrira le terrain que nous foulons en ce moment, serait aussi légère et aussi calme que le serait une irrigation, tout semble l'indiquer.

A mi-chemin entre Choyque-Mahuida et Choele-Choel, on voit sur la droite de la route le lit d'une lagune qu'on aperçoit de très loin et qui peut avoir une lieue de circonférence. Cette lagune est aujourd'hui desséchée.

A deux heures de l'après-midi nous recevons un courrier du commandant Fotheringham qui marchait à l'avant-garde et qui nous apprend qu'on aperçoit déjà le Rio Negro.

A quatre heures et demie ceux qui font partie du quartier général sont tout-à-coup arrêtés devant un spectacle magnifique.

Nous sommes au sommet d'une berge et à nos pieds commence une descente rapide de plus de cent mètres, presque à pic et devant laquelle se déroule le panorama le plus grandiose qui puisse charmer nos yeux.

Voici le Rio Negro! Tel fut le cri général.

Ce coup d'œil est si nouveau, si subit et si enchanteur qu'il nous captive comme l'eût fait une belle toile qui se fût soudainement offerte à nos regards.

Le premier plan du paysage commence à cent pieds de profondeur, ce qui lui donne en quelque sorte l'attrait de l'abîme.

C'est la vallée du Rio Negro qui se présente à vol d'oiseau. Nous l'embrassons distinctement du regard jusqu'aux berges du sud qui se trouvent à six lieues de distance et s'étendent à quinze lieues au moins. Imaginez-vous cet espace immense couvert de verdure sans une seule place privée de végétation : au premier plan un ruisseau serpente entre de petites collines à travers lesquelles, de distance en distance, on aperçoit miroiter ses eaux. Au second plan une foule de lignes d'un vert foncé, tracées par des rangées de saules, mettent en relief tantôt en avant, tantôt en arrière, une large ceinture argentée dont les capricieuses sinuosités contournent les bois, reparaissent, puis se séparent en les traversant, pour aller se perdre aux deux extrémités de l'horizon en formant des petits lacs successifs.

Le dernier plan de ce magnifique panorama est occupé par les berges australes qui se dressent comme une chaine de montagnes et dont les tons couleur de chaux se détachent sur les teintes vertes du paysage et sur l'azur du ciel.

Nous avons gagné la vallée par un chemin dont les angles répétés facilitent la descente trop rapide de la côte. Tout ce versant est couvert de bruyère et d'arbrisseaux, et sur les pentes inférieures le sol est sillonné comme un terrain éprouvé par des pluies récentes. On ne retrouve, plus au bas des berges ni les arbrisseaux ni les bruyères, mais on foule de plein pied des champs unis couverts d'un trèfle épais. Nous traversons un petit ruisseau qui coule dans une longue crevasse du sol. On dit que ce ruisseau, ou plutôt ce fossé rempli d'eau, est un débordement du Rio Negro qui se produit à deux lieues au-dessus de la pointe ouest de l'ile de Choele-Choel et qui rejoint le fleuve en face de cette ile. L'espace compris entre le ruisseau et le fleuve s'appelle ile de Pacheco. Nous traversons donc cette ile qui a près d'une lieue et demie de large depuis le gué mentionné jusqu'au premier bras qui entoure Choele-Choel, et nous arrivons sur le bord du Rio Negro après le coucher du soleil.

Nous campons le long de la berge, vis-à-vis d'un bois de saules très épais bientôt envahi par les soldats qui ramassent du bois et coupent des branches pour construire leurs abris.

Pendant la nuit, une longue file de feux de bivac éclaira la rive du Rio Negro dont les eaux tranquilles et profondes réflétaient les nombreuses projections lumineuses qui s'allongeaient entre le tronc des saules. Les feux de ces bivacs, entourés de figures joyeuses et éclairées au milieu de la nuit, donnaient au camp un aspect étrange.

L'allégresse était générale; on ne songeait qu'au résultat obtenu, sans penser qu'on manquait de bonne viande et qu'on en était réduit à manger de la jument.

Un incident que je vais raconter vint changer la situation.

Quelqu'un s'écria tout à coup :

— Il y a du monde dans l'île !

A ce cri, plusieurs d'entre nous se rendirent par une clairière jusqu'au bord de l'eau.

La nuit était noire. On ne distinguait que la surface calme et silencieuse du fleuve qui peut avoir en cet endroit trois cents mètres de large ; la vue s'arrêtait à une masse sombre, haute de dix mètres, qui s'incline vers l'ouest et entre dans les eaux comme la proue d'un gigantesque navire. Là-bas, sur la droite, on apercevait du feu et on entendait un murmure de voix dans l'éloignement.

On sait que la surface de l'eau est une excellente conductrice du son.

Sans trop forcer la voix, nous appelons et nous conversons avec ceux qui sont dans l'île. C'était le colonel Guerrico qui s'y trouvait avec quelques marins. Ils surent de leur côté que le général Roca, avec la première division de l'armée expéditionnaire, était de ce côté. Les paroles échangées glissaient clairement et distinctement sur la surface de l'eau comme transmises par un téléphone.

La voix de l'île nous demanda en dernier lieu si nous avions de la viande fraîche, ce à quoi plusieurs voix partant de notre camp répondirent à l'unisson : — Nous avons de la viande de jument!

Un instant après, nous entendimes armer un canot, puis le bruit cadencé des rames, et, une demi-heure plus tard, le commandant Guerrico était auprès de notre bivac et nous contait les péripéties de son voyage de Patagones à Choele-Choel.

Il n'est pas douteux que cette conversation fut agréable, mais ce qui nous intéressa davantage, c'est que nous vîmes au fond du canot des quartiers de bœuf qui ne furent pas l'objet d'une longue contemplation, car ils furent bientôt dépecés et répartis entre nous.

Choele-Choel

25 mai 1879.

Diane à six heures. L'armée salue ce grand jour, anniversaire de la date la plus glorieuse de l'histoire argentine.

Les salves d'artillerie et la musique qui éveillent aujourd'hui les échos du Rio Negro font plus que de rappeler le souvenir de 1810.

La journée de Choele-Choel est la seconde époque de cette date mémorable, car on peut dire que la proclamation de la civilisation sur le domaine que la barbarie a possédé pendant trois siècles est une conséquence de la tâche entreprise le 25 mai 1810. Alors nous avons su conquérir notre liberté et notre indépendance; aujourd'hui nous affirmons solennellement notre souveraineté sur le désert.

Voici la dépêche que le général Roca envoie au gouvernement :

Ministre de la guerre
en campagne

Télégramme

A. S. E. le Ministre de la guerre par intérim,

Buenos Aires.

J'ai le plaisir de vous annoncer que je suis campé à Choele-Choel depuis hier soir avec une partie de la division sous mes ordres. Nous avons salué ce matin avec enthousiasme le grand jour de la patrie.

Nous avons parcouru 139 lieues depuis Carhué jusqu'ici en passant les nuits sur des terrains herbeux arrosés d'eau excellente, sans rencontrer de sérieux obstacles et laissant à peine derrière nous une cinquantaine de chevaux fourbus. Nous n'avons manqué d'eau que dans la partie comprise entre les rios Colorado et Negro (quatorze lieues) de Choyque-Mahuida à Choele-Choel.

Apprès quinze jours de repos les chevaux seront en état de prêter de nouveax services, grâce à l'excellent pâturage que l'on rencontre ici.

Plusieurs détachements que j'ai laissé échelonnés sur le chemin que nous venons de parcourir assurent nos communications avec les points habités. Ils ont ordre d'opérer des battues dans les environs.

Une de ces colonnes, partie de Puan sous les ordres du capitaine Daza, a rejoint la division au gué de Mullilin sur le Colorado, après avoir battu deux groupes d'Indiens, tué 18 guerriers et fait 20 prisonniers parmi lesquels se trouvent quatre captifs. J'attends le même résultat du détachement que j'ai fait partir du fort Argentino sous les ordres du capitaine Vidal et qui doit parcourir la région comprise entre ce fort et la deuxième division.

Ces détachements ne sont pas seulement chargés d'explorer la région nord et sud du Colorado, ils doivent surtout établir des communications entre les divisions Levalle, Racedo et Lagos qui opèrent dans la Pampa, et transmettre au quartier-général les dépêches que ces chefs lui adresseront.

A cet effet, j'ai ordonné au major Lucero de rester avec 60 hommes à Choyque-Mahuida, point central des communications du quartier-général avec les autres divisions. Le major Lucero fera en même temps les explorations de Choyque-Mahuida jusqu'à Lihuel-Calel, où doivent venir les troupes de la seconde division. Le service étant ainsi organisé, suivant les instructions reçues par tous les chefs qui opèrent de concert et fouillent sur tous les points de la Pampa et les versants des Andes où les sauvages pourraient se réfugier, nous entretenons une sorte de police qui nous assure à la fois la domination et la connaissance de ces régions, et empêche tout mouvement combiné des Indiens qui, surpris et attaqués de tous côtés, errent en fugitifs par petits groupes et n'ont d'autre ambition, comme l'ont déclaré les derniers prisonniers, que d'abandonner définitivement le nord du Rio Negro. Outre ces résultats qui assurent la sécurité du désert, nous avons obtenu des renseignements importants nous permettant de corriger la carte de ces vastes territoires qui, je l'espère, seront bientôt dans toute leur extension sous la domination paisible de l'agriculture et de l'industrie, et habités par des

populations laborieuses qui sauront en retirer les bénéfices que la conquête nous promet.

Grâce aux mesures que je viens d'adopter, tout en explorant la région de l'ouest nous nous mettrons en communication avec la 4me division.

Renque-Curá paraît vouloir protéger son parent Namuncurá. Je lui ai adressé une intimation de se soumettre. S'il persiste à unir ses lances à celles de son parent et à se mettre hostilité avec nous, il sera traité comme les autres rebelles. J'ai déjà pris à cet égard toutes mes dispositions.

J'ai rencontré ici le commandant Guerrico qui, remontant le fleuve sur un bateau à vapeur, a été arrêté par les basses eaux à une quarantaine de lieues de Choele-Choel et qui a dû continuer sa route en canot. Cet officier affirme que cette situation est exceptionnelle et qu'en temps ordinaire le fleuve a partout une profondeur suffisante pour des navires d'un plus grand tirant d'eau que le sien.

Le bas-fond qui l'a arrêté n'existe que sur un espace assez restreint et à la moindre crûe son vapeur sera en état d'arriver ici.

Ce majestueux Rio Negro va donc être ouvert à la navigation intérieure et extérieure depuis l'Atlantique jusqu'au pied des Andes, et deviendra une voie de communication qui déterminera le rapide développement des relations commerciales et l'occupation des fertiles territoires qu'il traverse.

J'espère recevoir promptement les rapports des divisions qui sont échelonnées depuis les Andes jusqu'à la frontière de Buenos Aires, et ceux des divers détachements dont je vous ai parlé.

J'enverrai à V. E. un minutieux détail des opérations que j'ai combinées pour organiser le service permanent qui doit rendre à ces belles contrées la tranquillité dont elles ont besoin pour devenir le siège futur de cités florissantes.

Je salue V. E.

JULIO A. ROCA.

Campement de Choele-Choel, 25 mai 1879.

Notre campement est donc définitivement établi sur le Rio Negro.

Ainsi s'est terminée cette mémorable expédition couronnée par la plus grande victoire que la République Agentine pouvait rêver d'obtenir, au profit de sa sécurité intérieure garantie à partir de ce jour sur tout le territoire qu'elle domine, au profit de sa géographie et de sa topographie que les colonnes qui ont parcouru le désert ont défini en précisant les positions et les distances en dévoilant les

mystères que l'Indien s'efforçait de dérober à nos investigations, en permettant de faire disparaître de nos cartes de la Pampa les erreurs qu'elles contenaient.

La science a profité des importantes découvertes faites par la commission de savants qui nous accompagnait. De nouveaux horizons se sont ouverts au commerce et à la population, en leur montrant des terres excellentes pour l'agriculture et que l'ignorance leur présentait comme des déserts arides où l'industrie humaine aurait inutilement tenté son action civilisatrice.

On a trouvé la viabilité la plus facile et la plus rapide là où l'on croyait les communications fermées à tout jamais au commerce.

Ce fleuve magnifique, le Rio Negro, qui est en ce moment dans une des époques de la plus grande baisse des eaux, est habituellement si profond qu'on le prendrait pour un bras du Paraná. La tranquillité et la régularité de son cours sont dues à sa profondeur ; à peine peut-on noter la vitesse de son courant. Dans les jours où l'atmosphère est calme on le prendrait pour un lac.

L'obstacle qui a retenu le vapeur *Triunfo* est à quatre-vingt-dix lieues de l'embouchure du fleuve et à quarante du point où nous sommes; il consiste en cinq bras qui, en cet endroit, divisent son cours et l'empêchent d'avoir la profondeur nécessaire pour le passage constant d'un navire de fort tonnage ; on peut affirmer que ce manque de profondeur n'est dû qu'à la baisse exceptionnelle qui s'est produite, puisque d'autres navires plus grands que le *Triunfo* ont déjà franchi cette passe.

Ceux qui l'ont examinée certifient qu'on la rendrait praticable en faisant travailler cent hommes pendant huit ou dix jours.

Le général a décidé de faire exécuter ce travail qui assurera la navigation constante du fleuve.

Ce que nous savons sur le Limay qui prend sa source dans le grand lac de Mahuel Huapi, situé au pied des Andes, nous fait supposer qu'avant peu les embarcations d'un faible tirant d'eau qui feront la navigation du Rio Negro remonteront jusqu'au défilé de la province chilienne de Llanquihue, où elles ne seront qu'à vingt-deux lieues du golfe de Reloncavi sur le Pacifique.

La communication entre les deux océans sera donc un problème facile à résoudre pour ceux qui viendront s'établir sur le Rio Negro.

Nous partons demain pour le Nauquen où nous aurons sans doute une entrevue avec les Indiens. Il est plus que probable qu'après nous redescendrons par eau jusqu'à Patagones.

26 mai.

Diane à six heures. Temps clair, froid sec et vif. Les rives du fleuve sont charmantes ; elles sont couvertes de saules plus élevés et plus nombreux que ceux du Colorado. L'eau, limpide et transparente, laisse apercevoir un fond de sable. Cette transparence et l'ombre projetée par les arbre touffus du rivage expliquent le nom de Curi-Leuvu (Rivière Noire) que les Indiens lui ont donné.

Le Dr Martini prétend qu'à l'approche de Patagones cette eau perd sa propriété chimique, parce que le fleuve reçoit sur son long trajet une quantité de sel fourni par les nombreux affluents qui grossissent son cours et lui apportent en outre des substances organiques en décomposition qui proviennent de ses rives habitées. Le Dr Martini ajoute que ces eaux n'en sont pas moins bonnes et qu'elles ne sont nullement nuisibles, quelle que quantité qu'on en boive. Elles ne sont ni lourdes ni indigestes.

Nous avons traversé le Rio Negro en bateau pour visiter, avec le général Roca, l'ile de Choele-Choel.

Cette ile est formée par les deux bras principaux du fleuve : celui du nord, dont la rive gauche est occupée par notre campement, a trois cents mètres de largeur, tandis que celui du sud a une largeur de deux cents mètres. Ces deux bras sont encaissés dans un lit de 12 à 16 pieds de profondeur. L'aspect du fleuve est celui d'un lac, à peine en aperçoit-on le courant sur sa surface calme et unie.

L'île de Choele-Choel peut avoir 15 lieues carrées. Sa longueur de l'est à l'ouest est de 9 lieues et elle en mesure trois dans sa plus grande largeur. Le terrain est élevé et doit dépasser le niveau des plaines qui s'étendent à perte de vue de chaque côté. L'ile est entourée de saules et son centre est occupé par de grands bois très touffus.

Nous l'avons parcourue sur quelques kilomètres, à pied, et attirés par les paysages variés qui s'offraient à chaque instant à nos regards; nous avancions très difficilement à cause de l'épais tapis d'herbe qui la recouvre de toutes parts. Nous marchions parfois sur des monceaux de trèfle sec qui n'avaient pas moins de deux pieds d'épaisseur et sous lesquels on voyait repousser le trèfle vert qui, protégé contre la gelée, parait croître avec plus de vigueur. Cette terre, ainsi abritée, acquiert une fécondité remarquable. Dans d'autres endroits nous traversions des pâturages dont l'herbe s'élevait à la hauteur de nos têtes et au milieu desquels nous nous ouvrions une brèche.

On ne peut se figurer une végétation plus exubérante, un sol plus riche.

Le gouvernement ne doit pas se dessaisir de cette île qu'il peut

destiner à un dépôt de bétail et de chevaux pour les besoins de l'armée du Rio Negro. On aurait ainsi un approvisionnement inépuisable de viande grasse et de chevaux excellents.

---

27 mai.

Diane à six heures. Beau temps. Rien de nouveau.

Nous avons trouvé sur le bord du fleuve quelques mollusques qui ont servi au repas de ceux qui ne peuvent pas supporter la viande de cheval. Ces mollusques ont la forme et la largeur d'une huitre, mais ont une saveur moins agréable; nous les mangions cependant crus ou cuits avec beaucoup d'appétit. Nos domestiques devinrent bientôt très habiles à les découvrir et à les recueillir. Sur toute la longueur de la plage et sur le sable fin que l'eau du fleuve baigne constamment, on voit des lignes simulant des traces laissées par des couleuvres. En suivant ces lignes jusqu'à un ou deux pieds dans l'eau, on trouve à leur extrémité le coquillage légèrement enterré dans le sable. Nos soldats en déterraient trois ou quatre douzaines en un instant. Cette nourriture est quelque peu insipide; mais elle est très saine, si j'en crois ceux qui ont pu s'y habituer. Quant à moi je préfère de beaucoup ces mollusques aux beefsteak de cheval.

Il faut savoir combien cette chair est répugnante pour celui qui n'a pu s'y habituer; la fumée même du foyer où on la fait rôtir devient insupportable, l'odeur qu'elle répand empeste le camp d'un bout à l'autre. Le *mate* et le café qu'on prépare autour du feu où rôtit un quartier de jument en empruntent l'odeur et le goût.

J'ai observé que nos savants qui composent la commission scientifique savouraient avec délices de superbes tranches de jument rôties. Nos excellents fournisseurs sont cause qu'ici tout, jusqu'à la science, sent le cheval.

Je crois avoir trouvé l'explication du nom que les Indiens ont donné à l'île que nous avons en face de nous. A ce sujet je relaterai une circonstance qui indique le niveau extraordinaire auquel les eaux se sont élevées dans des temps reculés.

On remarque sur la plus grande partie des saules qui ont poussé au bord du fleuve et sur ceux qui se trouvent le long des rives de l'île des amas d'écorces d'arbre et de plantes aquatiques empilés à quatre et même cinq mètres de hauteur, ce qui prouve parfaitement le ressac des eaux pendant les débordements; ces amas d'où pendent de longues bandes d'écorces, des branches et des herbes sèches, semblent des épouvantails et donnent un aspect singulier aux arbres

qui en sont chargés. Précisément le nom de Choele-Choel ne peut venir que de la corruption des mots indiens *Chollow-chel*, qui signifient *Epouvantails d'écorces d'arbre.*

Je ne saurais dire cependant si ces débordements qui ont élevé aussi haut les eaux appartiennent à des époques géologiques aujourd'hui modifiées ou s'ils peuvent encore se produire de nos jours.

On reste confondu si l'on songe à l'immensité que doivent avoir les eaux à l'époque de semblables crues.

On comprend que le Rio Negro s'étendrait alors sur une largeur d'au moins cinq lieues et aurait une profondeur minimum de 15 brasses dans ses principaux canaux. Le Paraná et l'Uruguay seraient alors, en comparaison, des cours d'eau de troisième et de quatrième ordre.

De pareilles crues ne se présenteront probablement pas; mais dans le cas contraire je souhaite franchement que nous soyons alors au sommet des berges escarpées que j'ai décrites plus haut. Autrement, si nous n'étions pas entraînés jusqu'à la mer, nous risquerions fort d'être rejetés contre les arbres de l'île et d'augmenter ainsi la collection des épouvantails qui justifient son nom.

---

28 mai.

On bat la diane à six heures. Temps clair. Pliage des tentes et départ à six heures et demie pour changer de campement. Après avoir marché pendant une demi-heure environ, nous nous installons sur un emplacement découvert, près du fleuve et très pourvu de fourrage.

La situation géographique de ce lieu est déterminée par l'ingénieur Ebelot; elle est par 38° 52′ de latitude et 8ᶜ 15′ de longitude ouest de Buenos Aires.

---

29 mai.

Diane à six heures. Beau temps. Nous campons à la même place.

On a expédié aujourd'hui à Choyque-Mahuida un courrier porteur de la note suivante pour le commandant des troupes stationnées sur ce point :

Campement de Choele-Choel, 29 mai 1879.

Au major Domingo Lucero.

En réponse à votre note d'hier, le Ministre de la guerre en campagne me charge de vous dire qu'il a ordonné qu'on vous remette des rations pour trente jours, qu'aussitôt que vous aurez reçu ces vivres vous ferez une reconnaissance en remontant jusqu'à trente lieues environ les bords du Colorado sur la rive nord, et chercherez à communiquer soit avec les détachements qui appartiennent à la 3me division aux ordres du colonel Racedo et viennent du nord, soit avec ceux des autres divisions qui, venant de ce côté ou de l'ouest, peuvent se trouver dans le périmètre de votre exploration.

S. E. vous recommande de faire un rapport détaillé de vos étapes et de consigner les observations sur la nature des terrains que vous parcourerez et sur la distance qui sépare entre eux les points que vous visiterez ; à votre retour vous adresserez ce rapport au quartier général par l'entremise du chef d'Etat-Major colonel Conrado Villegas.

MANUEL J. OLASCOAGA.

---

30 mai.

Diane à cinq heures. Temps sec et froid. Le général ordonne de continuer la marche en remontant le fleuve ; on part à dix heures et demie du matin. Nous traversons des plaines remplies de pâturages ou le trèfle domine. Nous avons fait une petite halte à onze heures et demie et nous nous sommes remis en marche jusqu'à une heure ; nous nous sommes arrêtés dans un endroit couvert et en face l'extrémité ouest de l'île de Choele-Choel.

Les tentes du quartier général ont été dressées à quelques pas d'une berge de deux mètres de hauteur, à pic, et au bas de laquelle coule le fleuve entre un bois de saules et un petit ruisseau bordé de prés verdoyants ombragés par les bois qui l'entourent et peuplé de cygnes d'une blancheur éclatante qui glissent gravement et majestueusement sur ses eaux limpides.

La vue du fleuve est splendide. J'ai mesuré sa largeur par l'intersection de deux lignes sur un point de la rive opposée ; cela m'a donné 426 mètres.

Plusieurs officiers et des soldats se sont livrés à la pêche et ont pris beaucoup de poisson. Nous avons mangé de grandes et belles truites.

---

31 mai.

Diane à six heures. Temps clair. Grand vent du nord-ouest. Rien de nouveau.

1er juin.

Diane à six heures. Temps nuageux. Le fort vent d'ouest continue. Le général se prépare à continuer demain la marche vers l'ouest avec son état-major jusqu'au confluent des rivières Nauquen et Limay. La division restera campée ici.

Une escorte de cent hommes et les musiciens du 6me bataillon de ligne nous accompagneront.

On a reçu du Nauquen les communications suivantes que nous transmettons à Buenos Aires par le télégraphe :

TÉLÉGRAMME

Chocle-Choel, 1er juin 1879.

M. le Ministre de la guerre par intérim.

Au moment de monter à cheval pour me rendre au Nauquen, je reçois le rapport du commandant Uriburu. Cet officier demande que ce rapport soit transmis intégralement par le télégraphe pour ne pas en retarder la communication à V. E.

A S. E. le Ministre de la guerre, général en chef de l'armée expéditionnaire, Julio A. Roca.

La quatrième division expéditionnaire est arrivée le 5 mai au confluent du Curri-Leuvu et du Nauquen. Son arrière-garde, qui se composait d'une compagnie d'infanterie de « Nueva Creacion », d'une compagnie du 7me régiment et de la 2me compagnie de volontaires, le tout commandé par le major Saturnino Torres, a envahi le camp du cacique Peycinan qui se trouvait dans le voisinage et lui a tué 15 hommes y compris son chef, fait prisonniers 12 Indiens guerriers et 72 de chusma. On lui a enlevé 100 têtes de bétail, 18 chevaux et 500 moutons. La plupart de ces Indiens sont des Ranqueles de la tribu dispersée des fils de Mariano et d'Epumer Rosas, de Raniqueo et Yanquetru, qui revenaient de la Pampa.

Ce point est situé par 37° 17′ 45″ lat. sud et 69° 23′ long. ouest de Greenwich et 11° 3′ 15″ de Buenos Aires, et se trouve à 801 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Je restai jusqu'au 12 pour explorer le pays et faire reposer les chevaux qui étaient très fatigués. J'envoyai un détachement en

reconnaissance en remontant le Nauquen afin de surprendre les Indiens de Wadalman qui devaient se trouver dans ce parage, mais ils nous avaient éventés et n'étaient restés qu'avec une garde de 25 hommes que battit le major Torres.

Ces Indiens, comme les précédents, étaient des Ranqueles.

Déjà en communication avec les habitants de Malbarco, j'avais envoyé à ces derniers un individu porteur d'une lettre par laquelle je les invitais à venir s'entendre avec moi. M. Pedro Herrera, administrateur des propriétés de M. Francisco Mendez Urrejola, arriva le 8 au camp, accompagné de quatre personnes qui me déclarèrent que les habitants se mettaient sous la protection des forces que je commande.

Le 11, j'envoyai 50 soldats d'infanterie au lieutenant-colonel Patrocinio Recabarren qui, en même temps qu'il protège les habitants de Malbarco, organise une garde nationale qui se composera de cent hommes au moins. Cet officier est en outre investi de l'autorité représentée jusqu'alors par un sous-délégué nommé par le Chili.

J'envoyai un exprès proposer une entrevue au cacique Purran.

Je lui faisais savoir que je ne voulais pas l'attaquer quoique je l'eusse sous la main. Il répondit que je pouvais avoir une conférence avec lui, mais dans un autre lieu que celui désigné; il ajouta qu'en m'éloignant du voisinage de son campement, je ne trouverais pas de pâturages et que mes chevaux seraient atteints d'un mal dont ils mourraient promptement.

La mauvaise foi de ce cacique était évidente; en passant le Nauquen le 12 j'aurais pu détruire une de ses fermes, mais je ne le fis pas afin de ne pas contrevenir à l'ordre que m'a donné V. E. de ne pas attaquer Purran.

En six étapes ordinaires (en tout 26 lieues 1/2), j'atteignis les bords du Rio Agrio. Le cacique Zuñiga y habite avec 7 ou 800 Indiens guerriers. Ils s'enfuirent à notre approche. J'ai pu leur tuer quelques hommes et leur enlever des animaux; mais les relations de Zuñiga avec Purran ne m'ont pas permis de les poursuivre.

Le confluent des rios Agrio et Nauquen est situé par 38° 20' 10" de latitude sud et 69° 24' 15" de longitude ouest de Greenwich, et 10" 33' de Buenos Aires à 553 mètres au-dessus du niveau de la mer.

A cette hauteur du rio Agrio, les champs sont bons; dans l'intérieur des montagnes, les vallées sont étroites, car elles sont enserrées dans les contours de la rivière qui a autant et peut-être plus d'eau que le Diamante ou l'Atuel. On ne trouve quelques espaces plus ouverts dans cette vallée qu'à la jonction du Cuvenco avec le Nauquen, et encore aucun d'eux n'a une lieue de superficie. Il serait facile de les enclore pour en faire des prairies semées de luzerne,

excepté ceux de la rive nord qui sont beaucoup plus étroits et manquent de pâturages.

En descendant l'Agrio jusqu'à son confluent avec le Nauquen, j'ai rencontré quelques Indiens de Baigorrita qui émigraient pour échapper aux troupes qu'ils s'attendaient à voir tomber sur leur ancienne résidence.

Ces Indiens, conduits par Pilanan, ont été battus par nos soldats et ils se sont enfuis en nous laissant deux blessés ; 10 guerriers et 54 Indiens de chusma ont été faits prisonniers ; nous nous sommes emparés en outre de 44 chevaux, 42 animaux de gros bétail, 120 moutons et 16 selles.

Ils nous apprirent que Baigorrita était déjà parti pour ces régions et qu'ils s'étaient séparés de lui dès qu'il eut traversé le rio Colorado. Ils nous annoncèrent également que Namuncurá portait le titre de brigadier-général et se trouvait depuis plus d'un mois au sud du Limay, ce qui leur fait supposer qu'il est aujourd'hui au-dessus de Pinares, chez les Manzaneros. Les Indiens passeront difficilement depuis Malbarco à l'extrême droite, près des neiges des Andes ; s'ils voulaient le faire, ils seraient nécessairement surpris par le commandant Recabarren.

De son côté le lieutenant-colonel Tejedor, avec 250 hommes, occupe le fort nouvellement construit sur un monticule qui domine la jonction du Curre-Curu avec le Nauquen et ferme les chemins qui conduisent de la Pampa à Tilhue. Le major Torres avec 100 hommes couvre les chemins de Salinas. Tout est donc gardé, jusqu'à celui de Patagones et de la Pampa, ainsi que celui par lequel les Indiens de Pitinan, qui ont été dispersés, ont dû s'enfuir pour gagner les bords du rio Agrio. Le trajet parcouru depuis le confluent du Curre-Curu avec le Nauquen jusqu'ici, est de 34 lieues ; la région est constamment montagneuse.

Nous sommes loin des glaces et cependant le froid se fait sentir. Hauteur : 452 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Depuis le 21, jour de notre arrivée, je campe sur la rive sud du Nauquen. Je n'ai trouvé aucune prairie convenable au nord. J'envoie des détachements dans tous les sens pour découvrir un bon campement ; nos chevaux ont beaucoup souffert, malgré le soin que nous en prenons.

Le froid est très intense, nous avons aujourd'hui 9 degrés au-dessous de zéro.

Me conformant aux instructions de V. E., je reste dans ces parages où j'installerai un campement dès que j'y aurai découvert un meilleur terrain. J'irai ensuite à Choele-Choel en y emmenant peut-être le cacique Purran ou ses parlementaires, s'il me les envoie

comme je le lui ai demandé. Je ferai ce voyage escorté d'un piquet de 25 hommes du 7e de cavalerie que j'ai laissé à la jonction du Curre-Curu avec le Nauquen.

Communications assurées avec fort San Martin, par la voie de Mendoza.

NAPOLÉON URIBURU.

Campement sur le confluent du ruisseau Cuvun-Có avec le Nauquen,
23 mai 1879.

Ainsi que le verra V. E., le commandant Uriburu s'est conformé aux instructions qu'il a reçues. Sa mission donne un bon résultat qui facilitera l'occupation prochaine de ce versant des Andes et en assurera la surveillance. Aussitôt arrivé au Nauquen, je ferai connaître à V. E. les autres mesures que j'aurai prises.

JULIO A. ROCA.

Choele-Choel, 2 juin 1879.

DÉPART DE CHOELE-CHOEL POUR LE NAUQUEN

2 juin.

Diane à six heures. Beau temps. Nous nous mettons en marche à midi. Nous traversons un terrain légèrement accidenté et recouvert d'une assez belle végétation. Nous franchissons plusieurs fossés pleins d'eau creusés parallèlement à la rivière. Nous arrivons à quatre heures du soir dans un endroit charmant que nous traversons en passant sous une allée de saules qui descend jusqu'à l'eau par une pente légère. Nous avons campé sous leur ombrage à quelques pas plus loin.

Le nom indien de ce parage est *Chimpay*, qu'on traduit par «J'arrive au logis». C'est donc l'ancien rendez-vous des voyageurs indigènes, qui paraît être encore un passage fréquenté. Il offre du moins le seul avantage que les Indiens recherchent dans ce qu'ils appellent un gué, avantage qui consiste dans l'abaissement des deux berges opposées, quoique la rivière doive être traversée à la nage d'un bord à l'autre.

En face de Chimpay on doit trouver une grande île car la largeur moyenne du rio n'est que de 200 mètres; et à moins que sa profondeur ne corresponde ici au volume d'eau que le rio Negro représente sur d'autres points, il doit y avoir plus au sud un bras assez considérable.

La distance d'ici à Choele-Choel est de six lieues.

3 juin.

Diane à six heures. Le temps est très clair, avec un vent très fort du nord-ouest. Nous nous mettons en marche à huit heures. Pendant ce trajet la vallée du rio Negro s'élargit beaucoup et la campagne est presque dans les mêmes conditions de végétation qu'entre Choele-Choel et Chimpay. Nous avons fait une petite halte à midi en déjeûnant sur une hauteur garnie de petits arbustes épineux. Nous avons trouvé des traces d'habitations indigènes, c'est-à-dire des clôtures en bois renversées et des toitures de branchages en ruine. Nous sommes sur le dernier campement du cacique Qeupu, un des plus grands bandits qu'aient eus les Indiens de la Pampa. Il est originaire du Chili où il est retourné dit-on, à moins qu'il se soit établi sur le versant Est de la Cordillère.

En continuant la route, la vallée commence à se retrécir et à devenir moins régulière. A mesure que ce rétrécissement augmente dans la partie nord, le côté sud du fleuve s'étend en proportion. A deux heures et demie nous entrons dans une large prairie entourée d'un ruisseau qui décrit un grand arc dont la corde est le rio Negro. C'est simplement un embranchement du fleuve qui s'en écarte pour s'y réunir après avoir enfermé dans son contour une surface de 6 à 700 mètres. Ce ruisseau, comme tous les cours d'eau de cette contrée, est bordé de saules. L'endroit où nous l'avons traversé pour entrer dans la prairie est précédé d'une plate-forme entièrement tapissée d'os brisés, ce qui justifie le nom qu'on lui a donné : Chel-Voro, c'est-à-dire : «Os d'Indiens». Je ne sais pas si ce sont réellement des os humains, dans ce cas on peut supposer qu'il y a eu ici un ancien Eltun ou cimetière, ou peut être une grande hécatombe.

Nous avons fait sept lieues dans la journée.

---

4 juin.

Diane à six heures. Beau temps. Nous partons à huit heures, et à neuf heures et demie nous atteignons la côte élevée qui ferme au nord la vallée resserrée par le lit principal du rio qui coule en direction nord-est.

A partir de ce moment le chemin continue entre deux berges élevées et est obstrué à chaque instant par des débris de toute sorte apportés par la violence du courant. A onze heures nous ne pouvons avancer qu'en franchissant les berges escarpées et encombrées par les épais fourrés qui les recouvrent. La colonne se divise et marche en file sur une grande longueur. A chaque instant on est

retenu par des descentes et des montées presque impraticables. Dans les descentes, il est arrivé à quelques-uns d'entre nous de rouler au fond du ravin, la tête la première, en passant avec la selle par dessus la tête du cheval, tandis que dans les montées c'est l'inverse qui avait lieu : le cavalier restait en arrière avec tout son équipage.

A deux heures et demie nous nous retrouvons dans la vallée qui s'ouvre de nouveau entre le fleuve et la côte ; après avoir fait deux lieues au milieu de bourbiers et de fondrières qu'il est périlleux de traverser sans en bien connaître les passages, nous nous arrêtons sur le bord du fleuve pour faire boire nos chevaux. Cet endroit ainsi que l'espace compris dans le trajet que nous avons parcouru, jusqu'aux collines inclusivement, sont désignés par les Indiens sous le nom de Chichinal, dont la signification indienne, quelque peu corrompue ou plutôt espagnolisée, veut dire : Lieu du Plomb.

J'eus beau chercher, je ne pus découvrir aucune trace de ce métal ; on voit distinctement par exemple beaucoup de matière volcanique, de nombreux blocs de pierre ponce, entassés sur différents points, ainsi que d'autres matières ayant même origine. Mais ces collines sont principalement formées de calcaire et de craie existant dans le fond de plusieurs crevasses.

J'ai une grande confiance dans la dénomination que les Indiens donnent aux endroits et aux objets ; cette dénomination est toujours caractéristique ; aussi je suis tenté de croire qu'une exploration sérieuse amènerait la découverte d'une quantité considérable de plomb.

Nous campons à deux heures de marche plus haut que Chichinal dans un parage un peu éloigné du fleuve, près d'un petit réservoir d'eau, et comme d'habitude riche en pâturages. Beaucoup de joncs mais peu de bois à brûler.

Comme jusqu'à ce jour nous avons voyagé dans la vallée du rio Negro où nous trouvions en abondance le bois de chauffage si utile et si agréable dans le mois où nous sommes, j'ai oublié de mentionner le thermomètre que M. Ebelot apportait ordinairement auprès des grands feux qu'on allumait et autour desquels s'improvisaient les réunions nocturnes, thermomètre sur lequel nous lisions avec satisfaction : Température d'été.

Mais cette nuit nous n'avons que très peu de bois et le thermomètre marque 8° au dessous de zéro, ce qui signifie grelotter sous la tente, blotti dans le lit avec trois gros *ponchos*, sans compter la capote.

On évalue à onze lieues l'étape d'aujourd'hui.

5 juin.

Diane à six heures. Beau temps. Vent du S.-E. Le thermomètre a baissé d'un degré ce matin. Nous partons à sept heures trois quarts. A dix heures le ciel se couvre de nuages. La plaine est redevenue unie, avec de très rares ondulations. La hauteur des côtes qui l'entourent au nord augmente considérablement à mesure qu'on avance dans l'ouest. Le bois est aussi plus abondant.

A deux heures et demie nous campons dans un lieu nommé Mauquié (Condor), à environ trois kilomètres du fleuve, mais nous avons auprès de nous une petite lagune autour de laquelle abondent le bois et les pâturages.

Il y a six lieues et demie de Chichinal à Mauqué.

Le service d'avant-garde est toujours fait par le commandant Ignacio Fotheringham, avec le lieutenant Marco Sastre et un piquet de soldats. Cette avant garde est déjà au Nauquen ; ainsi nous l'annonce une dépêche que nous recevons en ce moment.

---

6 juin.

Diane à six heures. Temps clair. Thermomètre 4° au-dessous de zéro. Nous partons à huit heures par des chemins parfaitement unis et couverts de pâturages. Comme la veille, le temps devient nuageux vers dix heures. Après avoir fait quatre lieues et demie nous nous trouvons en face d'un site très pittoresque d'où on domine une grande lagune bordée de saules et de ruines d'un village indigène. Quoique nous eussions dépassé ces ruines de près de deux lieues, le général a ordonné une contre-marche pour aller y camper, par crainte de ne pas trouver plus loin, avant la tombée de la nuit, de meilleurs pâturages et un meilleur campement.

C'est grâce à ces précautions qui assurent aux chevaux un repos à des heures fixes et une nourriture abondante pendant la nuit, que nous devons de n'avoir perdu jusqu'à présent aucun cheval, quoique le trajet parcouru soit déjà de 300 lieues et que nous ne disposions pas de deux chevaux par homme.

Nous avons marché aujourd'hui en direction S.-O.

---

7 juin.

Diane à six heures. Temps clair. Nous restons campés au même endroit. A onze heures et demie un vent très fort se lève et le ciel se couvre de nouveau. C'est à dessein que je signale cette coïncidence

d'un effet météorologique pendant trois jours suivis et à la même heure.

Nous sommes par 38° 45' de latitude. On n'a pas vérifié la longitude.

---

8 juin.

Diane à six heures. Temps clair. Nous allons camper à trois lieues et demie plus loin, où nous trouvons de très bons pâturages et un ruisseau dont l'eau est excellente, ce qui nous dispense de nous installer près du fleuve.

Les Indiens nomment cet endroit Tisque Menoco, dont la traduction est un avertissement, cela veut dire : Eau dans laquelle disparaît celui qui y entre.

---

9 juin.

Diane à 6 heures. Temps nuageux. Menace de pluie. Nous partons à onze heures et demie. Le terrain est dans les mêmes conditions que celui d'hier. La seule différence est que le sol est beaucoup plus ferme et l'herbe plus épaisse. Les graminées et les herbes fines dominent ici, comme le trèfle domine dans les plaines de Choele-Choel, ce qui, au dire des agriculteurs, dénote des terrains humides.

A onze heures et quart nous avons fait trois lieues et nous atteignons un parage qui paraît être la halte ordinaire des Indiens. Nous avons le plaisir d'y trouver trois pommiers qu'on dirait avoir été plantés par la main de l'homme, car ils sont à égale distance l'un de l'autre, ils n'ont jamais été élagués, leurs branches s'enchevêtrent, ils doivent avoir perdu leur force de production.

Nous avons déjeûné à l'ombre de ces pommiers.

Nous nous remettons en route en direction du S.-O. ; le terrain est uni. Nous marchons toujours parallèlement à la direction que suit le fleuve et nous campons à midi et demi près d'une autre lagune entourée de saules et dont l'eau est bonne; on appelle ce lieu Huaique-Nelo, ce qui veut dire « qui a des saules ».

Nous avons de l'eau et du bois en grande quantité ; en revanche, pâturages rares mais de très bonne qualité.

Il commence à pleuvoir vers une heure ; la pluie cesse à trois heures. Nous avons eu moins froid que les jours précédents. Le thermomètre a marqué pendant la nuit 1° au-dessous de zéro.

Nous sommes à quatre lieues et demie de Tisque-Menoco.

Nous avons reçu ici les télégrammes suivants, qui rendent compte des opérations des 2me, 4me et 5me divisions dans l'intérieur de la

Pampa, d'après les instructions spéciales données par le général Roca :

TÉLÉGRAMME

M. le Ministre de la guerre en campagne.

Les troupes d'avant-garde de la division sous les ordres directs du major Torres attaquèrent avec le plus grand succès, dans la nuit du 4 au 5 courant, un campement composé d'Indiens de diverses tribus et d'Indiens pampas qui avaient quitté les Ranqueles il y a peu de temps. Il nous en a coûté de soumettre les premiers ; quant aux pampas, ils se sont vigoureusement défendus ; quatorze d'entre eux ont été tués avec le cacique Pañeringu qui les commandait. Nous avons fait prisonniers huit Indiens guerriers et soixante-seize de chusma, parmi lesquels quelques Chiliens. Nous avons pris également cent vaches, cinq cents moutons et dix-huit chevaux qui ont été répartis entre les corps qui composent la division. Deux Indiens seuls se sont échappés de cette rencontre. Nous n'avons de notre côté aucune perte à déplorer.

Au confluent du Nauquen, 6 mai 1879.

N. URIBURU,
Commandant la 4me division.

TÉLÉGRAMME

M. le Ministre de la guerre en campagne.

Douze jours de voyage, y compris quatre de repos sur différents points, nous ont suffi pour atteindre le Nauquen dans la matinée du 5 courant. La position qne nous occupons a été géographiquement déterminée par l'ingénieur de la division ; je vous adresse également le rapport du major Torres qui, en marchant à l'avant-garde, a eu un engagement avec les Indiens.

Le Nauquen peut être traversé facilement là où nous sommes ainsi que sur un parcours de dix lieues en amont comme en aval ; sa profondeur, en effet, est moindre d'un mètre.

L'unique vallée qui ne soit pas étroitement encaissée dans les montagnes est celle où nous campons. Elle n'a pas plus de mille hectares en bonne terre, quoiqu'on puisse arroser le reste comme l'indiquent les divisions que les Indiens choisissent pour leurs plantations de blé qu'ils ont déjà récolté. J'attends ici l'arrivée de M. Mendez Urrejola, venant de Mal-Barco, à vingt lieues d'ici, en remontant le Nauquen.

Je l'ai envoyé chercher, ainsi que le cacique Purran à qui j'ai fait parvenir une invitation pour qu'il se présente au campement. demeure à six lieues sur l'autre côté du Nauquen. Demain je connaitrai le résultat de ces missions confiées à des personnes sûres et que j'ai expédiées deux par deux.

Les chevaux ne profitent pas dans ces parages, mais je m'efforce de les tenir en bon état en en ayant le plus grand soin.

Le 7 mai 1879.

N. URIBURU,
Commandant la 4me division.

Au général Roca,

Sur le Rio Negro.

J'ai l'honneur d'informer V. E. que depuis le 5 courant au matin j'occupe l'endroit qu'on m'a désigné sur la nouvelle frontière.

La division sous mes ordres n'a pas souffert. Les chevaux et les mules sont quelque peu malades par suite des gelées qui règnent et de la neige qu'on rencontre sur les hauteurs que nous avons été obligés de franchir, ainsi que par suite des côtes de difficile accès dans ces parages.

La batterie de campagne n'a été démontée en aucune occasion; malgré le mauvais terrain, elle a toujours roulé. Les bagages sont intacts. Les approvisionnements sont ménagés, l'esprit qui anime cette division ne saurait être meilleur et chacun a constamment fait son devoir.

Campement au confluent du Nauquen et du Curru-Leuvu, le 6 mai.

N. URIBURU,
Commandant la 4me division.

M. le Ministre.

J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai pris possession hier, à trois heures, de ce lieu indiqué par le Ministre de la guerre en campagne comme étant la base de nos opérations et où j'établirai mon campement. Je n'ai trouvé aucune trace d'Indiens ni sur ma route ni ici. J'ai construit entre Carhué et ce point 4 fortins dans les parages nommés Leuvucó, Atrehueco, Laguna del Sauce et Quetren-Huipen. De cette façon, j'ai assuré nos communications avec Buenos Aires.

Je suis en rapport depuis le 15 courant avec le commandant Godoy qui est à Naincó, et, depuis le 24, avec le colonel Racedo qui se trouve à Poitahué, à 30 lieues au N.-O. de ce campement. Je regrette de ne

pouvoir, quant à présent, donner des nouvelles du colonel Lagos, mais j'ignore où il se trouve, quoique je présume qu'il doit être à Toay ou à Luan-Lauquen. Je me prépare à faire une excursion avec 200 hommes, dans les montagnes du Lihué-Calel, pour y fouiller le Chadi-Leuvu et les montagnes de Pichi-Mahuida où, d'après les renseignements du colonel Godoy, se sont réfugiés tous les Indiens dispersés. J'ai fait opérer des battues dans les environs de ma route et je puis certifier à V. E. que nous n'avons pas d'Indiens sur nos flancs non plus qu'à notre arrière-garde.

Traru-Lauquen, 25 mai 1879.

NICOLAS LEVALLE.

Au général Roca,

Sur le Rio Negro.

Conformément aux instructions que j'ai reçues, je continue ma marche lentement, en construisant des fortins de communication.

Malgré l'inaction que comportent des étapes de cette nature, la division a bien commencé sa campagne en faisant 300 prisonniers parmi lesquels il y a des capitanejos et des petits caciques.

Je dois recommander à V. E. le talent et l'activité des majors Peiteado, Baigorria et Lamela à qui l'on doit tout le succès de la campagne jusqu'à ce jour. J'ai l'espoir d'avoir bientôt à vous faire part d'événements plus sérieux, aussitôt que les détachements qui battent la campagne dans d'autres directions auront rejoint la division.

Luan-Lauquen, 26 mai 1879.

LAGOS,
Colonel.

M. le Ministre de la guerre en campagne.

Trois chemins qui viennent de la Pampa aboutissent à Tilgué. Deux de ces chemins traversent le Nauquen et continuent à l'ouest jusqu'au Chili. Ils sont indispensables aux Araucaniens, aux Picunches et aux Maluches, qui doivent les prendre pour envahir les frontières de Mendoza, de San Luis, etc.

Vous vous rappellerez, M. le Ministre, que je vous l'ai dit, en mars, quand les Indiens Ranqueles venaient dans ces parages où ils ont été rencontrés aujourd'hui.

Le fils de Mariano Rosas et celui d'Epumer sont à treize lieues d'ici, au sud, chez le cacique Zuñiga. Ils sont passés par le même chemin que je fais garder par un détachement d'ici au point le plus

élevé des Andes; à la ligne de démarcation avec le Chili, la distance est de vingt lieues environ et de soixante lieues du Nauquen à sa jonction avec le Limay. Je laisserai des forces à 20 lieues au-dessus du Nauquen et à Malbarco et je marcherai avec une colonne légère, en descendant le Nauquen jusqu'aux sources du Rio Agrio qu'on dit se trouver à vingt lieues d'ici. De ce point, j'enverrai un détachement à la jonction de cette rivière avec le Limay et un exprès à Chochechay.

Mendoza, 23 mai 1879.

N. URIBURU,
Commandant la 4me division.

---

10 juin.

Diane à six heures. Nous restons campés à Huayque-Nelo. Nous sommes par 38° 58′ de latitude.

---

11 juin.

Diane à six heures. Beau temps. A huit heures et quart nous prenons la direction du N.-O. et nous atteignons notre dernier campement en face le confluent des rivières Nauquen et Limay.

Le terrain est très accidenté et très boisé. Les pâturages sont excellents. La vallée est large et s'étend entre la rivière et les collines au nord, qui, vues d'ici, paraissent dans le lointain hautes comme des Cordillères. En cet endroit, la rivière longe les collines du sud. Ces dernières sont très près de nous, elles paraissent avoir une forme toute différente de celles du nord. On voit sur leur surface de grandes taches rouges qui se prolongent considérablement. Nous sommes assez près pour reconnaitre que ces taches ne sont produites par aucune végétation.

Ce sont peut-être simplement des terres rouges, de l'ocre, etc. Ce sont peut-être aussi des oxydes de fer ou des décompositions provenant de formations de mercure. Je serais disposé à admettre cette dernière hypothèse pour deux motifs : d'abord parce que nous distinguons sur différents points une couleur rouge très vive semblable à celle que produit ce métal combiné avec la craie, ensuite parce que j'ai entendu dire au sud du Chili qu'il y avait des mines de mercure dans cette partie de la République Argentine.

Manquant d'embarcation, nous n'avons pu faire une reconnaissance qui eût tranché la question ou tout au moins l'eût éclaircie.

A onze heures et demie, nous montâmes à cheval pour accompagner le général à la recherche du gué du Nauquen qui est situé à une lieue environ au-dessus de son confluent avec le Limay. Ce gué est très fréquenté par les Indiens et les Chiliens.

Après avoir fait environ une lieue et demie dans la direction du N.-O., à travers des terrains boisés, humides et des marécages, nous arrivons au bord du Nauquen qui court ici presque en droite ligne du nord au sud dans une vallée étroite que ses eaux couvrent presque complétement. Nous ne rencontrons aucun obstacle pour atteindre le rio. Il nous a fallu seulement traverser d'épais bouquets de saules. Le long de la rive opposée se dresse une montagne d'un aspect sauvage qui, après avoir bordé la rivière pendant longtemps, se termine tout d'un coup vis-à-vis de nous en forme de promontoire.

L'eau du Nauquen est très limpide et très bonne à boire. Le lit de cette rivière est entièrement formé de petits galets ronds. Le courant semble être très rapide et le canal est visiblement rapproché du côté de la montagne. Assez loin sur notre droite, l'eau s'étend sur un espace libre qui peut mesurer 400 mètres d'une rive à l'autre. On comprend que le gué doit être de ce côté.

Un soldat se prépara à traverser la rivière, mais le commandant Fotheringham et le major Fabregas voulurent en faire autant. Ces deux officiers, accompagnés du soldat, entrèrent donc dans le rio. Le commandant Fotheringham se laissa entraîner par le courant; il fut obligé de nager pendant un certain temps à côté de son cheval, à la crinière duquel il se cramponna en abordant l'autre rive. Le major Fabregas fut plus heureux, il traversa le Nauquen dans sa plus grande largeur et se trouva sans accident avec le soldat sur la rive opposée. Nous les vîmes aussitôt contourner la montagne sur la gauche et la gravir jusqu'au sommet.

Cette montagne fut appelée «Montagne Roca». Quant au gué, personne ne peut disputer au commandant Fotheringham le droit de lui donner son nom, parce qu'il fut le premier à en tenter le passage et fut celui qui courut le plus grand péril en le traversant.

Ce gué étant parfaitement reconnu, les officiers et le soldat nous rejoignirent sans le moindre accident.

A l'endroit le plus large du rio, c'est-à-dire au gué même, l'eau s'élevait un peu plus qu'à mi-selle sur un espace de près de cent mètres ; ailleurs le cheval n'est dans l'eau que jusqu'au ventre.

Nous n'avons pu reconnaître le Limay aussi bien que nous l'aurions voulu ; mais les guides assurent que son cours est deux fois plus grand que celui du Nauquen.

Il y a beaucoup à dire sur ces deux rivières, sur les campagnes qu'elles arrosent et sur le système défectueux suivi jusqu'à ce jour,

système qui nous a fait négliger cette région voisine des Andes que nous avons laissé exploiter par des étangers.

Si nous avions dépensé pour ces régions la moitié des efforts que nous avons faits pour créer sur le bord de la mer des villes et des établissements qui ont peu progressé, nous aurions aujourd'hui un cordon de villes florissantes entre Mendoza et Nahuel-Huapi.

La province de Buenos Aires qui est celle qui a le plus souffert des vols commis par les Indiens du sud, qui a été la plus éprouvée par leurs déprédations, a employé des sommes considérables pour s'étendre au sud et se prémunir contre l'élément sauvage qui ruinait les autres provinces situées sous le 33e parallèle. Elle aurait pu acquérir un plus vaste territoire dans la Pampa, même dans la Patagonie, si elle s'était occupée de la colonisation des versants des Andes.

Ces versants une fois habités par des colons ou protégés par des troupes, une expédition aurait facilement rejeté les Indiens au sud du Rio Negro, dernier refuge qui leur restait.

C'est par suite de la protection que les vallées des Cordillères donnaient aux Indiens qu'ils ont pu nous infliger des pertes aussi considérables. S'ils ont été aussi entreprenants c'est qu'ils étaient sûrs de trouver un refuge dans les gorges des Cordillères. S'ils volaient, ils ne le faisaient pas seulement pour vivre, mais aussi pour alimenter le commerce d'échange qu'ils avaient avec les traficants chiliens dans ces mêmes parages que nous abandonnions. S'ils ne respectaient aucun traité, s'ils méprisaient les rations qu'on leur proposait, c'est que le trafic d'outre-Cordillère était naturellement plus profitable pour eux.

Nous en avons la preuve ; dès qu'on a opéré contre la Pampa en occupant tout d'abord les régions des Cordillères, le succès est venu aussitôt couronner l'opération. Mais il ne suffit pas de s'établir au confluent du Nauquen avec le Rio Negro, car il y a au nord et au sud du Limay, sur le versant même de la Cordillère, un grand nombre d'Indiens qui peuvent nous causer de sérieux préjudices.

Hors des Cordillères l'Indien n'est plus dangereux, car on peut le poursuivre et l'atteindre facilement.

Puisque nous devons en grande partie le succès de notre opération à l'occupation des vallées qui s'étendent entre la Cordillère et le bas Nauquen, puisque cette région est si importante par sa position, si précieuse par la qualité de son sol, il faut absolument s'y installer et y fonder des établissements qui progresseront rapidement et s'étendront peu à peu le long du rio Negro jusqu'à atteindre Carmen de Patagones près la mer.

Le colon se plairait bientôt et attirerait lui-même l'immigration dans ces riches vallées qui bordent la chaîne des Andes, que

la Cordillère protège des rafales, où les pâturages sont magnifiques, où l'on a toujours une eau limpide et excellente, où l'on trouve des bois en abondance, où les fruits et les céréales sont de première qualité.

C'est le désert qui crée l'Indien, c'est pourquoi il ne suffit pas de conquérir la Pampa, il faut aussi la peupler en y installant des colons ; c'est ainsi qu'on a créé sept provinces argentines, Jujuy, Salta, Tucuman, Catamarca, la Rioja, San Juan et Mendoza.

C'est ainsi qu'on trouve aujourd'hui dans cette dernière province, à cent lieues au sud, les établissements ou villages de San Vicente, Lujan, San Carlos, Aguanda, Las Peñas, San Rafael et San Martin ; puis viennent, beaucoup plus au sud de Nahuel-Huapi, de véritables villages indiens et chiliens tels que : Malal-hue, Valle Hermoso, Laguna Blanca, Chacay, Cachicó, Tricaio Malal, les campements de Tranaman, Curalevu, de Cheuquel, entre Barrancas et le Nauquen ; les Pinales, Malbarco, Ranquil-Leuvu, les campements de Jancaqueo, Campana Mahuida, les villages que gouverne le cacique Renquecura à Pangue-có où s'est réfugié son parent Namuncurá, et beaucoup d'autres campements qui s'étendent jusqu'aux environs de Nahuel-Huapi ; Las Manzanas, Caleuvu et d'autres groupes qui forment le « gouvernement » de Shayhueque. Enfin au sud de Nahuel-Huapi on rencontre même des campements d'Indiens Tehuelches et Pampas qui s'étendent jusqu'aux sources du rio Santa Cruz et qui sont connus sous le nom de Tavim-Ches.

Cette population Indienne installée dans toute cette vaste région démontre bien que le terrain est fertile, surtout dans la partie comprise entre les rios Grande, Barrancas, Nauquen et Limay, où les pâturages ont pu nourrir cent mille vaches, où l'on a établi un grand nombre de fermes chiliennes.

C'est donc là qu'on doit installer le véritable quartier-général de la civilisation qui, de là, s'étendra vers l'est et répandra ses bienfaits jusque sur la côte Atlantique.

---

12 juin.

Nous restons campés au confluent du Nauquen et du Limay.

Nous avons reçu des rapports des 4me et 5me divisions. Ces rapports seront inscrits à leur numéro d'ordre, avec les itinéraires qui y sont joints.

Je transcris ici les instructions adressées au commandant de la 4me division et qui renferment les dispositions prises par le Ministre au sujet de notre retour.

Campement au confluent du Nauquen et du Limay, 12 juin 1879.

Au commandant de la 4me division d'opérations, le lieutenant-colonel Napoleon Uriburu.

Je viens de recevoir votre rapport en date du 10 juin ; je vous envoie ma réponse par le courrier qui m'a apporté votre lettre.

Je vous ai attendu ici plusieurs jours afin d'avoir avec vous un entretien particulier. Je n'ai pas marché en avant parce que je n'avais aucun renseignement sur la nature du terrain que je devais traverser et parce que les chevaux ne sont pas en état de voyager par des chemins rocailleux manquant de pâturages.

Je me remettrai en marche demain pour revenir à Choele-Choel où je resterai quatre jours afin de prendre les dispositions nécessaires pour nous rendre à Patagones et, de là, à Buenos Aires où j'ai besoin de me trouver pour faire adopter les mesures indispensables qui assureront la réussite complète des opérations, d'après les dépêches que je recevrai des autres divisions en campagne.

Le principal motif qui m'oblige à abandonner cet endroit est le manque de vivres pour nos troupes, provenant du non accomplissement des contrats d'approvisionnement de la part des fournisseurs.

Je laisserai ici un fort détachement pour surveiller le passage des rivières ainsi que leurs environs.

J'ai vu avec plaisir que vous avez fait tous vos efforts pour vous conformer aux instructions que vous aviez reçues ; j'ai eu connaissance également des bons résultats que vous avez obtenus et je vous en félicite.

En ce qui concerne votre attitude à l'égard du cacique Purran et la conduite que vous avez à tenir envers lui et envers les autres caciques ou les Indiens de cette frontière, vous agirez avec eux selon les circonstances et comme vous le jugerez convenable. Je vous recommande seulement de les traiter avec équité, mais aussi d'être très énergique à leur égard. C'est la meilleure façon de s'en faire obéir.

Deux Indiens ont été pris hier au gué du Nauquen. Ils faisaient partie d'un groupe surpris par un peloton d'avant-garde qui a fait quelques prisonniers.

Ils fuyaient devant les forces de la 3me division qui opèrent du côté du Chadi-Leuvú, et il parait qu'en descendant plus au sud ils ont reculé devant les battues que je fais pratiquer sur la rive droite du Colorado, au-dessus de Lihuel-Calel. Ces Indiens viennent à pied; ils ont souffert toutes sortes de fatigues dans le défilé qu'ils ont dû traverser.

Je vous annonce aussi que Lagos a fait près de 300 prisonniers et qu'il s'est présenté un grand nombre d'Indiens à Villa Mercedes.

Tout enfin nous fait espérer que nous n'aurons plus rien à craindre des maraudeurs du désert.

JULIO A. ROCA.

---

13 juin.

Diane à six heures. Nous reprenons aujourd'hui le chemin qui doit nous ramener à Choele-Choel et qui est le même que celui que nous avons suivi à l'aller.

On a expédié d'ici en mission le chef de bataillon Lucas Cordova, accompagné du professeur de minéralogie Gustavo Niederlein, de M. Miguel Martinez et de quelques soldats.

Ils doivent remonter le Nauquen en passant par les positions qu'occupe la 4me division et se rendre ensuite à San Rafael et à Mendoza en longeant les Andes. Ils ne nous rejoindront qu'à Buenos Aires.

Nous avons fait aujourd'hui onze lieues et nous campons à la Laguna de Sauces.

---

14 juin.

Diane à cinq heures et demie. Beau temps. Nous continuons dans la même direction S.-E. et nous campons à Chichinal avant d'entreprendre l'escalade des chemins escarpés qui traversent les collines de ce nom.

Le général ordonne au major Fabregas de reconnaitre un chemin qui permette aux charriots de franchir les collines.

---

15 juin.

Diane à cinq heures et demie. Temps clair. Nous marchons en direction de l'ouest et nous employons toute la journée jusqu'à trois heures et demie pour franchir les défilés et gravir les montées du Chichinal. Nous campons à Chelforó où nous rejoint le major Fabregas.

Cet officier nous avise que le chemin qu'il a parcouru est praticable pour les voitures légères et que le détour qu'on fait pour éviter les collines n'est pas aussi long qu'on le supposait.

Depuis la montée jusqu'à la descente du Chichinal, l'eau manque absolument.

16 juin.

Diane à cinq heures et demie. A trois lieues à l'est de Chelforó nous rencontrons une vaste et belle vallée qui sera probablement occupée par un des détachements de la ligne du Rio Negro. A une heure et demie nous campons à Chimpay après avoir constamment marché au N.-E.

Comme nous avons remarqué que le rio a grossi, nous avons la précaution, en campant à Chimpay, de placer des signaux pour nous rendre compte de la crue des eaux ; nous reconnaissons bientôt que cette crue est de deux pouces par heure.

Le terrain que nous occupons est à deux mètres au-dessus du niveau du rio.

Quelques soldats qui dormaient dans un ravin peu profond ont été, pendant la nuit, entourés par les eaux qui, suivant les observations faites, se sont élevées à un mètre au-dessus de leur niveau primitif, de sorte que pendant cette nuit nous n'avons dormi que d'un œil, prêts à abandonner le terrain à notre puissant envahisseur.

---

17 juin.

Diane à six heures. La matinée est pluvieuse, mais le ciel s'éclaircit dans la matinée. Nous arrivons à Choele-Choel après une marche de trois heures.

---

18 juin.

Diane à six heures et demie. Matinée nuageuse ; sans nouvelles. Le général en chef fait lire l'ordre suivant :

ORDRE GÉNÉRAL

Campement général à Choele-Choel, 18 juin 1879.

Le Président de la République m'adresse par le télégraphe l'ordre du jour suivant que je me fais un plaisir de communiquer à l'armée expéditionnaire.

A M. le Ministre de la guerre en campagne, général Julio A. Roca.

J'ai reçu votre télégramme ; les nouvelles qu'il me communique sont bonnes pour tous : pour le pays, pour vous comme pour moi.

Le Ministre de la guerre vous répond officiellement.

Je vais proposer au Congrès d'accorder une récompense aux soldats, aux officiers et aux commandants en chef de l'expédition pour le succès glorieux de l'entreprise, pour la régularité des opérations, la perfection dans tous les services militaires, la constance infatigable des soldats, le talent et le zèle déployé par les chefs.

Recevez mes félicitations et celles de toute la Nation.

Je vous salue sur les rives du rio Negro et sur celles du Nauquen où votre présence réalise le vœu de plusieurs générations et sur lesquelles flottent les couleurs argentines.

Votre ami comme toujours,

NICOLAS AVELLANEDA,
Président de la République.

M. le Ministre de la guerre en campagne, général Julio A. Roca.

J'ai reçu votre rapport de Choele-Choel en date du 25 mai dans lequel vous m'annoncez que vous êtes arrivé sur ce point, la veille, avec la division sous vos ordres. Le gouvernement a appris avec plaisir que la première division de l'armée expéditionnaire a déjà réalisé les dispositions les plus difficiles de la loi qui ordonne la translation de la frontière sur les rives du rio Negro.

Cette nouvelle mérite d'être portée sans retard à la connaissance de tous les habitants de la République, aussi ai-je transmis votre dépêche par le télégraphe à toutes les provinces et j'ai ordonné qu'elle soit mise à l'ordre du jour de l'armée. C'est la meilleure nouvelle qu'on puisse donner le 25 mai, c'est le plus bel hommage que l'armée ait rendu à ce glorieux anniversaire en saluant cette date mémorable sur les bords du rio Negro.

Cette grande opération était difficile; elle a cependant été réalisée avec une précision remarquable, et c'est la première fois qu'on a constaté le fonctionnement parfait de l'administration militaire, l'accomplissement ponctuel de tous les ordres donnés, sans qu'on ait à regretter la désertion d'un soldat; cette opération révèle tout à la fois le génie militaire du général en chef qui a conçu le plan de campagne, le zèle des officiers qui l'ont secondé et la discipline des troupes qui l'ont exécuté.

Signé: LUIS M. CAMPOS.

En lisant les paroles du premier magistrat de la République et celles que le ministre de la guerre par intérim vous adresse en son nom, j'ai vu avec plaisir les termes élogieux adressés si justement à l'armée que j'ai l'honneur de commander. La récompense que le

Président de la République va demander au Congrès rappellera aux soldats cette campagne pleine de fatigues, mais qui a été couronnée de succès ef qui assure dès aujourd'ui à la civilisation, la domination indiscutée d'un immense territoire sur lequel la barbarie a régné pendant trois siècles.

JULIO A. ROCA.

Voici les rapports que nous avons reçus aujourd'hui :

Choele-Choel, 19 juin 1879.

A S. E. le Ministre de Guerre et Marine et général en chef de l'armée expéditionnaire au Rio Negro.

J'ai l'honneur de remettre à V. E. l'original de la note que j'ai reçue du major Diego Lucero, note par laquelle il rend compte de l'opération que je lui confiai le 19 mai dernier, conformément aux instructions que je reçus de V. E.

Comme vous pouvez le voir, M. le Ministre, cet officier a parcouru le rio Colorado jusqu'à 40 lieues au dessus de Choyque-Mahuida; un autre officier sous ses ordres a parcouru également 40 lieues, ce qui fait une reconnaissance de 80 lieues sur les rives du Colorado. On n'a surpris qu'un petit groupe d'Indiens qui a été facilement dispersé et auquel on a tué deux hommes et fait un prisonnier. Un captif a été délivré.

Je dois prévenir V. E. que j'exerce une surveillance active depuis ce point jusqu'à 8 lieues au dessus du Nauquen ; j'ai posté des détachements sur les points où les Indiens ont l'habitude de traverser le Nauquen pour échapper aux divisions qui opèrent dans la Pampa. En fuyant ils tomberont infailliblement au pouvoir de ces petits détachements, ainsi que cela est déjà arrivé; en effet, le piquet de garde à 8 lieues au dessus du confluent a pris douze Indiens dont six de chusma, qui font partie des tribus dispersées de Namuncurá et de Pincen.

Ces Indiens arrivent à pied et déclarent qu'ils ont trouvé sur leur chemin plusieurs Indiens morts de faim et de soif, sans doute.

Les détachements en question ont non-seulement l'ordre d'exercer la plus grande surveillance, mais sont encore chargés de maintenir nos communications avec la 4e division que commande le lieutenant-colonel Napoleon Uriburu.

CONRADO E. VILLEGAS.

Choyque-Mahuida, 15 juin 1879.

A M. le chef d'état-major de l'armée expéditionnaire du rio Negro, Colonel Conrado Villegas.

En vertu des instructions que vous m'avez données, je me suis mis en marche le 31 mai. J'ai remonté le fleuve Colorado jusqu'à plus de 40 lieues au dessus du gué de Choyque-Mahuida; je n'ai trouvé sur tout ce parcours aucune trace du passage des Indiens, si ce n'est des campements abandonnés par eux depuis longtemps.

Je détachai le lieutenant Pedro Crouseilles, avec cinq hommes bien montés, pour côtoyer le fleuve et le remonter jusqu'à ce qu'il ait rencontré les détachements appartenant à la division du colonel Uriburu ; dans le cas où il ne rencontrerait pas ces détachements il avait l'ordre de marcher jusqu'à ce que ses chevaux fussent fatigués, puis de les faire reposer pendant un ou deux jours, suivant les besoins, et de revenir ensuite ici où je l'attendais.

Après avoir marché pendant deux jours, cet officier dut revenir sur ses pas ; à vingt lieues d'ici il surprit un groupe d'Indiens dont il ne put connaitre le nombre à cause de la nuit et de l'épaisseur du fourré dans lequel ils se trouvaient. Il les attaqua cependant; il tua deux d'entre eux, prit une femme et délivra un captif ; il leur enleva aussi quelques chevaux, la plupart appartenant à l'Etat et provenant de la division de Trenque-Lauquen.

Comme les chevaux qu'il avait pris étaient en très mauvais état, il préféra rebrousser chemin et les ramener au camp.

Le lendemain cet officier se remit en marche avec quinze hommes de plus et munis d'instructions semblables aux précédentes ; il longea le fleuve sur un parcours de 40 lieues sans rencontrer d'Indiens. Il campa pendant deux jours dans l'espoir que les détachements qu'il cherchait viendraient jusque dans ces parages ; mais n'ayant rien vu, il se décida à revenir. Il rentra en effet avec des chevaux très fatigués, par suite des chemins à travers bois qu'on ne peut éviter.

Je n'ai pu opérer plus tôt mon retour à cause des chevaux qui ne pouvaient plus avancer, ce qui m'obligea à faire de petites étapes pour leur donner le temps de manger et de se refaire un peu ; malgré cela j'en ai perdu onze.

J'ai décidé de rester ici pendant deux jours pour laisser reposer les chevaux, puis je partirai pour vous rejoindre, comme j'en ai reçu l'ordre.

DIEGO LUCERO.

Nous recevons également le télégramme suivant qui complète le précédent et que j'inscris dans ce journal sous la date du 23 mai :

A S. E. le Ministre de la guerre en campagne.

Conformément aux instructions que j'ai reçues de V. E. le 24 de ce mois, je me suis mis en marche le lendemain et j'ai remonté le Curacó. La route est difficile le long de ses rives où l'eau potable manque. Je me décidai alors à couper directement sur Lihuel-Calel où j'arrivai après un trajet de deux jours à marche forcée.

J'ai fait une excursion jusqu'à Traru-Lauquen sur un parcours de 115 lieues savoir : de Choyque-Mahuida à Lihuel-Calel, aller et retour, 40 lieues ; des montagnes à Mullilin Grande, 35 lieues et de ce dernier point à Choyque-Mahuida, en côtoyant la rivière, 40 lieues. Je n ai pas rencontré les détachements que je comptais trouver à Lihuel Calel. J'expédiai un courrier à Traru-Lauquen avec une note pour le colonel Levalle ; je lui disais : M. le Ministre m'a détaché dans le but de communiquer avec vos avant-gardes qu'il croyait dans ces parages ; le général désire connaitre les opérations de votre division ; je dois vous prévenir qu'il est arrivé à Choele-Choel le 24 courant.

Le 29 un détachement de mes troupes découvrit les traces d'environ cent animaux qui paraissaient venir de Traru-Lauquen. J'envoyai aussitôt à leur poursuite, mais on ne put les atteindre parce que les sauvages s'enfuyaient du côté de l'ouest à marche forcée et en poussant à coups de lance leurs chevaux exténués.

En revenant, j'ai suivi le chemin qui part de la montagne et se dirige vers le S.-O. J'ai visité l'ancien camp de Bernardo à Curacó et je n'y ai trouvé aucun changement. De cet endroit je remontai le Curacó en suivant une piste qu'on découvrit et qui me conduisit à une vingtaine de *ranchos* qui semblaient abandonnés depuis 6 à 8 jours. La piste se divisait alors ; je me trouvai en présence de trois chemins, deux d'entre eux se dirigeaient sur Chadi-Curu et le troisième rejoignait la route qui conduit des montagnes au gué Mullilin Grande. Je suivis cette dernière piste jusqu'à ce gué sans pouvoir atteindre les fuyards qui avaient un jour d'avance sur moi ; ils remontèrent le cours de la rivière, ce qui me fait supposer qu'ils sont tombés au pouvoir du major Lucero.

Aucun Indien d'ici à Traru-Lauquen ne pourra passer le Naciente. J'ai découvert d'autres pistes qui se dirigent toutes à l'ouest. J'ai également trouvé près du gué, sur les rives mêmes de la rivière, d'autres huttes abandonnées depuis 2 ou 3 nuits et dont les habitants sont partis du côté de l'ouest.

Ainsi les Indiens fuient de toutes parts et cherchent à se cacher dans les replis des Andes.

J. S. Daza.

20 juin.

Diane à sept heures. Beau temps, vent fort. Nous restons campés au même endroit.

On a envoyé les notes suivantes aux colonels Levalle et Racedo.

Choele-Choel, 20 juin 1879.

A M. le colonel Nicolas Levalle.

J'ai reçu votre rapport du 2 courant qui m'apprend que vous avez occupé la lagune de Traru-Lauquen, dont vous avez fait une base d'opérations pour les battues que vous organisez au sud et à l'ouest de ce point, après avoir exploré l'espace compris entre Traru-Lauquen et Carhué et assuré vos communications par la construction de quatre fortins intermédiaires ; je vois que vous vous êtes mis en rapport avec la plupart des officiers supérieurs qui opèrent dans la Pampa centrale et que vous vous préparez à compléter votre opération par l'occupation de Lihuel-Calel et de Pichi-Mahuida.

J'ai lu votre rapport avec plaisir et je vous complimente pour l'interprétation intelligente des instructions que vous avez reçues et qui ont eu pour résultat d'établir solidement notre domination sur cette vaste division de la Pampa.

Si les longues et fatigantes excursions que vous avez faites pour combattre un ennemi invisible n'ont amené aucune rencontre sérieuse et, par conséquent, aucune victoire, elles n'en ont pas moins servi à démontrer les avantages pratiques de votre occupation méthodique de la zone sur laquelle vous avez pour toujours établi la domination argentine.

Dans cette croisade contre la barbarie, la patrie reconnait qu'elle a eu raison d'avoir confiance en l'abnégation et le savoir des officiers qui ont préparé si brillamment le succès de cette campagne.

~~Tous~~ ont droit à sa gratitude ; je suis heureux d'être le premier à vous en faire part en vous envoyant copie des télégrammes que le Président de la République et le ministre de la guerre ont adressés aux troupes expéditionnaires (1).

JULIO A. ROCA.

Choele-Choel, 20 juin 1879.

A M. le colonel Eduardo Racedo,

Pitre-Lauquen.

J'ai lu avec le plus vif intérêt votre note du 19 mai qui m'apprend que vous avez occupé le territoire qui s'étend entre les frontières de

(1) Il s'agit des télégrammes publiés plus haut pages 89 et 90.

Cordoba et de San Luis jusqu'au Salado, et que vous en avez chassé tous les Indiens qui s'y trouvaient.

Vous pouvez vous rappeler qu'à l'occasion d'une heureuse excursion que vous fites contre les tribus des Ranqueles, je vous disais que ce serait à vous que la République aurait à adresser ses remerciments pour la destruction complète de ces tribus. Cette prophétie s'est accomplie.

Je ne saurais trop vous féliciter des qualités militaires dont les troupes que vous avez sous votre commandement ont donné tant de preuves ; je vous transmets avec plaisir, pour que vous en preniez une large part, les éloges que le Président de la République et le Ministre de la Guerre adressent par télégraphe aux troupes qui ont mis fin aux invasions des Indiens.

Veuillez continuer à surveiller les groupes insignifiants qui parcourent encore la Pampa. Je vous enverrai de nouveaux ordres en temps opportun.

JULIO A. ROCA.

---

21 juin.

Diane à sept heures. Beau temps. Rien de nouveau.

---

22 juin.

Diane à sept heures. Grande pluie qui dure toute la journée et toute la nuit.

Pendant la nuit et au plus fort de la pluie, le commandant Rufino Ortega et le jeune chirurgien de la 4me division Alejandro Marcó, accompagnés d'une faible escorte, arrivent à notre campement ; ils viennent du Nauquen.

Je désire m'occuper un instant de ce jeune homme qui a joué un rôle important pendant la campagne faite par la division dont il faisait partie.

Marcó a quitté Buenos Aires il y a peu de temps, faible, condamné par plusieurs médecins, miné par une fièvre maligne. Son frère Mariano, employé dans une administration de l'Etat et obligé, par conséquent, de rester dans la capitale, ne cessait de lui conseiller dans ses lettres de prendre bien soin de sa santé et le recommandait à tous ses amis.

Lorsque le colonel Uriburu reçut du général Roca les ordres et les instructions nécessaires pour entreprendre une expédition dans les Cordillères, Alejandro Marcó se trouvait à Mendoza ; il résolut de

faire partie de la colonne expéditionnaire. Aussitôt dit, aussitôt fait ; quelques jours après il était à San Rafael. Son frère s'alarma de cette décision et obtint que le général Roca envoyât du fort Argentino un télégramme ainsi conçu : «Colonel Uriburu, ne permettez pas au chirurgien Marcó d'aller plus loin que San Rafael».

Lorsque le télégramme parvint à destination Alejandro était déjà au Nauquen et figurait dans les détachements d'avant-garde. Le 19 mai il prit part comme volontaire à un combat livré près du Rio Agrio et il se distingua par sa bravoure, ainsi que le constate le rapport officiel.

Le général Roca a défendu à Alejandro Marcó de retourner au Nauquen, vu le mauvais état de sa santé et l'époque avancée de la saison.

Voici la note que les habitants de Carmen de Patagones ont adressée au général Roca au sujet de l'occupation du rio Negro.

Patagones, 31 mai 1879.

A M. le Ministre de guerre et marine, général Julio A. Roca.

Les habitants de la ville de Cármen de Patagones ont reçu avec joie la nouvelle de l'arrivée de V. E. et de sa division sur les rives du rio Negro.

Ce grand événement assure une ère de prospérité à la ville de Patagones ; c'est pourquoi, songeant en même temps à la gloire que le pays tout entier retirera de cette brillante campagne, nous nous faisons un devoir d'adresser nos félicitations et de manifester notre reconnaissance au grand citoyen, au grand patriote le général Julio A. Roca, et, en sa personne, au gouvernement national.

J. R. Savignon, Vicente Dasso, B. L. Ramayon, Domingo Pita, Tadeo Sztyrle, Francisco Rocha, P. Nazarre, Manuel A. Crespo, Antonio Bonorino, Antonio Real, Manuel A. Butt, Juan Pablo Córdova, Eurebio Ocampo, B. Casada, Federico Real, Bernardino Zionilla, Clemente Nuñez, Gerardo Ocampo, Juan F. Martini, Enrique Castro, Eusebio Ibañez, Tomás J. Abbate, Ignacio Abbate, Tomás Deacon, Celodonio E. Crespo, José Atkinst, Ignacio Salinas, Pedro Hansen, M. Crespo, Luis Thomson, Ernesto Brechland, Julio Fiedbe, Francisco Gimenez, Doroteo Galzusta, Daniel Ibañez, Juan Castro, Tomás Cueto, Juan Martinez, Antonio Cortesg, Francisco J. Baraja, Eduardo J. Abbate, Serapio Miguel, Francisco Baraja, Antonio B. Pita.

Ministre de la guerre
en campagne.

Choele-Choel, 22 juin 1879.

J'ai reçu la lettre en date du 31 mai que vous m'avez adressée au nom des habitants de Cármen de Patagones. Je vous remercie des termes flatteurs dans lesquels elle est conçue. Je vois avec plaisir que Patagones comprend tous les avantages que vont lui procurer, ainsi qu'au pays, la disparition des sauvages et l'occupation de la nouvelle ligne de frontière.

La fertile vallée de l'embouchure du rio Negro est appelée par la nature à être le centre d'approvisionnement du sud et de l'ouest de de la République, à mettre tous ses territoires méditerranéens en rapport avec le littoral et l'Europe, et à devenir, en un mot, le siége d'une nouvelle Buenos Aires du Sud.

Malgré les avantages que lui donnait sa situation géographique, Patagones a vu jusqu'à présent les efforts constants de ses laborieux habitants paralysés par l'isolement dans lequel on les a laissés. Ils vivaient éloignés du reste du monde, luttant obscurément contre une poignée de sauvages, au milieu de campagnes fertiles que fuyait le travailleur industrieux, le laboureur infatigable et près d'une mer déserte où rien n'attirait les navires:

Il y a longtemps déjà que ceux qui se préoccupent de la prospérité nationale ont noté le déplorable oubli dans lequel on laissa Patagones.

La réaction en faveur de cette ville se produisit le jour où le gouvernement national, délivré des luttes intestines, put consacrer tous ses soins à la sécurité des frontières.

Espérons que ce mouvement de régénération ne sera pas interrompu par la guerre civile ou par la guerre étrangère. Au moment où la prospérité d'un pays prend un nouvel essor, quand tout concourt à réclamer les bienfaits de la paix dans l'intérêt de la richesse publique et du bien-être général, la moindre tentative d'anarchie amènerait sur le pays des malheurs dont on ne saurait préciser la portée.

La paix sera définitivement assurée le jour où le rêve de tant de générations sera réalisé, le jour où par sa force d'expansion la société argentine aura couvert ces campagnes, en ce moment désertes, de villes florissantes et d'établissements prospères.

Je fais donc des vœux pour les progrès rapides de Patagones qui est appelée à devenir le port, la clé du commerce de la vaste région qui s'étend de la mer aux Andes et de San Rafael à Nahuel-Huapi.

JULIO A. ROCA.

A MM. J. R. Savignon, Vicente Dasso, etc., etc.

---

23 juin.

Diane à sept heures. Beau temps. Vent S.-O.
Rien de nouveau.

---

24 juin.

Diane à sept heures. Temps clair. Thermomètre à 5° au-dessous de zéro.

L'ordre du jour suivant a été publié et on a expédié au colonel Lagos la note ci-après :

Ministre de la guerre
en campagne.

Campement de Choele-Choel, 24 juin 1879.

ORDRE DU JOUR

Devant partir demain pour la capitale de la République où m'appellent mes devoirs comme Ministre de la guerre, et jugeant nécessaire de donner une nouvelle organisation aux corps qui doivent rester à la garde de cette nouvelle ligne, j'ai arrêté ce qui suit :

ART. 1er. — Les forces de la 1re division sont réparties en trois brigades : deux de cavalerie et une d'infanterie.

ART. 2. — La première brigade de cavalerie se composera des 1er et 3e régiments et sera placée sous les ordres du colonel Conrado E. Villegas.

ART. 3. — Le 5e régiment de la même arme et le 7e qui viendra de la 4me division du Nauquen, formeront la 2me brigade que commandera le lieutenant-colonel Lorenzo Winter.

ART. 4. — Il sera formé une brigade d'infanterie avec les 1er, 2e et 6e bataillons, auxquels se joindra l'escadron d'artillerie. Cette brigade sera placée sous les ordres du lieutenant-colonel Teodoro Gárcia.

ART. 5. — Le 11e régiment de cavalerie passera à la 4me division, en remplacement du 7e.

Toutes ces forces, avec celles de la 4me division, formeront la ligne militaire du rio Negro. Le colonel Conrado E. Villegas en prendra le commandement en chef, et pendant toute la durée de son commandement, le lieutenant-colonel Manuel Campos le remplacera dans celui de la 1re brigade de cavalerie.

En m'éloignant et en prenant congé des officiers de tous grades, des sous-officiers et des soldats de cette division, je saisis l'occasion de leur manifester mon entière satisfaction pour la discipline, la subordination et la belle conduite qu'ils ont tous observées pendant cette

campagne que l'armée argentine devra toujours se rappeler comme la plus féconde de ses fastes militaires.

Ceux qui restent ont à remplir une plus belle mission encore. Non-seulement ils ont à défendre la propriété et la vie de leurs compatriotes, mais sous la protection de leurs armes et à l'abri de leurs garnisons, des cités grandiront et formeront plus tard de nouveaux Etats qui ajouteront leurs écussons à celui de la Patrie.

Compagnons d'armes et camarades, je vous salue et vous désire toute félicité pendant mon absence.

JULIO A. ROCA.

Ministre de la guerre en campagne.

Campement de Choele-Choel, 24 juin 1879.

Au commandant de la 5e division, colonel Hilario Lagos.

J'ai appris avec la plus vive satisfaction les brillants résultats obtenus par votre division dans l'opération qui vous avait été confiée.

Dans une campagne qui embrasse un champ aussi vaste et dont le succès dépend de la précision dans les mouvements et de l'exécution intelligente des instructions générales, je suis heureux de voir que tous les chefs de division, en agissant isolément, ont su contribuer avec une noble émulation à la réussite finale.

Cela parle hautement en faveur de leur expérience et des qualités militaires des troupes qu'ils commandent.

Je suis chargé de l'agréable mission de vous transmettre, et de faire parvenir par votre intermédiaire aux troupes de votre division, les félicitations de Monsieur le Président de la République et du Ministre de la guerre par intérim. Elles sont l'expression officielle de la gratitude de la Nation entière pour les fatigues souffertes et les victoires obtenues.

L'abnégation et la valeur dont l'armée argentine vient de donner d'aussi grandes preuves la rendent digne de ces témoignages flatteurs, en même temps qu'elles sont une garantie de sécurité et de gloire pour l'avenir de la République.

Quant à l'envoi des prisonniers à Buenos Aires, vous êtes autorisé à l'effectuer en consultant les meilleurs moyens d'économie, de vigilance et de bon traitement pendant le trajet. Ainsi que vous le dites avec raison, il est utile de vous épargner cette charge, surtout dans les opérations futures pour lesquelles vous recevrez des instructions.

Les dispositions que vous avez prises et que vous m'avez communiquées ont été approuvées.

Je vous salue.

JULIO A. ROCA.

---

25 juin.

Nous plions les tentes de Choele-Choel à dix heures et demie. Nous nous sommes mis en route en descendant la rivière et nous avons campé à trois heures et demie dans un endroit couvert d'arbres épineux où nous avons passé la nuit à alimenter les feux pour supporter le froid intense qui se faisait sentir. Le thermomètre marque 4° au dessous de zéro dès les premières heures de la nuit.

Nous trouvâmes dans ce campement un indien colporteur qui venait de Patagones avec deux petites charges de provisions qu'il allait vendre à Choele-Choel. Une de ces charges contenait du pain, rare et précieux article dont nous étions privés depuis longtemps et qui figurait au premier rang parmi les jouissances que nous nous promettions à notre arrivée à Buenos Aires.

Le général acheta toute la provision et la fit distribuer avec profusion aux officiers et aux soldats.

Nous avons fait trois étapes à cheval depuis Choele-Choel ; la dernière de ces étapes fut faite en six heures et était longue de seize lieues jusqu'au fortin Conesa où nous arrivâmes le 27 à midi. Le vapeur *Triunfo* venait de passer en remontant le fleuve.

Un courrier lui ayant porté la nouvelle de notre arrivée, il rebroussa chemin et nous rejoignit dans la journée.

Entre cinq et six heures du soir, les derniers traînards arrivèrent à Conesa, et vers huit heures cette petite population composée de près de deux cents familles d'Indiens et de colons de Patagones, sous la garde d'un piquet de soldats, éprouvait pour la première fois l'agréable surprise causée par l'audition de la musique militaire.

Cette population qui était à peine revenue de l'étonnement causé quelques instants avant par le passage du premier bateau à vapeur qui soit arrivé à cette hauteur en remontant le rio, avait abandonné ses chaumières pour former autour de nos musiciens un vaste cercle où l'on voyait pêle-mêle les vieux et les jeunes, les filles et les garçons et jusqu'aux animaux domestiques attirés par les fanfares joyeuses dont le 1er bataillon de ligne faisait retentir les échos.

Dans les intervalles des morceaux qu'elle jouait, on pouvait observer les diverses sensations qu'éprouvaient les assistants. Quelques-uns demeuraient immobiles et contemplatifs, d'autres s'approchaient timidement des musiciens, pour regarder les instruments et

les toucher légèrement du doigt, en contemplant presque avec effroi les serpents qui entouraient deux fois le corps des exécutants et avançaient de grandes bouches ornées de dents aigües au milieu d'une grosse tête aux yeux d'émail.

Quelques Indiens sautaient de joie, d'autres poussaient des hurlements comme ceux de leurs chiens.

Cette journée fera époque dans les souvenirs de ces demi-sauvages devant lesquels s'ouvre un riche avenir par la situation où ils se trouvent et la fertilité des terres qu'ils occupent.

C'était le poste avancé le plus éloigné de Carmen de Patagones, qui se trouve à quarante lieues par le chemin terrestre et à une distance double par eau.

Ayant résolu de continuer le voyage par eau, nous fimes des paquets de nos selles et des divers objets qui ne nous avaient pas quittés depuis près de trois mois de courses continuelles.

A neuf heures et demie du matin le *Triunfo* leva l'ancre en ayant à son bord le Ministre et sa suite. Il s'éloigna aux acclamations enthousiastes et aux touchants adieux de cette population simple et primitive.

Nous fûmes suivis à une grande distance par des cavaliers qui, en signe de sympathie galopaient près de la rive, en égalant la vitesse du vapeur. Ils s'approchaient de nous de temps à autre, quand ils pouvaient profiter des longs détours du rio, pour venir nous saluer une dernière fois.

Il faut être sur ce fleuve à bord d'un navire comme notre vapeur pour en apprécier toute l'importance au double point de vue de la navigation et du transport des richesses que promettent les champs fertiles qui bordent son cours.

Les vastes prairies qu'il enferme dans ses capricieux contours et les grands bois pleins d'arbres propres à la construction qui croissent abondamment sur ses rives, sont autant d'éléments qui doivent tenter l'éleveur ou l'agriculteur. On s'étonne que de pareils lieux ne soient pas déjà occupés par une nombreuse population.

Chacun de ces pionniers a une histoire à la fois terrible et glorieuse remplie de résistances héroïques et de sacrifices sublimes. Ils ne se sont maintenus sur le terrain conquis par leur travail, que grâce à une lutte constante contre leurs sauvages voisins.

Avec quel enthousiasme ces humbles habitants voyaient passer le vapeur *Triunfo* qui leur apportait la promesse d'un heureux changement dans leur situation ! Ils saluaient joyeusement cet agent de civilisation qui transforme les déserts en les peuplant.

Cette navigation du rio Negro dura trois jours en ne voyageant que depuis 7 heures du matin jusqu'à deux ou trois heures de l'après-

midi pour donner le temps de couper le bois nécessaire au chauffage des chaudières et pour visiter aussi quelques-unes des habitations dont j'ai parlé. La navigation de nuit est en outre difficile, le fleuve n'étant pas bien connu ; non pas par le manque d'eau, car en ce moment il y avait assez de profondeur pour livrer passage à une frégate, mais à cause des écueils.

La ville de Patagones vit enfin arriver le *Triunfo* le 30 à midi et demi, ayant à son bord le général Roca, qui depuis l'arrivée de l'expédition à Choele-Choel était l'objet des plus enthousiastes manifestations.

Une entreprise heureuse qui sauvegarde pour toujours les intérêts et les familles de ses compatriotes qui se sont trouvées au premier rang dans notre lutte contre les barbares, provoque nécessairement des mouvements enthousiastes que nous avons peine à comprendre, mais qui nous donnent la mesure des sentiments d'adhésion et de confiance que la République doit aujourd'hui au créateur et à l'exécuteur de la grande entreprise qu'on vient d'achever.

A notre arrivée devant Patagones, ville bâtie en amphithéâtre, nous pûmes voir tous les habitants de la ville sur les terrasses, sur les navires, agitant leurs mouchoirs, leurs chapeaux pour saluer les libérateurs de la Pampa. Les maisons étaient pavoisées, des écriteaux placardés sur les murs ou pendus au balcon portaient des inscriptions élogieuses à l'adresse de l'armée et du général Roca.

La foule se précipita à bord du *Triunfo* et le général descendit à terre au milieu des applaudissements et des vivats. La rue qu'il devait suivre était ornée d'arcs de triomphe décorés d'inscriptions, de drapeaux et de fleurs.

Une députation de propriétaires suivie d'une commission envoyée par la colonie espagnole retint le général en pleine rue, et l'une des personnes s'étant approchée, lui adressa un éloquent discours au nom de tous les assistants qui représentaient la meilleure société de Patagones.

L'argument de ce discours certainement très bien fait, fut noble et élevé, en exprimant les sentiments d'une sincère adhésion et d'une vive gratitude envers la personne du général Roca.

Ce fut une véritable surprise pour le général, qui se vit forcé de répondre à l'improviste, mais il s'en tira avec honneur en improvisant un discours plein de phrases élégantes et d'idées heureuses.

Il dit entre autres choses : qu'il acceptait avec joie cette flatteuse manifestation de sympathie de la part des habitants de Patagones, à cause des sentiments patriotiques qui la motivait, au nom de l'armée qu'il s'honorait de représenter et du gouvernement dont on avait exécuté les ordres.

Il continua en démontrant que l'achèvement de cette grande œuvre dépendait uniquement d'une paix assurée, durable, complète, désirée par tous les Argentins qui devaient consacrer tous leurs efforts à la consolider afin que la nation puisse jouir des biens dont la Providence venait de la doter. Il termina par un vivat au Président de la République et à la mémoire impérissable du docteur Alsina.

Inutile d'ajouter que ce discours fut accueilli avec enthousiasme par les assistants.

Je transcris les documents suivants qui résument les nouvelles reçues et les dispositions prises par le Ministre pendant son séjour à Patagones.

A S. E. le Ministre de la guerre en campagne, général Julio A. Roca.

J'ai l'honneur d'informer V. E. que je suis de retour depuis hier de mon expédition à la sierra de Lihuel-Calel où je suis resté seize jours. Je fais opérer des battues en remontant le Chadi-Leuvu pendant quarante lieues par la rive gauche depuis son embouchure.

Nos troupes ont pris, dans une montagne nommée Choyque-Mahuida sur la rive droite de cette rivière qu'on traverse à la nage, trente-sept familles qui dépendent du chef indien Hunchal de la tribu des Ranqueles.

Parmi ces Indiens il y avait sept captives qui avaient été enlevées à différentes époques.

Ce détachement a fait quatre-vingt-dix-huit lieues et n'a trouvé sur son chemin en s'en revenant aucune trace d'Indiens. J'envoyai faire une nouvelle battue dans le désert entre Chadi-Leuvu et le Colorado. Elle eut pour résultat la mort des caciques Ourenal et Hanheguer au gué du Salado près du lac Urre-lauquen. Ces caciques dépendaient de Namuncurá et avaient presque autant de prestige que lui. Ils s'obstinaient à ne pas vouloir abandonner leurs domaines, tuaient ceux de leurs sujets qui tentaient de s'en aller au Chili et s'emparaient de leurs chevaux, de leurs biens et de leurs familles d'après ce que nous ont dit un Indien et une captive. Ils ajoutent que ces caciques sont les seuls qui soient restés dans ces parages, tous les autres ont fui de l'autre côté du rio Negro. D'autres détachements ont été envoyés dans les mêmes régions sans rien rencontrer.

Quelques Indiens se sont présentés ici.

Je peux vous assurer, M. le Ministre, qu'il n'y a plus de sauvages dans toute la contrée sud de Buenos Aires où a passé la division sous mes ordres. S'il en reste quelques-uns, ils errent en désespérés et n'ont d'autre parti à prendre que celui de se rendre ou de succomber à la faim.

Trois détachements sont partis aujourd'hui pour explorer l'espace compris entre nous, Toay et Poytagué, seul parage qu'il nous reste à visiter, ce que nous faisons en ce moment.

Je remettrai en temps opportun, à V. E., le rapport détaillé des opérations et le journal des étapes que chaque officier a tenu avec beaucoup de soin.

Avant d'expédier ce télégramme, il me reste à dire à V. E. que les chefs supérieurs, les officiers et les troupes de cette division ont rempli parfaitement leur devoir. Je félicite V. E. pour la réussite de ses plans sur l'occupation du rio Negro, pour cette grande œuvre qui résout après trois siècles la question de la frontière.

NICOLAS LEVALLE.

Traru-Lauquen, 23 juin 1879.

Patagones, 4 juillet 1879.

A S. E. M. le Ministre de la guerre, général Julio A. Roca.

Les soussignés, habitants de la Patagonie, ont l'insigne honneur de prier V. E. d'accepter l'assurance de la reconnaissance impérissable qu'ils garderont de ce jour où ils se livrent entièrement à la joie de se voir enfin délivrés, après tant d'années d'attente, de déceptions et de sacrifices, des périls constants qui menaçaient leurs intérêts, leurs foyers et leur existence qui étaient jusqu'alors à la merci de la volonté et des caprices des sauvages.

Depuis de longues années beaucoup de gouvernements se sont succédé; tous les candidats à la première magistrature du pays se firent précéder de pompeux programmes remplis des plus attrayantes promesses de réformes et d'améliorations, lesquelles sur le premier plan mettaient comme une garantie d'espérance et d'aspiration nationale, la question des frontières, celle de la capitale, etc., etc. Mais l'expérience nous a toujours démontré que ces promesses étaient mensongères, que ces protestations de dévouement aux grands intérêts de la Nation n'étaient que des phrases creuses et d'adroits stratagèmes. Enfin aujourd'hui le gouvernement du docteur Avellaneda a mis fin à cette comédie électorale du passé, en réalisant la plus utile des entreprises que depuis des centaines d'années on jugeait impraticable et qui de tout temps troubla notre sommeil : la sécurité des frontières.

Il était reservé à V. E. de résoudre ce difficile problème et d'assurer par la conquête de la Pampa l'avenir et la richesse de la patrie que paralysait la domination des sauvages sur les champs fertiles pampéens.

L'histoire argentine ouvrira avec empressement ses pages glo-

rieuses pour y inscrire ces deux noms : *Adolfo Alsina* et *Julio A. Roca*, pour rappeler à toutes les générations de l'avenir que vous fûtes l'exterminateur du sauvage et le fondateur du règne de la civilisation dans la Pampa.

Ombre vénérée d'Adolfo Alsina ! Général Roca ! nous, habitants de ce sol argentin qui nous est cher, la Patagonie, gravons dans nos cœurs le sentiment sacré du souvenir et de la reconnaissance, et au nom de nos fils, nous vous saluons.

Que le ciel propice au mérite nous permette de saluer un jour dans la personne de V. E. le président de la République Argentine.

Vous désirant, Monsieur le Ministre, un heureux voyage, nous vous saluons avec respect.

José M. Riel, Guillermo Iribarne, Augustin C. Ackerley, Juan Libarne, Fabian Migouf, Augustin Balda, Nazario Coutin, Joaquim Balda, Alejandro Crespo, Féliz Ocampos, Pedro Martinez, Juan A. Iribarne, Amancio Barne, Celedonio P. Harne, Zoilo Garcia, Alejo Garcia, Benito Vazquez.

A M. le gouverneur de Patagones, colonel Alvaro Barros.

La garnison de la troupe de ligne n'étant plus nécessaire à la sécurité de ces parages depuis l'établissement de la nouvelle ligne de l'occupation militaire du rio Negro, il a été décidé que tous les soldats qui ont fini leur service seront licenciés et que le surplus sera mis à la disposition du commandant en chef de la ligne du rio Negro, le colonel Conrado E. Villegas.

En vertu de cette décision, il sera procédé au licenciement de tous les Indiens de Linares en leur laissant toute liberté de se livrer à l'agriculture, etc.

V. E. pourra prendre les mesures qu'elle jugera convenables pour que l'une et l'autre de ces dispositions soient observées.

JULIO A. ROCA.

Patagones, 3 juillet 1879.

A M. le commandant en chef de la ligne militaire du rio Negro, colonel Conrado E. Villegas.

Il a été décidé à la date d'aujourd'hui que la troupe de ligne qui forme cette garnison sera mise à votre disposition après licenciement de tous les hommes qui ont droit à leur congé.

Dans ce but, je vous avise également que les Indiens gardes nationaux ont été définitivement renvoyés et que l'accomplissement de ces dispositions est confié à M. le gouverneur de Patagones, colonel Alvaro Barros, qui dirigera sur votre campement la force ci-dessus mentionnée lorsqu'il le jugera opportun.

JULIO A. ROCA.

Ministère de guerre
et marine

Buenos Aires, 27 juin 1879.

A S. E. M. le Ministre de guerre et marine en campagne, général Julio A. Roca.

J'ai l'honneur de porter à la connaissance de V. E. qu'aujourd'hui part à destination de Patagones la canonnière *Paraná*, afin que V. E. ait un navire sur lequel elle puisse commodément effectuer son retour dans cette capitale, au cas où il lui convienne d'y revenir par mer.

Le commandant en chef de l'escadre est muni des instructions nécessaires pour qu'en cas de refus de V. E. la canonnière revienne immédiatement au port.

Je profite de la circonstance pour assurer V. E. de ma considération distinguée.

LUIS M. CAMPOS.

RAPPORT

Sur l'exploration faite suivant les ordres du Ministre de la guerre en campagne par le major Jordan Wysoski sur la côte sud de Patagonie jusqu'au port de San Antonio.

Patagones, 3 juillet 1879.

A S. E. M. le Ministre de guerre et marine, général Julio A. Roca.

J'ai l'honneur de porter à la connaissance de V. E. le rapport du major Wysoski à son retour de l'exploration des parages de San Antonio.

Quoique les résultats de cette expédition puissent paraitre mauvais parce qu'on n'a pu trouver de l'eau dans le voisinage du port, elle ne l'est pourtant pas, puisqu'en perforant le terrain on peut de toutes parts se procurer à peu de frais l'eau nécessaire à une exploration plus prolongée qui ferait peut-être découvrir des sources naturelles.

Comme les campagnes qui avoisinent San Antonio et le rio Negro seront destinées à l'élevage des troupeaux et non à l'agriculture, il n'est pas nécessaire maintenant, ni même opportun, de chercher à y établir des centres de population.

Pour l'usage de ceux qui fréquentent la route du rio Negro à San Antonio, au lieu de creuser des puits de 10 en 10 kilomètres, comme le conseille le major Wysoski, je crois qu'il conviendrait mieux de n'en creuser que deux à la distance de 50 kilomètres l'un de l'autre. (Il y a 100 kilomètres entre San Antonio et Patagones.)

Si l'occupation du port de San Antonio a eu, à des époques normales, une importance réelle à cause des conditions dans lesquelles il se trouve placé et l'excellente qualité des terres qui l'environnent, cette occupation est beaucoup plus utile en ce moment, alors que le manque de centres habités dans la Patagonie constitue un des prétextes que l'étranger met en avant pour appuyer ses prétentions.

En augmentant la population de ce port, l'occupation des autres points sur la côte sud sera beaucoup plus facile, et dès qu'ils seront habités, l'élevage des troupeaux se généralisera avantageusement dans l'intérieur du pays.

L'intérêt qu'il y a donc au point de vue économique et politique à donner suite à l'idée de fonder une colonie à San Antonio me fait espérer que V. E. y prêtera son appui en mettant à ma disposition le moyen d'y parvenir.

ALVARO BARROS.

Mercedes de Patagones, 30 juin 1879.

A M. le gouverneur de Patagones, colonel Alvaro Barros.

J'ai l'honneur de remettre à V. E. le plan du territoire que j'ai parcouru et l'itinéraire que j'ai suivi pendant mon voyage jusqu'au port de San Antonio. Je me fais un devoir de vous rendre en même temps compte des résultats de ce voyage que j'ai entrepris sur votre ordre et en suivant vos instructions.

Le peu de temps dont je dispose m'empêche de donner à mon rapport toute l'extension que je voudrais, comme j'ai eu l'honneur de le dire verbalement à V. E. Je me limiterai aujourd'hui à lui faire une description générale, en remettant à plus tard une relation plus complète.

Je me suis mis en route le 8 courant, accompagné d'un adjudant, du lieutenant Feliz Romero, trois hommes et un charriot qui transportait nos instruments et nos vivres, et à l'une des roues duquel on avait placé un compteur pour mesurer les distances parcou-

rues. J'arrivai le même jour, par un beau temps, à San Javier, où je me logeai dans le local qu'occupe l'Ecole nationale, dans l'intention de relever sur la côte quelques points qui peuvent servir plus tard à déterminer le 5° de longitude ouest, comme m'avait recommandé de le faire S. E. M. le Ministre de guerre et marine, ce que je fis le jour suivant en indiquant également la position géographique de l'Ecole.

Nous quittâmes San Javier le 10 en faisant partir de ce point la mesure exacte des distances et des repaires dont la série devait servir de preuve à mon calcul du 5° de longitude. Nous atteignîmes dans la journée la ferme de M. Ildefonso Linares où une escorte composée de 18 Indiens et d'un officier devait me rejoindre. Je me vis contraint à prendre en cet endroit, pour les besoins de la petite colonne, 10 juments en plus des 10 chevaux qu'on devait me livrer pour le voyage.

Le 12 au matin, après l'arrivée du guide, nous nous mimes en marche le long des lagunes d'eau de pluie qu'on rencontre de distance en distance sur le chemin qui mène au port de San Antonio. Nous campâmes le 15 à la lagune du Monte. Le guide m'apprit que plus loin les lagunes étaient desséchées, ce que confirmèrent des chasseurs qui, dans la soirée, arrivèrent à notre campement.

Nous avions déjà parcouru, d'après leur estimation, 112 kilomètres et n'avions plus que 12 lieues à faire par conséquent pour atteindre notre destination. Les chevaux étaient encore bons et pouvaient prendre de nouvelles forces, car il y avait de l'eau dans cette lagune, non pas en abondance, mais en quantité suffisante. C'est pourquoi je me décidai à continuer l'expédition.

Je dois vous avouer, mon colonel, que l'entreprise paraissait téméraire ; en effet, connaissant la nature sèche du terrain, je savais par conséquent que je ne pouvais espérer me procurer de l'eau en y creusant un puits à peu de profondeur à cause de son élévation au-dessus du niveau de la mer (40 mètres). Mais, par cette raison même, j'étais persuadé qu'en arrivant à San Antonio, j'y trouverais des terrains bas où le percement d'un puits me coûterait peu de travail.

Nous partîmes le 17 et vînmes camper à la lagune Esperanza dans laquelle il y avait un peu de boue liquide qui nous servit à apaiser notre soif. Les chevaux n'eurent pas d'eau, mais l'herbe humide de la nuit y suppléa en partie.

Nous continuâmes le 18 à travers la lagune del Barro, entièrement sèche, et nous nous dirigeâmes sur une autre lagune qui, suivant l'opinion du guide, devait contenir un peu de boue liquide. Ne l'ayant pas trouvée, je me vis forcé de camper à une heure. D'après mes calculs, nous devions être en ce moment à une distance de 10 lieues du port de San Antonio.

Ce même jour, trois heures, j'envoyai le guide avec deux Indiens à la découverte d'un chemin facile à travers les dunes de sable, avec ordre de parcourir les rives du Puerto en examinant les rigoles pour voir si, dans le lit de quelques-unes d'elles, il y avait des plantes, telles que du jonc ou autres végétaux qui poussent dans les terrains baignés par l'eau douce. Les Indiens revinrent le lendemain et m'apprirent qu'ils avaient été jusqu'au port de San Antonio. Ils me dirent que le guide, dont le cheval était fatigué, avait dû rester en route.

Nous avons levé le camp à neuf heures et demie et poursuivîmes notre chemin sous la conduite des deux Indiens en suivant la même direction qu'ils avaient prise la veille avec le guide. Après une heure de marche, nous découvrimes la mer. Nous campâmes sur ses bords à onze heures et nous nous mimes aussitôt à creuser un puits.

A peine avions-nous commencé ce travail, qu'en examinant l'endroit je m'aperçus que nous n'étions pas au port de San Antonio, mais bien dans le voisinage du Banco de los Lobos. J'envoyai alors deux Indiens avec ordre de tourner la Punta de Villarino par la côte et de parcourir la rive du Puerto en suivant les mêmes instructions que j'avais données à un guide qui avait déserté sans remplir ses engagements. Les Indiens revinrent le soir et me dirent qu'il y avait en effet des rigoles du genre de celles dont je leur avais parlé, mais qu'elles avaient de l'eau aussi salée que celle de la mer.

A la tombée de la nuit, notre puits avait déjà $4^{m}80$ de profondeur. On avait trouvé une couche de craie résistante que ne pouvaient entamer ni le pic ni la pioche. Cette craie humide nous indiquait la proximité de l'eau douce. Si nous avions eu les outils nécessaires nous aurions pu facilement nous procurer de l'eau.

Ce manque absolu d'eau depuis trois jours m'obligea à m'en retourner le plus rapidement possible, ce que je fis dès le lendemain, en prenant la direction de la lagune Esperanza où nous campâmes et profitâmes du peu d'eau qui y restait encore.

Le lendemain au point du jour nous nous remîmes en marche vers la lagune del Cuero où nous découvrimes le chemin des Tehuelches, lequel passe par une série de lagunes d'eau pluviale (toutes sèches) et aboutit à la rive du rio Negro, dans un parage nommé Sauce Blanco où nous avons campé le 21 au soir.

TABLEAU démonstratif des directions et des distances sur la route parcourue de Mercedes à San Antonio

DATE	POINTS DE DÉPART ET D'ARRIVÉE	DIRECTION MAGNÈT.	DISTANCE KILOMÉTRIQ. Partielle	du point de départ
Juin 8	Mercedes à San Javier.....	277°	26k716	26,716
10	San Javier chez Mr. Linares.....	207° 30	2,839	29,555
»	Linares à la Station J. Linares.....	222° 30	8,245	37,800
12	J. Linares à Mesetas.....	221°	10,641	48,441
»	Mesetas à lagune de Gutierrez.....	261°	9,626	58,067
13	Lagune de Gutierrez à celle de Mesetas.	265°	10,784	68,851
»	Lagune de Mesetas au gué de Bagûal..	243°	5,689	74.540
14	Gué de Bagûal à Medano Paraguayo....	268°	11,693	86,233
»	Medano Paraguayo à lagune des Colorados	289°	15,976	102,209
15	Lagune Colorados à celle del Monte.....	260°	9,757	111,266
16	Lagune del Monte à lagune Sarampion..	205°	9,402	120,668
17	Lagune Sarampion à lagune Esperanza..	241°	18,406	139,074
18	Lagune Esperanza à lagune del Barro...	239°	14,682	151,756
»	Lag. del Barro à campement 18 Junio...	225°	6,561	160,317
19	Campement au Pozo.....	200°	11,285	171,602
	TOTAL.....			171,602

Le 22 nous campâmes au Rincon del Monte Bagual. Les 23 et 24 on fit les observations nécessaires pour déterminer sur le rio la limite Est du territoire national. Dans ce but, on plaça sur la rive sud des terres appartenant à M. Alejo Garcia, une perche de six mètres de hauteur surmontée d'un drapeau rouge et blanc, dont la position géographique a été calculée comme suit :

Latitude sud : 40° 40' 38".

Longitude ouest de Buenos Aires : 4° 59' 46".

Il manque donc encore 14" pour arriver au 5° de longitude ouest de Buenos Aires, et pour y parvenir il s'agissait de placer le poteau indicateur à 328m dans la direction linéaire de l'ouest vrai, ce qu'on ne put faire à cause du débordement du fleuve.

La moyenne de la rapidité de la marche a été de 5 kilomètres 166 mètres par heure, y compris les haltes et les arrêts.

TABLEAU des distances parcourues pendant le voyage de retour de San Antonio à Mercedes

DATES	POINTS DE DÉPART ET D'ARRIVÉE	DISTANCE EN KILOMETRES Partielle	Totale
Juin 20	Du Pozo à la lagune Esperanza.....	Kil. 30,208	30,208
» 21	De la lagune Esperanza à la lagune du Cuero	» 11,860	42,068
» »	De la lag. du Cuero à la lagune Chata....	» 21,424	63,492
» »	Lagune Chata à Sauce Blanco.....	» 36,271	99.763
» 22	Du Sauce Blanco à Monte Bagual.....	» 26,164	125,927
» 23	Du Monte Bagual à Limite Nacion.....	» 31,209	157,136
» 24	De Limite à San Javier.....	» 15,850	172,986
» 25	De San Javier à Mercedes.....	» 25,192	198,178
	TOTAL.....		Kil. 198,178

Vitesse de la marche par heure : 6 kilomètres 342 mètres.

La vallée du rio Negro, enfermée entre deux petites collines qui courent à peu près parallèlement et qui s'élèvent à 40 mètres au dessus du niveau de la mer, longe le fleuve, est légèrement ondulée et est traversée par des fossés qui, aux époques de débordement, se changent en ruisseaux torrentueux qui inondent une grande partie de la vallée.

Mes observations à cet égard sont entièrement conformes à l'opinion de V. E., dans son exposé du 1er janvier ; j'ajouterai seulement que ces débordements entraînent des débris et les autres matières d'alluvion qui se trouvent dans le lit du fleuve, les déposent dans la vallée et en élèvent peu à peu le niveau.

Ces dépôts et l'extrême fertilité de la vallée permettent de comparer ces terres à celles de la vallée du Nil. C'est pourquoi on peut regretter que la loi qui en ordonne la division en lots destinés à l'établissement de fermes pour l'élevage des bestiaux, n'ait pas prévu qu'elles auraient dû être exclusivement réservées à l'agriculture.

Les collines basses qui bornent la vallée forment un plateau de près de 40 mètres d'élévation ; le terrain, peu accidenté, descend en pente douce dans la direction du S.-E. et est coupé çà et là par de larges fossés naturels que les guides désignent sous le nom de *cañadas*.

Le sol est jonché de petites pierres, de sable jaunâtre et d'une petite quantité d'argile fine de couleur café au lait qui disparaît graduellement en approchant du rivage de la mer.

La végétation de ces petites collines se compose de bois de diverses espèces, de caroubiers, de bruyères, etc., qui ne parviennent jamais à un développement complet, parce que les chasseurs mettent continuellement le feu aux herbes croissant aux pieds de ces collines.

On rencontre sur tout le trajet beaucoup d'autruches et de lièvres.

Ces collines sont en outre couvertes de gras pâturages dont la qualité est tellement reconnue que les fermiers éleveurs établis dans la vallée y envoient paître leurs animaux pendant l'hivernage ; quant à présent tout le territoire compris entre la vallée du rio Negro et l'Atlantique n'est propre qu'à l'élevage ; il en sera ainsi jusqu'à ce que les animaux aient transformé le sol en terrain de labour.

Il n'y a pas de cours d'eau naturels, et les lagunes que j'ai souvent rencontrées sur le chemin sont formées par les eaux de pluie au printemps et à l'automne et ne durent que deux ou trois mois. Ces lagunes sont situées dans les bas-fonds, et la couche imperméable d'argile que baignent les eaux n'a que dix centimètres d'épaisseur.

En général, le terrain est très léger et absorbe les eaux pluviales les plus abondantes. On s'explique facilement l'épaisseur de l'herbe, en songeant qu'elle est d'abord garantie du vent par les bois qui

croissent de tous côtés, puis, parce que les nouvelles pousses, pendant la sècheresse, se développent grâce à l'humidité souterraine. Il existe donc des couches de sable qui absorbent l'eau du rio Negro ou l'eau de pluie, aussi est-il probable qu'on peut facilement se procurer de l'eau. Il n'existe qu'une difficulté : le terrain étant très friable, les puits qu'on y creuserait doivent être maçonnés, ce qu'on ne peut faire sans disposer des matériaux nécessaires.

Le système de puits connu à Buenos Aires sous le nom de puits artésiens donnerait d'excellents résultats et à peu de frais ; mais il faut que le gouvernement en prenne l'initiative, car il dispose de bras presque inutiles (ceux des Indiens), qui lui permettraient d'aplanir les difficultés et les obstacles inhérents à ces sortes de travaux entrepris dans des terres de peu de consistance et qui n'ont pas encore été étudiées.

Je n'ai absolument rien à dire sur le port de San Antonio et m'en rapporte entièrement à l'autorité de Fitzroi et à l'opinion du directeur de l'Ecole Navale, le colonel Martin Guerrico, qui l'a visité il y a deux ans. En ce qui concerne les parages qui peuvent servir à la construction de villages, il y en a quelques-uns d'excellents, placés dans le voisinage de la mer et mis à l'abri des vents par les monticules de sable. Le chemin de communication entre le port de San Antonio et Choele-Choel est important et de toute nécessité.

Voici mon opinion à ce sujet : il faudrait faire construire à Buenos Aires le matériel indispensable à la perforation de puits artésiens, et se munir en outre du matériel nécessaire pour la construction de maisons en bois, emmener des ouvriers, des vivres, de l'eau et des chevaux, puis se rendre par eau au port de San Antonio.

Une fois débarqué on choisirait un parage convenable, on construirait une maison et l'on creuserait un puits ; aussitôt qu'on aurait de l'eau à sa disposition, on enverrait une estafette au Sauce Blanco pour demander les chevaux nécessaires au transport du matériel ; on avancerait alors en traçant la route, élevant une maison, creusant un puits, établissant un «corral» tous les 20 kilomètres ; chaque maison serait gardée par le personnel nécessaire et l'on arriverait ainsi sur un point préalablement déterminé des rives du rio Negro.

La communication ainsi établie, ces postes deviendraient à l'avenir des centres agricoles ou des points occupés militairement.

On devra en même temps faire pratiquer des sondages dans le port de San Antonio, surtout à son entrée.

JORDAN WYSOSKI.

JOURNAL

De la partie explorée des terrains situés sur la rive du rio Colorado depuis Choyque-Mahuida jusqu'a Auca-Mahuida.

Lundi 14 juillet.

Nous abandonnons le gué de Choyque-Mahuida pour parcourir de nouveau les bords du Colorado. Nous avons fait aujourd'hui neuf lieues environ.

Le terrain est couvert de bois jusqu'au point où nous avons campé; ces bois sont formés de buissons et de fourrés épais de différentes sortes d'arbustes dont le plus haut n'atteint pas deux mètres. Les saules sont rares.

A peu près à trois lieues du gué, de hautes collines baignent leur base dans les eaux du fleuve dont le lit est tapissé de rochers qui émergent de l'eau à près de quarante centimètres. Ces collines ont la même hauteur sur les deux rives et leur sol offre la même composition. Je crois qu'il serait très facile de traverser le fleuve en cet endroit, même à pied.

Le chemin suit sur le sommet des collines ; les nombreuses ornières qu'on y voit font croire que ce passage a été très fréquenté.

Notre campement est placé sur le bord même du fleuve, dans une ouverture de 2.500 mètres où abondent le chiendent et le trèfle.

Les différentes observations qui ont été faites sur la direction suivie nous ont donné : 1° S.-O. 2° O.-N.-O.

Mardi 15 juillet.

Nous occupons le même campement.

Mercredi 16 juillet.

L'étape a été d'environ cinq lieues. Le terrain parcouru est très inégal. Ici des bas-fonds actuellement desséchés et couverts pour la plupart de bons pâturages, là un bois s'étendant entre le fleuve et les côtes qui ferment la vallée.

Ces côtes se trouvent à peu près à une lieue de la rive et à leur pied une partie du sol est couverte d'une couche de petites pierres aussi variées de couleurs que d'espèces.

Direction : 1° E.-N.-O., 2° O.-¼ S.-O., 3° O.-S.-O.

Jeudi 17 juillet.

L'étape a été de neuf lieues.

Le terrain parcouru est en tout semblable à celui d'hier. Le bois est beaucoup plus épais ; dans quelques bas-fonds il y a de l'eau et à peu près au milieu du trajet on découvre une lagune dont l'eau est potable.

Les collines s'éloignent tellement de la rive que du point où nous sommes campés on les perd de vue. Cette grande vallée qui s'étend entre elles et le fleuve est remplie d'arbustes la plupart épineux.

Il y a sur le fleuve, à peu de distance les unes des autres, plusieurs îles dont la plus grande a quatre ou cinq *cuadras* de circonférence. On y voit aussi des bancs de sable et de pierre qui émergent du fleuve par suite de la baisse des eaux qui se produit en ce moment.

En face de notre campement les collines se rapprochent de nouveau du fleuve à une distance de 500 mètres environ; leur hauteur moyenne varie entre 8 et 11 mètres. Elles sont accidentées et en tout semblables à celles de la dernière étape.

Entre la rive et le commencement du bois, l'espace est de 200 mètres environ. Cet espace est traversé par des fossés de un à deux mètres de profondeur où croit une grande quantité de chiendent. Sur le reste du terrain, dénué de bois, on trouve également du chiendent mêlé à de plus grandes herbes. Le premier fossé est à 60 mètres du bord et le second à 125 mètres.

Direction : 1° O.-S.-O., 2° O.-S.-O.

Vendredi 18 juillet.

L'étape a été de onze lieues.

Le terrain sur lequel nous avons campé est un des meilleurs que nous ayons vus au double point de vue de la qualité de la terre et de la végétation qui la couvre.

Les fossés ou bas-fonds qui se trouvent sur son parcours sont pleins de roseaux hauts et touffus. L'herbe y croit mal.

La vallée doit s'étendre au loin vers le sud, car déjà à quatre lieues

environ de notre dernier campement les collines qui l'entourent s'éloignent de nouveau de la côte et on les perd complètement de vue.

A deux lieues et demie du point d'où nous venons, on aperçoit des vestiges de huttes qui paraissent avoir été abandonnées depuis quatre mois.

Notre campement est situé au nord et près d'une lagune de 130 mètres de circonférence, au S.-O. et à 60 mètres de laquelle il y en a une autre égale en superficie. Ces deux lagunes renferment de l'eau douce. A 1,500 mètres de là coule un ruisseau qui doit être un bras du fleuve, mais qui ne peut être alimenté par lui qu'à l'époque des crues. La profondeur de ce ruisseau est de 5 mètres ; il doit avoir des tributaires particuliers. Ses eaux sont limpides et on y pèche en quantité un poisson qui ressemble au pejerey.

Direction : 1° O. 1/4 S.-O, 2° S.-S.-O, 3° O. 1/4 S.-O.

Samedi 19 juillet.

Nous occupons le même campement qu'hier.

Dimanche 20 juillet.

L'étape a été de onze lieues.

A une ou deux lieues du campement des arbustes épineux de diverses espèces couvrent le terrain depuis le fleuve jusqu'aux collines. Le chemin suit tantôt des fossés secs et remplis de lianes, tantôt traverse le bois. On trouve peu d'herbe sur tout son parcours. A environ trois lieues du point de départ, nous avons découvert des huttes d'Indiens qui doivent avoir été abandonnées depuis longtemps à en juger par le cadavre d'une Indienne qui avait été enterré à fleur de terre.

Notre campement est placé à l'endroit où les Indiens avaient mis le leur et où se voient encore des huttes bien conservées. Le pâturage n'est pas très fourni, mais il est de bonne qualité.

Direction : 1° O. 1/4 N.-O, 2° O, 3° O. 1/4 S.-O.

Lundi 21 juillet.

On a fait une dizaine de lieues.

Pendant les quatre premières, le chemin ressemble beaucoup à celui de la veille, mais on aperçoit bientôt les collines si rappro-

chées du rio, que dans quelques endroits elles ne sont distantes que de 2m50 de la rive et que nous avons été obligés de franchir leur sommet pour continuer notre marche.

Nous avons découvert, en longeant le fleuve, dans un champ rempli de chiendent et de trèfle et entouré de saules, un campement qui paraît avoir été abandonné précipitamment par les Indiens, car ils y ont laissé beaucoup d'objets qui leur sont nécessaires. A côté d'une hutte gisait le cadavre d'un Indien dont le décès semblait remonter à 20 jours au plus.

Direction : 1° O. 1/4 N.-O, 2° O, 3° O. 1/4 S.-O.

Mardi 22 juillet.

L'étape a été de sept lieues.

L'aspect du terrain est très différent ; dans les endroits où il y a des bois, le sol est recouvert d'une couche de petits cailloux qui cesse à l'entrée d'une prairie de près de trois lieues d'étendue et d'un kilomètre et demi dans sa plus grande largeur mesurée depuis le pied des collines jusqu'à la rive du fleuve. Cette plaine est en partie dépourvue de végétation ; elle est argileuse et l'herbe qui y croît dans de rares endroits est complètement sèche.

Les bords du fleuve sont garnis de saules.

Direction : 1° O.-N.-O., 2° O.1/4-N.-O., 3° N.-N.-O.

Mercredi 23 juillet.

Nous campons au même endroit.

Jeudi 24 juillet.

Létape a été de huit lieues.

La langue de terre unie qui s'étend entre les collines et le fleuve est coupée en divers endroits par des fossés qui sont en général pleins d'eau. Dans le lit de ces fossés on trouve de l'herbe sèche, ainsi que dans les bas-fonds. Le bois couvre une partie du terrain et s'étend jusqu'au sommet des collines. A environ un kilomètre et demi de notre campement s'élève une montagne escarpée, rocailleuse et sans végétation. Son élévation varie entre 25 et 30 mètres dans la partie que nous avons visitée ; mais elle doit être plus grande en

d'autres endroits. On y trouve en grande quantité une pierre noire brisée en morceaux. Le chemin passe très souvent sur des hauteurs.

Direction : 1° O.-S.-O., 2° O.-S. 1/4 O., 3° S.-O.

Vendredi 25 juillet.

L'étape a été de sept lieues.

Nous avons remarqué pendant le trajet que nous avons fait, que le fleuve décrit un grand cercle et s'éloigne de plus de trois lieues du chemin qui continue sur un long parcours à travers un bois, à la droite et à la gauche duquel s'élèvent de hautes collines qui paraissent ne former qu'une chaine, quoiqu'elles aient beaucoup de ramifications. A peu près à mi-chemin on trouve de l'eau. Nous avons campé sur le bord d'une lagune d'eau douce, au bas des collines qui commencent à quelques pas plus loin.

Direction : 1° O.-N. 1/4 O., 2° O., 3° O.S.-1/4-O.

Samedi 26 juillet.

L'étape a été de huit lieues.

On trouve sur la route suivie aujourd'hui de hautes collines que le chemin croise fréquemment. Nous avons campé au pied de l'une d'elles, haute de 20 mètres environ et que nous avons dû franchir pour rejoindre, puis longer le fleuve.

Dans cet endroit le rio décrit plusieurs courbes très prononcées, l'herbe n'est pas touffue, mais elle fournit un bon fourrage. A la moitié de l'étape on rencontre un ruisseau qui est à sec en ce moment. Il descend des collines et se jette dans le rio ; sa profondeur est de deux à trois mètres et d'environ six mètres aux abords du chemin.

Une des collines que nous avons traversées est formée d'une pierre blanche, assez dure et légèrement veinée, ressemblant beaucoup au marbre.

Direction : 1° O.-S.-O., 2° O.-N.1/4 O., 3° O.-N.-O.

Dimanche 27 juillet.

L'étape a été de sept lieues.

Nous avons trouvé sur notre route des plaines d'une certaine étendue. Le chemin s'écarte du rio et abrège la marche de près de

deux lieues. Pendant ce trajet les côteaux sont peu élevés, mais sur la rive nous trouvons des collines de près de vingt mètres de hauteur.

A une lieue ou une lieue et demie du chemin (sur la traverse), se dressent des collines élevées formant des groupes. Nous avons campé dans une gorge d'une certaine longueur, où le pâturage est assez bon. Nous avons en face de nous une montagne très haute, dont la cime est couverte de neige. Elle court du sud-est au nord-ouest et forme un pic du côté le plus rapproché de notre campement.

Direction : 1° O.-S.$^1/_4$ O., 2° O.-S.$^1/_4$ O., 3° O.-S.-O.

Lundi 28 juillet.

L'étape a été de cinq lieues.

Le chemin parcouru forme une grande vallée bornée par de hautes collines. On y rencontre quatre lagunes d'eau douce et dans quelques plis du terrain on trouve de l'eau pluviale. Plusieurs chemins coupent la vallée; deux d'entre eux pénètrent dans la montagne du côté du défilé et doivent probablement aboutir au rio Negro. On n'y voit que des buissons et de petits bouquets de bois. L'herbe y est rare et ne croit que dans les endroits rapprochés des lagunes.

La montagne Auca-Mahuida doit être située à 15 ou 20 lieues de l'endroit où nous avons campé. Mais comme à partir de cet endroit le rio se dirige au nord, il est difficile d'explorer cette montagne, car on ignore si on trouvera, sur le trajet à parcourir, de l'eau et de la nourriture pour les chevaux.

Cette montagne est trè haute, elle court du sud-est au nord-ouest et son sommet est couronné de neige. Dans la partie la plus rapprochée de nous elle reste complètement nue. Elle a des ramifications vers l'ouest. Sa longueur n'est pas facile à calculer à la distance où nous sommes et par suite des accidents du terrain.

Direction : 1° O.-S.$^1/_4$ O., 2° O. S.$^1/_4$ O., 3° O.-S.-O.

Mardi 29 juillet.

Nous étions campés au bord d'une des lagunes dont j'ai parlé et prêts à nous remettre en marche, lorsque nous vîmes à peu de distance monter une colonne de fumée. Nous nous sommes avancés vers l'endroit d'où elle s'élevait, et au bout d'une demi-heure nous avons surpris un groupe d'Indiens que nous avons dispersés, puis nous avons continué notre route.

Observations

La partie sud de la vallée du Colorado, qui s'étend du gué de Choyque-Mahuida à la montagne de Auca-Mahuida, offre divers aspects, tant sous le rapport de la nature du sol, que par sa topographie, sa végétation, etc.

Cette région se subdivise en terrains sablonneux, argileux, etc., et en terres qui, avec un peu de travail, deviendraient excellentes pour l'agriculture. Ici des buissons d'arbustes très épais couvrent le sol ; là se déroulent de belles prairies ; plus loin, elle est traversée par de larges fossés, ou surmontée de collines qui viennent se baigner dans les eaux du fleuve. La plupart de ces collines renferment beaucoup de talc.

Le gibier de poil et de plume y est très varié. On y chasse l'autruche, le lièvre, le cerf, le renard, diverses espèces de canards, le cygne, l'oie sauvage, le flamant, le ramier, la grive et beaucoup d'oiseaux de différentes espèces ; on trouve aussi la tortue en grande quantité.

Le cours du fleuve est parfaitement encaissé dans son lit, et ce ne serait que par une grande crue que ses eaux viendraient à inonder la vallée. Le nombre des petites îles qu'on rencontre varie entre 15 et 20. La plus grande peut avoir un kilomètre et demi de circonférence, quelques-unes sont couvertes de saules.

Les vents qui soufflent le plus fréquemment dans cette région sont ceux du sud et de l'ouest.

La direction du fleuve est O.-1/4 N.-O.

Nota. — La distance parcourue depuis Choyque-Mahuida jusqu'à la hauteur de Auca-Mahuida est de 95 lieues.

Des excursions ultérieures nous apprendront si la montagne dont il vient d'être parlé se prolonge jusqu'au fleuve. Du point où se trouvait le détachement elle paraissait être à 15 ou 20 lieues à l'ouest.

Colonel Villegas.

Choele-Choel, 17 août 1879.

ITINÉRAIRE

TRACÉ POUR LES TROUPEAUX D'ANIMAUX QUI PARTIRONT DU FORT ARGENTINO A DESTINATION DE CHOELE-CHOEL

Lieues.

1re étape. A Nueva Roma. Pâturages excellents. Très bonne eau. Endroit magnifique. Distance..... 9

2me étape. A un point intermédiaire entre Nueva Roma et Salinas Chicas en suivant les sillons et les ornières du chemin. De bons champs dans le campement que l'armée occupa. Distance 5

3me étape. De ce point à Salinas Chicas où est placé le détachement qui garde cet endroit. Pâturages de première qualité. Eau en abondance. Distance..... 7

4me étape. De cet endroit à Algarrobo Clavado où il y a de l'eau. Ce parage se reconnait aux traces du campement qu'on y a placé et à un caroubier isolé à 4 mètres sur la droite du chemin et dont le tronc est brûlé par les feux d'un bivac. Distance 8

5me étape. De ce point au commencement des monticules de sable rouge. On y trouve de bonne eau et des pâturages pasables. Distance..... 6

6me étape. De là en traversant les monticules de sable, on marche deux lieues en avant jusqu'à ce qu'on rencontre quelques citernes. Peu d'eau, pâturages passables. (Etape pénible). Distance..... 4

7me étape. De ce point à la rive du Colorado. Campement général région nord. Champs superbes. Eau du fleuve. Distance.... 6

8me étape. On remonte le long du fleuve jusqu'au gué Alsina où se trouve un poteau indiquant le point d'arrivée. Chemin suivi par l'armée. On traverse le fleuve au moyen de ce gué qui est très facile, les chevaux n'ayant de l'eau que jusqu'au ventre à l'endroit le plus profond. Sol ferme. Bons pâturages. On y trouvera un détachement de garde. Distance..... 3

9me étape. De là en suivant les rives du Colorado jusqu'au 2me campement des divisions, marqué par le feu des bivacs. Distance..... 8

10me étape. De ce point on passe par le Medano Redondo qui est sur la droite du chemin. On fait deux lieues de plus et on fait halte dans une belle gorge bien fournie en pâturages. Distance..... 7

11me étape. On suit la rive du fleuve, puis on traverse un pasage étroit et escarpé qu'on nomme La Picada et qui est à une lieue en avant. On fait encore cinq lieues pour camper dans une gorgeoù il y a de magnifiques champs de trèfle, de chiendent, etc. Distance..... 6

12me étape. A cinq lieues de ce point se trouve le campement de l'armée. On fait une lieue encore pour rencontrer un détachement placé au fortin Felicitaciones. Distance..... 6

13me étape. On quitte ce fortin pour faire de 7 à 8 lieues en cherchant où le pâturage est le meilleur et où l'ouverture est la plus large. Les soldats du détachement indiqueront l'endroit le plus convenable pour s'arrêter. Distance..... 8

14me étape. De cet endroit jusqu'au détachement de garde au 24 de Mayo. Distance..... 7

15me étape. A deux lieues de ce détachement on passe par Pichi-Mahuida qui se trouve sur le côté nord et se distingue par deux collines de peu de hauteur placées l'une à côté de l'autre. On se remet en marche sur les instructions de l'officier commandant le fortin, afin de faire une étape. Distance..... 7

16me étape. On continue jusqu'à ce qu'on ait fait 7 lieues. On fait halte. A deux lieues en avant on arrive au Codo de Chiclana où le chemin tourne à gauche et se dirige au sud vers Choele-Choel. Les montagnes de Choyque-Mahuida sont sur le côté nord à la hauteur même du Codo Chiclana. Distance..... 7

17me étape. On marche deux lieues en avant, puis on prend la route qui mène à Choele-Choel large de plus de 150 mètres avec des sentiers, des sillons, des ornières, en calculant devoir faire une étape de neuf lieues. (Il n'y a pas d'eau, il faut s'en munir et la faire transporter par des hommes de peine. Distance..... 9

18me étape. On fait six autres lieues en quittant ce point et on descend une grande côte pour atteindre, en sortant de la vallée, le campement général qui est à une lieue plus loin sur le bord du rio Negro. Distance..... 8

TOTAL DES LIEUES..... 121

RAPPORT

DU

COLONEL NICOLAS LEVALLE

COMMANDANT LA

2me DIVISION D'OPÉRATIONS

INSTRUCTIONS

Campement de Carhué, 27 avril 1879.

INSTRUCTIONS QUE DOIT SUIVRE LE COMMANDANT EN CHEF DE LA 2me DIVISION D'OPÉRATIONS, COLONEL NICOLAS LEVALLE.

ART. 1er. — Il se mettra en marche le 2 mai prochain avec les troupes placées sous ses ordres, par le chemin qui conduit à Traru-Lauquen.

ART. 2. — Il fera toujours marcher sa colonne à une allure modérée qui ne fatigue pas les chevaux et lui permette de faire une étude attentive des régions qu'il parcourra, en les faisant explorer sur la plus grande étendue possible par des détachements bien armés qui, pendant toute la durée du voyage, devront être maintenus constamment sur ses flancs.

ART. 3. — Il laissera, sur tous les points qu'il jugera convenable de choisir dans le cours du voyage, un peloton de garde afin d'assurer et de faciliter ses communications avec Carhué. Il peut le faire en laissant les détachements dans des fortins qu'il fera construire avec les éléments dont il dispose.

ART. 4. — A son arrivée à Traru-Lauquen ou aux environs, là où il se décidera à établir son campement base de ses opérations, il détachera des colonnes légères dans le but de se mettre en communication avec les troupes du commandant Godoy qui doivent se trouver dans le voisinage de Ñainco, ou avec celles de la division dont le centre est à Toay, ainsi qu'avec la division du colonel Racedo qui

opèrera sur le territoire Ranquelin, poussera ses battues jusqu'à la rivière Chadi-Leuvú et sera campée à Poitagüe ou à Leuvucó.

ART. 5. — Il explorera le territoire jusqu'à Lihuel-Calel et la rivière Chadi-Leuvú en prenant le plus de notes qu'il lui sera possible sur la contrée qu'il occupera.

ART. 6. — Il tiendra un journal minutieusement détaillé de toutes ses étapes, des incidents qui se produiront, des observations et des découvertes qu'il pourra faire, en même temps que des études qu'il pratiquera sur la topographie de cette région. Il devra transmettre le plus promptement possible la copie de ce journal et des autres indications qu'il jugera intéressantes au Ministre de la guerre en campagne par les détachements qu'il emploiera à assurer ses communications.

ART. 7. — Suivant les prescriptions de l'article précédent, il enverra une colonne assez forte dans la direction du Colorado pour y établir solidement ses communications avec le détachement que le quartier-général a ordonné de placer près de Choyque-Mahuida.

JULIO A. ROCA.

RAPPORTS ET ITINÉRAIRES

Traru-Lauquen, 15 août 1879.

A M. l'Inspecteur et Commandant général d'armes.

J'ai l'honneur de rendre compte à V. S. des opérations qui ont été faites par la division placée sous mes ordres, ainsi que vous faire connaître l'itinéraire suivi depuis Carhué jusqu'à Traru-Lauquen, point désigné par S. E. le Ministre de la guerre en campagne comme centre de mes opérations dans le désert.

Les dépêches numérotées depuis un jusqu'à onze vous feront connaitre les résultats obtenus ; vous vous rendrez compte de la célérité avec laquelle les opérations ont été exécutées par les commandants et officiers à qui elles ont été confiées.

D'autres détachements plus faibles ont eu, sous le commandement d'officiers subalternes, à opérer des battues dans différents parages.

Nous avons fait peu de prisonniers par suite de la réussite des précédentes expéditions qui ont complétement démoralisé les sauvages et les ont obligés à chercher un refuge au-delà de la Pampa.

Je puis vous affirmer que cette partie du désert que la 2me division expéditionnaire a eu pour mission de parcourir ne renferme pas

d'Indiens. Ceux qui erraient encore dans le plus déplorable état de misère ont été pris ou rejetés sur le rio Negro où ils sont tombés au pouvoir dos troupes qui sont campées sur ses rives.

Pendant ces trois mois de campagne, la majeure partie de mes troupes est restée à cheval et les détachements n'ont cessé de battre le désert dans toutes les directions, sur une superficie de plus de mille lieues.

Je recommande par votre intermédiaire aux autorités supérieures les commandants, officiers et soldats de la division sous mes ordres qui ont rempli leur devoir d'une façon exemplaire. Je dois également mentionner l'escadron des Auxiliaires du Désert qui a rendu de signalés services pendant cette campagne.

NICOLAS LEVALLE.

JOURNAL

DES ÉTAPES FAITES PAR LA DEUXIEME DIVISION EXPÉDITIONNAIRE AU RIO NEGRO, DEPUIS CARHUÉ JUSQU'A TRARU-LAUQUEN. (LAGUNE DU CARANCHO.)

1er mai.—Je me mis en marche à dix heures du matin avec ma division formée des corps suivants :

L'état-major, composé de 5 officiers supérieurs, 7 officiers et 6 soldats.

Le 6me régiment sous le commandement du lieutenant-colonel Clodomiro Villar, 2 officiers supérieurs, 14 officiers, 200 soldats et 92 familles.

Le 5me bataillon aux ordres du lieutenant-colonel Máximo J. Bedoya, 1 officier supérieur, 15 officiers, 125 soldats et 60 familles.

L'escadron des Auxiliaires du Désert, commandé par le cacique Tripailao, 1 officier supérieur, 9 officiers, 67 hommes de troupe et 22 familles.

Plus 6 charriots, 436 mules et 865 chevaux.

J'ai marché dans la direction de l'ouest, en coupant la lagune d'Epecuen qui a trois lieues et demie de l'est à l'ouest et deux du sud au nord. Plaines sillonnées de ravins, mais ayant de bons pâturages.

J'ai campé à une heure de l'après-midi sur le bord du ruisseau Pichi-Pul, du côté de l'est. Ce ruisseau se jette dans la lagune d'Epecuen. Je me trouve sur la gauche des fortins.

2 mai.—La division reste campée au même endroit. Rien de nouveau.

3 mai. — Je me mis en marche à six heures du matin dans la même direction en suivant le chemin connu sous le nom de « chemin des Chiliens» par lequel les Indiens conduisaient les troupeaux volés dans leurs invasions des villages de la frontière. Nous trouvons sur la droite du chemin, à trois lieues de notre point de départ, une lagune d'eau potable nommée Hunco.

On campa à deux heures sur le côté gauche de Tres Lagunas. Ce sont de petites lagunes qui s'étendent du N. au S. Elles sont situées dans une grande vallée entourée de hauts monticules de sable. On plaça trois gardes en avant et sur les flancs de la division. Etape de six lieues.

Je détachai de ce point une petite colonne de 27 hommes, commandée par le lieutenant Manuel Aleman du 6me régiment de cavalerie, avec la mission de marcher en avant-garde à deux ou trois lieues de la colonne et de surveiller nos flancs.

4 mai. — Nous nous sommes remis en marche à sept heures et demie du matin dans la direction de l'ouest par le même chemin. Une lieue plus loin, nous découvrons sur notre gauche une lagune d'eau douce dont le nom indigène est Mayi.

Je campai à onze heures du matin dans le parage nommé Leufu-Có. Etape de deux lieues et demie. Herbe épaisse, très bonne; eau douce.

5, 6 et 7 mai. — On a construit ici le premier fortin. Il est de forme circulaire avec un diamètre de 7^m50 et est entouré d'un fossé de 3^m50 de large et de 2^m25 de profondeur. Son mur d'enceinte est fait avec la terre retirée du fossé et recouverte de gazon; ce mur a une hauteur de 2^m70. A 5 mètres en avant on a creusé un second fossé entourant le fortin et ayant la même largeur et la même profondeur que le premier.

On a fait à côté un enclos circulaire, également fortifié et capable de contenir 600 animaux.

8 mai. — Je me mis en marche à 6 heures, après avoir terminé le fortin et y avoir laissé une garnison de 15 hommes. A trois lieues dans la direction de l'ouest, je découvris sur ma gauche une petite lagune appelée Hunca-Benanco (puits du chrétien).

Je campai à deux heures et demie près des lagunes de Salinas Grandes qui, il y a quatre ans, étaient le lieu de réunion des sauvages commandés par Namuncurá. Je passai, en me rendant à Salinas, par les lagunes Mayi-Lauquen (lagune de chaux) et Buenos Aires qui se voient sur la gauche. Cette dernière a été baptisée de ce nom en souvenir des correspondances de la capitale que nous avons reçues

là à notre retour de la dernière expédition poussée jusqu'aux montagnes de Lihuel-Calel.

La lagune de Salinas Grandes a une superficie de six lieues carrées environ. On y extrait le sel en grande quantité. Elle est entourée d'un bois de caroubiers et d'arbustes épineux.

Nous avons fait douze lieues par des chemins mauvais et sablonneux.

9 mai. — On se mit en marche à sept heures du matin dans la direction de l'ouest. Nous campons à neuf heures du matin dans un lieu nommé Atrehu-Có. Etape, deux lieues.

Ce point a servi d'hivernage aux chevaux des sauvages ; on y trouve d'excellents pâturages composés de folle avoine, de trèfle, etc., etc. On y rencontre des sources d'eau douce et des réservoirs d'eau pluviale. Il est entouré de hautes dunes.

10, 11 et 12 mai. — Ces journées ont été employées à la construction d'un fortin semblable au premier. Il a coûté plus de travail par suite de la nature crayeuse du sol. Garnison, 1 officier et 13 soldats.

13 mai. — Je me mis en marche à huit heures du matin, après avoir envoyé en avant-garde 80 hommes commandés par le lieutenant-colonel Sosa. Direction ouest. Etape, une lieue et demie. Je campai à la Chinchilla à dix heures du matin.

14 mai. — La division se remit en marche à quatre heures et demie du matin. Direction ouest. Je campai à une heure et demie sur le bord d'une lagune d'eau douce qui se trouve sur la droite du chemin. Cette lagune se nomme du Sauce, parce qu'elle a sur sa rive un magnifique saule au pied duquel coule une source qui alimente la lagune. Etape, dix lieues.

Une lieue en avant de la Chinchilla commence une grande ceinture de bois qui s'étend dans la direction de l'ouest et a sur sa droite des sablonnières. Une grande vallée s'étend entre ces sablonnières et le bois, elle est entrecoupée de terrains fertiles et d'autres dépourvus de toute végétation. Un détachement des troupes du commandant Godoy nous a rejoints à cinq heures du soir et m'a apporté une lettre de ce commandant m'annonçant qu'il a surpris un campement d'Indiens à quatorze lieues du point où je suis ; il a fait prisonniers 3 Indiens guerriers, 23 de chusma et a délivré un captif.

15, 16 et 17 mai. — Ces journées ont été employées à la construction du troisième fortin semblable aux deux précédents. Garnison, 1 officier et 15 soldats.

18 mai. — On se met en marche à onze heures et demie du matin. Direction ouest. Je campai à deux heures et demie dans le parage

nommé la Rinconada, en passant par Chiloé ancien campement de Namuncura. Comme tous les parages que les Indiens ont habités, celui-ci est on ne peut mieux choisi sous le double rapport de l'eau et des pâturages.

19 mai.—La division se mit en marche à cinq heures du matin et campa à deux heures et demie à la lagune de Quetren-Huitrú en passant par les lagunes de la Cal, de Durazno, de Pichi-Renancó. Excellents endroits, bons pâturages et eau abondante.

Il y a sur un tertre, dans la partie sud de Quetren-Huitrú, un grand caroubier sur le tronc duquel on lit cette inscription : « 20 décembre 1878. — Adolfo Alsina. »

Cette inscription fut gravée par un officier de cette division pendant la première expédition qui fut faite à Lihuel-Calel. C'était un juste hommage rendu à la mémoire de l'ami et du grand homme que notre patrie a malheureusement perdu.

A six heures du matin, j'envoyai le major du 6me régiment de cavalerie, M. Florencio Monteagudo, avec 20 hommes parcourir les environs d'Utracan, situé à dix lieues de ce point.

20 mai. —On commence la construction d'un quatrième fortin sur le modèle des précédents.

Le commandant Godoy m'informe à quatre heures du soir qu'il vient de surprendre un nouveau campement d'Indiens à Malal-Guaca, et qu'il a fait prisonniers 24 Indiens guerriers et 98 de chusma.

Le major Florencio Monteagudo est de retour à cinq heures du soir ; il n'a découvert que des campements abandonnés depuis très longtemps.

Je me mets en communication avec l'avant-garde de la division aux ordres du commandant Sosa.

21 mai. — On active les travaux du fortin.

22 mai. — Le fortin est achevé aujourd'hui à trois heures de l'après midi. Sa garnison se compose d'un officier et de 15 hommes.

J'envoyai à quatre heures du soir un détachement sous les ordres du lieutenant-colonel Manuel Sosa et composé de 60 hommes du 6me régiment de cavalerie, explorer ma gauche (vers Traru-Lauquen) et tous les parages que les guides lui indiqueront comme pouvant recéler quelques traînards.

23 mai. — Je me mis en marche à sept heures du matin et campai à trois lieues en avant de Traru-Lauquen.

A huit heures du soir j'envoyai le lieutenant-colonel du 6me régiment de cavalerie, M. Clodomiro Villar, avec 80 hommes jusqu'à Traru-Lauquen où il devra être rendu à l'aube pour explorer les environs.

24 mai. — Je me mis en marche à travers une belle plaine bien arrosée. J'avais fait à peine une demi-heure de chemin, quand un officier m'apprit que les Indiens amis avaient découvert deux caisses en bois, pleines de papiers, qui étaient presque enfouies sous des monticules de sable. Vérification faite, c'étaient les archives de la correspondance de Namuncurá. Quelques-uns de ces documents sont lisibles, les autres sont détériorés par le temps et la pluie. Parmi ceux-ci il y en a de signés par des personnages de l'administration précédente.

Je campai à trois heures à Traru-Lauquen, point désigné par le Ministre de la guerre en campagne pour établir la base de mes opérations.

Le lieutenant-colonel Clodomiro Villar, que j'avais détaché la veille, m'apprit à son retour qu'un officier de son régiment qu'il avait envoyé en exploration avec dix hommes, vit, à la lueur des feux d'un campement, un groupe d'hommes et une troupe de chevaux dont il chercha à s'emparer pensant qu'elle appartenait à des Indiens ; mais en approchant il fut reçu à coups de fusil ; le feu cessa aux cris poussés de part et d'autre.

Les gens avec lesquels on avait échangé ces coups de feu appartiennent à la division du colonel Racedo. Ils étaient au nombre de 80, conduits par le commandant Anaya, qui était arrivé à cet endroit à trois heures du matin, dans l'espoir de s'y rencontrer avec le Ministre de la guerre auquel il apportait des dépêches du colonel Racedo.

NICOLAS LEVALLE.

Traru-Lauquen, 25 mai 1879.

Rapport du commandant en second du 6me régiment de cavalerie de ligne, au commandant en chef de la 2me division expéditionnaire au rio Negro, colonel Nicolas Levalle.

J'ai l'honneur d'adresser à V. S., mon rapport sur les parages que j'ai visités, l'indication des points où on trouve de l'eau, ainsi que sur le chemin que j'ai parcouru pendant mon excursion à Trivulusi.

22 mai.

1re étape. De Quetren-Uitrú à Cumlao. Nous partîmes à 3 heures du soir et arrivâmes à la nuit.

Cumlao est situé à six lieues au S.-O. de Quetren-Uitrú. Eau potable en grande quantité, mauvais pâturages, grand bois.

23 mai.

2me étape. Jusqu'à Epupel situé au S.-O. de Cumlao, à douze lieues de distance. Bonne eau en abondance, grands bois, bons pâturages très épais.

24 mai.

3me étape. A Maracó, au S.-E. d'Epupel. Six lieues de distance. Eau abondante et bonne, peu de fourrage, mais de bonne qualité, grands bois. Nous suivîmes l'étape jusqu'à Romecó situé au S.-E. Six lieues de distance, pâturages bons et abondants.

25 mai.

4me étape. A Trivulusi, situé au S.-O de Romecó. Onze lieues de distance. Eau potable, pâturages ordinaires, grands bois.

26 mai.

Nous restons campés à Trivulusi.

27 mai.

5me étape. Au fortin placé au N.-O. Huit lieues de distance. Nous trouvons un puits dont l'eau est demi saumâtre, mauvaise herbe, bois rachitiques.

28 mai.

6me étape. A Chadi-Trequen, situé au nord. Huit lieues de distance. Peu d'eau, mais potable, pâturages maigres, grands bois.

29 mai.

7me étape. A Traru-Lauquen, situé au nord. Distance cinq lieues. Total : Soixante-deux lieues.

MANUEL SOSA.

Traru-Lauquen, 29 mai 1879.

6e régiment de cavalerie de ligne.

Traru-Lauquen, 25 mai 1879.

A M. le colonel Nicolas Levalle, commandant en chef la 2me division expéditionnaire au rio Negro.

J'ai l'honneur de vous informer qu'en exécution des ordres que vous m'avez donnés à Quetren-Uitrú le 23 courant, je partis en avant-garde avec 50 hommes de mon régiment et 10 fantassins du 5me bataillon. J'arrivai dans ce parage dans la matinée du 24 et j'y suis resté conformément à vos instructions.

Dans la nuit du 23, en approchant de Traru-Lauquen, nous aperçûmes des feux vers l'est. Ces feux ayant d'abord éveillé mes soupçons, je pris des mesures en conséquence, mais quand nous fûmes à quelques pas, nous reconnûmes qu'ils avaient été allumés par un détachement de troupe de la division du colonel Racedo, commandé par le commandant Anaya.

Je ne m'attendais pas à cette rencontre, aussi mon aîle gauche rompit le feu sur le campement; heureusement que les troupes des deux camps se reconnurent bientôt.

J'envoyai dans la matinée du 24 de petits détachements sur mes côtés et en avant. Les deux premiers ne firent aucune découverte; mais le détachement envoyé en avant ayant poussé jusqu'à Pueltrel-Toró, à six lieues de distance, trouva la trace du passage récent d'une dizaine d'Indiens conduisant une centaine de mules; la piste se dirigeait vers la montagne de Lihuel-Calel.

Le chef de l'avant-garde jugea convenable de ne pas les poursuivre en raison de l'avance qu'ils avaient sur lui; je l'approuvai.

Cet incident est le seul que j'aie à signaler pendant l'excursion que vous m'avez ordonné de faire; conformément à vos instructions, je me replie sur la division.

CLODOMIRO VILLAR.

Le lieutenant-colonel
chef de détail
de la 2e division expéditionnaire.

Lihuel-Calel, 8 juin 1879.

A M. le commandant en chef de la 2me division expéditionnaire, colonel Nicolas Levalle.

J'ai l'honneur de vous rendre compte du résultat de mon expédition à Pichi-Mahuida.

ITINÉRAIRE

Je partis le 3 courant de Traru-Lauquen avec : 30 hommes du 6me régiment sous le commandement du major Florencio Monteagudo; 26 hommes du 5me bataillon commandés par le major Luis Levalle et 28 lanciers de l'escadron «Auxiliaires» conduits par le cacique Tripailáo. En tout 84 hommes. J'atteignis Tripaigüe, où je campai.

Le 4, j'arrivai à Pueltré Toró à onze heures du matin; j'y campai et fis abattre des animaux pour la troupe. A deux heures je me remis en marche et j'arrivai à quatre heures à Méhuacá où je fis provision d'eau pour le trajet de nuit. Une heure après je repartis dans

la direction de l'ouest, sans guide, car celui que j'avais ne me promettait pas de me conduire directement à Pichi-Mahuida. Mais comme je connaissais à peu près le chemin qui y conduit, je continuai ma marche, certain de gagner le bord de la rivière Chasileuvú, cependant j'ignorais la distance que nous avions à parcourir.

Au moment de partir je m'aperçus que le trajet allait être très difficile; nous devions prendre des chemins marécageux et très boisés; heureusement qu'il faisait clair de lune, ce qui nous permit d'éviter les difficultés de la route. Quant aux marécages, il me fallut faire marcher les hommes les uns derrière les autres, pour que ceux de derrière eussent un sentier tracé. Je continuai ainsi pendant toute la nuit et arrivai à neuf heures du matin en vue du Chasileuvú; la montagne de Pichi-Mahuida se trouvait à six lieues sur ma droite.

Après avoir fait reposer les chevaux, je suivis la rive gauche de la rivière et me dirigeai du côté de la montagne. En nous approchant, je détachai le major Monteagudo sur notre droite, le major Levalle sur notre gauche et je pris le centre en marchant sur le campement du capitanejo Epuchain. Les montagnes ayant quatre lieues du nord au sud, nous convinmes, en nous séparant, d'un point de réunion où nous nous trouvâmes à trois heures de l'après-midi, sans avoir découvert la moindre trace d'Indiens. Nous nous décidâmes à camper après une marche de vingt-cinq heures consécutives.

Une heure après j'envoyais reconnaitre le gué de Chasileuvú, dans l'intention de traverser cette rivière et suivre la rive droite jusqu'à l'autre gué qui se trouve près du lac Urre-Lauquen; mais les guides m'apprirent à leur retour que la crue de la rivière était si grande qu'ils n'avaient pu arriver jusqu'au gué.

Le 6, j'envoyai des guides reconnaitre de grandes lagunes salées qui s'opposent au trajet direct de Pichi-Mahuida à Lihuel-Calel. Ils revinrent à midi avec la nouvelle qu'on pouvait passer en contournant ces lagunes par la droite, mais qu'il fallait s'ouvrir un chemin et parcourir des terrains à peu près semblables à ceux de la veille.

Nous nous mimes en marche dans cette direction à deux heures de l'après-midi et fimes halte de cinq heures à minuit; puis nous continuâmes notre route jusqu'au lendemain huit heures du matin; nous avions traversé les lagunes. On fit halte. Je parvins au pied de la montagne à deux heures de l'après-midi, j'y établis mon campement car nous trouvâmes de l'eau. Enfin le 8 au matin je rejoignis la division expéditionnaire.

Je calcule que nous avons parcouru cinquante lieues, les difficultés ont été doublées par la nature du terrain. Je regrette que mon expédition n'ait pas eu les résultats qu'on en attendait, d'autant mieux

que les oficiers et les soldats ont constamment montré les meilleures dispositions.

Je crois qu'il doit y avoir des Indiens au-dessus de Chadileuvú, car j'ai découvert en atteignent Tripaigüe, deux pistes récentes d'Indiens à pied, qui certainement avaient quitté Tripaigüe peu de temps avant notre arrivée.

CAMILO HERRERA.

ITINÉRAIRE

Du lieutenant-colonel Bedoya dans son expédition sur la rive gauche de la rivière Chadi-Leuvú (Salado).

Je quittai la montagne de Lihuel-Calel le 9 courant à neuf heures du matin et je pris la direction de l'ouest avec deux officiers et 35 hommes du 6me régiment, 3 officiers et 32 hommes du bataillon sous mes ordres et 20 lanciers indigènes amis, de la tribu de Tripalaó, avec un cheval et deux mules par homme. Je marchai jusqu'à une heure, puis fis halte dans une petite gorge afin d'organiser la troupe, car jusqu'alors nous avions marché en file. Quarante minutes après nous reprenions notre route dans la même direction, au pas allongé et au trot, nous suivions un sentier très étroit et encombré d'arbustes de toutes sortes, d'une hauteur d'un mètre à un mètre et demi. Terrain fangeux et sans herbe.

J'avais fait environ huit lieues, quand j'aperçus au nord le grand lac Urre-Lauquen que je laissai sur ma gauche. Je le côtoyai jusqu'au bas de la montagne Pichi-Mahuida à une distance de douze lieues environ de Lihuel-Calel. Je campai à quatre heures du soir sur le versant de Pichi-Mahuida situé à ma droite; je trouvai assez d'eau pour la troupe, quant aux chevaux, ils dûrent se contenter de l'eau saumâtre du lac Urre-Lauquen.

Le 10. A quatre heures du matin, la pluie tombe, l'atmosphère est très chargée. A l'aube je disposai la troupe sur une superficie de deux lieues et à neuf heures et demie je reprends ma route, toujours vers l'ouest, en laissant la montagne à ma droite et le lac à ma gauche. Le chemin est fangeux et couvert de bois épais. A onze heures vingt-cinq je fis faire halte pour laisser reposer les chevaux.

Vingt minutes après, je me remettais en route; mais le guide, qui ne connaissait pas bien ces parages, se trompa de direction. Il nous fit suivre une langue de terre qui rentre dans le lac, de sorte que nous nous trouvâmes bientôt au beau milieu du lac Urre-Lauquen. Reprenant ma route vers l'est, je dus marcher pendant une heure à travers des dépôts de salpêtre, où les chevaux pouvaient à

peine avancer. Enfin, à une heure, je découvris un sentier tracé sur un terrain ferme, et qui se dirigeait à l'ouest. Comme cette direction était précisément celle que je devais prendre, je suivis ce sentier jusqu'à une heure et demie ; nous fimes alors notre seconde halte. A deux heures, je me remettais en route, et à quatre heures, j'atteignais l'embouchure du rio Chasi-Leovú (Salado), qui se trouve à quatorze lieues environ de Pichi-Mahuida. Le Chasi-Leovú court du nord au sud ; il prend sa source dans la rivière Desaguadero, qui coule entre les provinces de San Luis et Mendoza, et il vient se jeter dans le grand lac Urre-Lauquen. Ces parages sont dépourvus de pâturages et l'eau y est saumâtre. Je campai en cet endroit.

Le 11, je me suis mis en marche à huit heures du matin dans la direction du nord, en côtoyant la rive gauche de la rivière afin de découvrir un bon pâturage pour les chevaux qui, depuis mon départ de Lihuel-Calel, n'ont rien eu à paitre dans les marécages et n'ont bu que de l'eau saumâtre. J'ai remonté la rivière jusqu'à l'extrémité d'une chaîne de collines qui borde la rive droite de ce cours d'eau. Je résolus de faire halte à midi ; mais, à peine étions-nous arrêtés depuis cinq minutes, que je fus avisé, par un des détachements d'éclaireurs, qu'il y avait du monde et des animaux de l'autre côté de la rive. Je m'y rendis aussitôt et aperçus des huttes d'où s'enfuyaient, épouvantés, des Indiens et leurs familles. Je commandai qu'on fit feu sur eux, pour les obliger à laisser le bétail qu'ils avaient. J'ordonnai en même temps à un officier et 12 soldats de traverser la rivière, ce qu'ils firent aisément, excepté le lieutenant Aleman qui courut grand risque de se noyer. Je fis revenir cet officier et j'envoyai à sa place le lieutenant d'infanterie Cella, avec ordre de poursuivre les Indiens, ce qu'il fit pendant trois heures ; il me ramena 30 Indiens de chusma et une captive ; il conduisait, en outre, 11 vaches, 7 veaux, 34 moutons et 11 chevaux. Trois Indiens guerriers furent tués, quatre autres et leurs familles réussirent à s'échapper grâce à la solidité de leurs montures. Je dois faire observer à V. S. que le passage de la rivière offrait de grandes difficultés, le terrain des deux rives étant très fangeux. On risquait fort, en la traversant, d'y laisser tous les chevaux. Le courant y est aussi très rapide, d'une vitesse de sept à huit milles à l'heure, car des soldats bons nageurs faillirent s'y noyer. Il était d'ailleurs nécessaire, pour s'emparer des Indiens, que le passage de la rivière se fit instantanément ; ils croyaient qu'aucune troupe ne pourrait atteindre ces parages, où l'eau et les pâturages manquent et où l'on rencontre des bois épais au travers desquels eux seuls peuvent se guider. Il était trois heures quand je fis passer les prisonniers ; afin d'éviter un accident, je fis, au moyen de *lazos* tressés,

une sorte de cordage dont les extrémités étaient assujetties sur les deux rives, et au moyen duquel tout le monde put franchir le rio sans crainte d'être emporté par les eaux.

Je fis passer les enfants d'abord, puis les grandes personnes, et enfin les soldats et les Indiens amis qui avaient prêté leur concours. La nuit arriva au moment où nous terminions l'opération. Le dernier Indien qui traversa fut entraîné par le courant et abandonna son cheval ; il se noya, quoiqu'il fût bon nageur. On perdit aussi deux fusils.

Les Indiens qui ont été pris appartiennent aux tribus des Ranqueles et obéissaient au cacique Huichal qui ne se trouvait pas avec eux en ce moment. Le terrain sur lequel nous étions campés étant dépourvu d'herbe, je dus chercher ailleurs une meilleure place. Ce mouvement n'aboutit à rien ; je campai dans une petite gorge, et la nuit s'acheva sans incident.

Le 12, nous nous sommes mis en marche à sept heures précises, toujours en remontant la rivière, et à la recherche d'un bon pâturage. Je fis sept lieues et j'arrivai aux environs du gué vers lequel je me dirigeai. Dans la pensée que quelques Indiens pouvaient être cachés de ce côté, j'envoyai un avant-poste, avec ordre de poursuivre ceux qu'il pourrait surprendre. Ainsi que je l'avais supposé, l'avant-poste, en atteignant le bord de la rivière, aperçut sur la rive opposée deux Indiens, sur la sierra de Choyque-Mahuida. Deux tirailleurs et un lancier traversèrent aussitôt pour leur donner la chasse, mais ne purent les atteindre. Les fugitifs étaient les mêmes que ceux de la veille. Je fis une contre-marche de quatre lieues et vins camper dans un endroit où je trouvai un peu d'herbe qui fut bientôt dévorée par les chevaux. Nous passâmes la nuit sans incident.

Le 13, à huit heures du matin, je fis encore quatre lieues en arrière pour découvrir un chemin qui, de la rive gauche du rio, pût nous conduire vers l'est. Après deux heures de recherche, je trouvai ce chemin et je pris la direction que je désirais. A onze heures précises, je commandai la première halte, après avoir marché pendant trois heures à travers des fourrés très épais, sur un terrain fangeux et couvert de roseaux. Une demi-heure après, je continuai ma route ; je n'avais pas fait une demi-lieue que le capitanejo Tripailaó, qui formait notre avant-garde, vint m'avertir qu'on apercevait plusieurs cavaliers dans la direction opposée à celle que je suivais. J'ordonnai à Tripailaó d'aller, avec ses hommes, reconnaître les dits cavaliers ; je le fis, en outre, accompagner par le lieutenant Aleman et huit tirailleurs. Les cavaliers s'étant approchés jusqu'à la distance de quelques centaines de mètres, reconnurent un groupe

d'Indiens qui prirent la fuite dès qu'ils virent qu'ils étaient en face de troupes du gouvernement. On les poursuivit pendant cinq lieues environ, sans s'écarter du chemin. Ils laissèrent entre nos mains cinq femmes, tous leurs ustensiles et leurs provisions de viande et de légumes, surtout de citrouilles, dont ils étaient pourvus. On ne parvint pas à s'emparer des sept guerriers qui formaient ce groupe et qui montaient d'excellents chevaux.

La nuit venue, je campai dans une petite gorge où je rencontrai de l'herbe, mais où nous ne trouvâmes pas d'eau, après avoir fait quinze lieues environ.

Le 14, à neuf heures, je fis sonner le boute-selle et nous reprimes la route dans la même direction. Nous atteignimes Conelo à la tombée de la nuit; nous y trouvâmes de l'eau. Nous avions fait douze lieues par des chemins assez mauvais, mais sur un sol résistant couvert d'herbe. Je campai et fis recueillir la plus grande partie de l'eau qu'il y avait; les chevaux entrèrent ensuite dans la mare et burent le reste, qui fut loin d'être en quantité suffisante pour les abreuver. On passa une assez mauvaise nuit, car les chevaux, souffrant de la soif, ne voulaient pas rester en place.

Le 15, au lever du soleil, nous nous dirigeâmes vers le nord, à la recherche d'une *aguada* qui, suivant le guide, devait se trouver à quelques heures du chemin. Nous arrivâmes à Trela vers neuf heures. J'y campai pour donner aux chevaux le temps de satisfaire la soif qui les dévorait depuis 48 heures.

Trela est à trois lieues de Conelo qui, lui-même, est à vingt-cinq lieues environ du rio Salado. A en juger par les huttes en ruines qui semblent abandonnées depuis peu de temps, Trela a été un point important pour les sauvages.

Je fis distribuer les vivres et passai le reste de la nuit sans incident.

Le 16. Une demi-heure après le lever du soleil, je continuai la route vers l'est et, deux heures après, j'arrivai à Sanquilqué, où je fis prendre de l'eau, et me remis en marche dans la direction du sud. A une heure, j'atteignis Tratrequen (grande lagune), où je campai, afin de profiter des gras pâturages et de l'eau excellente qu'on y rencontre. La nuit se passa tranquillement.

Le 17, à huit heures du matin, nous nous mîmes en marche dans la même direction et, à midi précis, je campai près d'une lagune qui est à trois lieues de Traru-Lauquen. J'y trouvai un Indien à moitié nu qui habitait une des huttes en ruines et n'avait pour tout aliment que des graines de citrouille. La nuit s'écoula sans incident.

Le 18, je me mis en marche à huit heures et demie, heureux de rejoindre notre campement, où j'arrivai à midi.

Je puis vous assurer, Monsieur le commandant, que, sur le trajet de 98 lieues qui a été parcouru par mes troupes, nous n'avons pas découvert de trace du passage d'aucune force appartenant aux autres divisions expéditionnaires.

Parmi les 37 Indiens de chusma que nous ramenons, il y a 7 captives appartenant à différentes provinces.

Trarú-Lauquen, 20 juin 1879.

MAXIMO S. BEDOYA

JOURNAL

DES ÉTAPES FAITES ENTRE LES MONTAGNES DU LIHUEL-CALEL ET LE RIO NEGRO.

9 juin.

Départ de Lihuel-Calel à neuf heures et demie du matin, dans la direction du sud. On fit quatre lieues environ dans cette direction. Nous fimes une halte de dix minutes et continuâmes notre route vers le sud-ouest, en nous dirigeant sur de petites collines qu'on aperçoit à sept lieues environ du point où nous avons fait halte. On voit au milieu de ces collines le lit d'un ruisseau desséché en partie et dont l'eau est salée. On peut juger, par les accidents du terrain, que son cours se dirige vers le sud. Nous nous arrêtâmes vingt minutes dans ces collines, et nous sommes restés, après avoir suivi la trace du capitaine Daza pendant onze lieues, sans une goutte d'eau ni pour nous, ni pour les chevaux; les filets d'eau qu'on découvre de temps en temps sont amers.

Nous faisons encore deux à trois kilomètres au milieu des collines, mais la nuit nous oblige à camper en cet endroit (huit heures du soir).

---

10 juin.

Au lever du soleil, nous nous mettons en marche du côté où nous devons trouver de l'eau d'après l'opinion d'un déserteur du 1er de cavalerie de ligne, le nommé Salomé Borges, qui nous sert de guide; nous en trouvons, en effet, à trois kilomètres du point où nous avons campé la nuit dernière.

Nous faisons halte et nous laissons les chevaux en liberté, après les avoir fait boire dans quelques petits puits. Nous repartons quatre heures après.

Toujours guidés par Borges, nous continuons l'étape sur les traces du capitaine Daza, qui suivent le lit d'un ruisseau pendant quatre lieues environ, puis nous faisons une petite halte. Nous coupons ensuite la plaine dans la direction du sud-ouest, en allant vers des monts élevés et isolés au milieu de la Pampa. Ces monts doivent être ceux de Choyque-Mahuida. Nous campons à quatre lieues de ces monts, parce que, plus loin, jusqu'au Colorado, les champs sont entièrement brûlés, ainsi que nous avons pu le voir nous-mêmes, et ainsi que l'affirme le soldat Borges. Les monts dont je parle sont au sud-ouest de l'endroit où nous campons.

La plaine, dans cette région, est semblable à celle des précédentes étapes. De l'herbe dure et un sol fangeux. Nous campons à quatre heures du soir, manquant d'eau pour nous et pour les animaux.

---

11 juin.

A six heures nous partons dans la direction du Colorado, en traversant la plaine au S.-O., où nous devons rencontrer, suivant le guide, un bras du fleuve qui forme un coude en cet endroit. Nous nous arrêtons à trois kilomètres des monts de Choyque-Mahuida que nous laissons sur la gauche.

Nous atteignons le rio Colorado à deux heures de l'après-midi. Nous sommes, à ce que dit le guide, à quatre lieues environ au-dessus du gué où la division qui accompagnait le Ministre de la guerre a traversé le fleuve.

Il y a de vingt-cinq à vingt-sept lieues de Lihuel-Calel au rio Colorado par le chemin que nous avons suivi. C'est un long trajet par suite de la rareté de l'eau lorsqu'on voyage avec des troupes. La même distance peut être franchie en un jour par un cavalier allant au galop. Des monts de Choyque-Mahuida jusqu'au fleuve il doit y avoir de six à sept lieues en ligne droite (direction S.-O).

La plaine est couverte de maigres pâturages jusqu'au rio Colorado.

---

12 juin.

Nous quittons à six heures la rive du fleuve où nous avons campé la veille. Nous marchons à travers les monts qui longent les deux rives, sur un parcours de sept lieues, jusqu'au gué de Choyque-Mahuida.

Ce gué est en droite ligne au sud de l'île de Choele-Choel, et c'est par là que passa la division que commandait le général Roca.

Les collines que nous apercevions et à la gauche desquelles nous passions le 11, ne sont pas les collines de Choyque-Mahuida ; ce sont deux monts dont les sommets s'élèvent à une distance de deux à trois lieues au nord du gué.

Je sais, par l'officier que j'ai trouvé de garde au gué, que le Ministre de la guerre a quitté Choele-Choel. Cet officier y a dépêché, il y a trois ou quatre jours, un courrier qui n'est pas encore de retour.

Dans la crainte qu'il ne m'en arrive autant si j'expédie un courrier, et afin de ne pas m'en retourner sans nouvelles du Ministre, j'ai résolu d'y aller moi-même en me faisant accompagner de deux soldats.

Le sous-lieutenant Ledesma, du 6^{mc} bataillon d'infanterie de ligne, qui est détaché sur ce point, ignore le nom de l'officier chargé de la garde de l'île.

Par le chemin que nous avons suivi il y a trente-trois à trente-quatre lieues de Lihuel-Calel au gué de Choyque-Mahuida.

---

13 juin.

Nous partons à neuf heures du matin avec deux soldats et le cadet Olmos du 6^{me} régiment de cavalerie, dans la direction de Choele-Choel où nous arrivons à trois heures et demie du soir, après avoir galopé tout le temps avec de bons chevaux.

Le chemin est très bon jusqu'aux côtes d'où l'on aperçoit l'île ; il part du gué de Choyque-Mahuida et passe par un bois formé d'arbustes de peu de hauteur.

Il y a dix-neuf lieues environ de l'entrée du chemin aux côtes d'où on découvre les îles de Choele-Choel. En descendant ces côtes, le chemin traverse une assez grande plage, jusqu'au campement qui est situé à quatre ou cinq lieues de là.

Il n'y a d'autre eau du rio Colorado à Choele-Choel, que celle de deux lagunes amères qu'on voit sur la droite du chemin.

La première de ces lagunes est à neuf lieues du Colorado et la seconde à six lieues en avant de la première.

On domine les quatre à cinq îles du fleuve à travers les défilés des côtes. On aperçoit le campement des troupes dans l'île qui se trouve au centre.

Le général Roca n'était pas à Choele-Choel ; il avait quitté ce point avec le colonel Villegas et 40 hommes pour aller explorer le Nauquen.

On attendait son retour vers le 18 juin.

Les troupes cantonnées dans l'île de Choele-Choel sont sous les ordres du commandant Garcia.

Je lui fit part du motif de mon voyage à Choele-Choel ; je venais me mettre aux ordres du Ministre de la guerre et lui annoncer que le colonel Levalle était à Lihuel-Calel, en communication avec les divisions des colonels Racedo et Lagos et qu'il demandait des instructions à S. E. Le commandant Garcia se chargea de transmettre au Ministre l'objet de ma visite.

L'île de Choele-Choel est le plus pittoresque et le plus agréable de tous les sites que j'ai vus sur la frontière.

---

14 juin.

Nous quittâmes Choele-Choel à midi.

Nous marchâmes au trot jusqu'au gué de Choyque-Mahuida où nous arrivâmes à onze heures du matin.

Pendant les journées des 13 et 14, les troupes que j'avais au Colorado restèrent sous le commandement du lieutenant Bustamante, qui fit reposer et paître les chevaux dont quelques-uns étaient blessés.

---

15 juin.

Pour opérer notre retour, nous nous mimes en marche du gué de Choyque-Mahuida, à dix heures du matin, dans la direction de l'est.

Nous primes à travers champs par un étroit sentier tracé par les Indiens, suivant les renseignements du capitaine Daza. Si par ce sentier le chemin est plus long à cause des détours qu'on est obligé de faire, il est plus commode et meilleur pour les chevaux que celui des collines, qui est très rocailleux et que nous avions suivi en venant.

Après avoir marché jusqu'aux côtes que contourne le rio Colorado, nous primes au nord et campâmes à cinq heures du soir. Le chemin parcouru depuis le départ a été de 7 à 8 lieues.

---

16 juin.

Nous prenons au nord en nous dirigeant sur les flaques d'eau de pluie que nous atteignons à six heures du soir.

Les plaines que nous avons traversées sont les mêmes que celles que nous avons suivies en venant. Nous arrivons à huit heures après avoir fait une quinzaine de lieues.

---

17 juin.

Nous marchons sur Lihuel-Calel au nord. Nous arrivons aux collines, où nous campons après une étape de 12 lieues.

---

18 juin.

La division aux ordres du colonel Levalle s'est mise en marche aujourd'hui à neuf heures du matin dans la direction du Traru-Lauquen.

Un piquet de 25 hommes commandé par le capitaine Aldarino, du 6me régiment de cavalerie de ligne, reste pour attendre le retour du major Monteagudo qui est à Chasilefu, en expédition avec 60 hommes du 6me régiment de cavalerie. Je fais camper la division à quatre heures du soir.

---

19 juin.

La division reprend sa marche à huit heures vers Traru-Lauquen et campe à Peltro-Toró à deux heures de l'après-midi.

---

20 juin.

La division se remet en route à huit heures pour Traru-Lauquen où elle arrive à trois heures de l'après-midi.

Du 21 au 23 juin.

Nous restons campés au même endroit. Je me prépare à faire une excursion à la tête de la division pour faire la police de la campagne dans les parages où se trouvent des retraites indiennes que les forces de la division n'ont pas encore visitées.

---

24 juin.

Nous quittons Traru-Luuquen à quatre heures du soir avec 30 hommes et nous nous dirigeons vers le N.-E. La nuit nous oblige à camper vers sept heures à deux lieues du point de départ.

---

25 juin.

On part à huit heures du matin dans la même direction que la veille. Nous campons à deux heures à la mare de Pichi-Trequen (petite lagune). On évalue à huit lieues la distance qui nous sépare du point de départ. Les champs sont bons et l'eau est potable.

---

26 juin.

Départ à sept heures. Direction nord. Nous faisons 4 à 5 lieues à travers bois, puis nous débouchons dans une plaine d'où on aperçoit diverses sablonnières qui sontautant de citernes connues sous le nom de Caque-Quen. Nous continuons en avant après avoir fait boire les chevaux et nous campons à trois lieues plus loin, à Yguen-Cayuquen (lagune du cerf) ancien repaire du cacique Camileo et des Indiens de Baigorrita. C'est une grande vallée qni s'étend du N.-E. au S.-O. Ce n'est qu'ici que nous trouvons les traces du passage des troupes du commandant Godoy ou du colonel Lagos, qui sont venues pour exercer une surveillance sur cette région. Il y a dans cette vallée un grand nombre de huttes abandonnées depuis l'été dernier. Les plaines sont recouvertes d'une herbe assez dure.

---

27 juin.

Je me mets en marche à sept heures du matin et je suis la vallée en direction nord-est en longeant le versant des sablonnières de droite et en m'éloignant d'une longue chaîne de monts qui se prolonge sur la gauche. Elle va en s'abaissant peu à peu dans cette direction jusqu'à atteindre le milieu de la vallée et laisse à sa droite une autre petite cordillère qui contourne les sablonnières.

Je donnai ordre à l'adjudant Pardiños de partir avec 6 soldats pour reconnaitre les deux côtés de ces sablonnières à deux ou trois lieues en marchant parallèlement à la colonne. Nous avançons ainsi dans cette direction à 5 ou 6 lieues et campons à une heure auprès de grandes lagunes où l'on voit une quantité de huttes abandonnées. Pardiños revient sans nouvelles.

28 juin.

Nous reprenons à huit heures la route de la veille, c'est-à-dire la vallée ; nous n'apercevons rien, si ce n'est une suite de cantonnements abandonnés par les Indiens. Je campe à onze heures du matin et je détache trois avant-postes, un à quatre lieues en avant, les deux autres à droite et à gauche à 5 ou 6 lieues de distance l'un et l'autre avec ordre de battre la plaine dans toutes les directions. Les hommes reviennent tous vers cinq heures sans avoir rien découvert. Ce parage se nomme Chi-Yuen ; on y trouve de l'eau très bonne et d'excellents pâturages.

---

29 juin.

Je reste campé toute la journée dans une vaste prairie où l'herbe est très épaisse. Chi-Yuen est le meilleur endroit de la contrée que j'ai parcourue ; il est excellent pour l'élevage du bétail, car on y trouve de l'eau en quantité, de gras pâturages et il est abrité par une montagne.

---

30 juin.

Nous partons à sept heures du matin. Nous prenons la direction de l'ouest. Après avoir fait 5 lieues, nous entrons dans une vallée où le chemin passe du N.-E. au S.-E. et conduit à Junin, suivant ce que me disent les guides. Nous continuons à marcher dans cette direction et campons à deux heures de l'après-midi sur les bords de deux lagunes d'eau douce. Les guides indiens nomment ce lieu Que-Qüé.

1er juillet.

Départ à huit heures en direction du campement, à l'ouest. Nous campons à six heures du soir à Utra-Can, à 8 lieues en avant. La vallée est tapissée d'une herbe excellente.

---

2 juillet.

Départ à neuf heures. Nous marchons sur le campement de Traru-Lauquen où nous arrivons à deux heures de l'après-midi, après une étape de six lieues. Je me suis aussitôt présenté au commandant en chef de la division, le colonel Levalle, pour lui rendre compte de mon expédition.

Traru-Lauquen, 3 juillet 1879.

PABLO C. BELISLE.

Traru-Lauquen, 22 juin 1879.

A M. le commandant en chef de la 2me division expéditionnaire au rio Negro, colonel Levalle.

J'ai l'honneur de vous remettre un rapport sur l'expédition que j'ai faite conformément aux instructions que vous m'avez données les 11 et 15 courant.

FLORENCIO MONTEAGUDO.

Je quittai Lihuel-Calel le 11 en direction du sud-ouest, vers le gué de la rivière Chaci, en exécution de l'ordre que m'avait donné V. S. d'explorer la rive droite de ce cours d'eau.

Après avoir fait quatre lieues, je fus averti par le guide Francisco Caruqueo qu'un groupe d'Indiens se trouvait à une petite distance de nous.

Les sauvages furent aussitôt attaqués par trois soldats du 6me régiment et trois Indiens de la compagnie Auxiliaires du Désert. Un des soldats tua deux sauvages.

Les deux autres soldats avec les trois auxiliaires tuèrent un troisième Indien et délivrèrent une captive; ils s'emparèrent de 12 chevaux et d'un autre sauvage qui réussit à s'évader et fut repris quelques jours plus tard par les troupes de la division dans les montagnes de Lihuel-Calel.

Les trois soldats du 6me régiment firent un prisonnier.

Les deux Indiens morts sont les capitanejos Agneer et Querenal que les Indiens appelaient eux-mêmes les tigres de la Pampa.

Ces capitanejos étaient la terreur des autres chefs indiens, dont plusieurs avaient été victimes de leur ambition ; Agneer et Querenal les avaient fait tuer pour s'emparer de leurs biens et de leurs tribus disséminées sur plusieurs points de la pampa.

Ces deux capitanejos ont résidé à Choyque-Mahuida jusqu'à l'arrivée des forces expéditionnaires sur les rives du rio Colorado.

Aussitôt que les troupes nationales commencèrent à jeter l'épouvante parmi les Indiens, Agneer et Querenal s'établirent sur ce point pour barrer le gué à leurs collègues que la peur poussait à aller chercher un refuge sur les rives du Nauquen, ou sur les frontières du Chili, marché de leurs brigandages.

Agneer et Querenal prétendaient que l'Indien ne devait pas s'enfuir, mais devait mourir dans la pampa qui lui appartient. Les fugitifs, qui n'étaient pas de cet avis, ont été tués par ces féroces caciques sur les bords du Colorado.

Agneer et Querenal sont morts la lance d'une main et le poignard de l'autre, en défendant le désert, qu'ils croyaient éternellement dominer.

Le 11 juin, au coucher du soleil, j'atteignis le gué de la rivière Chaci, qu'il fallait traverser à la nage. Je restai campé jusqu'au 12 à dix heures du matin, heure à laquelle nous avons traversé la rivière. Je marchai aussitôt sur le campement d'Agneer, Marillan et Querenal, situé à quatre lieues du gué de Chaci.

Nous arrivâmes à ce campement à trois heures de l'après-midi et le trouvâmes abandonné. Nous y sommes restés jusqu'au 13. C'est de là que j'envoyai le porte-drapeau du 6e régiment, Mauricio Bustos, avec 15 hommes, pour suivre la piste des sauvages; mais il revint au coucher du soleil sans avoir pu les atteindre à cause de l'heure avancée.

J'envoyai de nouveau, le 13 au matin, le porte-drapeau Bustos, avec le capitanejo Unaicheo et 15 hommes, pour recommencer l'opération du côté du sud-ouest. Cet officier trouva une piste à près de deux lieues, mais on ne put la suivre à travers les marais et les fondrières qui existent de ce côté du Chaci, par suite des débordements de cette rivière aux époques des grandes crûes.

Les traces partaient du gué et se dirigeaient vers le sud-ouest.

J'ordonnai, ce jour-là, de se mettre en marche pour rejoindre la division; je campai à deux lieues en arrière, là où, il y a peu de temps encore, vivaient Agneer et Querenal.

Nous avons continué notre marche le 14 au matin, dans la direction de Lihuel-Calel, où j'arrivai à cinq heures du soir.

J'ai exploré la rive droite du Chasi-Leovú sur un parcours de quinze lieues; partout je n'ai trouvé que des terrains entièrement dépourvus d'eau potable et de bons pâturages.

Le 15 courant, dans ma seconde excursion à l'ouest, j'atteignis la rive droite de la rivière Chasi-Leovú, où je campai jusqu'au 16 au matin. Je marchai ensuite au nord-ouest, sur des terrains fangeux.

Les champs, au nord et au sud-ouest, sont semblables à ceux qui se déroulent au nord-ouest, c'est-à-dire marécageux et manquant de pâturages.

Je poussai jusqu'au campement abandonné de Querenal et d'Agneer.

De ce campement, nous nous dirigeâmes vers l'ouest pendant une demi-lieue à travers la campagne, afin de revenir au sud-ouest pour rejoindre le chemin qui mène, par le sud, au gué de Chasi-Leovú où nous avons campé.

Nous avons trouvé, au passage du gué, des traces de bœufs et de moutons. Nous avons traversé la rivière le 17 au matin, et nous nous sommes dirigés au nord, puis à l'ouest, jusqu'au repaire du capitanejo Murillan, qui avait disparu comme Agneer et Querenal. Mais nous étions sur une piste formée par des empreintes de pas

d'animaux, bœufs et moutons. Je détachai le lieutenant Cardenas avec 30 hommes pour suivre cette piste qui se prolongeait à l'ouest. Cet officier parcourut dix lieues environ. Je continuai ma route le 18, dans la même direction que le lieutenant Cardenas avait prise, et en suivant sa piste. Au bout de six heures de marche, nous fûmes rejoints par un courrier que nous envoyait cet officier pour m'aviser qu'il croyait inutile de continuer les recherches.

J'ordonnai de faire halte pour attendre le lieutenant Cardenas qui nous rejoignit deux heures plus tard et me remit la correspondance que j'ai envoyée à V. S., et qu'il avait trouvée sur sa route.

Quelques instants après je donnai le signal du départ ; nous traversâmes la rivière en face du campement de Querenal. Je campai jusqu'au 19 à six heures du matin, heure à laquelle je me remis en marche dans la direction de Lihuel-Calel où je fis halte jusqu'au 21 au matin.

Le 21 j'atteignis Pueltrel-Toró ; j'y suis resté jusqu'au 22, puis je rejoignis le campement général.

FLORENCIO MONTEAGUDO.

Le commandant en second du 6e régiment de cavalerie de ligne à M. le commandant en chef de la 2e division expéditionnaire au rio Negro, colonel Nicolas Levalle.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de mon excursion à Poitagüe, en mentionnant les lieux que j'ai parcourus, les endroits où on trouve de l'eau, les étapes faites et les directions suivies par mon détachement.

Nous avons quitté Traru-Lauquen à midi et demi, en nous dirigeant vers le nord-ouest, et nous avons campé à deux lieues et demie du point de départ, sur un terrain nommé Etref-Quetral-hué-Lauquen, où l'on trouve de l'eau et des pâturages.

Nous restâmes campés jusqu'au 25 au matin ; nous avons marché alors sur Pichi-Lauquen, situé au N.-N.-O. et à six lieues de Etref-Quetral-hué.

Nous y avons campé jusqu'au 26. On y trouve de l'eau excellente et de bons pâturages.

Nous nous sommes remis en marche le 26 à six heures du matin, dans la direction de l'ouest. Après avoir fait deux lieues environ dans cette direction, nous avons pris au nord et nous sommes arrivés, après avoir fait trois lieues, dans un endroit où il y a de l'eau et qu'on nomme Puen-Cahué ; c'est là que se trouvait l'ancienne résidence du capitanejo Cumila.

Puen-Cahué est situé dans une vallée qui s'étend du nord-est au sud-est et est bornée au sud par une chaine de monticules de sable, et au nord par un bois très touffu. Le terrain n'a rien de remarquable.

Nous avons campé à Puen-Cahué jusqu'au 27 au matin, heure à laquelle nous nous sommes mis en route dans la direction du nord, vers Traru-Lauquen. Après avoir fait deux lieues environ, nous découvrons des empreintes de pas de mulets et de chevaux qui vont de l'est à l'ouest. Nous les suivons sur un parcours de trois kilomètres, et cette piste nous conduit à un chemin qui se dirige vers Traru-Lauquen où nous arrivons vers midi. La piste se prolonge vers l'ouest, mais nous l'abandonnons, parce qu'il est possible qu'elle n'indique que la route suivie par un autre détachement de troupes du colonel Racedo ou du colonel Lagos.

Il y a six lieues de Puen-Cahué à Traru-Lauquen qui est situé dans une vallée montueuse entourée de dunes. Le capitanejo Ullipan a habité cet endroit. Les huttes qu'on y voit encore prouvent que la tribu devait être nombreuse.

Nous sommes partis de Traru-Lauquen le 28 en nous dirigeant vers le N.-N.-O., du côté de Collultué, où nous sommes arrivés à une heure de l'après-midi. Le trajet est de six lieues. Nous avons alors dessellé les chevaux et fait une halte de deux heures, puis nous sommes partis pour Trun-Trequen situé à deux lieues environ.

A l'époque des pluies, les eaux se réunissent au milieu d'un bois qui se trouve à la droite du chemin. Le terrain est excellent ici comme à Collultué.

Nous sommes arrivés à Trun-Trequen à cinq heures du soir. Un soldat, que j'avais envoyé à la recherche d'eau douce, découvrit des traces récentes laissées par des individus à pied.

Je fis aussitôt monter 8 hommes à cheval, que je plaçai sous le commandement du lieutenant Aleman, avec ordre de suivre la piste qu'on venait de découvrir. Ils trouvèrent, à deux lieues de là, uu captif et un Indien.

Le captif déclara qu'il n'y avait pas d'autres personnes que l'Indien et lui dans les environs. Le lieutenant Aleman revint au campement à sept heures du soir.

Nous partimes de Trun-Trequen le 29 dans la direction du N.-O., marchant sur Poitagüe que nous atteignimes à 3 heures du soir. Nous y campâmes jusqu'au 30 dans un lieu où il y a de l'eau, qu'on nomme Pitra-Lauquen et où se trouvent les troupes du colonel Racedo.

Le 30 nous transportâmes notre campement sur la lisière du bois Comos à une lieue de Pitra-Lauquen.

Nous restâmes jusqu'au 2 à six heures du matin; nous avons repris

alors la route de Collultué où nous avons campé à 2 heures de l'après-midi.

Il y a 8 lieues de Pitra-Lauquen à Collultué.

Nous quittons Collultué le 3 en prenant par le S.-O. dans la direction de Caichué où nous sommes arrivés à 3 heures de l'après-midi.Il y a 4 lieues de ce point à Collultué; il faut traverser des terrains montueux et couverts de ravins. On y trouve de l'eau excellente, mais de mauvais pâturages.

Nous sommes arrivés à Somutué le 4 à une heure, mais ne trouvant ni eau ni boïs, nous avons continué notre route vers Trelaf où nous avons campé à cinq heures du soir après avoir fait douze lieues dans la journée par des chemins fangeux et sous une pluie battante.

Nous sonmes restés au campement le 5 afin de faire paître et reposer les chevaux.

J'envoyai dix hommes à la découverte sous la conduite du sous-lieutenant Vicente Passo du 5me bataillon, avec ordre de battre le bois. Cet officier découvrit une piste qui se dirigeait du côté du Salado, mais il ne put marcher plus en avant faute de chevaux.

Nous partîmes le 5 pour Sal-Queque au S.-O. où nous sommes arrivés à onze heures du matin, puis nous avons continué jusqu'à Pichu-Trequen au sud, où nous avons campé à deux heures après avoir fait 7 lieues.

Nous sommes repartis le 7 à 5 heures du matin dans la direction de Traru-Lauquen (S.-O.) où nous arrivâmes à trois heures de l'après-midi, après avoir fait 7 lieues.

Campement de Traru-Lauquen, 7 juillet 1879.

MANUEL SOSA.

Traru-Lauquen 7 juillet 1879.

A M. le commandant en chef de la 2me division expéditionnaire, colonel Nicolas Levalle.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de la mission que vous m'avez confiée et qui consistait à porter des dépêches au colonel Lagos et à explorer les parages situés sur le trajet que j'avais à parcourir.

Je quittai le campement de la division le 24 du mois dernier et marchai vers le N.-E. en passant par les points suivants où l'on rencontre de l'eau : Esuf-Genhalet à quatre lieues d'ici; Uirecan, six lieues plus loin; Caru-Lauquen à deux lieues; Cañi-Matal, quatre; Huincá-Remancó, cinq; Aincó, sept; Tauan, cinq; Tuais, cinq; Licancho, sept; Ñai-Ñai, trois et Lar-Lauquen une lieue. Le colonel

Lagos se trouvait à Lar-Lauquen, c'est là que je lui remis les dépêches dont j'étais porteur.

J'ai donc fait un parcours de quarante-neuf lieues. Je n'ai trouvé que des plaines bien arrosées et couvertes de bons pâturages.

Je restai un jour et demi avec le colonel Lagos et effectuai mon retour par des chemins autres que ceux que j'avais suivis à l'aller ; je pus ainsi abréger le voyage.

Les endroits où j'ai trouvé de l'eau au retour sont : Traf-Lauquen à quatre lieues de Lar-Lauquen ; Pelcol-Lauquen, quatre ; Chaco-Chaco, deux ; Colu-Lauquen, quatre ; Quehué, six ; Utracan, six et Traru-Lauquen, quatre lieues, ce qui donne un total de trente lieues. La plaine est bien arrosée et couverte d'herbe épaisse.

Je n'ai trouvé aucune piste d'Indiens à l'aller comme au retour.

LUIS LEVALLE.

Traru-Lauquen, 2 août 1879.

A M. le commandant en chef de la 2me division expéditionnaire, colonel Nicolas Levalle.

J'ai l'honneur de vous remettre l'itinéraire que j'ai suivi dans l'expédition que vous m'avez ordonnée de faire sur les deux rives du Chadi-Leuvú (rio Salado) à la tête des troupes placées sous mon commandement.

Je crois avoir rempli ma mission d'une façon satisfaisante, quoique sur un parcours de cent cinquante-deux lieues, distance totale qu'indique l'itinéraire ci-joint, je n'ai trouvé aucune piste d'Indiens, à l'exception de quelques traces isolées laissées par des trainards qui doivent forcément se rendre s'ils ne veulent pas mourir de faim.

MÁXIMO J. BEDOYA.

ITINÉRAIRE

DE L'EXPÉDITION DIRIGÉE PAR LE LIEUTENANT-COLONEL BEDOYA, JUSQU'AU CHADI-LEUVÚ (RIO COLORADO), EXPLORÉ SUR SES DEUX RIVES JUSQU'AU GUÉ PICUNCHE.

15 juillet. Je quittai Traru-Lauquen à neuf heures du matin, avec un officier supérieur, 2 officiers et 60 soldats du 6me régiment ; 3 officiers et 32 soldats du 5me bataillon, plus 27 lanciers de l'escadron «Auxiliaires», soit un total de 6 officiers et 119 soldats, ayant chacun 1 cheval et 2 mules.

Deux heures plus tard je campais au bord de la lagune San Nicolas, à une lieue et demie de Traru-Lauquen vers l'ouest.

Le 16. Je me mis en marche au petit jour du côté de Tratrequen (grande lagune) au nord. Je fis faire la première halte à onze heures et demie et à midi j'ordonnai le départ. J'arrivai à deux heures à cette lagune située à dix lieues de Traru-Lauquen.

Le 17. Je repris ma route à huit heures du matin en me dirigeant au N.-N.-O. A neuf heures et demie j'étais à Saquilque où je fis faire une halte d'une demi-heure, puis j'arrivai bientôt à Trélaf où je campai.

Le 18. Je restai tout le jour à Trelaf pour laisser aux chevaux le temps de profiter des pâturages qui se trouvent en cet endroit, on y rencontre aussi de l'eau de très bonne qualité et en abondance.

Le 19. A la pointe du jour, je fis partir un détachement de douze hommes commandé par un officier, avec ordre de se placer à Conelo à deux lieues de ce point.

Le 20. Je partis à huit heures du matin en direction du S.-S.-E., et une heure et demie après j'arrivai à Conelo où je trouvai le détachement que j'y avais envoyé la veille. Je restai une demi-heure en cet endroit, puis je marchai en direction S.-S.-O. Je fis halte à midi et repris la marche trois quarts d'heure après.

A six heures du soir je campais dans une petite clairière où il n'y eut pas assez d'herbe pour les chevaux.

Le 21. Je me remis en marche à huit heures et demie; je fis la première halte à dix heures, et vingt minutes après je repris ma route jusqu'à deux heures. J'ordonnai la deuxième halte qui ne fut que d'une demi-heure. A cinq heures et demie je campais près d'un gué découvert (Rio Salado) où je passai la nuit.

Le 22. A neuf heures je fis traverser le rio par le lieutenant Cella, douze hommes du 5me bataillon et dix du 6me régiment afin de parcourir la rive droite de ce cours d'eau en aval jusqu'au gué de la Maroma. Ce détachement revint à la nuit, après avoir exploré la rive sur un parcours de 10 lieues sans y avoir trouvé de traces récentes laissées par les Indiens.

Le 23. Je partis à huit heures et j'arrivai deux heures après au gué de Choyque-Mahuida, à six lieues du campement que je venais de quitter. Je fis faire halte pendant que deux détachements composés du lieutenant Cesar Cella avec 15 hommes des deux armes et du lieutenant Manuel Aleman, du 6me régiment avec une force égale,

traversaient le rio Salado afin d'explorer la rive droite. Je continuai avec le reste de la troupe sur la rive gauche jusqu'au gué de Picunche, à huit lieues de distance du premier gué, où je campai en attendant les détachements qui devaient m'y rejoindre.

Le 24. Les détachements revinrent vers neuf heures du matin. Le lieutenant Cella avait parcouru 18 lieues environ et avait découvert sur sa route de nombreuses empreintes de pas d'animaux, bœufs et chevaux, et des vestiges de campement appartenant, paraît-il, aux tribus de Baigorrita. Le lieutenant Aleman, qui fit un trajet de 12 lieues environ, ne découvrit rien. Un peu avant le retour des détachements j'avais trouvé un morceau de bois sur lequel je lus l'inscription suivante : « 3me division.— Major Alzogaray.— 9 juillet 1879 », ce qui me fit supposer que les empreintes découvertes par le lieutenant Cella provenaient du passage des troupes nationales.

Le 25. Je me mis en marche de bon matin et descendis la rive gauche du rio ; trois heures après je campais sur les terrains d'Amaya à 6 lieues du gué Picunche.

Le 26. Je partis à sept heures et demie dans la direction du S.-S.-E.; je laissai les bords du Chadi-Leuvu à une lieue et demie sur la droite, mais j'envoyai par précaution un petit détachement longer la rivière jusqu'à son embouchure. Je me dirigeai avec le reste de la colonne à travers des terrains plantés d'épais roseaux et je rejoignis la route de Pichi-Mahuida, seul point où je croyais trouver de l'eau douce, car l'eau saumâtre que nous buvions depuis tant de jours nous répugnait.

Je fis halte à onze heures. Je reprenais ma route à midi, et à trois heures je découvrais une source d'eau douce située dans un champ où l'herbe est épaisse et où on voit quelques huttes abandonnées et en ruines ; je donnai à cet endroit le nom de «Jagüel descubierto». Il est situé à 10 lieues du campement d'Amaya. Le détachement qui explorait la rivière revint sans avoir rien découvert.

Le 27. Je partis à huit heures et me dirigeai vers Pichi-Mahuida à l'E.-S.-E. Je me trouvai à midi au pied de cette montagne à 8 lieues de «Jagüel descubierto». C'est là que je passai la nuit.

Le 28. Je partis à huit heures et me dirigeai au trot vers Lihuel-Calel, à l'E.-S.-E. Je campai à trois heures de l'après midi à Lihuel-Calel situé à douze lieues environ de Pichi-Mahuida.

29 et 30. Je restai campé au même endroit et détachai des hommes à la découverte dans les environs ; ils revinrent sans nouvelles. Je profitai de ces deux journées pour faire reposer les chevaux qui trouvèrent de l'eau excellente et de très bons pâturages.

Le 31. Je partis à sept heures et demie pour Petrel-Toró au nord. Je fis la première halte à dix heures et demie. Nous nous remettions en route à onze heures pour nous reposer de nouveau de midi et demi à une heure ; enfin, j'arrivais à trois heures et demie à Petrel-Toró, à douze lieues de Lihuel-Calel.

Le 1er août. A sept heures et quart je reprenais le chemin de Traru-Lauquen au nord. Je fis quatre lieues dans cette direction, puis je marchai vers l'est. Enfin j'arrivai à Traru-Lauquen à deux heures de l'après-midi.

MÁXIMO J. BEDOYA.

Traru-Lauquen, 22 août 1879.

Traru-Lauquen, 13 août 1879.

A M. le commandant en chef de la 2me division expéditionnaire, colonel Nicolas Levalle.

J'ai l'honneur de vous adresser l'itinéraire que j'ai suivi pendant l'expédition que vous m'avez confiée. J'y indique les lieux que j'ai visités, les directions suivies et les distances parcourues pendant le trajet, ainsi que les endroits où on trouve de l'eau.

On n'a découvert aucun Indien pendant cette excursion, ni trace de leur passage sur un parcours de cent-cinquante-cinq lieues jusqu'à proximité du Colorado.

Le détachement qui m'accompagnait se composait d'un officier supérieur, de quatre officiers et soixante hommes qui se sont comportés d'une façon exemplaire.

BENITO HERRERA.

ITINÉRAIRE SUIVI PAR LE DÉTACHEMENT

30 juillet. Je marchai sur Pichi-Trequen, direction S.-E. Trajet, dix lieues. L'eau est mauvaise en cet endroit, elle provient d'une petite lagune. Le terrain est de mauvaise qualité. Le bois est rare.

31 juillet. Je partis de bon matin vers le sud, jusqu'au fortin. Distance trois lieues. Cet endroit est en tout semblable au précédent, comme eau, bois et pâturages. Je continuai jusqu'à Truvulusi à l'est. Trajet douze lieues. Il y a eu dans ce parage un campement d'Indiens. On y trouve une lagune dont l'eau est bonne pour les animaux. Les citernes creusées par les Indiens contiennent de l'eau potable. Les pâturages sont bons ; on trouve de grands bois, des collines et des dunes couvertes de verdure.

1er août. Je restai campé pour laisser reposer les chevaux.

Le 2. Je me rendis à Quene-Hué, à douze lieues au N.-E. Les champs sont de bonne qualité. L'eau fournie par les ruisseaux et les lagunes est bonne. Il y a du bois.

Même jour. J'avançai jusqu'au repaire de Chajuin au S.-E. Dans ce parage on trouve de l'herbe tendre, des bois touffus, des lagunes et des citernes dont l'eau est potable.

Le 3. Je fais reposer les chevaux.

Le 4. Je me rends à Cusi-Mamuel au sud, où il y a eu un grand campement indien. Les pâturages sont entremêlés de folle avoine et de trèfle; on trouve, sur de petits monticules, de l'herbe épaisse et bonne. Il n'y a que des citernes de 2 mètres 50 de profondeur, mais l'eau est potable. Beaucoup de bois.

Le 5. Je marchai jusqu'à Chuchill-Cú à six lieues au sud. On y voit des huttes indiennes. Il y a en cet endroit un grand cours d'eau qui forme lagune, puis déborde et reprend son cours. Grand bois de caroubiers et d'autres essences. Pâturages d'assez bonne qualité.

Le 6. Je détachai la moitié de la colonne à l'est, vers Trembraó. Elle fit huit lieues. Ce parage est boisé. L'eau est bonne.

Le 7. On marche sur Calel-Co au sud. Distance huit lieues. Il y a dans ce parage des collines basses, d'où descendent des filets d'eau formant un très grand nombre de ruisseaux; l'eau en est très bonne. Les champs sont couverts de gras pâturages. On y trouve des bois de caroubiers. Il y a eu là également un campement indien.

Le 8. Le détachement revint avec les renseignements qui précèdent. Il poussa à dix lieues jusqu'à Chuchill-Có.

Le 9. Je partis avec la colonne pour Chical-Có à l'ouest. Je parcourus seize lieues. Il n'y a pas d'eau sur tout ce parcours. Les terrains sont fangeux; on trouve peu d'herbe et beaucoup de salpêtre. On voit un grand nombre de huttes abandonnées, comme partout ailleurs du reste. L'herbe est épaisse et haute. Citernes à 2 mètres 50 de profondeur.

Le 10. Je me rendis à Truvulusi au nord. Distance parcourue quatorze lieues. J'ai déjà parlé de cet endroit.

Le 11. Je détachai la moitié de la colonne qui passa par Raynecó et Pichi-Maracó et vint me rejoindre le 12 à Traru-Lauquen. Je connaissais déjà ces parages riches en eau et en bons pâturages. La demi-colonne détachée fit vingt-cinq lieues.

Le 12. Je me mis en marche dans la direction de Traru-Lauquen où j'arrivai le 12 après avoir parcouru vingt-deux lieues.

En terminant cette relation, je dois faire observer que les meilleurs pâturages de trèfle, folle avoine, chiendent se trouvent dans les champs qui ont été foulés par les animaux.

BENITO HERRERA.

Traru-Lauquen, 13 août 1879.

RAPPORT

DU

COLONEL EDUARDO RACEDO

COMMANDANT LA

3me DIVISION D'OPÉRATIONS

INSTRUCTIONS

AUXQUELLES DOIT SE CONFORMER LE CHEF DE LA 3me DIVISION DE L'ARMÉE EXPÉDITIONNAIRE

Buenos Aires, 3 mars 1879.

Le colonel Racedo se mettra en marche le 10 avril prochain avec les troupes cantonnées à Sarmiento et à Villa de Mercedes et il ira se poster à Poitahué où il établira son campement général.

De là, il enverra des détachements pour explorer le désert, dans la région occupée jusqu'à ces derniers temps par les Ranqueles.

Il enverra un officier supérieur et 150 ou 200 hommes, jusqu'au rio Chadileuvú avec mission de balayer cette zone et de garder les gués fréquentés par les Indiens et les Chiliens.

Le chef d'avant-garde devra surveiller le rio susnommé, remontant et descendant ses rives le plus loin possible, et il devra se mettre en communication avec les troupes du commandant Uriburu au moyen d'estafettes qu'il enverra par le chemin suivi habituellement par les Indiens et les Chiliens (tel que le gué de Meucos), lorsqu'ils vont à Chacha Huen, point extrême au sud de la cordillère de Payen.

Ces reconnaissances devront avoir principalement pour objet la surveillance du gué de Meucos.

On devra trouver à Chacha Huen ou dans les environs les troupes du commandant Uriburu.

Dès qu'il sera installé à Poitahué, le chef de la 3medivision devra se mettre en communication avec la colonne qui, partie de Trenque-Lauquen, sera dans les environs de Toay.

Il fera en sorte que l'ingénieur au service de sa division parcourre la région où elle opérera, détermine la situation exacte des points importants et fasse une étude topographique du territoire des Ranqueles, conformément aux instructions qu'il a reçues et dont le colonel Racedo recevra une copie.

Le chef de la 3me division devra, en outre, remettre ses rapports au Ministre de la guerre, en faisant passer ses dépêches aux troupes de la division de Carhué qui doivent se trouver dans la *sierra* de Nahuel Calel ou à Traru-Lauquen. Ces troupes ont ordre de transmettre les dépêches au Colorado ou à Choele-Choel, suivant les instructions qu'elles auront reçues du Ministre de la guerre.

Le colonel Racedo restera sur le point désigné jusqu'à ce qu'il reçoive de nouveaux ordres du Ministre en campagne.

JULIO A. ROCA.

JOURNAL

DES OPÉRATIONS DE LA 3me DIVISION EXPÉDITIONNAIRE

Le colonel Racedo est parti le 6 avril 1879 de la Villa de Rio IV°. Le chemin de fer l'a conduit à Villa de Mercedes où, après avoir donné ses dernières instructions au lieutenant-colonel Roca qui devait faire partie de l'expédition, il s'est rendu à Sarmiento Nuevo.

Sarmiento Nuevo

Sarmiento Nuevo est un village situé par 34° 10′ de latitude S. et par 6° 55′ de longitude occidentale du méridien de Buenos Aires ; il est formé de 140 maisons, ses rues sont droites et tracées en rectangles ; elles sont distantes l'une de l'autre de 100 mètres en tous sens.

Sur la place, d'une superficie de 6 hectares environ, on voit deux casernes bien bâties, l'une occupée par le 4me régiment de ligne et l'autre par le 10me d'infanterie. L'eau des puits est bonne, la terre fertile, les légumes des jardins potagers sont excellents.

A une demi-lieue du village se trouvent les prairies de l'Etat, dont 300 hectares sont semés en luzerne et 60 hectares en maïs.

La population de Sarmiento Nuevo, composée de chrétiens et d'Indiens soumis, s'élève à 2,000 âmes.

Arrivé le 7 à Sarmiento Nuevo, j'adressai le 8 aux troupes un ordre du jour contenant les dispositions à prendre pour la marche. Le 9 j'appris qu'un soulèvement devait éclater dans la caserne du 4me de ligne. Je fis arrêter deux sergents suspects et continuai mes préparatifs.

Le 10 avril à onze heures, la brigade expéditionnaire se mit en marche vers le sud pour aller camper à deux lieues et demie de là, sur un point nommé la Alegre.

J'avais ordonné aux troupes en garnison à Villa Mercedes de partir le même jour, afin de se rencontrer avec nous à Medano Colorado (dune rouge), point désigné pour notre jonction.

Nous portions dans des charrettes les outils nécessaires pour, suivant les ordres du Ministre de la guerre, nous ouvrir un chemin à travers bois, ou pour creuser des fossés autour des fortins que nous devions établir sur la route, entre Poitahué, notre point de ravitaillement, et Villa Mercedes où la division devait séjourner.

La 3me division se composait de 13 officiers supérieurs, 83 officiers, 1256 soldats et 116 femmes répartis comme suit :

Etat-major.....	5	chefs	12	officiers	27	soldats
Infanterie.....	3	»	34	»	532	»
Cavalerie.....	4	»	22	»	468	»
Indiens	1	»	15	»	209	»

La présence des femmes dans l'armée présente sans doute des inconvénients, mais elle offre de grands avantages. Ces femmes, si dévouées à leurs maris, sont jugées en général avec beaucoup trop de rigueur ; elles montrent une grande abnégation et supportent les fatigues avec le même courage et le même stoïcisme que le soldat argentin.

La Alegre

Ce plateau justifie pleinement son nom (la joyeuse). Le pâturage y est plantureux, l'eau abondante et le bois de chauffage en quantité suffisante.

La division, campée sous un ciel brûlant, attendait impatiemment ses tentes. Les Indiens avaient planté en terre leurs longues lances ornées de banderoles rouges, et dormaient étendus çà et là comme des statues de bronze florentin qu'un ouragan aurait renversées.

Les soldats argentins, à défaut de tentes, avaient formé des *rucas*, sorte de pavillons formés avec les fusils et couverts de mantes ou, au besoin, d'herbes sèches.

Le 12, à deux heures de l'après-midi, nous nous mimes en marche et nous arrivâmes à Monte de la Vieja. Nous avions 978 chevaux, 992 mules et 24 bœufs ; ces derniers servaient à la fois de bêtes de trait et de réserve pour la boucherie.

Monte de la Vieja

Ce point est une véritable oasis au milieu de la Pampa. Il offre au voyageur l'ombre délicieuse d'un bois assez vaste, près duquel on trouve de belles prairies et une lagune. Il est vrai que l'eau de la lagune est saumâtre, mais sur ses bords il existe des puits d'eau douce.

Nous campions par un temps couvert, en butte aux piqûres d'innombrables moustiques rendus plus insupportables par la chaleur.

Nous passâmes une assez mauvaise nuit et le lendemain, 13, on porta au rapport quatre déserteurs (deux cavaliers et deux fantassins).

Ce jour-là, nous fimes sept lieues et demie et arrivâmes à los Hermigueros (les fourmilières).

Nous allions lentement pour donner à nos équipages le temps de

nous rejoindre. Nous étions toujours sans tentes et les moustiques nous faisaient beaucoup souffrir.

Le 14, nous ne parcourûmes que trois lieues et demie ; on campa à Ojuelo. Le temps continuait à être pluvieux. De Ojuelo à Uncal, il y a cinq lieues, et de Uncal à Tramen, trois lieues.

C'est à Tramen que, le 17, nous fûmes rejoints par un troupeau de 500 bœufs envoyés par les fournisseurs qui nous annonçaient l'arrivée des tentes si désirées et de la pharmacie de campagne.

Je résolus d'envoyer des mules à leur rencontre, afin d'accélérer leur arrivée.

Le 18, en faisant l'appel du matin, on constata la désertion de deux hommes. J'envoyai le lieutenant Maldonado à leur poursuite et la division resta campée ce jour-là.

A trois heures, le lieutenant Maldonado revint, ramenant les déserteurs. Il les avait aperçus à midi et leur avait donné la chasse. Le soldat Blaz Gonzales, mieux monté que les autres, arriva le premier près des fugitifs qui firent tête et tuèrent Gonzales après un combat très vif dans lequel un des déserteurs fut blessé. Le reste de la troupe arriva alors et s'empara des deux coupables qui furent immédiatement, après leur arrivée au camp, traduits devant un conseil de guerre. Tous les officiers et cadets qui n'étaient pas de service assistèrent au jugement.

Le Conseil, composé de deux chefs et sept officiers, condamna à mort les deux accusés.

Les défenseurs, ne pouvant rien invoquer en leur faveur, se bornèrent à demander leur grâce. La supplique me fut adressée, comme au représentant de l'autorité supérieure. Ma situation était horrible ; mes sentiments me portaient à faire grâce, mais la désertion dans une armée est un mal contagieux qui ne peut être coupé que par une décision énergique. Les déserteurs avaient tué un de leurs camarades. Je ne pouvais leur accorder leur grâce, sans porter à la discipline l'atteinte la plus grave.

Le 19 avril au point du jour, le chapelain alla donner aux condamnés les derniers secours de la religion. A six heures, les troupes étaient sur le lieu désigné pour l'exécution. A sept heures, les condamnés arrivèrent accompagnés du chapelain ; ni l'un ni l'autre ne manifestaient la moindre faiblesse. Agenouillés au pied du drapeau, ils écoutèrent, impassibles, la lecture de leur sentence. Leur courage ne se démentit pas un instant. Après l'exécution, la division défila près des deux cadavres, et un piquet fut désigné pour leur donner la sépulture.

Immédiatement après cette lugubre cérémonie, je fis partir, sous les ordres du lieutenant-colonel Benito Meana, une avant-garde de 50 fantassins, 50 hommes de cavalerie et 50 Indiens, avec des vivres

pour un mois et l'ordre d'éclairer scrupuleusement notre route et de ne s'arrêter qu'à Poitahué.

A deux heures, la division entière se mit en marche pour le Cuero qui est à peu de distance de Tramen.

El Cuero

Rien n'est comparable aux champs de El Cuero. Le trèfle et le *porotillo* y forment des tapis immenses, les arbres y abondent, l'eau y est excellente et une saline voisine fournit un sel très blanc et très pur.

Là commence le bois qui s'étend jusqu'à Chadi-Leuvú, et là aussi se termine le marais qui part de Ojuelo.

Ce point intéressant est situé par 34° 35' de latitude sud et 7° 3' de longitude ouest méridien de Buenos Aires.

Le temps est beau. Le 20, nous recevons enfin nos tentes et la pharmacie.

Le 21 est rempli par les détails d'organisation, l'arrangement des tentes, etc.

Le 22, nous partons à sept heures du matin et nous arrivons à Chamali-Có après avoir fait quatre lieues et demie. Les champs sont aussi fertiles que ceux de El Cuero.

Chamali-Co est le point extrême atteint en 1858 par l'expédition commandée par le général Mitre qui se retira précipitamment par suite du manque d'eau.

Le 23, nous arrivons à Botu-Trequen ; l'étape a été de quatre lieues. L'eau est peu abondante et saumâtre. Il faut creuser des puits.

Le 24 au matin, les puits fournissant peu d'eau, nous partons et, après une marche forcée de dix heures, nous arrivons à Medano-Colorado, où je comptais être rejoint par les troupes parties de Mercedes. Ne les trouvant pas au rendez-vous, force fut de camper et de les attendre.

Medano Colorado

La lagune de Medano Colorado est placée dans une échancrure du bois. Elle est entourée de dunes élevées couvertes d'herbes, appelées par les Indiens Curru-Mamuel. Le sable de ces dunes est rouge, ce qui explique le nom donné à ce lieu pittoresque.

Le 26 avril je fais commencer les travaux d'un fortin assez spacieux pour contenir la garnison que je veux y laisser.

Un Indien ami s'est noyé dans la lagune.

Le 27 j'envoie le major J. Lopez avec un détachement pour explorer les terrains situés à notre droite.

Le 28, nous nous mettons en marche, laissant une petite garnison dans le fortin qui est achevé. A deux heures, nous campons à la Verde, immense lagune dont l'eau est peut-être la meilleure qu'on puisse trouver dans la Pampa ; elle doit son nom à son eau verdâtre.

A l'ouest et au nord, elle est entourée de dunes ; elle est bordée d'un côté par des bois épais où pullulent et crient une immense quantité de perroquets. Nos chasseurs ont bientôt abattu un assez grand nombre de ces oiseaux pour qu'il y en ait sur toutes les tables.

Le 29, je reçois un courrier du lieutenant-colonel R. Roca m'annonçant que, le jour suivant, il me rejoindra avec les troupes parties de Mercedes.

Le 30, à une heure de l'après midi, on commence à voir du haut des dunes la poussière que soulève la colonne que nous attendons. Ce fut une fête pour la division que l'arrivée de nouveaux compagnons d'armes et celle de la correspondance.

Au milieu du désert, il est si doux de recevoir des nouvelles de sa famille et de ses amis !

Le lieutenant-colonel Roca amenait le 3me régiment d'infanterie, le 9me de cavalerie et un fort détachement d'Indiens amis.

Je divisai mes forces en deux brigades : la première sous les ordres du lieutenant-colonel Roca ; la seconde sous les ordres du lieutenant-colonel Benito Meana.

Le 5 mai, nous étions à Aillancó où nous construisimes un nouveau fortin, ce qui nous obligea à y séjourner les deux jours suivants.

Le 8, nous atteignimes Trapal, le 9 la Recina.

Près des dunes de la Recina, nous aperçûmes les traces d'un troupeau de moutons qui avait dû quitter ce lieu cinq ou six jours auparavant. J'envoyai un détachement à sa recherche.

Dans la matinée du 10 mai, cinq soldats venus du fortin Trapal m'apprirent que la nuit antérieure, un commerçant qui voyageait à notre arrière-garde avait eu ses mules enlevées par des Indiens. Ces soldats avaient également aperçu un petit groupe de sauvages qui s'étaient enfuis à leur approche.

Une lieue plus loin, je reçus une estafette du commandant Meana qui m'écrivait de Poitahué où il avait pris 27 Indiens, tant guerriers que chusma. Bientôt après, nous campâmes à Lebú-Carreta, où je fus rejoint par le commandant Meana accompagné de plusieurs officiers. Le commandant m'apprit qu'un Indien prisonnier était atteint de la variole. Cette nouvelle m'inquiéta beaucoup. Je craignais que cette horrible maladie ne se déclarât dans la division.

Le commandant Meana, au lieu de camper à Poitahué comme je le lui avais ordonné, m'apprit que le mauvais état des pâturages l'avait contraint de camper à Pietra-Lauquen.

Le résultat de cette expédition partielle, qui a commencé le 19 avril et s'est terminée le 10 mai, a été : 34 Indiens pris, 4 captifs délivrés, 66 chevaux de Sarmiento Nuevo et 46 animaux de diverses provenances repris aux maraudeurs.

11 mai. Les troupes du commandant Meana sont venues se joindre à nous à Lebú-Carreta, où nous sommes campés.

Le bois nous manque presque complètement, le fourrage est de médiocre qualité, ce qui me détermine à changer de campement.

Le 12. Le major Villareal, chef des Indiens auxiliaires, revient de son expédition contre les voleurs de mules, qu'il n'a pu rejoindre.

Le 13. Je donne l'ordre de préparer une expédition sous les ordres du lieutenant-colonel Roca. Cette colonne ira à Chadi-Leuvu.

Le 14. Elle se met en marche ; elle est composée de :

40	fantassins	et	4	officiers du 3me de ligne.
35	cavaliers	et	2	id du 9me
24	soldats	et	4	id Indiens amis.
35	cavaliers	et	1	id du 10me.
26	soldats	et	4	id Indiens amis.

Le chirurgien de la 1re brigade, Dr B. Dupont, et un ingénieur font partie de l'expédition qui emmène 600 chevaux et 476 mules.

Ces troupes ont des vivres pour quinze jours.

Le 15. Nous changeons de campement et nous allons à Pitra-Lauquen (Lagune du Flamant).

Cette lagune, qui borde un joli petit bois, fournit une eau légèrement saumâtre. L'herbe est peu abondante, ce qui oblige à surveiller constamment les chevaux qui paissent au loin.

Le 16. J'envoyai le major Alzogaray avec 100 hommes et 3 officiers pour éclairer la gauche de notre campement, il emmenait deux chevaux par homme et emportait des vivres pour un mois. Il avait ordre d'aller jusqu'à Toay où il devait trouver le colonel Villegas et lui proposer d'établir une correspondance par estafette de Toay à Poitahue.

Sur sa route il devait probablement rencontrer les Indiens dont la présence nous était révélée chaque jour par l'apparition de quelques maraudeurs.

Les Indiens sont en général très négligents et avec quelque activité on arrive facilement à les surprendre.

Le même jour je détachai une autre colonne de 40 hommes sous

les ordres du capitaine R. Alvarez. Le but indiqué à cet officier est le Rincon, où je suppose qu'il trouvera quelque reste de tribu.

Ces divers détachements assurent notre tranquillité, ils vont balayer la Pampa autour de nous dans tous les sens.

Le 17. Je renvoyai sous escorte les charrettes des fournisseurs et leur confiai le seul malade de la division.

La correspondance arriva à cinq heures et fut distribuée immédiatement.

Je fis vacciner les Indiens prisonniers.

La chaleur était suffocante.

Pendant la nuit un maraudeur s'introduisit dans le camp et enleva trois chevaux attachés au piquet devant la tente du major Lopez. J'envoyai cet officier avec 10 hommes à la poursuite du voleur.

Le 19. Le capitaine Albornoz qui escortait le convoi de charrettes, vint m'annoncer que les chevaux du fortin Medano Colorado avaient été enlevés par les Indiens.

Cette nouvelle m'affecta beaucoup et je passai la nuit à combiner les moyens de réparer cette perte.

Les chevaux sont le salut de l'armée et il faut à tout prix les conserver.

Le 20. Au point du jour on vint de nouveau m'apprendre qu'un certain nombre de chevaux de la 1re brigade avaient été enlevés.

Deux Indiens prisonniers, mettant à profit une nuit de pluie, de vent et de grêle, s'étaient enfuis. L'un d'eux avait été repris par le caporal de garde.

Un détachement fut envoyé à la poursuite de l'autre.

Un second détachement partit à la recherche d'un déserteur qui avait quitté le camp pendant la même nuit.

Le 21. Les deux détachements envoyés à la recherche des maraudeurs reviennent avec 100 chevaux appartenant à la 1re brigade.

Le 22. Le déserteur est ramené, il a été pris par les soldats du fortin Medano Colorado. On instruit son procès.

La variole se déclare parmi les Indiens prisonniers. J'ordonne immédiatement la construction d'un lazaret à 1,500 mètres du campement.

Le 23. La variole se développe rapidement. 2 soldats du 10me de ligne et 6 Indiens prisonniers sont envoyés au lazaret.

Le 25. Célébration de la fête nationale au centre des domaines des tribus Ranqueles.

Une proclamation est adressée à la colonne expéditionnaire.

Une compagnie d'acrobates est improvisée, elle donne une représentation d'exercices équestres et obtient un plein succès.

Le lever et le coucher du soleil ont été salués par des salves.

Le 26. Le major Alvarez rentre au camp avec 22 prisonniers, pour la plupart femmes et enfants. Parti le 17, comme je l'ai dit plus haut, il avait aperçu à peu de distance du camp deux Indiens auxquels il avait donné la chasse sans pouvoir les atteindre.

Il continua sa marche vers le Rincon, et le 20 dans l'après-midi ses éclaireurs, ayant avisé un jeune Indien qui gardait une douzaine de chevaux, réussirent à s'en emparer et apprirent de lui qu'un groupe assez nombreux était près de là. Le détachement se mit en marche, et après une course fatigante il parvint à s'emparer des femmes et des enfants de la tribu moins bien montés que les guerriers.

Les jours suivants on explora le Rincon et autres parages sans rencontrer trace d'Indiens.

Le 26 mai arriva un détachement, envoyé de Chadi-Leuvu par le commandant Roca, annonçant qu'il avait fait 18 prisonniers des deux sexes. Il n'avait pu passer immédiatement la rivière, mais il conservait l'espoir d'atteindre le cacique Baigorrita qui n'avait que douze lieues d'avance sur lui.

Le 27 mai nous reçûmes des vivres convoyés sous escorte, la correspondance et des nouvelles des fortins échelonnés sur la route.

Pendant la nuit la variole fit deux nouvelles victimes parmi les Indiens prisonniers.

L'après-midi, étant en observation sur une dune, j'aperçus un nuage de poussière à l'horizon. C'était le détachement sous les ordres du major Alzogaray qui revenait avec 52 prisonniers des deux sexes et 15 chevaux. Il n'avait perdu ni un homme ni une monture.

Arrivé le 19 près de Canhelo en suivant la piste des Indiens, cet officier avait divisé ses forces pour tomber simultanément sur Canhelo et sur Pichi-Canhelo situé à deux lieues de là.

Au moment d'entrer en action il reconnut qu'il avait devant lui des troupes nationales, et ayant fraternisé avec elles il apprit qu'elles appartenaient à la division Lagos qui avait pris les Indiens de Canhelo quelques jours auparavant.

N'ayant plus rien à faire dans ces parages, le commandant Alzogaray changea de direction, cherchant des pistes et trouvant quelques groupes de fugitifs qu'il emmena avec lui.

Cet officier a relevé avec soin tous les points par où il a passé et fourni des renseignements précieux pour la carte de la Pampa.

Le 29 mai le froid devint intense et alla en augmentant pendant les deux jours suivants. La variole parut céder.

Le 1er juin le commandant Anaya revint de son expédition ramenant 9 Indiens guerriers, 30 femmes, 33 enfants des deux sexes et 13 enfants à la mamelle.

Cette expédition, qui a duré dix jours, a été pleine d'incidents. Le commandant a failli périr dans un bourbier. Les prisonniers qu'il a faits sont des Indiens qui n'ont pu suivre leur cacique faute de montures ; ils sont dans la plus affreuse misère.

Le 24 mai le commandant Anaya a rencontré un détachement des troupes nationales qui sont sous les ordres du colonel Levalle. Cette rencontre au milieu du désert cause toujours une vive impression aux troupes qui se sentent soutenues et comptent dès lors sur un secours en cas de besoin.

Le 2 juin on forma un conseil de guerre pour juger un déserteur qui fut condamné à mort. J'ai envoyé la sentence au commandant d'armes afin qu'elle soit soumise à l'autorité supérieure.

La variole parait vouloir décliner.

Les jours suivants ne sont signalés par aucun fait digne d'être noté.

8 juin. Un incident curieux se produisit ce jour-là.

Pendant la nuit, un soldat s'était introduit dans ma tente et avait volé plusieurs objets à mon usage.

J'appelai un soldat de mon escorte, nommé Nievas, qui a la réputation d'être *rastreador* (suiveur de pistes).

Avec toute la gravité d'un augure, Nievas contempla un instant l'empreinte des pas du voleur et se mit à suivre la piste en silence.

Après avoir cheminé, les yeux fixés sur la terre pendant quelques minutes, il changea brusquement de direction, et entrant dans les broussailles, il y trouva une partie des objets volés.

Le vent violent qui soufflait avait effacé en partie les traces, mais Nievas avait vu la forme du pied et il se chargeait de le reconnaitre entre mille. « Faites venir ceux qui sont connus comme voleurs, dit-il, et en examinant leurs pattes, je reconnaitrai mon homme. »

On suivit ses indications, et se trouvant en face de cinq ou six individus suspects, il leur examina les pieds. Arrivé à un soldat du 10me : « Celui-ci est le voleur », dit-il.

L'inculpé essaya de nier, mais une visite faite dans sa tente amena la découverte des objets dérobés.

Le coupable fut envoyé dans un autre corps afin de l'isoler de ses complices, s'il en avait.

Le capitaine Albornos rentre au camp avec 127 prisonniers, dont :

6 guerriers ;
39 femmes ;
72 enfants des deux sexes ;
10 id. à la mamelle.

Ces malheureux sont complètement nus et souffrent beaucoup du froid qui est très intense.

Le 13 juin on signale au rapport deux désertions.

Le même jour on eut des nouvelles du commandant Roca qui se faisait précéder d'une avant-garde et annonçait son retour avec 152 prisonniers.

Pendant la nuit des coups de feu se firent entendre aux avant-postes.

Je sus bientôt que ce bruit était causé par une ruse d'Indiens.

Ils avaient lancé sur le dépôt du 4me régiment une cavale à la queue de laquelle ils avaient attaché une vessie pleine de cailloux.

Le bruit fait par les cailloux sautant dans la vessie effraya les chevaux qui partirent dans toutes les directions sans qu'il fut possible de les retenir.

C'était là ce que voulaient les Indiens qui, profitant de la nuit et de la confusion, s'emparèrent de cent et quelques chevaux.

Au point du jour, j'envoyai plusieurs détachements à la poursuite des maraudeurs.

J'ai reçu le rapport du lieutenant-colonel Rudecindo Roca; il est daté du 10 juin sur les rives du Chadi-Leuvú. En voici un extrait :

Suivant les instructions que j'ai reçues de V. S., je quittai le campement de Lebú-Careta le 14 du mois passé et me mis en marche ayant sous mes ordres 12 officiers et 140 soldats de ligne, 60 Indiens auxiliaires et un nombre suffisant de chevaux.

Sauf la grande lagune de Metero-Quelt, que nous avons vue à notre gauche et qui fournissait aux Ranqueles le sel nécessaire à leur consommation, nous n'avons rien trouvé de remarquable dans le trajet de Lebú-Careta à Curu-Tué. Le terrain est bas, quelquefois boisé, mais en général mou et fangeux.

Le 15, continuant lentement notre marche, nous sommes arrivés à Yuá-Yua, agune dont l'eau presque potable baigne une vallée fertile qui a été cultivée. On y voit encore de l'orge et des champs de luzerne.

Le 16, nous étions à Chidi-Lauquen (lagune amère) dont les bords sont formés de sédiments de nitre et de potasse de 3 centimètres d'épaisseur.

La seule eau douce que nous ayons trouvée dans ces parages est celle de la lagune Pichi-Quenzan, située à une lieue des salpêtrières.

En quittant cette petite lagune, on entre dans la région montagneuse, et un magnifique panorama se déroule aux yeux du voyageur. L'horizon est borné par les sierras de Calpé et de Curu-Mahuida, qui s'étendent parallèlement du N.-E. au S.-O., laissant entre elles une vallée étroite qui ressemble à un défilé.

Les premières flaques d'eau que nous rencontrâmes étant saumâtres, je fis creuser des puits, ce qui n'est pas toujours facile dans ces parages à cause de la résistance du sol. L'eau qu'on trouve est excellente.

Le chemin que nous suivions traverse un bois de deux lieues de long, formé d'arbres peu élevés mais très serrés.

Au sortir du bois, nous campâmes au bord d'un ruisseau où la colonne resta arrêtée jusqu'au 23 pendant que je faisais explorer les environs par des détachements qui ramenèrent prisonniers 3 guerriers et 16 femmes et enfants.

Une étape nous conduisit sur les bords du Chadi-Leuvú. Pendant cette marche, nous fîmes un prisonnier qui se trouva être le frère du capitaine indien Mariqueo qui nous accompagne en qualité d'auxiliaire.

Le prisonnier nous apprit que Baigorrita se trouvait avec son frère à Cochi-Có, lagune située à 16 lieues de notre campement.

Cet avis important me détermina à passer le rio, malgré la difficulté de l'entreprise et à aller chercher le cacique dont la présence était une menace pour les provinces de San Luis et Mendoza.

Le 24 mai, à onze heures du matin, nous passâmes le rio à un endroit qui fut nommé gué Avellaneda; l'opération dura 3 heures et les chevaux furent obligés de nager pendant la plus grande partie du trajet.

Notre marche a été des plus pénibles ; il était impossible de rester à cheval. Chaque soldat allait à pied, ayant de la boue jusqu'aux genoux et tirant sa monture par la bride.

Le 26 et le 27, nous continuâmes à avancer avec mille difficultés, les haltes étaient très distantes les unes des autres, nous y arrivions mouillés et le plus souvent le bois nous manquait.

Le 27, au sortir d'un bois composé d'arbres rachitiques mais très serrés, nous surprîmes un Indien endormi auprès de son cheval attaché à un arbre. Il déclara qu'il était envoyé par le cacique Cumilan qui, appelé par Baigorrita, avait passé le Rio Salado, la veille, au gué de Meuco, allant avec sa chusma et ses troupeaux à Cochi-Có où Baigorrita lui avait promis de l'attendre.

La déposition de ce prisonnier coïncidait avec l'autre. Je ne pouvais douter de la présence au point indiqué du cacique des Ranqueles.

Je partis aussitôt, suivant une route qui traverse des dunes, des bois épais et des marais sablonneux connus sous le nom de «guadales», et, après avoir vaincu ces obstacles, j'arrivai au point du jour à Cochi-Có où j'espérais surprendre Baigorrita, et où je ne trouvai que les caciques Fortuna et Colunao qui furent pris avec leurs familles et leur suite.

Baigorrita avait été averti par un Indien envoyé par lui en mission et qui nous ayant aperçus par hasard, rebroussa chemin et signala notre présence à son chef. Baigorrita, sans prendre le temps d'avertir les deux caciques campés à Cochi-Có, avait pris immédiatement la fuite en direction de Peulen.

Ayant recueilli ces renseignements, je laissai mes prisonniers sous bonne garde et me mis à la recherche des fuyards. Bientôt nous trouvâmes des traces fraîches pour nous guider. La marche était difficile, nous traversions un labyrinthe de petites buttes pierreuses dans lequel nos chevaux souffraient horriblement. Après cinq heures de course, nous arrivâmes à Ranquel-Có que Baigorrita venait de quitter.

A notre arrivée à Cochi-Có et pendant que nous faisions nos prisonniers, un des Indiens de Fortuna s'était échappé et était allé rejoindre Baigorrita. Connaissant mieux la route que nous, il nous avait précédé de trois heures. Sans cette circonstance, le cacique et ses Indiens tombaient en mon pouvoir.

Baigorrita s'enfuit dans la direction du rio Colorado.

Nous arrivâmes cependant à temps pour prendre 3 capitanejos, 22 guerriers, 102 femmes et enfants et délivrer 29 captifs. Le butin se compose de 50 chevaux et de quelques vaches restant du troupeau du cacique.

Ranquel-Có est situé au S.-O. de Cochi-Có, à quatre lieues de distance. C'est un petit ruisseau courant à travers de bons pâturages. On voit à l'horizon une chaîne de dunes et au-dessus, à l'ouest, le mont Payen ; au sud on aperçoit la sierra de Auca-Mahuida.

Les soldats étant revenus de la poursuite, nous reprimes la route de Colchi-Có avec nos prisonniers. En route nous aperçûmes une colonne de fumée au sud. Un des captifs que nous avons délivrés et qui a vécu longtemps avec les Indiens m'apprit que cette fumée est un signal ; Baigorrita donne à ses guerriers dispersés rendez-vous de l'autre côté du rio Colorado.

Suivant les déclarations des prisonniers et des captives, notamment de l'une de ces dernières, Marie Carrière, qui était la favorite du cacique et lui servait de secrétaire, Baigorrita s'était retiré à Ranquel-Có pour refaire ses chevaux et préparer une double invasion qu'il aurait exécutée en juillet prochain. Remontant le cours de l'Atuel et du Salado, il aurait lancé son frère sur la province de San Luis, pendant qu'il serait tombé sur celle de Mendoza. Puis il se serait retiré immédiatement au sud du rio Colorado.

Le 31 mai, après un repos de deux jours, nous retournâmes de Ranquel-Có à Cochi-Có, et de là nous sommes revenus camper sur les rives du Chadi-Leuvú.

R. Roca.

En même temps, j'ai reçu du docteur Benjamin Dupont le rapport suivant, qui a trait à la topographie de la région parcourue :

Partis le 14 mai de Lebú-Careta, nous avons côtoyé la lagune de Poitague, ayant à notre droite la forêt du même nom qui s'élève en amphithéâtre sur une série de dunes élevées que traverse la route.

A l'extrémité de la forêt, nous avons trouvé les vestiges d'un campement indien, celui du capitanejo Quinchao, mort de la variole il y a deux mois, et dont la tombe se trouve à Curu-Ló.

Du haut des dunes que traverse le chemin, la vue embrasse un vaste horizon au sud-est et au sud. On voit le Rincon de Baigorrita, forêt épaisse située près de la dune et de la lagune Mitteuquel, espèce de marché où les Indiens et les Chiliens se rencontraient pour leurs échanges et où les uns et les autres faisaient leur provision de sel.

Les Indiens de Namuncurá, les Ranqueles et les sujets de Catriel passaient également par cet endroit dans leurs migrations au Chili.

A l'ouest de Mitteuquel se trouve Nahuel-Mapo (retraite du tigre). Un peu plus loin, nous nous sommes arrêtés à Curru-Tué (champ noir) où nos chevaux ont trouvé un pâturage excellent.

Le jour suivant, nous côtoyâmes une forêt et une lagune portant toutes deux le nom de Utra-Malal. Plusieurs chemins se croisent en cet endroit ; le principal est

celui qui conduit au rio Salado. La forêt de Utra-Malal peut avoir six kilomètres de long et se termine aux dunes de Chalmaco, qui sont à quatre kilomètres de Yuá-Yuá, où se tenait autrefois la tribu du cacique Payen (le vieux). Cette vallée est, sans nul doute, la plus fertile de celles que nous avons visitées.

La lagune de Chadi-Lauquen, non loin de Yuá-Yuá, a sur ses bords d'abondants dépôts de nitrates et sulfates de potasse et de soude.

Son eau est tellement salée que les animaux refusent de la boire. Une autre lagune, celle de Pichi-Quegan, est, s'il faut en croire les Indiens, d'origine récente. En creusant des puits, on aurait déterminé la sortie d'eaux jaillissantes dont la lagune serait formée.

Au pied des hautes collines de Calpé et de Curu-Mahuida — à 24 kilomètres de Yuá-Yuá — nous avons trouvé un petit bois délicieux bordant de belles prairies qui semblent placées là pour que les animaux puissent prendre du repos et des forces avant d'entreprendre la pénible *traversée* du Calpé.

En creusant un puits, nous avons trouvé une couche uniforme de 50 centimètres d'humus, puis des sédiments d'argile rouge d'origine moderne et mêlés de concrétions calcaires (phosphate et carbonate de chaux). A une profondeur de deux mètres, l'argile devenant toujours plus compacte et résistante, nos pelles furent insuffisantes et il fallut abandonner le travail.

Le 17 mai, nous fîmes une excursion dans la chaîne de collines connue sous le nom de Curru-Mahuida (montagnes noires) dont la formation est volcanique.

Ces collines courent d'abord de l'est à l'ouest, puis, formant un coude, elles vont du nord au sud. Leur couleur et leur nom sont dus à la présence des basaltes et des trachytes qui couvrent leurs flancs.

Le même jour, nous visitâmes les restes d'un village indien où nous trouvâmes les traces d'un long séjour des sauvages. Quelques squelettes humains étendus sur le sol nous ont fait croire que le village a été abandonné par suite de l'invasion de la variole et que les malades ont été laissés sans secours.

La *traversée*, que les guides indiens déclaraient infranchissable pour des chrétiens, a 98 kilomètres de largeur et 104 par la route de Pichi-Quegan. Ce désert manque absolument d'eau, et l'herbe y est tellement amère que les animaux meurent de faim plutôt que d'y toucher. Le sol est accidenté. Il est formé de pierres, de sable et coupé de crevasses.

Dans la première partie (12 kilomètres), on aperçoit quelques arbres (des calden et des caroubiers), quelques arbustes qui paraissent appartenir à la famille des mimosas. Le sable est mêlé à une grande quantité de cailloux roulés.

Passant le Divisadero, appelé ainsi parce qu'on y aperçoit au loin le Cerro Nevado, le sol devient plus mouvant ; le pied des animaux y entre jusqu'aux molettes.

Dans cette région croît l'Erymus arenarius dont les feuilles blanches, taillées en forme de lance, donnent aux champs un aspect particulier.

Avant d'entrer dans la *traversée*, toutes nos bêtes avaient les jambes en bon état. Lorsqu'elles sont sorties du guadal, presque toutes boitaient et avaient l'articulation tibio-tersiane enflée et douloureuse. J'attribue cet effet aux efforts contenus que l'animal est obligé de faire pour avancer sur ces terrains mouvants.

Une opinion autorisée met ces accidents sur le compte des sels contenus dans les sables.

Dans certains endroits, les ondulations du terrain sont tellement brusques qu'on croirait voir des tortues gigantesques groupées autour de hautes montagnes.

La *traversée* se termine par un défilé formé par de hautes dunes derrière lesquelles coule une rivière sans nom dont le lit avait, lorsque nous l'avons traversée, de 30 à 31 mètres de large et une profondeur de un mètre et demi. Son eau est salée et contient en abondance des sulfates et des chlorures de sodium.

Nous avons vainement creusé sur les bords de la rivière pour y trouver de l'eau douce, celle que nous nous sommes procurée par ce moyen était encore plus saturée de matières salines que celle de la rivière.

Le Chadi-Leuvú (rivière salée), au bord duquel nous avons campé le 25 mai, est loin de mériter son nom, car non-seulement son eau est potable, mais elle dissout le savon.

Les terrains compris entre la rive droite du rio et la sierra de Cochi-Có sont stériles et sablonneux.

Après avoir franchi la saline, le chemin passe entre des collines dont le sol blanchâtre est très calcaire. Les sources qui sortent des pierres donnent une eau potable avant d'arriver sur les couches calcaires, mais aussitôt qu'elles se déversent dans des flaques d'eau pluviales dont la route est semée, leurs eaux prennent un goût désagréable qui augmente à mesure qu'elles s'éloignent de leur source.

La sierra de Cochi-Có, présente en outre à l'étude géologique, une pierre calcaire tendre et rouge, très recherchée par les Indiens et les Chiliens qui passent sur le chemin de Puellen.

Ils en font divers ustensiles, principalement des pipes. Ces pierres se présentent sous diverses formes, le plus souvent sous celle de larges briques parfaitement empilées. Elles sont luisantes et d'un rouge assez vif.

Le chemin de Cochi-Có à Ranquel-Có traverse une étendue considérable couverte de silex. Ensuite, il passe dans une sierra granitique. La marche sur ces pierres anguleuses et coupantes est des plus pénibles.

Nous avons trouvé sur notre route quelques carapaces de tortues qui, avec les autruches et les perdrix, constituent toute la faune dont nous avons constaté la présence dans les 272 kilomètres que nous avons parcourus depuis le campement général jusqu'à une étape du rio Colorado.

B. DUPONT.

Campement sur le Chadi-Leuvú, 6 juin 1881.

---

14 juin. J'envoie le capitaine Albornoz avec 10 soldats et 15 Indiens auxiliaires sur la piste des maraudeurs qui nous ont enlevé des chevaux la nuit dernière.

Température suffocante.

15 juin. J'envoie le sous-lieutenant Simon avec 10 Indiens sur les traces des mêmes voleurs.

Un Indien prisonnier offre d'accompagner le détachement. J'accepte son offre en le recommandant à la vigilance du sous-lieutenant Simon.

16, 17 et 18 juin. Sans incidents notables.

19 juin. Le capitaine Albornoz revient au camp. Il ramène 5 Indiens prisonniers avec 60 chevaux qu'il leur a repris.

Le même jour le sous-lieutenant Simon rentre au camp sans avoir rien rencontré dans son excursion.

20 juin. J'envoie le major Alvarez sur le Chadi-Leuvu pour ramasser le reste de la tribu de Baigorrita.

21 juin. La variole est en recrudescence. Douze Indiens passent au lazaret.

Le major Alzogaray rentre au camp ramenant 15 prisonniers et 39 chevaux pris aux sauvages.

Cet officier parti le 16 avec mission de poursuivre les Indiens qui avaient volé les mules du 4me régiment, trouva le 20 des traces fraiches près de la lagune Chical Có.

Un peu plus tard il aperçut une mule qui paraissait s'enfuir d'un petit bois qu'il fit fouiller ; il y trouva les 10 Indiens et les 28 mules volées qu'il ramène.

22 juin. Il y eut deux cas nouveaux de variole.

24 juin. Deux décès causés par la phtisie.

25 juin. La variole augmente et cause trois décès.

26 juin. Un nommé Vilche se présente au camp venant de Villa Mercedes, il vient voir si parmi les captives délivrées ne se trouverait pas sa sœur qui a été enlevée par les Indiens il y a un mois environ. Sa sœur est effectivement dans le camp, on peut juger de sa joie en retrouvant son frère au milieu de la Pampa.

Ils partiront avec le premier convoi.

27 juin. L'état sanitaire continue à être des plus alarmants.

28 juin. Vilche, sa sœur et quatre captives, dont une française, partent pour Villa de Mercedes.

29 juin. Un détachement de 20 hommes appartenant à la division Levalle est arrivé aujourd'hui au camp, ayant parcouru trente lieues sans rencontrer un seul Indien.

30 juin. Trois décès causés par la variole.

1er juillet. Froid intense; sept prisonniers entrent au lazaret. Deux décès.

2 juillet. Cinq décès : trois de la variole et deux de pulmonie.

Le commandant Anaya revient de son expédition qui a été stérile.

Pendant la nuit on nous a volé des chevaux.

3 juillet. Au point du jour j'envoyai le major Alzogaray à la tête

de 79 hommes, 109 mules et 126 chevaux pour chercher les Indiens qui nous ont enlevé des chevaux la nuit antérieure.

Nous enregistrons trois décès causés par la variole.

4 juillet. Deux décès.

5 juillet. Quatre décès.

6 juillet. Trois décès.

L'ingénieur Prat étant tombé malade, part avec le convoi.

7 juillet. Un cadet est atteint d'aliénation mentale.

8 juillet. Une des captives délivrées succombe à la variole.

9 juillet. On célèbre la fête nationale.

10 juillet. Quatre nouveaux cas de variole.

11 et 12 juillet. Sept nouveaux cas de variole.

13 juillet. Le major Alvarez revient de Chadi-Leuvu ramenant quelques prisonniers.

Les télégrammes de Choele-Choel nous arrivent et sont mis à l'ordre du jour.

14 juillet. Un courrier du major Rios, commandant le fortin Allancó, m'apprend que les Indiens leur ont enlevé six chevaux et qu'ils ont tué trois soldats de la garnison.

J'envoie immédiatement trois détachements à la poursuite des malfaiteurs.

15 juillet. 9 soldats de la colonne Alvarez restés en arrière pour ramener les animaux fourbus rentrent au camp avec 39 chevaux.

La variole continue à sévir dans le camp.

16, 17 et 18 juillet. Pendant ces trois jours il y a eu huit décès et neuf cas de variole.

Le 19 juillet. La major Alzogaray est revenu ramenant 17 prisonniers. Il a repris 200 chevaux.

La variole a fait trois nouvelles victimes.

Du 20 au 29. Pendant cette période il y a eu trente-neuf cas de variole et vingt-sept décès.

30 et 31 juillet. Pendant ces deux jours nous avons eu huit décès.

Préoccupé de l'état sanitaire, je résolus d'évacuer sur Villa de Mercedes les prisonniers ainsi que les captifs délivrés.

Ils partent sous la conduite du major Alvarez : les captifs au nombre de 47 et les prisonniers de 170.

Dans les cinq derniers jours il y avait eu seize décès.

Du 6 au 12 août. La neige est tombée sans interruption pendant deux jours.

Du 17 au 23 août. Le 17 j'ai reçu l'ordre de retourner avec mes troupes dans la province de San Luis, laissant le colonel Roca continuer la police de la Pampa.

Le 22 mourut le capitaine Carri-Pilon (oreille coupée) des Indiens auxiliaires.

Le 24. J'ai fait lire l'ordre général qui remet au colonel Roca le commandement des troupes qui resteront à Poitagué.

Le 25. A huit heures du matin je partis de Poitagué après avoir adressé à la 1re brigade quelques mots de félicitation et d'adieu.

A onze heures, je rejoignis les troupes en marche et ordonnai de camper au fort Recina.

29, 30 et 31. Les chevaux étant en très mauvais état, nous marchons à petites journées. Le 31, nous nous reposons au Cuero.

3 septembre. Nous arrivons à la Alegre où je laisse la division aux ordres du commandant Benito Meana. Le même jour, j'arrive à Sarmiento Nuevo.

Les troupes ont rejoint successivement leurs cantonnements.

29 septembre. Le dernier détachement resté en expédition me rejoignit à Rio IVº, après une course de deux mois dans la Pampa pendant laquelle il avait fait prisonniers deux caciques et leurs tribus.

Mouvement des malades envoyés au lazaret :

		Entrés	Sortis guéris	Morts	Existant au 31 août
Infanterie.....		7	4	3	—
Cavalerie		15	10	5	—
Indiens amis.....		22	11	7	4
Prisonniers	Adultes...	13	3	10	—
	Femmes ..	45	9	36	—
	Enfants ..	44	13	31	—
		146	50	92	4

Voici l'état des prisonniers faits par la 3me division pendant la campagne :

Guerriers.....	123
Chusma	479
Captifs délivrés.....	49
TOTAL....	641
Morts de la variole et d'autres maladies.....	153
Evadés	2
Restés avec les officiers de la division.....	51
Conduits à Villa de Mercedes.....	317
Conduits à Rio IVº.....	118
TOTAL	641

RAPPORT

DU

Colonel NAPOLEON URIBURU

COMMANDANT LA

4me DIVISION D'OPÉRATIONS

INSTRUCTIONS

Buenos Aires le 3 mars 1879.

INSTRUCTIONS AUXQUELLES DOIT SE CONFORMER LE COMMANDANT EN CHEF DE LA 4me DIVISION DE L'ARMÉE EXPÉDITIONNAIRE

Le commandant en chef de la 4me division se mettra en marche dans la direction du Nauquen du 15 au 20 mars, s'il ne lui est pas possible d'être prêt avant cette époque.

Avant de partir, il remettra, par interim, son commandement de la frontière et de l'établissement national au commandant Salas, en lui laissant une garnison qui suffise à la surveillance des *potreros* où doivent rester parqués les animaux qui ne sont pas en état de servir.

Il laissera également un poste de garde au fort Général San Martin, afin de l'employer au service des communications.

Il fera tout ce qui dépendra de lui pour emporter tout le matériel qui appartient aux divers corps, dans la pensée qu'il va s'établir d'une manière permanente avec sa division sur la rive nord du Nauquen.

A cette fin, il s'occupera d'abord de balayer les Indiens de toute la partie comprise entre le rio Barrancas et le Nauquen, afin d'assurer ses derrières où il ne doit pas rester un seul Indien.

Avant de camper définitivement, il devra examiner et étudier le parage le plus convenable à la fondation d'une grande colonie sur des champs fertiles en pâturages et en bois placés dans un lieu intermédiaire, entre la Cordillère des Andes et le confluent du Nau-

quen et du Limay. Une fois ce lieu déterminé, il y fixera son campement.

Il devra respecter et protéger la vie et les propriétés de tous les habitants, résidents ou établis, qu'il trouvera dans cette région et qui reconnaissent l'autorité nationale et s'y soumettent. A cet effet, il les fera prévenir au moment d'entrer en campagne. Je lui recommande à ce sujet la plus grande ponctualité.

Une fois établi sur le Nauquen, il fera en sorte d'explorer avec soin cette région jusqu'aux Cordillères, en plaçant des postes à tous les gués accessibles. Il continuera cette exploration en descendant la rivière jusqu'au confluent du Nauquen avec le Limay ; en même temps, il enverra des groupes de trois ou quatre hommes à Choele-Choel, ou jusqu'à l'endroit où se trouveront les troupes qui doivent venir des frontières de Buenos Aires et de Patagones.

Il tiendra un journal détaillé de sa campagne, afin de le remettre au Ministre de la guerre, joint au rapport sur l'occupation du Nauquen.

Aussitôt installé avec sa division, il écrira au cacique Purran et aux autres caciques influents de la partie sud de cette rivière, en les avisant que la guerre ne s'étendra pas jusqu'à eux, s'ils veulent se déclarer les loyaux et fidèles amis du président de la République et se soumettre à son autorité. Dans le but de signer un traité de paix et d'amitié, il les invitera à assister à une réunion qui aura lieu à la fin du mois de mai ou dans les premiers jours de juin à Choele-Choel ou à Chi-chinal, sous la présidence de M. le Ministre de la guerre, et à laquelle seront invités les autres caciques qui consentiront à signer un traité de paix avec le gouvernement de la République Argentine, leur patrie.

Il fera tracer sans retard les limites de son campement par les ingénieurs qui sont sous ses ordres et en fera lever le plan.

Il s'efforcera de vérifier et de connaître d'une manière aussi précise que possible le nombre d'Indiens qu'il aura en face de lui dans la partie sud du Nauquen, et fera reconnaître tous les gués des rivières et les passages qui donnent accès dans les Cordillères.

Il se gardera d'exercer aucun acte hostile contre les Indiens, sans qu'il y soit provoqué par eux.

Il remettra, avec son rapport, les observations des ingénieurs et des savants qui l'accompagnent.

Il s'efforcera de stimuler le zèle des officiers et des ingénieurs de la division, pour qu'ils observent les instructions spéciales qui leur seront données et dont il recevra une copie imprimée.

JULIO A. ROCA.

DÉPÊCHE REÇUE DE BUENOS AIRES, LE 6 AVRIL SOIR.

Au Commandant de la 4me division,

Mendoza.

Je ne sais pas si vous avez reçu les objets que je vous ai envoyés avec injonction de vous les livrer avant le 12 courant. Quand même beaucoup d'objets vous manqueraient encore, tels que les médicaments, que j'ai ordonné de vous expédier par les messageries, vous ne devez pas retarder votre départ au-delà du 16 avril. Si quelques articles vous manquent, laissez des hommes chargés de vous les porter ou de vous les faire parvenir.

Il me parait convenable que vous marchiez sur deux colonnes qui se rejoindront au rio Grande. Le colonel Racedo doit partir le 10 et ne tardera pas à attaquer les Indiens Ranqueles, dont les groupes qui ne tomberont pas en son pouvoir devront remonter le Colorado.

L'ingénieur professeur de minéralogie au collége de San Juan doit vous rejoindre.

Il est bon que vous lui laissiez des chevaux et des soldats pour l'accompagner, s'il n'arrive pas à temps. Je partirai le 14 pour Carhué. Nous nous reverrons sur les rives du Nauquen.

JULIO A. ROCA.

INTRODUCTION

En exécution de ce qui a été résolu par S. E. M. le Ministre de la guerre, général Julio A. Roca, il est ordonné aux corps de troupes de se tenir prêts à se mettre en marche le 1er avril pour une expédition à la rivière Nauquen. A cette fin, ils devront laisser dans leurs garnisons particulières tous les membres de leurs familles, pour le rationnement desquels cette commandance prendra les dispositions nécessaires.

La formation d'une troupe qui n'appartienne à aucun des deux corps dont se compose la 4me division étant indispensable pour le service spécial des colonnes volantes, et cette troupe devant être composée d'hommes familiarisés avec la contrée et comprenant la langue des Indiens, il a été formé deux compagnies de guides, l'une à San Rafael et l'autre au fort General San Martin.

La batterie d'artillerie légère est arrivée directement de Villa Mercedes à San Rafael en suivant le chemin tracé par le général Roca à l'époque où il était commandant général des frontières du sud.

Par ordre du ministre de la guerre, il a été expédié de Mendoza cinq mille fers à cheval, les chemins que doit suivre la division ne pouvant être parcourus que par des chevaux ferrés.

Les effets d'habillement, d'équipement et les ustensiles pour les corps ayant été reçus, quoique incomplètement, suivant les rapports des commandants, on fixa le départ au 12 avril.

Les chevaux et les mules destinés au bataillon Nueva Creacion furent conduits le 10, par le major Illescas, en même temps qu'une compagnie du 7me et 15 hommes de la première compagnie des Choiqueros (chasseurs d'autruches).

Le major Illescas reçut l'ordre de suivre la rive droite de l'Atuel, comme étant la plus riche en pâturages.

On fit partir le 11 la batterie de montagne par le chemin de la Guardia qui suit la rive gauche du rio. On la renforça de quelques soldats du 7me et des Choiqueros et on en donna le commandement au sergent-major du génie, Francisco Host, qui connaissait déjà le chemin.

Le même jour partirent tous les bagages, et ordre fut donné au commandant Salas de rassembler tous les chevaux de réserve et de se mettre à la suite du major Illescas.

On ordonna au lieutenant-colonel Tejedor, qui avait reçu ses chevaux, de se mettre en marche le 13 de bonne heure, avec le reste de son régiment, afin de former l'arrière-garde. Le lieutenant-colonel Tejedor devait, en même temps, prendre toutes ses dispositions pour que personne ne restât en arrière.

Le commandant Mayorga eut pour mission d'attendre à San Rafael les objets complémentaires nécessaires à la division et dont on attendait l'arrivée. Il devait en outre accompagner le chirurgien qui rejoignait la colonne, le pharmacien avec les médicaments, et M. Courtois, ainsi que les autres personnes que les autorités jugeraient convenable de nous envoyer.

Ces dispositions prises, le commandant en chef quitta San Rafael avec son état-major le 13, à quatre heures du soir.

Le 7me régiment quitta San Rafael pour aller établir son quartier-général au fort General San Martin. Il y arriva le 17, les bagages et les animaux de boucherie rejoignirent le 19 et le 21; la colonne se mit en marche pour le Nauquen, après avoir laissé dans le fort une garnison suffisante.

PREMIERE PARTIE

Du fort San Rafael au rio Nauquen

COMPOSITION DE LA DIVISION

Etat-major ;
Piquet escorte et de guides ;
Ingénieurs ;
Une section d'artillerie de montagne, quatre pièces de 4 ;
Le bataillon d'infanterie de ligne Nueva Creacion ;
Le 7me régiment de cavalerie de ligne ;
1re compagnie de garde nationale volontaire de cavalerie ;
2me id. id. id. id.
Le corps médical ;
Intendance ;
Bagages ;
Chevaux de réserve.

---

21 avril.

Ayant l'artillerie et les bagages en tête précédés par l'avant-garde formée par le 7me régiment et la troupe de chevaux, la division est partie du fort General San Martin à neuf heures du matin. Dans cette première marche vers le Nauquen, elle a fait une étape de 24 kilomètres et a campé dans les champs de Malal-Hüe, dans un parage nommé Menu-Coo (source) sur la rive gauche du rio.

En traversant le ruisseau de Chacay, que l'on sait être situé près de San Martin, nous atteignons le ruisseau desséché de Pequen-Coo (eau du hibou) et arrivons, après avoir fait deux lieues de plus, sur les coteaux de Malal-Hüe ; on y trouve la rivière du même nom qui coule de l'ouest à l'est.

La marche de la colonne a été dans la direction du sud.

Le Malal-Hüe, dont le volume d'eau est assez considérable, a été traversé par le 7me régiment qui campa sur le bord opposé, pour surveiller les chevaux de remonte amenés du dépôt général.

L'avant-garde de la division, qui se composait de 80 hommes sous la conduite du major Illescas, était arrivée avant la colonne sur le bord de la rivière Longo-Che (tête humaine), qui est à une lieue et demie du campement. Elle devra y passer la nuit et partir demain au lever du soleil.

L'herbe est dure sur le parcours de San Martin à Malal-Hüe, le sol est sablonneux et rend la marche pénible. Il annonce, par ses continuelles inégalités, la proximité de la montagne.

Le sergent-major Host, ingénieur militaire, a mesuré les distances au cordeau et continuera à mesurer le chemin de la même manière jusqu'à notre arrivée au Nauquen.

Ce lieu est à 1,250 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les champs que nous avons vus paraissent impropres à l'agriculture. Ils manquent d'eau et sont très pauvres en terre végétale.

Il y a quelques petits coins couverts de ce qu'on appelle ici des bois, qui ne sont, en somme, que des buissons épineux ne s'élevant pas à plus d'un mètre.

La vallée de Malal-Hüe est plus fertile, et peut-être pourrait-on y récolter quelques céréales sans nécessité d'une grande irrigation.

Il est mort subitement un soldat du 7e régiment qui était à l'avant-garde.

L'arrière-garde a rejoint à cinq heures du soir. Elle a été retardée par le convoi des bagages du bataillon Nueva Creacion dont les attelages neufs s'ajustent mal.

---

22 avril.

A trois heures du matin, on sonna le réveil pour exécuter les prescriptions de l'ordre de la veille. On battit la diane à cinq heures, et, une demi-heure après, le boute-selle.

Au lever du soleil, nous aperçûmes le lac Yanca-Nelo. Nous sommes à quatorze ou quinze licues de ce vaste bassin qu'alimentent les eaux du Malal-Hüe, du Lonco-Ché, du Chacay et d'autres ruisseaux qui descendent des sommets voisins.

A 6 heures 25, la colonne suivait le chemin de Lonco-Ché, petite rivière peu profonde qui court du levant ou couchant.

Nous entrons dans la région des pierres, ce qui rend notre marche très difficile.

Sur les bords du Lonco-Ché, à 1,810 mètres d'élévation, il devint nécessaire de dételer les pièces d'artillerie et de les trainer à bras jusqu'à un ravin d'où il fallut ensuite les hisser à une hauteur considérable, par des sentiers couverts de pierres (1).

La chaine de Lonco-Ché sert de division aux eaux qui, du côté du nord, sont versées dans le lac Yanca-Nelo, et sur le versant sud des Andes, dans les rios Grande et Colorado.

(1) Toutes les fois qu'on parle de hauteur, on doit entendre : au-dessus du niveau de la mer.

Remontant la rivière Lonco-Ché jusqu'à une anse qu'elle forme à deux lieues et demie au sud du gué, on traversa quatre petits ruisseaux qui viennent de l'ouest s'y jeter, et on arriva à la fin de l'étape à la rivière nommée Agua Votada, qui est tributaire du rio Grande. C'est là que campa la division à une heure, et elle y fut rejointe à six heures par l'arrière-garde qui ramena tous les trainards, hommes et animaux.

L'étape d'aujourd'hui a été de 23 kilomètres et la hauteur du point que nous occupons est de 1,650 mètres.

La végétation est très pauvre ; il n'y a que des arbustes rachitiques.

Le bon pâturage est rare, quoique toutes les parties basses du terrain soient arrosées par des filets d'eau assez fournis, dans le voisinage desquels les grandes herbes coupantes croissent abondamment.

On distingue à l'est du campement, indépendamment du Cerro-Nevado dont le sommet est très visible, plusieurs autres pics couronnés de neige.

Un courrier porteur de correspondances pour la division la rejoint à sept heures du soir. Ces correspondances viennent de San Martin et de San Carlos directement.

---

23 avril.

Départ à 7 heures 40. Le chemin parcouru pendant cette étape est très accidenté.

En gravissant la rampe de Buta-lo, ravin profond, à trois lieues du dernier campement, on laisse à l'ouest l'Agua Votada et le chemin conduit par une pente assez rapide à un étroit défilé d'une demi-lieue de long, à l'extrémité sud duquel se dresse un grand rocher que les guides nomment le Dieu de pierre. En passant devant lui, les Indiens ont l'habitude d'y faire leurs invocations religieuses, et de là vient son nom.

Après avoir gravi deux coteaux élevés, nous avons rencontré le rio Grande ou Colorado que nous avons passé sans difficulté, et sur la rive droite duquel nous nous sommes arrêtés à une heure dans un lieu nommé Llano-Blanco. L'avant-garde y attendait la colonne.

On distingue le mont Payen.

Le rio Grande court du nord au sud. Il a beaucoup d'eau. Il se divise en cet endroit en quatre bras dont le principal a 25 mètres de largeur et le moindre 16 mètres. Sa profondeur moyenne est de 36 centimètres ; son lit est pierreux. Nous sommes à l'époque des eaux basses.

Le pâturage est excellent dans tout le Llano-Blanco, vallée de deux kilomètres de large et de facile irrigation.

24 avril.

Nous ne ferons aujourd'hui aucun mouvement et nous n'en ferons pas jusqu'au 27. Les chevaux, pendant ce temps, se reposent dans de belles prairies.

On a relevé la hauteur de ce point, laquelle est: latitude sud, 35° 59' 18"; longitude ouest de Greenwich, 60° 18'; de Buenos Aires, 10° 57' 45". Altitude, 1,150 mètres.

Les détachements d'éclaireurs aperçurent ce matin un groupe de quatre Chiliens qui s'enfuirent en les voyant et grimpèrent le long des rochers. Ils abandonnèrent dans leur fuite une troupe de 30 animaux volés qu'ils conduisaient, parmi lesquels il y en avait 10 appartenant à l'Etat et qu'ils avaient dérobés au fort Général San Martin.

Le reste de la journée s'écoula sans incident.

Les champs sont explorés dans toutes les directions. Ceux qui ont fait la battue d'aujourd'hui affirment que toute la vallée du rio Grande est des plus fertiles.

---

25 avril.

Le soldat Villaroel, déserteur du 7e régiment, a été arrêté aujourd'hui et conduit au campement par le commandant Salas. Il fut aussitôt soumis à un conseil de guerre verbal qui le condamna à la peine de mort. Cette sentence fut exécutée devant les corps de la division à cinq heures et demie du soir.

Il était nécessaire de punir aussi sévèrement la désertion en pareille circonstance, afin d'en empêcher les progrès dont les conséquences auraient été terribles.

Les pelotons d'éclaireurs revinrent sans nouvelles aux avant-postes.

---

26 avril.

Le lieutenant-colonel Salas est nommé aujourd'hui, par la commandance, chef de la frontière de Mendoza. Il a reçu les instructions auxquelles il doit se conformer pendant la durée de ses fonctions.

Les chevaux de remonte ont été répartis dans les différents corps.

Le froid, le vent et les gelées se font vivement sentir.

---

27 avril.

On a quitté la rivière Grande aujourd'hui à huit heures et demie du matin.

En traversant les cimes qui limitent à l'est le Llano-Blanco, nous passâmes difficilement sur des hauteurs escarpées dont les versants se rapprochent de la rivière jusqu'à longer ses bords couverts de hauts joncs et de grandes herbes. On atteignit enfin son confluent avec le ruisseau Manzano. Nous y campâmes à midi, après avoir fait une étape de 20 kilomètres. Un magnifique pommier qui a poussé sur la rive justifie le nom qu'on a donné à ce ruisseau.

Le terrain bas et mou qu'on traverse et qui, comme on l'a vu, fait partie de la vallée du rio Grande, a de bons pâturages entremêlés de luzerne en petite quantité et de beaucoup plus de trèfle. Ce terrain peut être facilement arrosé, il est un peu humide et paraît être fertile. Le côté gauche, où les chevaux ont été mis, a été exploré par le commandant en chef de la division qui lui attribue les mêmes qualités.

L'opinion de l'ingénieur Host est que toutes ces ramifications des Andes sont volcaniques.

L'avant-garde attendait au Manzano le gros de la colonne ; après avoir reçu les rations et eu connaissance de l'ordre du jour, elle a pris les devants sur le chemin de Micheuquil (mont isolé).

Le bois est abondant dans ce parage.

---

28 avril.

La division se mit en marche à six heures et demie par un froid excessif. On prit la direction du sud, que nous avons suivie pendant tout le trajet d'aujourd'hui. Après avoir traversé une haute montagne, nous sommes entrés dans la vallée de Cahihue-Có qui a trois lieues d'étendue et est très fertile.

On atteignit ensuite la vallée du Micheuquil, petit cours d'eau qu'on remonte et qui prend son nom d'un monticule voisin. Nous avons traversé le Malal-Huaca, puis une lagune sèche.

Dans toute cette étape les pâturages sont excellents.

Ces champs conviendraient parfaitement à la culture du blé, du maïs et de la luzerne.

On y voit les vestiges d'une habitation d'hommes civilisés, une maison au toit de chaume construite il y a quelques années pendant qu'on était en paix avec les Indiens.

L'étape d'aujourd'hui a été de 27 kilomètres et nous sommes à

une hauteur de 1,310 mètres. La colonne s'arrêta à deux heures de l'après-midi. L'avant-garde l'attendait et repartit plus tard.

On trouve dans les bas-fonds des arbustes de différentes espèces dont le bois est bon à brûler. Il en pousse également sur le terrain plat et sur les coteaux. Les arbres qui croissent sur les rives du Micheuquil atteignent trois mètres de hauteur.

Nous avons, à deux lieues de distance à l'ouest, une chaine de montagnes couvertes de neige et on aperçoit aussi, couronnés de glace, quelques-uns des contreforts des Andes.

Le vent qui souffle de ce côté abaisse la température déjà très froide.

La vallée du Micheuquil est très étroite et peut convenir à une ferme qui n'aurait pas beaucoup d'animaux.

Comme on nous prévient que le chemin est très mauvais en avant, le major Host reçoit l'ordre de nous précéder avec quelques soldats d'infanterie qui feront l'office de sapeurs.

---

29 avril.

Les chevaux du 7me régiment se sont échappés pendant la nuit, sans autre préjudice que de s'en être blessés quelques-uns. Le commandant Tejedor, chef de ce corps, n'a pas pu s'expliquer le motif de cette dispersion.

On reprend la direction du sud.

La division a fait dans la journée 22 kilomètres, mais par de si mauvais chemins qu'il lui a fallu employer près de sept heures à ce parcours; elle est partie de Micheuquil à six heures et demie et elle n'est arrivée à la lagune de Huaca-Lauquen (lagune de la vache) qu'à deux heures de l'après-midi.

On ramassa à une heure les premiers morceaux de glace que les soldats saluèrent avec des transports de joie.

On parcourut successivement des côtes élevées et inégales. A peine compte-t-on sur toute la longueur du trajet une lieue et demie de chemin passable.

On répara le chemin pour gravir une rampe escarpée de près de 2,000 mètres de hauteur d'où on apercevait à l'est la petite pointe de Huincan (chrétienté).

De l'escarpement on descendit par une pente de cinq kilomètres jusqu'au point qui avait été désigné pour l'arrêt de la colonne. Comme de coutume, on trouva l'avant-garde qui nous quitta plus tard.

Le parage de Huaca-Lauquen, — 1,590 mètres de hauteur, — ressemble à une marmite profonde entourée de collines plus ou moins

élevées. L'herbe qui croit sur leurs flancs est mauvaise et celle que l'on trouve dans les bas-fonds est bonne. La lagune est grande et l'eau en est bonne ; elle est marécageuse du côté de l'ouest ; ses abords n'offrent aucune difficulté.

La végétation ressemble à celle du chemin suivi la veille. On a pourtant ici de meilleur bois, les arbres y étant plus développés.

Pâturage comme le précédent, très rare et très mauvais.

On a aperçu des colonnes de fumée, au loin, dans la direction du rio Curre-Leuvú.

---

30 avril.

La division est campée aujourd'hui à Coipo-Lauquen (lagune de la loutre), qu'elle atteignit à deux heures du soir après être partie à sept heures et demie du matin, mais en marchant lentement.

La direction a été au sud et l'étape de 19 kilomètres.

En se mettant en marche, on a suivi l'embouchure de la Huaca-Lauquen ; nous avons coupé sa vallée. Bon terrain pendant quelques kilomètres et en passant le petit ruisseau de Chasquira-Có.

On gravit un chemin escarpé, une montagne haute; de l'autre côté court en serpentant le ruisseau de Calmi-Có. Le ravin qui l'enferme n'est pas dépourvu de bonne herbe, mais en petite quantité, car sur ses bords étroits poussent des herbes de marais. Quoique le cours du Calmi-Có soit insignifiant, il a beaucoup d'eau. On le côtoya un instant, puis le laissant sur la gauche, on marcha le long de nouvelles collines crevassées, en passant par des défilés étroits, alternativement mous et rocailleux, jusqu'à ce qu'on fut arrivé à l'endroit où nous campons. On y trouva l'avant-garde qui y fut renforcée. Le major Torres reçut l'ordre de se rendre avec elle jusqu'au Nauquen en faisant des étapes régulières. Munie de quatre jours de vivres et bien montée, elle prit les devants le même soir. Le major Torres était porteur d'une lettre que le commandant en chef de la division écrivait à M. Mendez de Urrejola de Malbarco pour l'inviter à une entrevue le 8 du mois prochain, à la jonction des rivières Curre-Leuvú et Nauquen. Cette lettre doit être remise par un messager, un peu avant d'arriver au Curre-Leuvu et du parage où sont situés les anciens campements de Uldalman.

L'étape a été moins pénible aujourd'hui que celle d'hier. Malgré cela nous n'avons pas pu éviter les difficultés propres au terrain montagneux sur lequel nous voyageons.

On a dételé les pièces d'artillerie pour descendre une côte.

Coipó-Lauquen, — 1,280 mètres de hauteur — deux lagunes de grandeur ordinaire. L'une est au sud et l'autre est au nord du cam-

pement. L'eau de cette dernière est saumâtre. Une large bande de salpêtre, épaisse et solide, entoure sa circonférence.

La végétation n'est pas meilleure sur le parcours de cette étape ; les arbustes sont de la même espèce ; l'herbe est mauvaise, excepté dans les ravins, les bas-fonds ou les dépressions du terrain, les espaces resserrés entre les montagnes. On voit dans différents endroits de légers indices de sel.

La neige est toujours devant nous.

Les chevaux maigrissent sensiblement à cause des gelées. Les bêtes à cornes, qui supportent mieux le froid, se maintiennent en bon état ; grâce à cela la viande est bonne.

Deux détachements sont allés explorer les champs de Rauquil-Co et de Culchi-Co afin de voir si des traces d'Indiens qu'on y a remarquées ne feraient pas découvrir l'existence de quelqu'une de leurs retraites dans le voisinage.

1er mai.

On n'a fait aujourd'hui que sept kilomètres et la division est campée au nord de Ranquil-Co, à la lagune de Cañizal.

A Ranquil-Co, nord, on voit deux étangs presque desséchés qui sont séparés par quelques centaines de mètres de mauvais terrain. On divisa la colonne en plaçant l'infantorie en arrière, sur le premier. Malgré leur peu d'étendue le pâturage est bon.

Les efflorescences salines se montrent toujours à la surface des terres.

Une petite chaine de collines de formation minérale, qui s'élève à quelques centaines de mètres du campement de l'état-major, est parsemée d'excellent millet.

On a fait des reconnaissances dans les environs. Le rio Grande ou Colorado court à une lieue à l'est du campement.

La hauteur signalée est de 36° 34' 2" de latitude sud et 69° 10' de longitude ouest de Greenwich, ou 10° 49' 45" au méridien de Buenos Aires. Hauteur 1,143 mètres.

---

2 mai.

Dès que le bataillon Nueva Creacion, l'état-major et la cavalerie nous eurent rejoints, la colonne s'est mise en marche. Après avoir monté une côte rapide, nous sommes redescendus par des ravins escarpés jusqu'au ruisseau qu'on nomme Cohihue-Có (cours d'eau douce), qui va se perdre dans la rivière Barrancas à douze kilomètres plus loin.

Un peu après l'avoir traversée, nous suivîmes un chemin très inégal jusqu'à notre arrivée à Ranquil-Có, point remarquable par la bonté de son pâturage et l'abondance de l'eau.

Nous y trouvâmes l'artillerie et les troupes qui l'accompagnent.

Le paysage reste le même jusqu'au rio Barrancas. C'est une contrée peu fertile, mais le sol s'améliore de l'autre côté de la rivière où la campagne est plus riante.

Le rio Barrancas est, comme on le sait, un affluent du rio Grande ou Colorado; son cours est rapide, sa largeur est de dix-neuf mètres et sa profondeur de vingt-cinq centimètres environ. Il court du sud-ouest au nord-est, et la vallée qu'il arrose peut avoir 1,500 mètres de largeur. Les collines élevées qui se dressent dans sa partie sud sont composées d'argile de couleurs vives.

Le rio Grande, sous l'impulsion du rio Barrancas, change de direction à l'est.

Nous avons marché directement au sud. Hauteur du campement : 1,240 mètres.

On a trouvé plusieurs pétrifications, et le quartz est semé partout sur le chemin qui est, en outre, en certains endroits, bordé de morceaux de lave qui obstruent le passage. On y rencontre encore des roches basaltiques et de diverses autres formations volcaniques, à ce qu'assure l'ingénieur.

En arrivant au lieu où nous avons campé,on a découvert plusieurs sépulcres indiens (eltun), qui furent ouverts et examinés avec attention. On en retira divers objets curieux qui ont été conservés et qui attestent que cette contrée a été habitée par une grande tribu dont on voit encore les habitations en ruines.

On commence à remarquer la lassitude des chevaux, six d'entre eux ont été abandonnés.

Les vallées qui s'étendent au sud de Barrancas sont dans de meilleures conditions que celles de Ranquil-Có au sud : plus particulièrement celle où est située la lagune de Buitre-Lauquen, (lagune du vautour). Mais on doit observer que si on y peut maintenir de nombreux troupeaux pendant la belle saison, cela est impossible en hiver, car la neige couvre jusqu'aux rives de la rivière Barrancas.

---

3 mai.

On a laissé un détachement de 25 hommes de cavalerie au Ranquil-Có, sous les ordres du lieutenant Gomez. Il doit assurer nos communications entre le rio Nauquen et les garnisons de la deuxième ligne.

L'endroit où l'on a placé le lieutenant Gomez a servi souvent de halte aux Indiens qui vont en été au Chadi-Leuvu ou à San Rafael.

On a donné un mois de vivres au lieutenant Gomez et on a laissé à ses soins cent et quelques animaux blessés qui ne pouvaient plus marcher.

La colonne, partie à six heures du matin en longeant la plaine de Ranquil-Có, entreprit l'ascension de la montée du même nom au bas de laquelle, sur l'autre versant, elle trouva le ruisseau ou plutôt le puits de Truvulusi-Có (eau trouble). Après avoir suivi un chemin difficile, elle alla camper, à une heure de l'après-midi, à Batu-Mallin (grand pâturage ou champ de maïs), sur les bords du ruisseau Batu-Có (grande eau), dernier affluent du rio Colorado.

Sur le terrain parcouru, la végétation est plus vigoureuse, les buissons et les arbustes sont plus touffus et plus grands que ceux des précédentes étapes.

Le trajet d'aujourd'hui a été de 20 kilomètres au sud.

Les champs de Batu-Mallin, dont la hauteur est de 1,599 mètres, sont, comme leur nom l'indique, propres à la culture du maïs. La terre se prête au labourage ; l'irrigation y est facile, mais les glaces qui les couvrent pendant la mauvaise saison en diminuent la valeur.

---

4 mai.

Il a fait très froid cette nuit. Un vent très vif soufflant de l'ouest a été accompagné de neige vers le matin. Cette neige, assez légère, cessa au lever du soleil ; le vent devint plus fort à six heures, quand la colonne se mit en route.

On se hâta pour éviter la neige qui menaçait de nouveau et on gravit le Huaicha-Brienirre (côte du renard), de 2,810 mètres d'élévation, formé par les monts de Pum-Mahuida (montagne de la nuit) à l'est, et le Hualli-Mahuida (montagne brisée) à l'ouest.

De cette hauteur, où l'air est sensiblement raréfié, les eaux qui descendent au nord vont au Colorado et se jettent dans le Nauquen après s'être mêlées à celles du Curre-Cuvú (rio Negro).

Le pic du Renard est le plus élevé de ceux que la division a gravis. On se trouve, en le descendant, à deux kilomètres environ de la lagune de Fhromen-Junical.

Les dernières ondulations de terrain qui se présentent au pied du versant ouest du Pum-Mahuida cessent sur la rive est. Cette montagne a plus de 4,000 mètres de hauteur ; ses flancs sont tachetés de neige et sa cime en est couronnée.

Le Pum-Mahuida tire son nom des courants de lave qui couvrent une partie de son cône et des agglomérations de scories qui l'entourent.

Les montagnes de Fhromen et de Huaili-Mahuida dominent une plaine vaste et unie où serpentent trois ruisseaux assez bien alimentés qui se jettent dans la rivière Curre-Cuvú. Ces trois ruisseaux sont : le Fhromen, formé, à ce que l'on dit, des infiltrations de la lagune dont il porte le nom ; le Chapuda-Có (eau boueuse) et le Sil-Có (eau de sel). Il y a, en outre, d'autres petits cours d'eau qui doivent se jeter dans le Ranquil-Co-Grande.

Un peu plus loin, dans un endroit où les pétrifications abondent, on trouve diverses cases abandonnées par les Indiens de Vedalman, qui ont cultivé ces terres et y ont établi des canaux d'irrigation.

La colonne campa à Huerin-Cheuque (maison de pierre). Le trajet, pendant cette étape, a été de 40 kilomètres dans la direction du sud.

Huerin-Cheuque est un ruisseau sans importance; il coule au fond d'un ravin étroit et profond, plein de rochers, et où ne croît aucune herbe.

Le chirurgien de la division, le pharmacien et M. Courtois, ingénieur, professeur de minéralogie, viennent de rejoindre la division. Ils arrivent de San Rafael escortés par le commandant Mayorga, le capitaine Salas et quelques soldats.

---

5 mai.

Partis à six heures de Huerin-Cheuque, nous avons suivi un chemin difficile qui nous a conduits sur les rives du Curre-Cuvu, à une lieue du point où il se jette dans le Nauquen. Après avoir passé une seconde fois la même rivière, nous rejoignîmes notre avant-garde qui, sous la conduite du major Torres, avait attaqué la veille une tribu — celle du cacique Paycirao—qui, après avoir émigré de la Pampa, était venue s'établir avec quelques familles chiliennes non loin du lieu où nous venons d'arriver.

Dans cette attaque, Paycirao et 14 Indiens guerriers ont été tués, 12 autres, 72 Indiens de chusma et quelques Chiliens furent faits prisonniers ; 100 bêtes à cornes, 18 chevaux et 500 moutons restèrent en notre pouvoir.

Nous avons fait 15 kilomètres au S.-E.

Le terrain parcouru est aride, excepté autour de la lagune de Curre, où il est un peu meilleur. Le sol que nous avons foulé pen-

dant cette étape est doux à la marche. Quelques saules croissent sur la côte.

Diverses huttes d'Indiens récemment abandonnées et de petits canaux d'irrigation prouvent que ce lieu a été occupé par les tribus qui se sont retirées de l'autre côté de la ririère.

Le courrier de San Martin est arrivé. — Un maréchal-ferrant nous accompagne depuis San Rafael.

---

6 mai.

Rien de nouveau; depuis hier on aperçoit de la fumée de l'autre côté du Nauquen.

Le cacique Purran est avec sa tribu à six lieues de la colonne. On lui enverra dans l'après-midi deux des prisonniers dont les familles restent en otages, pour l'inviter à une conférence qui se tiendra ici.

Purran, dont le nom signifie *qui en vaut huit*, gouverne comme on le sait toute la tribu des Picunches. Ses domaines s'étendent du nord au sud, depuis les rives du Nauquen jusqu'à Lonquimay, de l'est à l'ouest ; ils commencent à la Cordillère des Andes pour finir à quarante ou cinquante lieues plus bas où ils sont limités par les Huiliches de Sayhueque. La tribu de Purran se divise en vingt-deux groupes commandés chacun par un capitanejo. Les quatorze premiers villages sont assez peuplés, les autres sont moins importants.

Purran est le chef reconnu de ces petites tribus qui, réunies, peuvent mettre mille lances en ligne de bataille. Toutefois son autorité n'est pas sans limites et il ne peut compter sur l'obéissance de ses subordonnés que dans certains cas et lorsque leurs intérêts les portent à obéir.

Sur les bords du rio Agrio sont les restes des tribus de Mariano et d'Epumer Rosas, qui se sont réfugiés chez Zuñiga et qui viendront probablement renforcer les tribus de Purran.

Lonquimay, à cinq ou six étapes du Nauquen et du Curre-Leuvú est le lieu qui sépare au sud les domaines de Purran de ceux des Muluches dont la tribu nombreuse est gouvernée maintenant par Meli-Curá, successeur de Quilapan, cacique renommé qui mourut il y a huit ou dix ans.

Il parait que les Muluches sont ennemis des Picunches.

Sayhueque qui, suivant les Indiens de cette région, ne gouverne plus que les Guiliches ou Huiliches, sans avoir sur les Muluches cette domination que lui attribuent certains voyageurs, se maintient en bons rapports avec Purran et ses amis.

Les voyageurs affirment qu'il y a au pays des Muluches des pommiers à profusion. Les Picunches en ont également un grand nombre du côté de Huelcli, ils ont aussi des pins dont ils ramassent les fruits pour s'en nourrir et les exporter dans la Pampa.

On ne sait encore rien de Malbarco, mais on attend des nouvelles demain.

Ayant l'intention de construire un fort ici, le commandant en chef étudie les champs avoisinants où il a trouvé peu de pâturages, mais qui offrent une position stratégique. Le front est couvert par le Nauquen, et comme c'est une des routes que doivent nécessairement suivre les Indiens qui viennent de la Pampa pour traverser la rivière, son occupation est importante.

Dans le cas où la colonne aurait à opérer en avant ou sur son flanc gauche, elle aurait une base d'opérations très solide, conservant ses communications avec Mendoza d'où lui viennent les renforts, et pouvant protéger les troupeaux de Malbarco qui sont à peu de distance. Pour ces raisons et pour d'autres qu'il serait trop long d'exposer, le confluent du Curre-Leuvú avec le Nauquen est une position militaire de premier ordre.

A une demi-lieue de nous se trouve Tilgué (la plaine où gémissent les âmes), de *tel*, qui signifie *âme*, et de *gué*, lieu où l'on gémit.

Le Nauquen est un grand rio assez rapide, courant de l'ouest à l'est, il a en face de nous une largeur qui varie entre 52 et 66 mètres, sa profondeur à l'endroit où nous l'avons traversé n'excède pas un mètre; le gué est très étroit.

Le Curre-Leuvú ne mesure que 19 mètres de large, sa profondeur est de 40 centimètres; il court du nord au sud.

Ce rio a été désigné par Cruz, qui le visita en mai 1806, sous le nom de Cudi-Leuvu. Zeballos le nomme Culifeu. D'autres voyageurs Culileo. Tous ces noms dérivent évidemment de Curre-Leuvu (rivière noire).

Nous sommes campés sur une colline escarpée, haute de 50 mètres et coupée à pic du côté de la rivière; un fortin construit sur ce point sera inexpugnable.

Le confluent des deux rivières se trouve par 37° 26' 45" de latitude sud et 69° 25' de longitude ouest du méridien de Greenwich et 11° 2' 45" de celui de Buenos Aires; sa hauteur au dessus du niveau de la mer est de 801 mètres.

La vallée qu'on a reconnue à l'ouest et à l'est se prête à la culture des plantes fourragères et autres, comme le prouvent les champs abandonnés par les Indiens, et dans lesquels on voit qu'ils ont cultivé des pommes de terre, du blé, du maïs, des haricots, des lentilles, etc.

7 mai.

Les détachements envoyés à la découverte sont revenus sans avoir rien rencontré.

On expédie par le courrier d'aujourd'hui la nouvelle officielle de notre arrivée ici.

Tous les officiers de la division se sont réunis en conseil de guerre, dans la journée, sous la tente du commandant en chef, pour discuter sur ce qu'il y aura à faire dans le cas où Purran n'accueillerait pas favorablement l'invitation qui lui a été faite le 6. Le commandant en chef a déclaré que les instructions du Ministre de la guerre lui interdisent de franchir le Nauquen, mais qu'il désire connaître l'opinion du conseil au cas où il faudrait outrepasser ces instructions dont il a donné communication. Il a été également fait lecture de la note adressée le 5 mai de San Rafael à M. Mendez Urrejola, propriétaire à Malbarco, et l'invitation faite hier à Purran. Le conseil a remis à demain la résolution définitive des questions débattues.

La colline de Curre-Leuvú étant le point désigné pour y construire un fortin, on va se mettre à l'ouvrage.

On continue à explorer avec soin les environs dans un rayon de dix lieues.

De l'autre côté de la rivière, on a aperçu deux Indiens qui s'enfuirent à la vue du poste situé sur le gué. On leur tira quelques coups de fusil.

---

8 mai.

Le conseil de guerre s'est réuni de nouveau dans la journée en vertu des nouvelles qui ont été reçues. Les Indiens se rapprochent. On a vu la fumée de leurs campements. Le cacique Udalman concentre ses forces, s'il faut en croire plusieurs habitants venus aujourd'hui de Malbarco. Le conseil a résolu, par un vote unanime, qu'il est temps d'agir. Le major Torres a été aussitôt envoyé avec une compagnie du bataillon Nueva Creacion, une autre du 7me de cavalerie et la 2me compagnie de gardes nationales volontaires, avec l'ordre d'attaquer les groupes d'Indiens d'Udalman qui nous surveillent.

Les prisonniers faits dans la soirée du 4 n'ont pu nous apprendre où est Baigorrita; ils croient que Namuncurá se trouve dans les environs du Limay.

On a fait partir ce matin, sous bonne escorte, un certain nombre de mules de chaque corps. L'officier qui les conduit a l'ordre de rapporter des habitations de Payeinan du maïs et de l'orge pour les chevaux et de revenir à la nuit avec ces provisions.

Vers le soir, un des messagers envoyés le 7 à Purran est revenu

au camp ; l'autre est en route. Purran répond d'une façon peu satisfaisante ; tout fait croire qu'il refusera de négocier.

Les reconnaissances faites aujourd'hui à une grande distance n'ont rien signalé de nouveau.

Parmi les habitants qui sont venus de Malbarco au campement, se trouve M. Herrera, gérant de la ferme de M. Mendez Urrejola, qui vient répondre à l'invitation du 30 avril.

---

9 mai.

Aucune nouvelle digne d'être mentionnée aujourd'hui.

Le major Torres est revenu avec neuf prisonniers. Le cacique Nate-Man, surpris ce matin par une avant-garde avec 25 des siens, a été tué; quatre Indiens ont été pris ; les cinq autres prisonniers sont des Chiliens dont le détachement s'était emparé avant. Parmi les Indiens, il y en a un de blessé. Ils ont laissé entre nos mains plusieurs chevaux sellés.

Après avoir parcouru les champs de Tilgue, on les a reconnus propres à parquer les chevaux. Le pâturage y est épais et de bonne qualité. Les alentours de la plaine sont fertilisés par les sources qui descendent des montagnes et dont l'eau est excellente.

L'envoyé de Purran, qui revint hier avec la réponse écrite de ce cacique, n'a pas su donner les explications verbales dont elle devait être accompagnée. Le Chilien qui l'accompagne, nommé German Jara, nous apprit que Purran désignait comme lieu de conférence un endroit nommé Torocoman, au S.-O., où il invitait le commandant en chef à envoyer un officier s'entendre avec lui.

Mais en même temps que Purran faisait cette proposition, il se mettait en mouvement avec tous ses Indiens dans la direction du S.-E., vers les bords de l'Agrio, espérant que nos troupes le suivraient par le même chemin, auquel cas nous serions bientôt sans chevaux, parce que le pâturage, en apparence très beau dans ces parages, est fatal pour les animaux qui meurent instantanément. La maladie causée par cette herbe est appelée le *huecúe* par les Indiens. On n'a pu nous dire exactement si elle est causée par l'herbe même ou par quelque sel nuisible. Les guides que nous avons amenés de San Martin nous avaient déjà prévenus de ce fait que les Indiens prisonniers confirment pleinement.

La mauvaise foi de Purran a été mise en évidence et sa ruse éventée. Nous avons appris que les Indiens étaient épouvantés de notre présence sur leurs terres ; qu'ils envoyaient en toute hâte leurs familles et leurs animaux dans les gorges de la Cordillère pour les

mettre à l'abri ; qu'ils avaient convoqué à une assemblée générale jusqu'à leurs alliés les plus éloignés.

Purran peut avoir comme cinq cents lances prêtes à agir, mais il espère que les troupes regagneront promptement la frontière de Mendoza. Le conducteur d'animaux Wilche est arrivé ce soir avec une troupe de mules qu'il amène de San Rafael, portant des munitions et des selles pour le bataillon Nueva Creacion. Ce bataillon est entré en campagne sans avoir le nombre de cartouches nécessaires ; les selles lui faisaient également défaut.

---

10 mai.

On a commencé dans la journée les travaux de fortification de la colline. L'ingénieur a tracé un fossé dont les extrémités touchent la rivière et devant lequel on construira une muraille solide qui aura 162 mètres d'étendue sur deux de hauteur et un mètre et demi d'épaisseur. Deux pièces d'artillerie défendront l'esplanade qui aura 20 mètres de largeur. Les troupes de la garnison seront placées dans les bas côtés du terrain où elles seront à l'aise.

Les chevaux, quel que soin qu'on prenne d'eux, maigrissent visiblement par suite de la mauvaise qualité de l'herbe à laquelle ils ne sont pas encore habitués, et surtout à cause des gelées.

---

11 mai.

Cinquante hommes sont partis de bonne heure avec le commandant Recabarren pour occuper Malbarco. L'ingénieur Courtois et M. Herrera les accompagnent.

Le commandant de ce détachement sera en même temps le représentant de l'autorité civile dans cette localité. Il emporte les instructions du commandant en chef pour y organiser la garde nationale qui doit veiller à la défense du village.

Malbarco a une population de 600 âmes ; ses établissements agricoles et ses troupeaux sont importants. Les fermiers aussi riches que MM. Mendez Urrejola et Pray y sont peu nombreux. Une partie des habitants, dans la crainte des Indiens, a émigré au Chili ; mais, attachés au sol par les intérêts qu'ils s'y sont créés depuis longtemps, il est certain qu'ils viendront reprendre leurs travaux aussitôt qu'ils pourront le faire en toute sécurité.

MM. Urrejola, Pray et plusieurs autres tenaient leurs terres des Picunches et les sous-louaient à leur tour à d'autres habitants. Beau-

coup d'entre eux sont commandités, de sorte que la population allait en augmentant. Les vallées de la Cordillère sont d'excellents endroits pour l'élevage des animaux. Il y a de grasses prairies arrosées par les eaux qui descendent des versants et qui forment le Nauquen. Le sol est fertile, comme l'attestent les récoltes de blé qu'on y fait annuellement. On porte à 15,000 têtes le bétail réparti dans les différentes fermes ; les juments sont au nombre de 4,000, et les moutons et les chèvres ne sont pas au-dessous de 11,000. Mais on ne doit pas perdre de vue que les fermiers, dans leurs appréhensions, ont expédié récemment au Chili plusieurs milliers d'animaux.

Mendez Urrejola, qui connaît les Indiens et ne manque pas d'influence sur eux, a dissipé leur défiance et les a empêchés de se jeter sur les troupeaux au commencement de la campagne.

Malgré cela, les plus peureux des habitants s'étaient déjà retirés au Chili, dont la frontière est si voisine.

Comme on le voit, les Chiliens de cette région et ceux qui s'en étaient approchés avec leurs familles ou isolément, non-seulement se maintenaient en bons termes avec les Indiens, mais la plupart d'entre eux prenaient une part active à leurs excursions dans la Pampa, vivaient avec eux d'une vie intime et stimulaient le commerce qu'ils ont toujours entretenu avec la République chilienne.

Celle-ci, de son côté, a toujours eu un sous-délégué civil, nommé par les autorités de Chillan, et, en ce qui concerne le militaire, elle faisait intervenir les commandants de la frontière d'Angol. Le colonel chilien Bulnes, commandant de cette frontière, en était arrivé à acquérir un grand prestige parmi les sauvages.

Les habitants de Malbarco et des parages voisins exportent au Chili leurs troupeaux et jusqu'à leurs récoltes qu'ils échangent contre des articles à l'usage des Indiens.

Ces populations sont très satisfaites aujourd'hui de reconnaître les autorités argentines et s'empressent de solliciter l'envoi d'une garnison qui les protège et les rassure complètement.

Le commandant Recabarren va, comme il a été dit plus haut, y exercer l'autorité civile et militaire.

Le commandant en chef passera demain le Nauquen pour marcher sur l'Agrio. 250 hommes demeureront ici sous le commandement du lieutenant-colonel Tejedor.

Cet officier, de même que le commandant Recabarren, a reçu ses instructions. Le commandant Recabarren surveillera le territoire qui s'étend jusqu'à Malbarco.

Le fort que l'on construit sera nommé « 4me Division ».

On fait des préparatifs pour le départ des troupes ; déjà les vivres et les chevaux sont prêts.

SECONDE PARTIE

Départ du fort « 4me Division »

---

12 mai.

La division est partie à neuf heures, ce matin, du confluent du Curre-Leuvu avec le Nauquen en laissant dans le fort 250 hommes et 50 à Malbarco avec les chevaux nécessaires et deux pièces d'artillerie. Les deux autres ont été portées à dos de mulets.

On n'emporte que les bagages légers.

Le Nauquen ayant grossi, il en coûta un peu pour le traverser. Cette opération causa un retard de deux heures.

Après avoir remonté les berges de la rivière et la colline qui renferme la vallée, on entre dans une vaste plaine verdoyante. Le sol en est ferme et baigné dans la partie sud par le ruisseau de Treuqui-Có (eau du vautour). La gorge de Butabuen-Huchué (grand mont) est à une lieue de là. Nous l'avons suivie pour arriver au marais de Jaquimelan où nous avons campé. Nous redoublons de vigilance, attendu que les Indiens ne sont pas loin.

Les collines qui bordent le chemin sont bien moins hautes que celles que nous avons laissées au nord de la rivière. La végétation paraît plus forte. Les arbustes y sont plus grands et fournissent un très beau bois.

Nous campons en face de champs de blé coupé qui appartiennent au cacique Satumo qui vivait ici il y a peu de temps, et à Chauquellan, frère de Purran.

Des traces récentes font supposer que les Indiens ont quitté ces parages il y a peu de temps.

L'altitude du campement est de 863 mètres. L'eau de la lagune est bonne et en suffisante quantité. Il y a peu d'herbe.

Le major Illescas commande l'avant-garde et le major Torres l'arrière-garde.

Au moment de passer la rivière, nous sommes rejoints par un courrier apportant des dépêches du commandant d'armes.

---

13 mai.

La colonne se mit en marche à six heures et demie du matin et vint camper à midi, après avoir franchi 22 kilomètres, près du marais de Coñipille (pomme de terre sauvage).

Un peu après le départ, une partie de l'avant-garde vint donner avis qu'elle avait trouvé les traces de quelques Indiens qui avaient dû être placés en observation sur les hauteurs voisines. A une lieue environ du ruisseau Coman-Helo (petit bois) on rencontra une charrette escortée de quelques cavaliers et venant du sud.

On fit halte sur le bord du Coman-Helo, près de quelques cases indiennes récemment abandonnées. A deux lieues plus loin, on atteignit le ruisseau Naunan-Có (eau du hérisson) qui traverse les prairies de Purran. On passa ensuite un autre cours d'eau et on vint s'arrêter au Coñipille, joli ruisseau rapide qui court dans une large vallée où le pâturage est dur.

On traversa plusieurs groupes de collines peu élevées.

Les plaines que nous venons de traverser sont en général dépourvues de végétation, excepté dans le voisinage des ruisseaux. Les vallées que forment ces cours d'eau sont toutes étroites et semblent propres à la culture. L'irrigation y est facile.

Nous sommes à une hauteur de 792 mètres.

Nous dormons comme la nuit dernière, à côté de nos chevaux sellés.

La ferme de Purran est très près d'ici et tous ces parages sont continuellement fréquentés et habités par les Indiens.

---

14 mai.

On a fait aujourd'hui 32 kilomètres au sud. Nous sommes venus camper à la lagune de Trában-Curá (défilé des pierres), à cinq heures de l'après-midi. Le froid est très vif.

A une lieue au-delà du Coñipille, nous traversons un ruisseau gelé dont la glace est assez dure pour blesser les animaux. Ce ruisseau s'appelle Pichaigüe (caroubier nain).

Il y a de l'herbe sur le versant des collines qui entourent la plaine et dans les bas-fonds. Le bois est assez abondant.

L'eau est excellente.

Ce point est à une hauteur de 911 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les chevaux de réserve restent entravés pendant la nuit. Le campement est gardé avec le même soin que la nuit précédente.

Ce point est célèbre par un combat qui eut lieu, il y a quelques années, entre les Picunches et les Muluches pour une question de sel. Les premiers y furent vaincus.

---

15 mai.

Il a fallu attendre pour seller les chevaux que le soleil ait fait fondre le givre qui les couvrait.

On se mit en marche à huit heures du matin et après avoir fait 24 kilomètres et ½ au sud, on atteignit à quatre heures du soir le ruisseau Quintu-Có (eau cherchée). Nous campâmes auprès de la lagune du même nom, dont l'altitude est de 715 mètres.

Le seul ruisseau que nous avons trouvé pendant l'étape est celui de Coigüé-Miligüé, à une lieue de distance du dernier campement. Avant de le traverser on le côtoya pendant quelque temps. La vallée où coule ce ruisseau a peu de largeur ; le sol en est mou et en certains endroits les pieds des chevaux s'y enfoncent assez profondément.

Le terrain n'offre aucune particularité sur le trajet parcouru. Le pâturage y est moins fourni qu'hier, le sol y est ferme et mou alternativement. La plaine est rocailleuse, de peu de végétation sur les hauteurs. Dans les bas-fonds et dans les ravins elle est variable suivant qu'elle y est plus ou moins abritée ; mais elle est pauvre généralement, le terrain manquant d'eau.

La prairie de Quintu-Có, qui est celle où nous campons, a cependant de bonne herbe et assez de bois.

On découvre ici des traces d'Indiens. Les guides supposent que ce sont ceux de la Pampa qui émigrent chez les Picunches ; mais il y a quelques jours qu'ils sont passés.

On a également vu sur le chemin les indices du passage de huit cavaliers armés de lances qui ont suivi la même direction que les premiers, au sud-ouest. On envoya à leur poursuite le major Illescas, qui revint à la nuit sans avoir pu les atteindre. Le major Illescas, dans l'espoir d'être plus heureux à l'ouest, poussa de ce côté une pointe et arriva jusqu'au pied d'une montagne couverte de neige, où il découvrit des demeures indiennes récemment construites et abandonnées.

Leurs habitants nous ayant aperçus le matin même, ont remonté la colline en emmenant leurs troupeaux. Le major Illescas les vit au tournant de la colline mais il ne put leur donner la chasse à cause de l'avance qu'ils avaient sur lui ; la nuit allait venir et les chemins difficiles s'opposaient à la poursuite.

Ces Indiens étaient au nombre de cent tout au plus, leur troupeau est assez nombreux.

---

16 mai.

L'étape d'aujourd'hui a été de 17 kilomètres au sud, et nous sommes campés sur la rive du même ruisseau, le Quitu-Có, dont nous avons suivi le cours.

A peine avons-nous trouvé ici ce qui est nécessaire aux chevaux, encore l'herbe y est-elle si dure que les animaux la mangent avec répugnance.

Les ravins se ressentent de la sécheresse ; nous n'avons trouvé d'autre eau que celle du ruisseau Quintu-Có.

L'eau et le bois en abondance. Altitude, 654 mètres.

On a trouvé à la sortie du campement la trace de deux Indiens qui nous ont surveillés pendant la nuit.

Nous sommes arrivés à la limite du terrain connu par nos guides. A partir de ce moment, nous sommes obligés d'éclairer notre route et d'envoyer continuellement des détachements pour explorer les plaines qui nous restent à franchir avant d'arriver au point où le rio Agrio se jette dans le Nauquen.

---

17 mai.

En partant à sept heures du matin, on parvint à deux heures de l'après-midi sur les bords de l'Agrio, en se dirigeant au nord. On traversa le Quintu-Có à une lieue du point de départ et à deux lieues et demie du gué de Quile-Malal (enclos rouge) où le pâturage est bon. L'étape a été de 21 kilomètres.

Nous sommes allés reconnaitre le rio Agrio qui n'est pas éloigné. Cet affluent du Nauquen, d'après les renseignements qu'on a pu obtenir, a un cours de 40 lieues. Il prend sa source dans les lagunes de Trolope, dans la Cordillère Nevada ; l'étang de Loncupué, les rivières de Huacupen, de Huerinchenque, de Cudiné et de Leucullin s'y jettent au sud et il reçoit au nord les ruisseaux de Quintu-Có et de Muluchen-Có.

Il y a où nous sommes diverses habitations indiennes.

Hauteur, 553 mètres.

A une lieue de distance du dernier campement, on vit les traces de quatre Indiens à cheval qui, après nous avoir surveillés, s'étaient enfuis vers le nord.

En franchissant une côte élevée, on découvrit le rio Agrio au sud, comme à six lieues de distance. On apercevait la fumée de l'incendie des huttes que les Indiens abandonnaient à notre approche.

On reçoit l'ordre de rester campé pendant la journée de demain.

---

18 mai.

On n'a pas bougé de place aujourd'hui pour donner du repos aux chevaux qui maigrissent de jour en jour et pour attendre des nouvelles du détachement parti hier.

La situation géographique de ce lieu est de 38° 20′ 30″ de latitude sud et 60° 4′ 15″ de longitude ouest de Greenwich ou 10° 44′ de Buenos Aires.

Le lieutenant Torres est revenu le soir avec son détachement parti hier. Il a poussé sa reconnaissance jusqu'à la côte du Nauquen où les champs ne valent rien et où les chemins sont difficiles.

---

19 mai.

On se mit en marche à 7 h. 50 du matin, en traversant l'Agrio par un gué de 50 mètres de large et de 0,82 cent. de profondeur.

A une lieue plus loin, on fut averti par l'avant-garde qu'il y avait des Indiens sur la rive gauche de la rivière. Dès qu'on les reconnut, le chef de la division ordonna au major Illescas de les attaquer. Cet officier repassa la rivière et se mit à leur poursuite ; il leur tua six hommes, en blessa deux autres qui tombèrent en son pouvoir et fit prisonniers 7 guerriers et 54 individus de chusma. Il leur prit également 44 chevaux, 45 bêtes à cornes, 180 moutons et quelques harnais. Ces Indiens étaient commandés par Painé qui fut fait prisonnier ; ils émigraient de la Pampa et appartenaient à la tribu de Baigorrita qui vient derrière eux en complète déroute, et auquel on espère donner la chasse.

La division fit halte à cause de cette rencontre et détacha plusieurs colonnes légères pour appuyer les premières. A leur retour, on se remit en marche et on vint camper à la jonction du ruisseau Coipohué et du Nauquen. Il faisait nuit et on avait fait six kilomètres et demi de chemin. Il y a peu d'herbe sur tout le parcours ; le terrain est assez plat. Tous les soldats ont passé la nuit ayant la bride de leurs chevaux à la main.

Hauteur du campement : 589 mètres. Direction à l'est.

---

20 mai.

Nous restons campés. Rien de nouveau.

On apréparé des correspondances qu'on expédiera demain par un courrier qui les portera au fort 4me Division, afin qu'on les fasse parvenir à Mendoza. Le service est organisé comme d'habitude.

On envoie des détachements à la découverte.

Le docteur Marco est chargé d'interroger les captifs pour connaitre le lieu de leur naissance, leurs noms et les localités où ils ont vécu.

Comme le chemin que les Indiens ont choisi pour s'échapper passe à travers de hautes collines que nos soldats devaient gravir, on a remarqué que, dans leur ardeur à poursuivre l'ennemi, ils se dispersaient de toutes parts. Pour y obvier à l'avenir, on a lu un ordre du jour recommandant aux soldats de marcher en colonne dans tous les mouvements qu'ils exécuteront.

---

21 mai.

La division, partie à 7 heures 10 du matin, a campé, à midi, à 23 kilomètres et demi du point de départ, au confluent du ruisseau Cuben-Co (eau chaude) et de la rivière Nauquen.

Direction du sud. Il y a ici un champ bas et vaste qui indique qu'il a été baigné par quelque grande crûe de la rivière. Le terrain est fertile, ayant assez d'herbe tendre, beaucoup de bois, des saules, etc. Nous y resterons probablement plusieurs jours, jusqu'à ce qu'on ait eu des nouvelles de la 3me division qui ne doit pas être éloignée du confluent de cette rivière avec le Limay.

Le chemin le plus fréquenté par les Indiens de la Pampa et par les Picunches passe ici. On envoie un détachement pour l'explorer et il y découvre des traces fraiches se dirigeant au sud. Un de ces détachements est allé jusqu'au gué du Nauquen. Il prétend que cette rivière peut être traversée à trois lieues du campement, qu'il n'y a aucune prairie sur la rive nord surplombée par des rochers escarpés et de hautes collines.

---

22 mai.

Le major Torres a reçu l'ordre d'aller se placer avec cent hommes sur un des chemins qui viennent de la Pampa au gué du Nauquen, entre la presqu'ile où nous sommes et le fort 4me Division.

Le chemin sur lequel se placera le détachement est celui de las Salinas; c'est une excellente position qui commande les passages que les Pampas sont obligés de prendre pour se réunir aux Picunches, d'autant plus que ce détachement ne demeurera pas stationnaire et fera de fréquentes battues au nord, à une certaine distance, pour tâcher de se rendre compte des mouvements des Indiens fugitifs. Ces battues se feront d'abord aux alentours de Auca-Mahuida, dès qu'on aura connaissance des autres divisions qui opèrent en ce moment dans la Pampa, au nord du Colorado.

Le major Torres a pour mission d'étudier attentivement les rives gauches du Nauquen pour y placer des postes militaires, et rendre

compte immédiatement de tout chemin qu'il découvrirait pendant son excursion et dont on n'aurait pas connaissance.

Un piquet du 7me de cavalerie fait en ce moment le service d'arrière-garde à la place de la troupe qui vient d'être détachée. Ce piquet est commandé par le lieutenant Brizuela.

Des reconnaissances faites dans la vallée n'ont fait découvrir aucun autre endroit meilleur que celui où nous sommes.

La situation géographique du campement a été déterminée aujourd'hui; elle est par les 38° 29' 19" de latitude sud et 68° 45' 22" de longitude de Greenwich, ou 10° 25' 7" au méridien de Buenos Aires.

Les chevaux, complètement mis en liberté depuis hier au soir, se referont un peu, n'étant plus entravés.

---

23 mai.

On a envoyé quatre hommes aujourd'hui jusqu'au confluent du Nauquen et du Limay, avec ordre de longer le bord de cette dernière rivière. Le but de cette excursion est de rapporter des nouvelles des forces qui, déjà, doivent occuper ces parages, ou de pousser en avant jusqu'à rencontrer la 1re division aux ordres du Ministre de la guerre auquel on envoie des nouvelles.

D'autres courriers partent également et doivent prendre par la rive nord du Nauquen, dans la direction de l'ouest, jusqu'à retrouver les traces du major Torres. Ils doivent en même temps voir si, dans ce trajet, il n'y a aucun chemin que suivent les Indiens, et étudier les champs voisins de la rivière propres à y placer un établissement militaire.

---

24 mai.

Il n'y a rien eu de nouveau hier au soir, ni dans la journée d'aujourd'hui. Nous sommes restés campés.

Il fait très froid : 9° au-dessous de zéro.

---

25 mai.

On a passé la revue des troupes et salué de 21 coups de canon le lever du soleil. Le tir a été fait à boulets pour exercer les artilleurs, qui ne connaissent pas encore leurs pièces.

On poursuit la recherche d'un meilleur endroit pour y placer la commandance militaire de la division.

26 mai.

Les détachements sont revenus sans rapporter de nouvelles.

Les courriers qui sont allés à la recherche du major Torres l'ont trouvé en chemin, marchant avec beaucoup de lenteur, à cause des mauvais terrains qu'il traverse.

Sur un parcours de huit lieues, ce détachement n'a découvert aucune place où il y ait de l'eau ou le moindre brin d'herbe.

---

27 mai.

Rien de particulier.

---

28 mai.

On a expédié un nouveau détachement de dix hommes avec le lieutenant Torres qui descendra la rive nord de la rivière jusqu'au confluent du Limay, à la recherche des divisions opérant sur la gauche, et afin de faire parvenir une note au général Roca. Si ce détachement ne rejoint aucune force nationale sur le Limay, il a ordre de pousser jusqu'à Choele-Choel, et même jusqu'à Patagones.

---

29 mai.

Rien de nouveau.

On a distribué aujourd'hui les derniers vivres secs. On ne donnera désormais que des rations de viande jusqu'à ce que le pourvoyeur revienne avec les convois qu'il est allé chercher.

On a construit un radeau sous la direction du major Host et on a pu ainsi explorer le rio pendant deux lieues. Le radeau est la seule embarcation qui puisse résister aux chocs contre les rochers qui obstruent le cours du Nauquen. Ces rochers sont nombreux et s'élèvent parfois au dessus de la surface de la rivière.

Dans de certains endroits le courant est très fort, mais il y a des coudes de 1,000 à 1,500 mètres de long où il se ralentit. Le rio mesure ici 83 mètres de largeur, sur une profondeur de 1^{m} 25.

---

30 mai.

Le lieutenant Torres envoie au camp un prisonnier qu'il a fait en route et qui appartient à la tribu de Namuncurá.

Cet Indien fuyait en compagnie d'un autre qui a été tué. Il raconte que les caciques Murellan, Cancuque et d'autres se sont séparés avec quelques fidèles du gros de la troupe d'Anener qui vient derrière eux. Ayant été attaqués à Tucutranle, ils se sont dispersés dans toutes les directions, mais avec l'intention de venir se réfugier à l'ouest.

---

31 mai.

Un envoyé de Purran qui se dit être son neveu et se nomme Panchito Huallical, s'est présenté au campement ce matin. Il est accompagné d'un chrétien qui a été au fort 4e Division, après avoir laissé toute sa famille parmi les Indiens. Ils se sont faits reconnaitre comme parlementaires aux avant-postes. Le premier est porteur d'une lettre de Purran pour le chef de la division. On l'a renvoyé le même soir avec la réponse et on retient son compagnon, qui, en cas de besoin, pourra porter quelque nouveau message aux Indiens.

Il parait que Purran désire faire la paix. Il est en ce moment à trente lieues d'ici avec tout son monde, environ 900 lances.

On lui répond en l'invitant à venir au plus vite.

Son émissaire a été fort bien traité, il s'en retourne très satisfait.

D'après ce qu'on a appris en conversant avec lui, il parait que les Indiens sont épouvantés de nous savoir si près d'eux. Ils ont fait conduire leurs familles et leurs troupeaux dans les gorges les plus cachées des Andes.

Purran reconnait la belle conduite de nos troupes en traversant ses propriétés. Mais on doit se méfier de la perfidie des Indiens et ajouter peu de foi à leurs protestation de reconnaissance, d'autant plus que dans sa lettre il avoue qu'il a informé le Chili de notre entrée sur son territoire. Huallical nous garantit en s'en allant qu'avant huit jours il reviendra avec Purran et tous les siens, car il rend hommage à notre loyauté.

1er juin.

On expédia vers le soir un courrier au fort 4e Division avec des dépêches pour ce fort et la correspondance pour Buenos Aires ; il suivra, comme le précédent, la rive nord du Nauquen.

---

2 juin.

Un courrier porteur de correspondances est arrivé du fort 4e Division.

3 juin.

Un nouveau courrier du fort 4e Division est arrivé ce soir ; il apporte une autre correspondance.

---

4 juin.

Le garde national Malla, envoyé le 21 mai au fort 4e Division, est de retour aujourd'hui, il est porteur d'une note officielle annonçant que la garnison de Malbarco a battu le 15 du courant un groupe d'Indiens qui ont envahi l'*estancia* d'un habitant de cette localité, nommé Pray. Ils étaient au nombre de 15, conduits par un bandit chrétien du nom de Ramon Sosa.

On en tua deux, on leur fit neuf prisonniers, on leur prit quelques armes et vingt-cinq chevaux qu'ils avaient déjà volés et que le commandant Recabarren fit rendre à leurs propriétaires.

Sosa est mort des suites de ses blessures.

Cinq ou six vieux Indiens que le commandant Recabarren avait graciés se sont enfuis.

Le détachement au sud de Ranquil-Có s'est replié sur la colonne du commandant Tejedor, à cause des neiges qui lui rendaient impossible un plus long séjour dans ce parage.

Pour ce même motif, les courriers qu'on expédiera de San Martin suivront le chemin de Tilgüe ; celui qu'a suivi la colonne est complètement obstrué.

On a reçu une correspondance officielle du commandant Tejedor, datée du 2 de ce mois et une autre du commandant Salas.

Ni le dernier courrier ni les précédents, n'ont apporté de correspondance officielle des autorités supérieures.

---

5 juin.

On a expédié un courrier au fort 4e Division. Il emporte une dépêche pour le ministre.

---

6 juin.

Le caporal Torres, envoyé le 23 du mois passé en exploration à l'embouchure du Limay, vient de rentrer au campement. Il a rencontré le second détachement qui reviendra dans trois ou quatre jours. Le caporal Torres n'ayant trouvé aucune force nationale au confluent

des deux rivières, a poussé en avant et le 31 il a rencontré, dans un lieu nommé Mancué, 50 hommes de la 1re division commandés par le lieutenant-colonel Fotheringham, à qui il a remis la note adressée au Ministre de la guerre, qui se trouvait à Choele-Choel le 23 et le 24 mai. Il n'a pas de nouvelle de la 2me et 3me divisions.

Le lieutenant Torres qui envoie le caporal du même nom porter ces nouvelles, nous fait savoir qu'il a surpris quelques Indiens de la tribu de Namuncurá venant de la Pampa; il leur a fait neuf prisonniers dont un guerrier.

Le caporal Torres, à son arrivée à l'embouchure du Limay, a fait partir un soldat avec une dépêche; ce soldat n'a pas reparu.

Ce sous-officier évalue à 45 lieues la distance qu'il y a d'ici à l'embouchure du Limay. Il dit qu'il n'y a aucun obstacle sur le chemin, dont le sol est uni et ferme presque partout; mais les pâturages n'y sont pas bons.

Nous recevons l'ordre de nous mettre en marche demain à la diane.

On a renvoyé du campement deux Indiennes atteintes de la variole. Elles faisaient partie des prisonniers qui ont été faits le 9. On les a mises en liberté.

Cette maladie s'est propagée avec beaucoup d'intensité parmi les Indiens et paraît prendre un caractère épidémique. On prend toutes les précautions possibles pour éviter le contact des malades avec la troupe.

---

7 juin.

La colonne a quitté Cuben-Có à 7 heures ce matin. Elle a fait 16 kilomètres au sud et a campé sur le bord même du Nauquen à midi, à une hauteur de 438 mètres au-dessus du niveau de la mer, en face du gué nommé « des Indiens ».

La route s'est faite le long de la rivière et l'endroit où nous sommes est le meilleur que nous ayons rencontré depuis Cuben-Có. Le pâturage est bon.

Les troupes sont campées au pied d'une dune.

Il y a beaucoup de saules le long de la rivière et sur les berges; le bois à brûler est très bon.

Sur toute l'étendue de la vallée du Nauquen on aperçoit les traces de grands débordements qui ont déposé des monceaux de débris, parmi lesquels il y a des troncs de grands saules. Dans certains endroits, ces monceaux atteignent une élévation de plus de 15 mètres.

Le radeau construit à Cuben-Có est descendu par le rio, dirigé par quelques soldats qui sont devenus experts dans le maniement des

rames. Le trajet jusqu'ici s'est fait avec beaucoup de facilité. Cette embarcation, chargée de cuirs appartenant au pourvoyeur, nous suivra, si nous continuons à côtoyer les bords du Nauquen.

On fit partir un courrier pour le fort 4me Division, avec des communications officielles pour les commandants Tejedor et Recabarren. Un autre courrier est dépêché du major Torres.

On envoie une reconnaissance de l'autre côté du Nauquen.

---

8 juin.

Il est arrivé un courrier du fort 4me Division. Il apporte des dépêches concernant le service; l'une de ces dépêches est du commandant Tejedor, datés du 5 de ce mois, et l'autre du commandant Salas, datée du 26 mai.

---

9 juin.

Le lieutenant Torres a rejoint la colonne, de retour de son excursion au confluent du Limay avec le Nauquen; il y a laissé le 3 courant le commandant Fotheringham. Il ramène quelques Indiens qu'il a pris en chemin.

On a envoyé un détachement sur les bords de l'Agrio pour voir si on n'y apercevait pas de fumée ou tout autre indice de la présence des Indiens.

---

10 juin

Trois soldats arrivent de l'embouchure du Limay. Ils sont porteurs de communications du général Roca et du commandant Fotheringham. Ces soldats sont restés quatre jours en route, ayant chacun trois chevaux de rechange.

Dans l'après-midi, le caporal Torres est reparti dans la direction de l'embouchure du Limay, avec une dépêche pour le ministre de la guerre.

---

11 juin.

La colonne est partie à 7 heures du matin. Après avoir traversé le Nauquen, elle en a suivi le cours jusqu'à midi. Nous campons à un endroit nommé la Balsa, altitude 465 mètres, situé à 29 kilomètres au sud du dernier campement.

Le Nauquen, à l'endroit où nous l'avons traversé (gué des Indiens), a plus de 200 mètres de large; il est peu profond. En remontant la berge opposée, on se trouve dans une plaine unie et vaste, dont l'aspect rappellerait celui de la Pampa, si elle n'était semée de pierres et couverte d'arbustes.

La vallée du Nauquen offre presque partout un sol sablonneux, peu d'herbe et beaucoup d'arbustes. Elle peut être facilement arrosée et on peut y établir, pour l'élevage des bestiaux, de nombreux enclos propres à la culture de la luzerne et du maïs. La bonté des pâturages, jointe aux autres productions du sol, permettrait de maintenir les animaux en bon état malgré le froid intense qu'il fait dans cette région.

La vallée est très étendue, elle est susceptible de culture. On y ferait de belles récoltes de blé, de maïs, de haricots, grâce aux débordements périodiques de la rivière.

Le climat y devient plus doux à mesure qu'on s'éloigne des neiges de la Cordillère. Les saules y sont assez nombreux pour fournir les bois de construction. Le bois de chauffage y abonde, ainsi que la paille pour les toitures.

Le radeau, toujours chargé, descend la rivière en réglant sa marche sur la nôtre.

Le détachement qui a été à l'Agrio ne rapporte aucune nouvelle, si ce n'est qu'en revenant il a découvert les traces de trois espions qu'il n'a pu surprendre.

---

11 juin.

Le lieutenant-colonel Rufino Ortega, chef du bataillon Nueva Creacion, est parti ce matin de bonne heure pour le confluent du Limay et du Nauquen, avec le docteur Marco et une escorte de dix hommes. Il sera promptement de retour.

Le commandant Ortega, qui a suivi l'expédition pas à pas avec son bataillon, est parfaitement au courant des besoins de la colonne.

Il est envoyé au général en chef pour lui donner des explications verbales et lui signaler les difficultés qu'il y a à établir des communications régulières avec les Andes, à cause des aspérités de la montagne qu'on doit suivre sur une longueur de 70 lieues. Cet officier est également chargé d'expliquer au général Roca les raisons qui empêchent le commandant en chef de la division d'aller s'entendre avec lui, sa présence étant nécessaire ici au cas où les Indiens s'aviseraient d'attaquer la colonne, et pour continuer les opérations dirigées

contre les Pampas, que nous avons derrière nos lignes et auxquels il s'agit de fermer le passage du Nauquen.

La colonne s'est mise en marche aujourd'hui à midi et est venue camper à trois heures, après avoir fait dix kilomètres au nord, le long de la rivière. Ce parage se nomme le Nid du Condor. Nous pensons y demeurer quelques jours.

---

13 juin.

Nous ne parvenons pas à trouver un emplacement convenable pour un établissement militaire.

Depuis le fort 4me Division jusqu'ici (45 lieues environ), nous avons été obligés de faire marcher une partie de nos forces à quatre lieues de la rive pour y trouver l'herbe nécessaire aux chevaux.

L'inconvénient de cette stérilité relative du sol cesserait si l'on pouvait cultiver et attendre une récolte. Un détachement bien approvisionné aurait certainement après quelques mois de séjour une existence facile dans la vallée du Nauquen. Le maïs et la luzerne y viendraient très bien.

Notre campement est situé par 38° 33' 56'' de latitude sud et 68° 12' 30'' de longitude ouest de Greenwich, ou 9° 52' 15'' au méridien de Buenos Aires. Altitude 440 mètres.

---

14 juin.

Le major Lucas Córdova est arrivé de l'embouchure du Limay, accompagné de plusieurs personnes et escorté par 10 hommes du 3me de cavalerie qui vont retourner à leur poste pendant qu'il se rendra à Mendoza.

Un fort vent du nord l'ayant empêché de continuer sa navigation, le radeau est revenu cette après-midi avec son chargement de cuirs. Ceux qui le dirigeaient ont rencontré pendant le trajet 5 Indiens qui descendaient du côté sud. Ils ne purent rien leur faire, car la rapidité du courant ne leur permit pas d'arrêter l'embarcation.

---

15 juin.

On poursuit l'étude du terrain, en descendant la rivière.

---

16 juin.

Le radeau a disparu, une crue subite de la rivière l'a défait.

17 juin.

Le lieutenant Torres a été détaché avec 20 hommes pour reconnaître la campagne jusqu'à Auca-Mahuida.

---

18 juin.

Le major Córdova est reparti pour sa destination et nous ne savons rien des détachements envoyés à la découverte.

Le commandant en chef a envoyé aujourd'hui au lieutenant-colonel Recabarren l'ordre de faire un rapport circonstancié sur la population de Malbarco, en joignant à ce travail ses études personnelles sur les lieux les plus propres à l'établissement des postes militaires ou de colonies agricoles, en un mot sur tout ce qui peut contribuer à jeter un nouveau jour sur cette zone du territoire qui mérite une étude sérieuse.

Malbarco est placé dans d'excellentes conditions stratégiques sur la frontière du Chili, dont il n'est séparé que par les sommets neigeux des Cordillères si faciles à gravir pendant la bonne saison.

Le commandant Tejedor a été également prié pour la troisième ou quatrième fois de donner plus d'étendue à ses rapports qui continuent à n'apprendre rien de nouveau.

---

19 juin.

Nous changeons de campement à huit heures et demie du matin. Nous nous transportons à deux kilomètres plus bas et sur la même rive, sur un terrain sablonneux où poussent des saules, des arbustes et de grandes herbes.

Nous y sommes arrivés à 9 heures du matin, et à 4 heures du soir on y avait élevé une redoute qui prendra le nom de Mangrullo.

Le pâturage est toujours rare.

Trois soldats sont arrivés du fort 4e Division avec des dépêches des commandants Recabarren et Tejedor et du major Torres. Le premier annonce qu'il a fait prisonniers, le 12, trois Indiens guerriers, dix travailleurs, dont cinq Chiliens, parmi lesquels il y a un guerrier et quatre femmes.

Le major Torres surprit le 14 un fort groupe d'Indiens de la tribu de Baigorrita qui venaient de la Pampa et cherchaient à gagner la montagne. Cinq seulement réussirent à s'échapper, 25 autres Indiens guerriers et 80 non combattants furent pris, avec 40 chevaux et 300

moutons. Le groupe était commandé par Neculquio, qui se trouvé parmi les prisonniers. Ils disent que Baigorrita, en se séparant d'eux il y a plusieurs jours, s'est dirigé du côté du Payen et qu'ils ont déjà été attaqués par la 3me division qui leur a fait perdre beaucoup de monde et d'animaux.

---

20 juin.

L'escorte qui accompagnait le major Córdova est repartie sous la conduite d'un lieutenant du 3me de cavalerie. Cet officier emporte pour le général en chef des dépêches qui lui font part des rencontres que nous avons eues avec les Indiens à Malbarco et dans le chemin de l'Hacha, et lui réitèrent la demande de chevaux dont la division a le plus grand besoin.

Une note adressée au major Torres le félicite de sa victoire sur les Indiens et lui enjoint de remettre ses prisonniers au fort 4e Division.

Le commandant Recabarren est également félicité.

---

21 juin.

Le lieutenant Torres, qui a été jusqu'au nord de Auca-Mahuida, à la découverte, n'a trouvé que la piste de 20 Indiens qui venaient de la Pampa et se rendaient au vallon du Chihuio au nord de cette montagne, d'où ils ont rétrogradés jusque sur les bords du Colorado.

Le vent d'ouest qui règne constamment dans cette région, a augmenté ce matin jusqu'à se changer en un ouragan qui a arraché et détruit le peu de tentes que nous avons.

---

22 juin.

Après l'ouragan, il est tombé une pluie fine qui dure depuis vingt-quatre heures.

---

23 juin.

Il a continué à pleuvoir jusqu'à hier à dix heures du soir, et après la pluie il est venu une très forte gelée qui a fait le plus grand mal aux chevaux, déjà très maigres.

Quatre soldats qui étaient de service à l'arrière-garde ont déserté pendant la nuit; ils appartiennent au 7me et ont emmené 30 des meilleurs chevaux que nous ayons. On a donné l'ordre de les poursuivre activement.

La désertion a été tolérée dans le 7me de cavalerie depuis le commencement de la campagne.

Le lieutenant-colonel Tejedor est, sous ce point de vue, d'une faiblesse incroyable, et sans la fermeté des officiers qui sont sous ses ordres, nous aurions eu à souffrir les graves conséquences de ce relâchement dans la discipline.

Le moral de ce régiment a été un peu relevé par le châtiment exemplaire infligé au premier déserteur à Llano Blanco, mais la mollesse du commandant a bientôt détruit les bons effets obtenus par cet acte de vigueur.

Il y a eu à 10 heures du soir une débandade de chevaux qu'on n'a pu contenir et dont on ignore la cause.

---

24 juin.

Il fait un froid extraordinaire, le thermomètre a marqué à 7 heures du matin 12° 1/2 centigrades au dessous de zéro. La glace est épaisse. Le Nauquen s'est gonflé considérablement.

---

25 juin.

A onze heures du matin on reçoit du major Illescas l'avis qu'une de ses avant-gardes a rencontré des traces d'Indiens pampas, à la poursuite desquels il s'est mis. On donne immédiatement l'ordre au capitaine Gualberto Torrena d'appuyer cette poursuite par l'ouest.

Le détachement envoyé à la recherche des déserteurs du 7me de cavalerie est revenu. Il a suivi la piste pendant longtemps dans la direction du nord sans pouvoir les rattraper, mais il leur a repris les chevaux de réserve qu'ils avaient et ne leur a laissé que ceux qu'ils montent.

---

26 et 27 juin.

Deux des choiqueros sont arrivés du campement du major Torres, d'où ils apportent une correspondance qui y a été déposée par un courrier égaré qui venait du fort 4me Division.

On a reçu un rapport du commandant Tejedor, daté du 9, et qui, comme de coutume, informe qu'il n'y a rien de nouveau.

On renvoie les mêmes hommes avec la correspondance. Une note adressée à cet officier lui ordonne de remettre 100 de ses meilleurs chevaux au major Torres.

On a reçu à sept heures du soir une dépêche du major Illescas par laquelle il annonce qu'il a rejoint les Indiens à l'entrée du chemin de l'Agrio, qu'il a eu combat et qu'il revient.

---

28 juin.

On a fait explorer la rive droite du Nauquen ; il a beaucoup baissé depuis quelques jours, mais malgré cela il n'est guéable nulle part.

Le froid a été très vif cette nuit.

Vers minuit le lieutenant Torres fait prévenir qu'il a rencontré des Indiens, qu'il les a battus, mais qu'il est hors d'état de les poursuivre n'ayant pas de chevaux frais, d'autant plus qu'un grand nombre d'entre eux, dont il cherche à s'emparer, se sont retranchés derrière les berges de la rivière, où ils demeurent arrêtés. Il demande un renfort d'hommes et de chevaux.

Dès qu'il eut connaissance de cette rencontre, le commandant Aguilar, qui se trouvait de ce côté, accourut avec son détachement.

Le major Illescas revint à deux heures après-midi avec 58 prisonniers, 6 guerriers et 52 non combattants, 62 chevaux et 20 selles. 9 Indiens ont été tués dans cette rencontre. Les chevaux que ramène cet officier sont tous fourbus. Il a eu beaucoup de peine à les faire avancer, 6 sont morts en route.

Un soldat du 7me qui venait avec le major Illescas a déserté pendant le trajet. On s'est mis à sa poursuite.

---

29 juin.

A la diane on apprend la nouvelle de la désertion de deux palefreniers du bataillon Nueva Creacion. On ordonne de les poursuivre.

Un soldat apporte à deux heures de l'après-midi une dépêche de l'adjudant Gomensoro, annonçant qu'il est arrivé à la première heure ce matin, sur le point où le lieutenant Torres a battu les Indiens ; ceux-ci se sont enfuis par le haut de la rivière, poursuivis par le commandant Aguilar. L'adjudant Gomensoro suit le mouvement le plus

vite possible ; le lieutenant Walrond veille sur les prisonniers et a ordre de les conduire au campement.

Le lieutenant Walrond est arrivé à quatre heures après-midi avec 111 prisonniers.

Deux heures plus tard on reçoit de l'adjudant Gomensoro la nouvelle que le commandant Aguilar a rejoint les Indiens, qu'il les a battus et qu'il leur a fait des prisonniers.

A huit heures du soir 8 fantassins et 1 cavalier qui étaient embusqués près du gué de la Balsa, pour observer les mouvements des Indiens du côté du sud, rentrent au camp annonçant qu'ils ont été attaqués le matin par les Picunches au nombre de 60 environ. Les sauvages, complètement nus et montant des chevaux sans selle, ont passé la rivière et ont fait prisonnier un des deux soldats du bataillon Nueva Creacion, laissé en arrière par le major Illescas pour garder une femme et deux enfants pris le jour même.

Attaqués vigoureusement par cette troupe, les soldats apostés se défendirent en se masquant derrière chaque accident de terrain. Ils furent assez heureux pour tuer le chef des assaillants, ce qui détermina leur retraite.

De l'autre côté du rio les Indiens furent rejoints par un groupe de 200 hommes environ et partirent tous dans la direction des lacs de Cubun-Có, où on apercevait des colonnes de fumée comme dans un campement.

L'adjudant Gomensoro avec son détachement et le lieutenant Torres avec le sien sont revenus à neuf heures du soir. Le commandant Aguilar est resté à l'arrière-garde.

---

30 juin.

Le capitaine Miguel Garcia, adjudant du commandant en chef de la division, part en mission pour transmettre verbalement des ordres et veiller à l'exécution de ceux qui ont déjà été transmis. Il devra fournir un rapport sur ce qu'il trouvera de défectueux dans le service qui a été confié aux divers détachements échelonnés entre ce point et Malbarco. En dehors des instructions écrites qu'emporte le capitaine Garcia, il lui a été verbalement recommandé d'ordonner au major Torres, placé sur le chemin qui mène aux chûtes de l'Agrio, de surveiller attentivement les Indiens de Purran qui sont de l'autre côté du Nauquen, car on suppose que ces Indiens se sont mis en hostilité ouverte depuis qu'ils ont tué, au gué de la Balsa, un soldat du bataillon Nueva Creacion. Au cas où les Picunches se hasarderaient à venir jusqu'au gué de los Indios, le major Torres est en position de

leur couper la retraite. A cet effet il fera construire un radeau au moyen duquel il pourra traverser facilement le Nauquen, à l'endroit qu'il jugera convenable.

Le capitaine Garcia s'entendra avec les fermiers de Malbarco pour que la viande ne manque pas aux troupes, si le pourvoyeur ne remplit pas les clauses de son contrat.

Il est également enjoint au commandant Recabarren d'observer la plus grande vigilance vis-à-vis des Indiens de Purran.

On réclame au commandant Mayorga ce qu'on lui a maintes fois demandé : l'envoi de l'état nominatif des captifs qui sont au dépôt des prisonniers.

Le lieutenant Brizuela qui surveille comme il a été dit le chemin du gué de los Indios, rend compte de ne rien avoir observé de nouveau de l'autre côté de la rivière, dans la partie confiée à sa garde.

. Le major Illescas est mis à l'ordre du jour pour la victoire qu'il a remportée sur les Indiens.

Le commandant Aguilar est revenu à quatre heures du soir avec 70 prisonniers, dont 6 guerriers et 60 non combattants. Parmi ces prisonniers se trouve le cacique Cumilas, lieutenant de Namuncurá ; 102 chevaux ont été pris en même temps.

La variole qui s'est propagée d'une manière extraordinaire chez les Indiens, fait beaucoup de victimes parmi les prisonniers. On construit un lazaret pour les soigner et éloigner la troupe de leur contact.

1er juillet.

On détache à trois heures de l'après-midi le sous-lieutenant Esquivel avec un piquet d'infanterie et de cavalerie pour explorer le terrain jusqu'au premier poste avancé et pousser jusqu'au confluent des deux rivières, où il doit rencontrer des troupes nationales. L'adjudant Esquivel emporte un rapport et six télégrammes pour le Ministre de la guerre, des communications particulières pour le colonel Villegas et la correspondance qui doit être remise à Choele-Choel pour Buenos Aires.

Un courrier du fort 4me Division est arrivé à quatre heures du soir. Il remet des rapports du commandant Tejedor datés des 16, 23, 24 et 27 juin, qui sont dépourvus d'intérêt. Ce courrier apporte en outre une note du lieutenant-colonel Recabarren et une lettre particulière du major Córdova.

---

2 juillet.

Le capitaine Torena avec 20 soldats des Choiqueros et de son régiment, parcourt les champs du côté des vallons de Auca-Mahuida, dans le cas où quelques Indiens y seraient passés et pour voir si quelques-uns de ceux qui se sont aventurés à les traverser n'auraient pas la fantaisie d'y revenir.

Le cacique Painé, sa femme, ses enfants et 10 Indiens atteints de la variole, ont été mis en pleine liberté, en chargeant le premier d'une note pour le lieutenant de Purran, Guaiquillan, qui est en ce moment à la tête de ses Indiens, en l'absence du cacique. La réponse à cette note doit être rapportée par Llaecao, parent de Painé, qui part avec lui et à qui on recommande de revenir au plus vite et de rendre compte des dispositions des Picunches.

Ils passent la rivière par le gué de los Indios, le lieutenant Brizuela se charge de les transporter sur la rive sud au moyen d'un léger radeau, la rivière n'étant pas guéable.

On fait faire un radeau qui servira à transporter de l'autre côté du Nauquen une petite colonne chargée de reconnaitre le pays et de s'assurer si les Indiens nous observent de loin.

Le pourvoyeur a envoyé prévenir qu'il est avec le convoi à proximité du campement et qu'il n'avance qu'avec beaucoup de difficultés à cause du mauvais état des mules.

Les six soldats qui l'escortent sont à pied et on leur envoie des chevaux.

Le pâturage de cet endroit, qui n'était pas déjà très abondant, a beaucoup diminué par le séjour des chevaux. On essayera d'en trouver un meilleur demain.

---

3 juillet.

A onze heures du matin la colonne part du Mangrullo pour aller camper à neuf kilomètres en descendant la rivière. Ce campement a reçu le nom de los Medanos. La vallée est large et ses conditions sont les mêmes que celles du lieu que nous venons de quitter; quant au pâturage, il ne durera pas longtemps.

Les brouillards épais qui se lèvent le matin se dissipent à la nuit, pour faire place à de fortes gelées dont nos chevaux souffrent beaucoup.

---

4 juillet.

Il a plu pendant la nuit, mais à peine assez pour arroser les champs.

Le pourvoyeur est arrivé au campement à une heure du matin, ce qui est fort heureux, car nous étions à la demi-ration depuis quelque temps.

Les cas de petite vérole se succèdent parmi les prisonniers. On transporte ceux qui en sont atteints à un lazaret construit en plein champ.

Le commandant en chef de la divison ordonne une enquête sur les causes qui ont donné lieu au retard éprouvé dans l'expédition des vivres, attendu qu'ils ont manqué pendant les derniers jours.

Le lieutenant-colonel Ortega est revenu à deux heures et demie du soir. Il apporte la correspondance officielle du général en chef et du colonel Villegas, ainsi que l'ordre général sur la nouvelle organisation de l'armée expéditionnaire.

Notre manque de chevaux, les conditions d'isolement dans lesquelles nous nous trouvons, l'attitude hostile des Picunches, le peu de ressources qu'offre le pays, nous obligent à disséminer nos forces, soit pour empêcher les Indiens Pampas de passer le Nauquen, soit pour contenir le cacique Purran ou pour maintenir nos communications avec le fort 4me Division.

Les instructions apportées par le commandant Ortega ont donc pour nous un intérêt considérable, surtout si la division doit s'avancer vers le Nauquen et étendre ses opérations dans le sud.

Le 7me de cavalerie va être relevé par le 11me qui est en marche.

On a construit dans ce campement une redoute.

---

5 juillet.

Toujours du brouillard précédé de gelées.

Le lieutenant Brizuela annonce qu'on n'aperçoit rien de nouveau de l'autre côté et qu'il n'a pas encore pu faire traverser le rio au cacique Painé, à cause de la crue des eaux.

---

6 juillet.

La gelée a été très forte la nuit dernière.

On expédie un courrier au fort 4me Division, pour remettre au commandant Tejedor plusieurs plis contenant des observations de la comptabilité générale, sur lesquelles il doit informer.

On adresse aux lieutenant-colonels Recabarren et Salas des notes concernant le service.

---

7 juillet.

Le capitaine Garcia envoie un des choiqueros avec des nouvelles sur sa position. Ce message apporte aussi une note du major Torres qui traite d'affaires de service. Ces deux communications sont datées du 4 de ce mois.

---

8 juillet.

Le major Torres est descendu le long de la rive du Nauquen et s'est posté sur le chemin de l'Agrio. Il dit qu'il ne remarque aucun mouvement d'Indiens au sud, et en raison de ce qu'il n'y a que peu d'herbe sur le lieu où il campe, il demande l'autorisation de se transporter sur le versant du Cohiuhio, sur le même chemin, mais un peu plus éloigné de la côte.

On reçoit du lieutenant Brizuela un rapport sans intérêt.

On communique aux troupes l'ordre général sur la réorganisation de l'armée d'occupation des bords du Nauquen et du Negro. Un ordre du jour de la division prescrit la manière de fêter le 9 juillet.

---

9 juillet.

Le lever du soleil a été salué par une salve de 21 coups de canon tirés sur un point mesuré à l'avance à 1,880 mètres de distance. Les boulets portèrent avec régularité sur les rochers à l'ouest du campement, où le tir était dirigé.

Les troupes placées en ordre de parade furent passées en revue par le commandant de la division et le drapeau hissé au sommet de la redoute.

Le tir des artilleurs, sous la direction du chef de la batterie, l'adjudant-major Ramon Correa, a été très satisfaisant.

L'adjudant Correa fut mis en possession de la batterie presque la veille de partir pour la Pampa. Les soldats placés sous son commandement n'avaient aucune connaissance pratique de ces pièces qui étaient restées depuis longtemps au parc d'artillerie; malgré cela, en deux jours d'exercice, l'un à San Rafael et l'autre à Cubun-Có, le 25 mai, cet officier a su les habituer à la manœuvre. Ces artilleurs ont maintenant conscience de l'arme qu'ils ont et sont familiarisés avec son maniement. Ces détails sont donnés en preuve de l'excellente discipline qui règne dans ce corps et de l'aptitude de l'officier qui le commande.

---

10 juillet.

Des giboulées qui se sont succédé pendant la nuit prouvent qu'il y a beaucoup de neige dans le haut de la rivière.

Le major Torres envoie deux choiqueros avec une note et la correspondance qui a été reçue au fort 4me Division. Le rapport du commandant Tejedor, daté du 30 juin, est comme de coutume sans intérêt.

Le lieutenant-colonel Recabarren remet un rapport sur la région qu'il occupe. Il se plaint de ce que le commandant Tejedor ne lui prête aucun appui.

Les deux choiqueros sont sévèrement punis à leur arrivée au campement, pour leur lenteur à apporter la correspondance. Cet exemple contribuera à ce que le service des courriers se fasse avec un peu plus de régularité.

---

11 juillet.

L'ordre est donné de réunir tous les Indiens pour les conduire à pied jusqu'au fort 4me Division, où est situé le dépôt des prisonniers. Ils partiront sous la garde d'un officier et de 25 soldats et seront rationnés pour les quinze jours que doit durer leur voyage.

Un violent ouragan qui a commencé cette nuit, a duré jusqu'à midi.

Trois messagers que M. Mendez Urrejola envoyait avec quelques cadeaux aux officiers de sa connaissance, sont arrivés au camp. Sur leur route ils ont rencontré un petit groupe d'Indiens qui les a mis en fuite et leur a enlevé leur convoi consistant en trois charges de mulets.

Le major Illescas qui se trouve de ce côté, annonce qu'il a connaissance d'un passage d'Indiens qui viennent de la Pampa et qu'il poursuit. On envoie le major Taboada appuyer son mouvement avec 25 hommes qu'on a pu assez bien monter.

Le choiquero Niuve part en même temps porteur de communications pour le lieutenant Brizuela et le major Torres à qui on recommande de redoubler de vigilance afin que les Indiens battus par le major Illescas ne s'échappent pas.

Suivant la décision prise hier, le sous-lieutenant Rodriguez, du bataillon Nueva Creacion, est parti ce matin, après la diane, avec 176 prisonniers. Il ne reste plus que les Indiens qu'on a incorporés dans la division, beaucoup de femmes, des captifs et des orphelins. Ces derniers ont été répartis entre les officiers qui les ont demandés pour les élever à leurs frais.

Le vent d'ouest continue à souffler avec violence.

13 juillet.

Le lieutenant Brizuela informe qu'il a fait passer le Nauquen sur un radeau, au cacique Painé, et que trois des Indiens malades de la petite vérole sont morts.

Une dépêche du commandant Recabarren annonce que la neige tombe de son côté avec une abondance extraordinaire.

Le capitaine Garcia prévient qu'il est à Malbarco, occupé à réunir des animaux pour l'alimentation de la troupe et qu'il active l'envoi des divers articles dont le soldat a besoin.

On a reçu un grand nombre de correspondances,mais aucune n'est ministérielle.

---

14 juillet.

Rien de nouveau.

La crue du Nauquen continue et menace de submerger le campement.

---

15 juillet.

On expédie la correspondance par deux choiqueros au fort 4me Division, pour que le major Torres l'envoie à sa destination.

On a reçu à midi et demi une dépêche du major Taboada, informant qu'il a rejoint les Indiens, leur a fait des prisonniers et leur a enlevé des chevaux et du bétail. Il ajoute que s'étant réuni au major Illescas, ils ont fractionné leurs troupes et ont lancé des détachements dans toutes les directions à la poursuite des fuyards.

Le commandant Aguilar, avec 30 hommes postés sur le Nauquen et appuyé par le capitaine Torena, qui doit occuper le centre, attend un groupe d'Indiens qu'il espère prendre.

Le lieutenant Brizuela, au gué de los Indios et le major Torres, à celui de l'Agrio, s'empareront de ceux qui tenteraient de traverser la rivière dans la partie du sud, et quoique nos soldats soient mal montés on espère que peu d'Indiens parviendront à s'échapper.

A six heures et demie du soir, le major Illescas envoie prévenir qu'il arrive avec des soldats et des prisonniers à pied, seul moyen de pouvoir ramener les chevaux dont la lassitude est extrême et dont une partie a été abandonnée en chemin.

---

16 juillet.

Pendant la nuit nous avons eu ces mêmes giboulées qui annoncent de fortes neiges dans les régions plus élevées.

Les majors Illescas et Taboada rejoignent le campement avec 80 prisonniers, parmi lesquels se trouve toute la famille de Baigorrita. Ils ramènent aussi 19 bœufs et 7 moutons.

L'adjudant Amieva les suit avec le restant des prisonniers, il va très lentement, à pied, comme les Indiens.

Ce manque de chevaux a été cause que Baigorrita et ses gens ont pu se soustraire par la fuite à la poursuite tenace des majors Illescas et Taboada.

Le lieutenant Torres des choiqueros, qui était le mieux monté, atteignit quelques Indiens qui le reçurent à coups de fusil ; quatre d'entr'eux étaient armés de remingtons. Cet officier ne trouva personne qui fut assez bien monté pour l'accompagner dans la poursuite qu'il se proposait de leur faire, mais il a observé avec satisfaction qu'ils se dirigent à l'ouest où ils tomberont dans une des embuscades postées sur leur route.

Le commandant Aguilar continue à poursuivre les Indiens au bas de la rivière et il n'y a pas de doute que le capitaine Torena en fera autant dès qu'il aura découvert leur piste.

On a trouvé sur le secrétaire interprète de Baigorrita, le nommé Bucha José, quelques lettres dépourvues d'intérêt, plusieurs passeports délivrés par le commandant de la frontière de San Luis en 1878.

Aux abords de l'endroit où a eu lieu le dernier combat, les champs sont secs et arides ; on y rencontre cependant des petits groupes de trois ou quatre Indiens errant dans ces parages, ce qui prouve à quel degré de démoralisation ils sont arrivés.

On présume que Baigorrita a pris par l'ouest où il tombera dans les avant-postes du major Torres et du capitaine Pery, qui, comme on le sait, gardent les chemins de l'Agrio et des Salinas.

46 chevaux et 6 vaches maigres viennent avec les 145 Indiens prisonniers que conduit l'adjudant Amieva. Trois de ces prisonniers se sont enfuis pendant la nuit en se cachant au milieu de roches placées sur le chemin ; il a été impossible de les retrouver.

Tous les chevaux, ayant beaucoup fatigué pendant le combat, ont été conduits en troupe et les prisonniers ainsi que leurs gardiens ont dû faire la route à pied. Trois Indiens sont morts de variole pendant le trajet.

Le commandant Aguilar, blessé d'une balle, et le lieutenant Walrond, du bataillon Nueva Creacion, frappé d'un coup de lance et atteint par des boules à la figure, ont regagné le campement à huit heures du soir. Comme ils étaient mieux montés que le reste de la troupe, ils atteignirent avec quelques soldats les Indiens qui s'en-

fuyaient, mais ceux-ci leur firent face et cela leur coûta 7 morts et quelques prisonniers.

Le capitaine Torena, qui arriva sur ces entrefaites, reprit la poursuite.

On attend dans la journée des nouvelles du fort 4me Division, parce que tout fait croire que les Indiens tentent un coup de main contre ce fort ou contre la garnison de Malbarco, car ils s'imaginent qu'il y a moins de forces sur ces points gardés qu'il n'y en a ici, où nous sommes à découvert. La continuelle surveillance qu'ils exercent dans ces parages et le sérieux préjudice qu'ils croient que leur causera la fortification du mamelon qui se dresse à l'embouchure du Curre-Leuvu, sur le Nauquen, fortification à laquelle ils attribuent une influence fâcheuse pour leur domination future, sont autant d'arguments pour faire croire à une prochaine invasion.

Les champs de Chos-Malal (fort 4me Division), qui sont si chers à Purran et à tous les Picunches, sont sillonnés par des chemins absolument nécessaires aux Indiens, comme on l'a dit précédemment, pour venir en aide aux Pampas ou pour envahir les provinces de San Luis et de Mendoza. Il est donc naturel de penser qu'ils ne manqueront aucune occasion de tenter un coup de main contre nos troupes.

---

17 juillet.

Des colonnes légères sont allées parcourir les champs des alentours pour y ramasser les Indiens dispersés qui y errent à pied, en se cachant dans les montagnes. Ces colonnes sont accompagnées par des prisonniers dont les familles sont ici et qui ont mission de les tranquilliser et les engager à se rendre.

Comme on ne connait pas personnellement Baigorrita, qu'on suppose parti à la tête d'un groupe d'Indiens bien montés, il y a quelque doute qu'il soit parmi les morts restés ces jours derniers sur le champ de bataille. Les événements futurs de cette campagne nous l'apprendront.

Le capitaine Torena, de retour au campement à trois heures de cette après-midi, n'a pas pu rejoindre les Indiens qui s'enfuyaient dans la direction du Colorado, parce que ses chevaux s'abattirent au milieu du trajet qu'ils avaient à parcourir pour appuyer le commandant Aguilar, qui les suivait avec la même lenteur. Cet accident, dû au terrain fangeux de ces parages, lui a causé le regret de voir les fuyards s'éloigner à pied.

Le capitaine Torena justifie en cette circonstance ce qui a été depuis longtemps annoncé à l'état-major, que les chevaux ne servent ab-

solument à rien dans la poursuite contre les Indiens, qu'ils ne sont même pas bons pour le service de la frontière. Ces inconvénients prévus à l'avance avaient été signalés à qui de droit.

L'ordre du jour de la division communique aux corps qui la composent les résultats des dernières opérations.

Trois soldats du 11me de cavalerie ont apporté des dépêches du colonel Villegas, datées de Choele-Choel le 25 du mois dernier. Elles sont étrangères à ce qui nous intéresse le plus.

Nous n'avons pas besoin d'un plus grand nombre de soldats, mais d'un plus grand nombre de chevaux pour garder une ligne très étenduc, en face d'un ennemi toujours en éveil.

Le cacique Purran, sans répondre catégoriquement à nos demandes, conserve ses guerriers réunis à Lonco-Pue; il attend un moment opportun pour attaquer quelques-uns des points occupés par nos détachements, Chos-Malal, par exemple, sans que nous puissions faire autre chose que défendre le terrain que nous avons sous les pieds, au risque de perdre les troupeaux qui assurent notre ravitaillement.

Dans le cas où aurait lieu le coup de main que les Indiens méditent, nous ne pourrions que les repousser sans leur faire grand mal, car c'est seulement dans la poursuite qu'on arrive à dissoudre les tribus.

On ne sait absolument rien des mesures qui ont été prises pour relever le 7me de cavalerie ; malgré cela il est prêt à marcher par détachements, sans affaiblir les postes qu'il occupe et dans lesquels le remplacent, à mesure, de nouveaux détachements du bataillon Nueva Creacion. Cette opération se fait lentement à cause des moyens de locomotion qui nous font défaut.

L'avant-garde, commandée par le major Illescas, est partie aujourd'hui pour le bas de la rivière. Elle conduit tous les chevaux du campement dans un parage choisi où le fourrage est bon.

Le major Host est parti à trois heures après-midi pour remplir la mission qui lui a été ordonnée, concernant le mesurage des terres jusqu'à la jonction du Limay et du Nauquen.

Un messager du commandant Tejedor apporte une requête de ce chef qui, pour raison de santé, demande un congé pour aller se rétablir à Buenos Aires.

Le capitaine Garcia prévient qu'il est en route avec un convoi de vivres secs et divers articles et qu'il n'avance que très lentement, à cause du mauvais état des chemins et la fatigue des mules.

19 juillet.

Les trois soldats du 11me de cavalerie qui sont venus du dernier avant-poste ont été réexpédiés aujourd'hui avec des notes pour le colonel Villegas, des rapports sur les derniers combats qui ont été livrés ces jours-ci par les troupes de la division. Ils emportent la correspondance.

Le capitaine Torena part pour le fort 4me Division. Il porte au commandant Tejedor le congé qu'il a sollicité pour aller rétablir sa santé à Buenos Aires. Cet officier remettra son commandement au major Torres, auquel on communique cette résolution.

Un soldat du détachement posté au gué de los Indios vient annoncer de la part du lieutenant Brizuela que plusieurs Indiens se sont montrés de l'autre côté de la rivière qu'aucun d'eux n'osait traverser en indiquant qu'ils étaient porteurs de dépêches. Cet officier ordonna à un de ses soldats d'aller les chercher à la nage. Ces dépêches sont du cacique Valentin Sayhüeque, principal chef des Manzaneros et de Guaiquillan. La première est datée du 3 juillet, sur les bords du Caleuvo; la seconde, du 15 juillet, a été écrite à Lonco-Pué.

Le lieutenant Brizuela reçut l'ordre de faire passer ces Indiens de ce côté-ci de la rivière pour converser avec eux.

Les quatre détachements qui ont été à la recherche des Indiens dispersés dans la campagne, après leur dernière déroute, sont rentrés au campement. Ils découvrirent les corps de six Indiens morts des suites de leurs blessures, et des traces de fuyards qui se dirigent vers le bas de la montagne de Auca-Mahuida.

---

20 juillet.

L'adjudant Fierro est parti après la diane avec 25 hommes du bataillon Nueva Creacion; ils conduisent au dépôt des prisonniers 235 des derniers Indiens pris, et emportent les vivres nécessaires pendant le trajet de cinquante lieues qu'ils ont à parcourir.

Il y a beaucoup de malades de la variole parmi les Indiens. Quelques-uns des plus grièvement blessés sont soignés au campement.

A quatre heures après-midi on reçoit une dépêche du major Torres; il informe que le 16 un des détachements sous ses ordres s'est rencontré avec Baigorrita, que ce dernier est mort dans ce combat avec cinq des siens et que 25 Indiens guerriers et 33 de chusma ont été faits prisonniers.

Les troupes de la division sont informées de cet événement, et lecture leur est donnée de la dépêche du major Torres.

Parmi les prisonniers faits par les majors Illescas et Taboada se trouvent Huilifran et Calfunan, le premier gendre et le second neveu de Baigorrita. Ce sont deux Indiens très considérés.

Quelques jours avant, le capitaine Torena, qui se rendait à la 4me Division, avait pris le secrétaire interprète de Baigorrita avec un de ses compagnons. Ce secrétaire, qui était chrétien et se nommait Bucha José, dont on a déjà parlé et dont le prestige était assez grand, est mort plus tard des suites des blessures qu'il reçut dans le combat du 13, lorsqu'on s'empara des lettres et des passe-ports dont il était porteur.

---

21 juillet.

On charge par une note le major Torres de féliciter les officiers et la troupe qui ont pris part au dernier engagement, et on lui envoie un journal contenant le projet de loi présenté par le Gouvernement National, qui concède aux militaires qui sont dans les rangs de l'armée expéditionnaire des terres sur celles conquises pendant cette campagne. Ce projet de loi indique en premier lieu la convenance qu'il y aurait à ce que les premiers occupants de ces concessions fussent les braves choiqueros de la 2me compagnie qui fait partie de cette division, comme étant les plus capables de défendre ce qu'ils ont conquis.

Nous avons eu pendant vingt-quatre heures un nouvel ouragan, durant lequel il a été impossible d'écrire, à cause des nuages de poussière qui enveloppaient la campagne.

Dans les premières heures de la nuit, cet ouragan détermina un incendie dans les papiers de la commandance.

---

22 juillet.

La violence du vent continue.

Le capitaine Miguel N. Garcia est de retour de sa mission. Il a pris, pour être mieux approvisionné, quelques animaux de Malbarco, qu'il a répartis sur son passage dans les détachements de la ligne, et est arrivé avec le surplus au campement, après avoir hâté l'envoi d'un convoi de vivres et d'articles divers qu'il a laissés en chemin.

Parmi les Indiens qui ont été conduits au dépôt général des prisonniers, à deux reprises différentes, il en est mort quelques-uns en route de la variole qui, comme on le sait, fait parmi eux beaucoup de ravages.

---

23 juillet.

Le Nauquen grossit beaucoup. Il parait certain que, dans cette saison, les crûes sont grandes.

Le courrier du fort 4me Division est arrivé porteur de nouvelles de ce fort, du commandant Recabarren, du 21 courant, et du lieutenant Brizuela, datées d'hier. Il n'y a rien de nouveau dans leurs détachements.

Le major Torres rend compte que ses éclaireurs sont revenus le 20 à son campement avec 30 prisonniers; de plus, ils ont tué deux Indiens avant-hier.

Une des petites colonnes qui exploraient le bas des coteaux de Auca-Mahuida est rentrée sans nouvelles. Une autre de ces colonnes informe que, ne pouvant plus avancer, elle est restée dans un champ de bon pâturage où elle fera reprendre des forces aux chevaux pendant quelques jours.

Le lieutenant Brizuela avertit, par un courrier qui est arrivé dans l'après-midi, qu'il a observé au sud du Nauquen, vers les rives du Cubun-Có, des colonnes de fumée qui indiquent l'existence d'un grand campement. Il envoie par la rive nord de la rivière un détachement chargé de reconnaitre le terrain.

Les émissaires de Guaranillan qui apportèrent jusqu'au gué de los Indios les lettres de ce cacique et celles de Sayhüeque demeurent de l'autre côté de la rivière sans oser s'aventurer à la passer, à cause de sa grande crue.

---

24 juillet.

L'avant-garde a été obligée de se replier sur le campement avec ses chevaux, à cause de l'inondation qui envahit les champs où elle était postée.

Il est arrivé à midi un convoi de vivres.

---

25 juillet.

Pas de nouvelles.

Le vent a cessé pour faire place à une très forte gelée.

On reçoit l'avis du lieutenant Drury, transmis par Portacano, que, pour se conformer aux ordres qu'il a reçus, il est sur le point d'arriver au campement avec sa compagnie.

Le major Torres continue à séjourner aux Ramblones, mais il prévient qu'il n'y a presque plus d'eau et que le bord de la rivière est dépourvu d'herbe.

---

26 juillet.

Un courrier est expédié à San Rafael, en passant par le fort 4me Division.

On écrit au commandant Recabarren qu'il va être relevé du poste qu'il a si dignement occupé, la campagne étant achevée, et les troupes devant être replacées dans les conditions où elles se trouvaient précédemment sur la frontière de Mendoza.

Le major Torres, étant malade, reçoit l'ordre de venir se soigner au campement.

Il est ordonné au capitaine Perez, du 7e de cavalerie, de relever avec sa compagnie le lieutenant Godoy, qui est à la place du major Torres sur le chemin de l'Agrio. Le lieutenant Godoy occupera avec sa compagnie le fort 4me Division.

Le capitaine Perez sera aussi relevé par un officier du 7e. Ce mouvement a pour objet de faire partir le bataillon Nueva Creacion par le haut de la rivière et de renvoyer le 7e, qui doit être relevé par le 11e.

Le lieutenant Torres, des Choiqueros, est rentré à une heure de l'après-midi. Il n'y a rien eu de nouveau pendant les quelques jours qu'il est resté entre le campement et Auca-Mahuida.

---

27 juillet.

Sans nouvelles.

Il est arrivé un courrier du fort 4me Division. La variole sévit encore plus fortement dans cette garnison ; le sergent Acuña, des guides, est mort ici de cette maladie.

---

30 juillet.

Le major Torres, malade, revient au campement rétablir sa santé, comme on le lui a ordonné.

On fait préparer tous les bagages qui doivent être remis au fort 4me Division, dans le but d'avancer le départ du restant du bataillon Nueva Creacion qui est ici.

---

31 juillet

Pas de nouvelles.

Les chevaux sont encore conduits plus loin, l'endroit où ils étaient ayant été gagné par l'inondation.

Ils sont bien soignés et on s'efforce de les remettre au moins en état de porter tout le fourniment des soldats qui devaient les monter.

TÉLÉGRAMME

Mai 1879.

Dépêche reçue à neuf heures au bureau télégraphique du fort Argentino :

Au Commandant Uriburu,
Mendoza.

J'ai reçu à l'extrémité sud de la province de Buenos Aires votre télégramme du 24 avril, daté du Colorado. Lorsque vous recevrez celui-ci, vous toucherez au terme de votre voyage. Nous serons, nous, au plus tard, le 30 mai, à Choele-Choel. Il est nécessaire que vous ayez des égards pour les habitants chiliens que vous rencontrerez dans le cercle de vos opérations. Dans l'espoir de vous serrer bientôt la main, je vous souhaite, ainsi qu'à votre vaillante division, heureuse chance et nouvelle gloire.

Votre ami,

JULIO A. ROCA.

Campement en marche, Chelforo, le 3 juin 1879.

Au lieutenant-colonel Napoleon Uriburu, commandant la 4me Division d'opérations,
Nauquen.

J'ai reçu avec le plus grand plaisir votre communication du 23 de l'écoulé, qui m'apprend que vous occupez ce point, ainsi que le relevé des opérations qui était joint à cette dépêche.

Je suis très satisfait de l'interprétation que vous avez donnée à mes instructions et vous félicite des résultats que vous avez obtenus. J'aurai soin de porter ces documents à la connaissance de M. le Président de la République.

JULIO A. ROCA.

Choele-Choel, 24 juin 1879.

Au lieutenant-colonel Napoleon Uriburu, commandant la 4me Division d'opérations.

Je vous remets copie de l'ordre général que j'ai fait publier aujourd'hui.

Par cet ordre général et ses considérants, vous verrez qu'en constituant, en un seul corps, la ligne militaire du rio Negro, le commandement en a été confié au colonel Conrado E. Villegas.

J'espère que vous voudrez bien exécuter avec ponctualité les ordres qu'il pourra donner à la division placée sous votre commandement, et que vous continuerez à prêter votre concours à cet officier avec l'activité et l'intelligence dont vous avez donné tant de preuves jusqu'à présent.

JULIO A. ROCA.

Ministère de la guerre.

Buenos Aires, le 5 mars 1879.

La translation des frontières militaires sur le rio Negro étant sur le point de s'effectuer, en raison de la convenance qu'il y a de combiner cette opération avec la colonisation des deux rives de ce fleuve, de ses iles et de ses territoires adjacents, afin d'y attirer la population agricole qui doit transformer en peu de temps cette région et servir de jalon à sa prospérité future, le Président de la République

DÉCRETE :

ART. 1er. — Les ingénieurs militaires Alfredo Ebelot, Juan Wisosky et Francisco Host sont chargés de l'exploration des rives du rio Negro, de ses iles et des terres qui l'avoisinent.

ART. 2. — Ces ingénieurs dans l'accomplissement de leur mandat se conformeront aux instructions suivantes :

Le major Wisosky est chargé d'explorer et de reconnaitre les rives et les iles comprises entre l'embouchure du Rio Negre et l'ile de Choele-Choel.

Le major Host commencera son exploration depuis la source de la rivière Nauquen, et la continuera jusqu'au confluent du Limay avec cette rivière.

L'ingénieur Ebelot se chargera de l'exploration des terres situées entre ce dernier point et l'ile de Choele-Choel.

Ces ingénieurs devront présenter un plan des terrains explorés, en y déterminant les parages qu'ils jugeront les plus convenables à la formation de colonies agricoles, par des familles étrangères ou indigènes, ou à l'établissement de colonies militaires.

Ils présenteront en outre une étude raisonnée sur la classification des terres, en y joignant leurs observations pour que le Ministre de la guerre soit en état de désigner les lieux où devront s'établir les colonies, depuis l'embouchure du Rio Negro, sur l'Océan, jusqu'à la Cordillère des Andes.

ART. 3. — Dès que le Ministère, d'accord avec le gouverneur de la Patagonie, aura déterminé les lieux qui devront être colonisés, les

mêmes ingénieurs procéderont au tracé de chaque colonie, conformément aux instructions ci-après :

La superficie de chaque colonie devra être de vingt kilomètres, sur chaque face, subdivisés en lots de cent hectares chacun.

Au centre de chaque section de quatre cents kilomètres carrés, on réservera quatre lots destinés à former un village et soixante-seize autres lots extérieurs, aux limites de chaque section, seront réservés comme terres communes. En outre, pour tout ce qui a trait au mesurage et à la subdivision des sections, ainsi qu'à l'aliénation des lots, on se conformera à ce que prescrivent les articles 70, 71, 72, 74, 75, 76, 77 et 79 de la loi de colonisation.

ART. 4. — En donnant la préférence aux terres les plus fertiles, on s'efforcera de placer les sections sur le bord du fleuve, à une distance égale les unes des autres.

ART. 5. — Le plan de chaque section, à mesure que le tracé en sera fait, sera remis au Ministère de la guerre, pour que cette section soit offerte à des entreprises de colonisation particulières, ou qu'elle soit peuplée par l'entremise directe du bureau d'immigration.

ART. 6. — Les ingénieurs commissionnés recevront du Ministère même, les instructions supplémentaires dont ils auront besoin.

ART. 7. — Les dépenses occasionnées par ces opérations seront imputées à la loi du 5 octobre de l'année passée.

ART. 8. — On rendra compte au Congrès National du présent décret, dans ses premières séances.

Communiquez et publiez.

AVELLANEDA.

JULIO A. ROCA.

Pour copie conforme :
JOSÉ N. GOMENSORO.

NOTES ET TÉLÉGRAMMES EXPÉDIÉS A L'AUTORITÉ SUPÉRIEURE.

Campement des Médanos, 1er août 1879.

A S. E. M. le Ministre de la guerre, général Julio A. Roca.

J'ai l'honneur de soumettre à V. E. les documents qui sont relatifs à la campagne de la 4me division, dont vous m'avez fait l'honneur de me confier le commandement.

Le journal détaillé de toute cette campagne, tenu sous ma direction par l'adjudant-major de cavalerie José N. Gomensoro, mentionne minutieusement tout ce qui a eu lieu depuis le 12 avril jusqua'u 31 juillet et est accompagné de documents justificatifs des assertions qu'il contient et dont je garantis la vérité. Je crois avoir en cela répondu aux intentions de V. E. et exécuté les ordres qu'elle m'a donnés en mars dernier.

Les officiers détachés sur différent points avec des colonnes mobiles ne m'ayant pas encore adressé leurs rapports et n'ayant pas reçu ceux de l'ingénieur Francisco Host, du chef de l'intendance et du chirurgien de la division, je ne puis donner de plus amples détails que ceux qui sont consignés dans ce journal.

Le major Host doit être en ce moment vers le confluent des rios Nauquen et Limay, où on lui a ordonné de se rendre pour en mesurer la hauteur au zénith et en mesurer l'éloignement du point où nous sommes. Il se rendra d'ici directement sur le versant sud de Auca-Mahuida pour y étudier le tracé d'un chemin entre cette montagne et celle du Chihuiho et le fort 4me Division. Il se rendra ensuite jusqu'au sommet des Andes, en longeant le Nauquen pour en indiquer les affluents au sud et au nord et y choisir, avec le commissaire de la colonie de Malbarco, le parage le plus convenable pour y réunir, après avoir fait le plan, la population flottante, relativement considérable, qui y est dispersée, sans domicile régulier.

Le major Host consignera ses observations dans un mémoire particulier.

Ces raisons et d'autres encore, comme celle de me rendre personnellement un compte fidèle sur la véracité des renseignements qui me sont transmis, sur la qualité des terres, sur leur population et sur tout ce qui peut aider à mieux connaître cette vaste zone du territoire, m'obligent à m'en tenir au simple envoi du journal, en ajournant à peu de temps la remise à V. E. des mémoires dont je viens de l'entretenir. Je me réserve alors d'entrer dans un nouvel ordre d'appréciations, principalement sur les populations indiennes du sud du Nauquen, dont on pourra tirer dans l'avenir le plus grand parti.

L'excellente discipline des corps de la 4me division, leur bonne volonté, leur valeur et l'abnégation dont toutes les troupes ont donné tant de preuves, les recommandent et les rendent dignes de la considération du gouvernement de la République.

NAPOLEON URIBURU.

Télégramme

San Martin, 20 avril 1879.

A S. E. M. le Ministre de la guerre.

Les avant-postes de cette ligne qui ont remonté le Rio Grande depuis le gué de Loncoché jusqu'aux Cordillères, ont trouvé plusieurs endroits occupés par des troupeaux appartenant à des Chiliens qui sont venus s'y établir, attirés par la fertilité du terrain. Après avoir reconnu la juridiction de nos autorités dans cette région, ils ont été autorisés à rester sur les emplacements choisis par eux.

Les Indiens n'ont pas encore paru de ce côté, mais suivant des rapports que j'ai reçus, ils sont en nombre au sud du rio Barrancas.

Je salue V. E.

Napoleon Urriburu.

Télégramme

Campement au Mangrullo, le 1er juillet 1879.

M. l'Inspecteur et Commandant général d'armes.

Nous avons déjà plus de 500 prisonniers et je n'ai encore reçu aucun ordre à leur égard. J'en destine quelques-uns au service de la division. On a délivré près de 40 captifs qui sont de Mendoza, San Luis, Cordoba et Buenos Aires. Je me permettrai d'indiquer à V. E. que le chemin le plus convenable pour les évacuer est celui de Mendoza, quand nous pourrons les y faire conduire par la route que la division a suivie. La nudité des Indiens est grande et le froid est excessif; heureusement pour eux et pour nous que le bois est abondant.

Le nombre des prisonniers va augmenter, car il est difficile que les Indiens puissent nous échapper en passant par les chemins que nous gardons.

Je vous salue.

Napoleon Uriburu.

Télégramme

Campement au Mangrullo, le 1er juillet 1879.

M. l'Inspecteur et Commandant général d'armes.

Le 26 juin, le major Illescas, avec la 2e compagnie du 1er escadron du 7e de cavalerie, et 5 volontaires, après un jour et demi de marche

forcée, rejoignit des Indiens qui étaient passés sur sa gauche et se dirigeaient au Nauquen, plus haut que son confluent avec la rivière Agrio. Dans cette rencontre, 9 Indiens furent tués et 59 autres faits prisonniers, parmi lesquels il y a plusieurs captifs de Buenos Aires et de Cordoba. Le major Illescas recommande la conduite du capitaine Gualberto Torreno du 7e. Les Indiens, dans leur déroute, se jetèrent en bas d'un rocher à pic ; quatre d'entre eux et plusieurs chevaux furent mis en pièces. On leur prit 65 chevaux en mauvais état. Ces Indiens avaient à leur tête le nommé Luciano, qui mourut dans le combat. Ils sont de la tribu de Namuncurá.

Les chevaux, par les chemins défoncés et rocailleux que nous avions à suivre, sont presque complètement fourbus.

Je salue V. S.

NAPOLEON URIBURU.

TÉLÉGRAMME

Campement au Mangrullo, le 1er Juillet 1879

M. l'Inspecteur et Commandant général d'armes.

Un détachement commandé par le lieutenant Torres, de la 1re compagnie de volontaires, tomba sur une colonne d'Indiens qui venaient de la Pampa, et l'attaqua le 28 juin au lever du soleil. Comme ce détachement ne comptait que 17 soldats, il lui fut impossible, après avoir fait plus de 100 prisonniers et s'être emparé d'autant de chevaux, de poursuivre les fuyards. Les Indiens, en reconnaissant à quelle petite troupe ils avaient affaire, se reformèrent et la chargèrent vigoureusement. Quoique repoussés, ils parvinrent cependant à délivrer une partie de leurs hommes et de leurs chevaux.

A la vue du péril qui le menaçait, le lieutenant Torres envoya un des volontaires rendre compte de sa position et demander du renfort. Cet envoyé employa trois heures à parcourir trois lieues, à cause de l'affreux état des chemins, et, ayant rencontré le commandant Justo Aguilar avec 25 hommes, il lui fit part de la commission dont il était chargé. Cet officier prit aussitôt avec le volontaire le chemin du lieu où se passait l'action.

Pendant ce temps, les Indiens, après avoir délibéré à distance, paraissaient se préparer à une nouvelle attaque.

Le lieutenant envoya le vieux capitaine Cumilao, qui était parmi les prisonniers, leur faire des offres de paix. Cumilao s'empressa de remplir sa mission, car il laissait sa famille en ôtage ; mais le cacique Marillan, qui commandait les Indiens, ordonna à l'un de ses

guerriers d'écarter Cumilao et fit charger nos soldats. Il en résulta un combat corps à corps d'où les nôtres sortirent vainqueurs.

14 Indiens restèrent sur le champ de bataille et les autres se retirèrent, la plupart blessés.

Le commandant Aguilar rejoignit la petite troupe du lieutenant Torres au coucher du soleil, au moment où les Indiens se mettaient en fuite. 7 guerriers et 107 autres Indiens demeurèrent prisonniers, parmi lesquels beaucoup de captifs de Buenos Aires et de Cordoba. Une des femmes de Namuncurá et deux de ses filles s'y trouvent également; l'une d'elles est avec son mari. On leur prit 71 chevaux très fatigués.

Je salue V. S.

NAPOLEON URIBURU.

TÉLÉGRAMME

Campement au Mangrullo, 2 juillet 1879.

M. l'Inspecteur et Commandant général d'armes.

En allant au secours du lieutenant Torres, le commandant Aguilar trouva cet officier sur le point de se mettre en chemin avec ses prisonniers. Il suivit les traces de Marillan et l'atteignit à neuf lieues de là, sur le bord du Nauquen. Il lui fit 70 prisonniers, entre autres le cacique Cumilao, et lui prit 102 chevaux. Marillan, avec quelques autres Indiens bien montés, gagna le Colorado. Un autre groupe de ces Indiens remonta cette rivière dans l'espoir d'y trouver un gué. Mais, en route, ils rencontrèrent un Indien, qui est maintenant prisonnier, et qui leur apprit que Baigorrita avait été dérouté deux fois, ce qui les détermina à aller se joindre à Purran.

Les Indiens sont en majeure partie attaqués de la variole. C'est une véritable épidémie parmi eux. Je vais les envoyer à Purran.

Je salue V. S.

NAPOLEON URIBURU.

TÉLÉGRAMME

Campement du Médanos, 17 juillet 1879.

M. le Commandant général de la ligne du Rio Negro et du Nauquen, colonel Conrado E. Villegas.

J'eus connaissance, le 12 du courant, que des Indiens se trouvaient dans les environs de ce campement. J'envoyai aussitôt l'ordre

au major Illescas de se rendre, avec une partie de son détachement, sur le rio Nauquen, afin de s'emparer des fuyards qui tenteraient de passer après avoir été battus : dans le bas de la rivière par le lieutenant-colonel Aguilar, au centre par le major Zacharias Taboada, et enfin par le capitaine Torena sur la droite.

Les majors Illescas et Taboada attaquèrent ensemble le 13 au-matin les Indiens que commandait Baigorrita en personne, leur tuèrent 30 guerriers et s'emparèrent de leurs familles.

Les Indiens les mieux montés gagnèrent le large avec Baigorrita. Celui-ci eut un cheval tué sous lui, mais, s'élançant sur un autre, il parvint à s'échapper.

D'autres Indiens ayant été rencontrés avec leurs familles par le commandant Aguilar, se défendirent vigoureusement, blessèrent cet officier d'une balle et le lieutenant Ricardo Walrond d'un coup de lance et d'un coup de *boleador* dans la figure. Beaucoup d'Indiens moururent dans cette rencontre. Le capitaine Torena, qui survint sur ces entrefaites, a continué la poursuite. Les fuyards vont dans la direction de Auca-Mahuida, sur la côte du Colorado.

Il a été fait dans cette rencontre 25 prisonniers, et on a pris quelques chevaux et des bêtes à cornes.

NAPOLEON URIBURU.

RAPPORT

DU

COLONEL HILARIO LAGOS

COMMANDANT LA

5me DIVISION D'OPÉRATIONS

INSTRUCTIONS

QUE DOIT SUIVRE LE COLONEL HILARIO LAGOS, COMMANDANT EN CHEF LA 5me DIVISION D'OPÉRATIONS

Carhué, le 29 avril 1879.

ART. 1er.—Le colonel Lagos partira le 1er mai avec sa division, par le chemin de Llanquil-Có, qui conduit à Toay ou à Malal.

ART. 2.—Il disposera ses étapes de façon à ne pas fatiguer ses chevaux, en prenant note que la campagne qu'il est appelé à faire n'est pas une campagne de surprises et de stratagèmes contre l'ennemi, mais une occupation sérieuse et d'une durée de plusieurs mois.

ART. 3.—Il devra, sur le trajet qu'il a à parcourir, élever de dix en dix lieues des fortins, garnis d'hommes sûrs et bien commandés, et entourés de fossés ou fortifiés par tous les moyens dont il disposera. Ces détachements assureront les communications avec Trenque-Lauquen, exerceront une surveillance sur les mouvements de l'ennemi et transmettront les dépêches au quartier-général.

ART. 4.—Il devra détacher pendant sa marche des éclaireurs en avant et sur les flancs de sa colonne en leur recommandant d'explorer le plus de terrain possible.

ART. 5.—A son arrivée à Toay ou à Malal, il étudiera avec soin cette région et s'assurera de la distance qui la sépare de Poitagüe ou de Leuvu-Có qui doivent être occupés par les forces de la 3me division. Après quoi, il choisira le point le plus convenable pour

s'y établir et formera un ou deux campements suivant la nature du terrain.

Art. 6. — Une fois la place de son campement choisie, il formera de grands enclos pour y parquer ses chevaux et les mettre à l'abri d'un coup de main. Il s'installera de façon à éviter toute surprise.

Art. 7. — Il détachera de son campement, base de ses opérations, des colonnes légères convenablement organisées qui feront de continuelles battues dans les parages circonvoisins et établiront une correspondance avec la 3me division qui doit occuper les plaines du N.-O., et la 2me division, colonel Nicolas Levalle, qui se trouvera au S. ou S.-E., à Trenque-Lauquen ou dans les environs.

Art. 8. — Les chevaux qui seront mis hors de service dans le trajet peuvent être reconduits par la ligne des fortins jusqu'à Trenque-Lauquen où ils seront versés et remplacés au dépôt de chevaux qu'on y installera sous la surveillance du commandant Barros, auquel V. S. devra avoir laissé des instructions à ce sujet. Les petits convois de chevaux hors de service qui seront reconduits comme il vient d'être dit voyageront sous une escorte de 30 hommes au moins. Tranque-Lauquen, par ses pâturages et sa position stratégique, est le dépôt indiqué pour la remonte de notre cavalerie. J'ai donné l'ordre d'y conduire 300 chevaux de réserve.

Art. 9. — Le commandant Godoy qui se rend directement à Naincó, opèrera au sud, parallèlement à cette division, jusqu'à opérer sa jonction avec elle.

Art. 10. — V. S. est spécialement chargée de tenir un journal détaillé de tous les faits qui se passeront pendant la campagne. Ce journal décrira la topographie des régions traversées, la qualité des terres et indiquera les cours d'eau, fontaines, sources, pâturages, gorges, défilés, etc. V. S. remettra au quartier-général, par la voie de Trenque-Lauquen et par le télégraphe jusqu'au fort Argentino, tout avis important, sans préjudice de le faire d'une manière plus complète par des rapports qu'elle expédiera directement par des commissions de trois à quatre guides au campement de la 2me division dont le chef se chargera de les faire parvenir à destination. L'une des conditions indispensables de la réussite de la campagne étant l'exécution ponctuelle des ordres reçus et la communication constante de toutes les colonnes entre elles et avec le quartier-général, V. S. est priée d'observer avec la plus grande régularité les instructions qui viennent de lui être dictées.

Julio A. Roca.

INSTRUCTIONS

QUE DOIT SUIVRE LE LIEUTENANT-COLONEL ENRIQUE GODOY

ART. 1er.— Le commandant Godoy partira le 1er ou le 2 mai prochain avec ses troupes par la route qui conduit directement à Naincó.

ART. 2.— Il disposera ses étapes de façon à conserver ses chevaux en bon état, car il ne s'agit pas de surprendre l'ennemi, mais d'explorer attentivement les régions qu'il traversera et de les étudier avec le plus grand soin.

ART. 3.— Il détachera sur sa route, en avant et sur les flancs de sa colonne, des tirailleurs qui auront pour mission de battre la campagne le plus loin possible, lorsqu'il le jugera nécessaire et que son itinéraire le lui permettra.

ART. 4.— Tout avis urgent et tout rapport intéressant pour le quartier-général devra être expédié par un détachement de trois à quatre guides, qu'il enverra aux avant-postes de la division la plus rapprochée dont le commandant les fera parvenir à destination.

ART. 5. — Il tiendra un journal détaillé de ses étapes, des faits qui se passeront et particulièrement de la qualité des terres, des accidents du sol, des pâturages, de l'eau, etc. Il communiquera ces renseignements par la voie la plus directe et la plus prompte au quartier-général, dès qu'il aura atteint Naincó.

ART. 6. — Après son arrivée, et ses explorations terminées, il laissera à Naincó un poste de 30 à 40 hommes et ira rejoindre la division dont il fait partie, suivant les instructions qu'il aura reçues avant son départ.

JULIO A. ROCA.

RAPPORTS ET ITINÉRAIRES

TÉLÉGRAMME

Au colonel Lagos.

J'ai lu vos télégrammes du 16 et du 17. Cette division devra se mettre en marche dans 13 jours, dût-elle le faire à pied.

Pendant ce temps, elle recevra son équipement, son habillement, sa solde et 700 chevaux, au lieu de 500 qu'on devait lui envoyer.

Avec ce renfort et ce qu'elle a déjà, et en faisant de petites étapes, comme il convient de le faire, votre division pourra remplir le rôle qui lui est assigné dans cette campagne.

Il n'y a cependant pas de temps à perdre. Il nous faut au moins 40 jours pour vous procurer les chevaux et les mules dont vous avez besoin.

Je dois vous prévenir qu'aucun des chefs en campagne n'a été autorisé à emmener des voitures ou des charrettes.

JULIO A. ROCA.

Campement à Luan-Lauquen, 10 juin 1879.

A S. E. le général Julio A. Roca, Ministre de la Guerre en campagne.

J'occupe militairement ce point depuis le 23 mai, après avoir assuré ma ligne de communication par cinq fortins, d'après les instructions de V. E. Je considère que cette position est plus stratégique que Toay ou Malal et j'ai pris la résolution d'y établir mon campement.

Je ne suis pas encore en rapport avec le colonel Racedo, mais je sais où il se trouve et nous serons bientôt en communication. Je suis en correspondance depuis trois jours avec le colonel Levalle, et c'est par lui que j'ai l'honneur de faire parvenir cette dépêche à V. E.

La 5me division a commencé ses opérations conformément aux instructions reçues, et simultanément de Trenque-Lauquen et de Guamini. Ainsi que je l'ai dit, j'ai fait construire les fortins sur ma route. J'ai fait de courtes étapes pour conserver mes chevaux, dont le nombre s'est augmenté de ceux qui ont été pris aux Indiens, lesquels, pour la plupart, ont la marque de l'Etat.

Je tracerai un croquis de l'itinéraire de mes étapes et des opérations faites, que j'enverrai prochainement à V. E.

Le résultat obtenu, grâce à la belle conduite des officiers qui ont rivalisé de zèle, peut être considéré comme satisfaisant. Nous avons délivré 40 captifs, pris 156 guerriers et 473 femmes et enfants.

Parmi les prisonniers, sont les capitanejos Cumin, Huanchubo, Wiligal, Bemo, Pablu, Guailquin, Tapayu, Catrenan, Iñagué, Aneneh, Ibuemian, Juan Serreira et Colahuinca.

Je crois que, dans un rayon de trente lieues, il ne reste pas un seul Indien à moins qu'il ne s'agisse de quelques malheureux qui mourront de faim, s'ils ne préfèrent se rendre prisonniers.

Je me suis permis d'enrôler quelques jeunes gens dans les corps, et je demande à V. E. d'approuver cette mesure. On a donné une partie des chevaux aux Indiens amis, et quelques autres à des soldats qui se sont distingués. J'ai fait fendre une oreille au reste, de sorte que la division compte 400 chevaux de plus.

Le séjour de ce grand nombre d'Indiens et de leurs familles au campement gêne les opérations et augmente de beaucoup la consommation des vivres. Si V. E. y consent, j'enverrai tous ces prisonniers à Buenos Aires, à la disposition du gouvernement.

La 5me division espère que les résultats qu'elle a obtenus contribueront au succès de la grande œuvre que V. E. a su mener à bonne fin, et je lui réitère personnellement mes remerciments pour le poste d'honneur qu'elle m'a confié.

H. LAGOS.

Ainco, le 14 mai 1879.

A M. le général A. Roca, Ministre de la Guerre en campagne.

Conformément aux instructions de V. E., j'ai l'honneur de lui remettre le journal des étapes de la division sous mes ordres, lequel contient la relation des faits qui se sont passés depuis notre départ de Guamini jusqu'à notre arrivée ici.

J'envoie aujourd'hui deux détachements faire une battue générale dans la vallée de Malal-Huaca. Le plus fort de ces détachements parcourira la vallée, et le moindre prendra par l'est jusqu'à Ainco. Je sais qu'il y a dans les environs de Malal-Huaca quelques Indiens bien montés qui, suivant toute probabilité, sont les mêmes qui ont menacé Trenque-Lauquen le mois passé. J'ai l'espoir que les troupes que j'envoie de ce côté me les ramèneront prisonniers.

Les prisonniers qui ont été faits hier confirment mes renseignements sur la présence des Indiens à Chadi-Leuvú.

Je n'ai aucune autre nouvelle à communiquer à V. E. Ce qui pourra survenir d'intéressant, je l'en informerai par première occasion.

ENRIQUE GODOY.

JOURNAL

DES ÉTAPES, EXPLORATIONS ET OPÉRATIONS DE LA DIVISION A L'OUEST DE GUAMINI, AUX ORDRES DU LIEUTENANT-COLONEL ENRIQUE GODOY

1er mai. — Ordre de la division : Demain à 10 heures du matin, les troupes qui ont été commandées pour les opérations militaires confiées à notre division devront être prêtes à se mettre en marche.

Il est absolument défendu de monter les chevaux pendant les étapes ; les mules seules serviront de montures, les chevaux ayant été réservés pour les cas de poursuite.

L'avant-garde, lieutenant Fraga, s'est mise aujourd'hui en tête de la colonne. Elle se compose de 8 officiers, 30 soldats et 10 Indiens.

Son but est d'explorer la campagne et de s'emparer des six Indiens qui se sont échappés hier.

2 mai. — La division s'est mise en marche aujourd'hui; elle est composée d'un officier supérieur, de 10 officiers, d'un pharmacien, de 134 soldats et de 24 Indiens, soit un total de 170 hommes. Elle est partie à 11 h. 30 du matin.

L'étape a été très fatigante, les mules s'échappant à chaque instant. Le sergent Vidal, du 7e bataillon, a été blessé et j'ai dû le renvoyer au fort. On a suivi le chemin d'Ainco, en longeant la lagune de Guamini, au sud. Au bout de deux lieues, on campa au bord d'une lagune; il était quatre heures. Beau temps, bon pâturage, excellente eau et en abondance.

3 mai. — A 8 h. 15, la division est partie par le chemin d'Ainco. On fit trois lieues et on campa aux lagunes des Huncal, vers 11 h. 15.

4 mai. — Départ à 7 h. 50. Les causes qui contrariaient la marche ces jours derniers vont en diminuant. La division a campé, à 1 h. 30, au puits de Masaye, après avoir fait six lieues.

5 mai. — On s'est mis en route à 11 h. 30, ayant dû laisser paitre les chevaux et sécher les tentes mouillées par la pluie de la veille. Après avoir fait un trajet de deux lieues et demie, on campa au Medano de la Viscacha, à 2 h. 30.

6 mai. — Départ à 7 h. 30. Marche à l'O.-N.-O. On a fait quatre lieues et demie et on a campé à 1 heure au Medano Quillay-Lobo.

On détacha sur le flanc droit une pointe de 18 hommes, capitaine Valdez. Elle revint à 1 h. 40 sans aucune nouvelle.

7 mai. — Départ à 7 h. 40. La division prit au N.-O. et campa, après sept lieues de parcours, au Medano de la Ventana, à 1 h. 45. On détacha une nouvelle pointe sur le flanc droit, à cinq lieues de distance. Elle rejoignit le campement à 2 h. 30, sans avoir rien vu.

8 mai. — La division est restée campée pour laisser paitre les chevaux et le bétail. La journée s'est passée sans incident.

9 mai. — A 7 h. 30 du matin, on a repris la marche au N.-N.-O. Après un trajet de quatre lieues et demie, la division campa au Medano Makachin, à 11 h. 45.

10 mai. — Départ à sept heures et demie, direction N.-O. Etape quatre lieues. Campement au Pichi-Carhué, à onze heures et demie. Envoi d'un détachement sur le flanc droit. Il revint à 12 h. 40 au campement, où il rendit compte d'avoir découvert des traces fraiches d'Indiens. L'avant-garde, ayant donné le même avis, fut chargée d'explorer en avant et à droite de la colonne, jusqu'à cinq lieues.

11 mai. — Départ à 8 heures, dans la direction N.-O. et ensuite N. Nous traversons un bois de trois lieues. Etape quatre lieues. On

campa à Ranquil-Có (eau des Glaïeuls), à 11 heures. Les éclaireurs et l'avant-garde ont trouvé des traces fraiches.

12 mai. — On partit à 4 h. 10 sans aucun incident, pour atteindre Ainco à la fin de l'étape. En partant d'aussi bonne heure, on avait l'intention d'entrer dans le bois d'Ainco avant le jour, afin que la division ne fût pas découverte par les Indiens, dans le cas où il y en aurait, et avoir le temps de les battre sur le plus long parcours possible. Une heure avant d'arriver, une troupe de dix chevaux, qu'on découvrit dans le bois, nous confirma la présence des Indiens. La troupe se mit en selle sur les chevaux qu'on conduisait en mains et on organisa deux détachements de 25 hommes chacun. L'un d'eux, commandé par le lieutenant Fraga, fut chargé d'une battue sur le flanc droit; l'autre, aux ordres du chef de la division, opéra sur le flanc gauche. Le bois fut minutieusement fouillé à quatre lieues à la ronde. Le détachement de droite découvrit trois huttes qui venaient d'être abandonnées et donna la chasse à quatre Indiens. Il ne s'empara que d'un jeune homme de 23 ans, qui se dit chrétien et captif, et ramena cinq chevaux. A 11 heures, un de ces détachements ayant rallié la division, on campa sur un terrain pourvu d'eau et de bonne herbe, à proximité d'une lagune.

Ainco est situé dans une vallée de trente lieues de long sur une lieue et demie de large, et qui s'étend de l'est à l'ouest. Le centre de la vallée est dépourvu de bois, mais il y en a de très épais sur ses bords et sur le versant des collines, d'où descendent divers ruisseaux. L'eau y est bonne et abondante dans plusieurs citernes et quelques petites lagunes. Le pâturage est en général très bon, tant dans la plaine que dans les bois.

On a appris par le captif qu'il était venu de Chadi-Leuvú, pendant la dernière lune, avec un Indien. Baigorrita se trouve, suivant lui, dans cet endroit, avec le reste des tribus de Namuncurá, Epumer, etc. Beaucoup de ces Indiens émigrent au campement des Moluches, et Baigorrita désire retourner à ses anciennes retraites, car il espère que les excursions des chrétiens ne se renouvelleront pas cet hiver.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES PENDANT LE TRAJET PARCOURU

De Guamini à Pichi-Carhué, les pâturages sont les mêmes et le sol est partout aussi accidenté. L'herbe est tendre dans les bas-fonds et dure sur les hauteurs. Les accidents du sol sont formés par des sablonnières de forme circulaire, creusées au milieu te en pente, où séjournent les eaux pluviales pendant plusieurs mois. Toute cette campagne est occupée à de faibles distances par des dunes au pied desquelles croît d'assez bonne herbe.

Pichi-Carhué est une lagune de plus de 400 mètres de long sur 70 de large. L'eau en est d'abord potable, mais devient saumâtre après une longue sécheresse. Les bois commencent presque au bord de la lagune ; les pâturages y sont bons. Le site en est pittoresque, par les arbres élevés qui sont sur la droite et les coteaux qui la couronnent à gauche et séparent cette vallée de celle de Chiloe, qui court parallèlement de l'est à l'ouest,

La distance de Guamini à Ainco est de 41 lieues et demie.

13 mai. — Le détachement aux ordres du capitaine Valdez, qui est parti ce matin, est revenu à six heures du soir. Il s'est avancé jusqu'à des huttes qui sont à cinq lieues sur la gauche, où il a fait 25 prisonniers, dont 2 guerriers, délivré 2 captifs et tué un des Indiens qui s'enfuirent de Guamini le 11 du mois dernier. Il ramène, en outre, 10 chevaux et une mule.

Ainco le 11 mai 1879.

ENRIQUE GODOY.

14 mai. — A huit heures dũ matin, le détachement du major Pereyra, fort de 60 hommes, est allé à la découverte dans la vallée de Malal-Huaca. Celui du lieutenant Fraga, avec 12 hommes, se rend dans la vallée d'Ainco, à l'est, et le sous-lieutenant Laborda part avec 12 hommes, à dix heures du matin, dans la direction de Chiloe, porteur de communications pour la division du sud. A 5 h. 30 du soir, le lieutenant Fraga est de retour, ramenant trois soldats abandonnés et quatre chevaux.

15 mai. — La division s'est mise en marche vers le N.-O. à dix heures du matin. Elle change de campement, car celui qu'elle occupe est dépourvu de pâturage. Le campement est rétabli à une lieue et demie, sur une magnifique prairie, bien arrosée, et dans la plaine d'Ainco même. Le sous-lieutenant Laborda rallie la colonne à 4 h. 50, après avoir remis les dépêches à la division du sud, qu'il a trouvée à la lagune des Sauces. Le colonel Levalle annonce qu'il a fait construire trois fortins : le premier à Cenfuco, le deuxième à Atraco et le troisième aux Sauces. Il accuse également réception des dépêches.

16 mai. — J'ai détaché 8 hommes dans la vallée pour y faire une battue sur le flanc gauche de la colonne. Ils revinrent à quatre heures, n'ayant découvert que les traces des jours passés. Les chevaux de réserve sont attachés pendant la nuit, à raison d'un cheval par homme, en les nourrissant avec de l'herbe fauchée.

17 et 18 mai. — A deux heures, les chevaux se sont échappés ; on a pu heureusement les rattraper. A huit heures du matin, j'ai fait partir à droite et à gauche du campement deux détachements de 8

hommes chacun. Celui de droite, de retour à 2 h. 50, rendit compte qu'il avait aperçu deux Indiens dont ils n'avaient pu s'emparer.

Un courrier arrivé à trois heures et demie apporte une dépêche du major Pereyra, datée d'hier de Conquelo. Il informe qu'il a fait 52 prisonniers, dont 24 guerriers, qu'il a tué 4 Indiens de ceux qui s'échappèrent de Guamini, et délivré 2 captifs; pris 30 chevaux, 3 mules, 5 vaches et 70 moutons.

Un détachement du colonel Lagos, qu'il a rencontré en chemin, ramenait 82 prisonniers dont 9 guerriers.

Parmi les prisonniers du major Pereyra se trouve le chef indien Wilegal. La nouvelle qui avait été donnée précédemment que Baigorrita est à Chadi-Leovu et que les Indiens émigrent chez les Mulu-ches est confirmée par les prisonniers. Ils disent que les chevaux qu'ils avaient pris à Villa Mercedes et à Trenque-Lauquen leur ont été volés par des gens de Baigorrita, lors de la retraite de ce dernier, et qu'ils ont aperçu il y a quinze jours, sur les hauteurs de Nahuel-Mapu, la division du colonel Racedo qui marchait dans la direction de Chadi-Leovu.

En dehors des précautions prises pendant les dernières nuits et qui consistent à attacher un cheval de réserve par homme, on a mis des entraves aux chevaux en liberté pour éviter qu'ils se débandent et les laisser paitre à leur aise.

Campement d'Ainco, le 19 mai 1879.

ENRIQUE GODOY.

Ainco, 19 mai 1879.

A S. E. le général Julio A. Roca, Ministre de la guerre en campagne.

Le 14 de ce mois j'eus l'honneur de rendre compte à V. E. de mon arrivée dans ce parage et des incidents de mon voyage. J'avisais également V. E. que j'avais envoyé un fort détachement sur les hauteurs de Malal-Huaca pour y faire une battue générale et s'emparer d'un groupe d'Indiens qu'on disait campés de ce côté.

Cette petite expédition n'a pas été infructueuse; la colonne a ramené 52 prisonniers et 6 captifs. 4 indiens ont été tués, dont 2 appartenaient aux évadés de Guamini. Elle a pris 30 chevaux, 3 mules, 5 vaches et 70 moutons. Le major Sebastian Pereyra, à qui j'avais confié cette opération, l'a conduite avec beaucoup de tact et d'activité et n'a éprouvé aucune perte d'hommes ou d'animaux.

Les prisonniers confirment de nouveau les nouvelles que j'ai transmises à V. E.

Je joins à ce rapport le journal de la division, du 14 au 18.

ENRIQUE GODOY.

JOURNAL

DES ÉTAPES, EXPLORATIONS ET OPÉRATIONS DES TROUPES DE LA GARNISON SOUS LES ORDRES DU LIEUTENANT-COLONEL ENRIQUE GODOY

19 mai.— A huit heures du matin un détachement aux ordres du lieutenant J. Rendon est envoyé à la division du sud pour y porter des dépêches. Le sous-lieutenant Lucero, arrivé hier avec les dépêches du major Pereyra, est réexpédié à neuf heures avec un renfort de 60 mules qui devront servir au transport de ses prisonniers. Le commandant de la division, à la tête d'un autre détachement, va à dix heures faire une battue dans la vallée et chercher à l'est un nouveau parage pour y transporter le campement. A quatre lieues de distance, il découvrit un petit cours d'eau douce qui descend des côtes voisines, court à l'ouest à travers la plaine et se jette dans une lagune salée située au milieu d'un bois. Les pâturages sont bons, surtout à la chute du ruisseau.

A la tombée de la nuit les chevaux furent repris et attachés, après avoir reçu leur ration d'herbe coupée. Le reste de ces animaux fut laissé en liberté sans être entravé, car on avait observé que les entraves en avaient blessé beaucoup. On résolut de graisser avec soin ces liens pour éviter les blessures.

Comme la nuit était noire et que le vent soufflait assez fort, on fit mettre les chevaux et le bétail libres en groupes serrés et on en augmenta les gardiens. Malgré cela,à neuf heures les chevaux de réserve et une troupe de bêtes à cornes s'enfuirent dans diverses directions et ne purent être rattrapés qu'avec difficulté.

A la suite du contre-appel, on s'aperçut qu'un des gardiens des animaux manquait.

20 mai. — Le soldat dont on a constaté l'absence n'est pas revenu et l'officier chargé des animaux rend compte de la disparition de 15 à 20 des chevaux échappés pendant la soirée. On fait aussitôt partir des détachements bien montés à leur recherche.

A huit heures du matin, on sonne le boute-selle pour changer le campement qu'on transporte à une lieue à l'ouest, dans la même vallée et dans un parage où l'herbe est épaisse et l'eau excellente.

A midi une des découvertes rejoint le campement et y ramène le soldat qui manquait à l'appel, lequel étant tombé de cheval, n'avait pu revenir à pied. Ce détachement n'a pas aperçu les chevaux.

Le lieutenant Fraga revient à 2 h. 30 du matin avec un Indien qui nous informe que le chef Cermismur est à 8 lieues avec 20 Indiens et beaucoup de chevaux. Le commandant de la division, à la tête de 30 hommes se dirige du côté indiqué.

A 3 h. 50 le détachement du lieutenant J. Rendon rentre au campement après avoir fait passer les dépêches dont il était porteur pour la division du sud par le fortin des Sauces, cette division ayant déjà quitté son campement.

21 mai. — A 7 h. 30 du matin, le sous-lieutenant Trelles rejoint la division avec 4 soldats. Ils faisaient partie d'un détachement parti la veille et s'étaient perdus pendant la nuit.

Le major Sebastian Pereyra rentre à midi au campement avec son détachement et ses prisonniers au nombre de 119 y compris 5 captives.

Cet officier parti le 14 mai à 8 h. du matin, arriva le 16 à Oien-Lauquen où il trouva des huttes et des enclos, restes d'un grand village abandonné.

Suivant un sentier à travers bois, le détachement arriva à Ancagüe où il surprit 32 Indiens dont 6 guerriers. Il en tua quatre et fit prisonniers les autres ; il prit 11 chevaux et 2 mules.

Continuant sa route à l'est, il trouva deux lieues plus loin un grand bois où les Indiens avaient coutume de faire paître leurs chevaux. Il y laissa ses prisonniers sous la garde de 20 hommes et continua à marcher dans les bois jusqu'à 10 h. du soir. Les guides affirmaient qu'on était à deux lieues de Cohelo où l'on espérait surprendre un autre groupe.

Le détachement campa, et au point du jour il se remit en marche vers Cohelo. En y arrivant, il trouva deux jeunes garçons occupés à puiser de l'eau qui lui indiquèrent le village formé de deux rangs de huttes bordant un chemin.

Le brouillard favorisa la fuite de quelques Indiens. On en prit 35 dont 5 guerriers et 4 captives. Le troupeau se composait de 5 vaches, une mule et 50 moutons.

Un détachement se mit à la poursuite des fuyards, et à trois lieues de là, dans un parage nommé Pichi-Carhué, on trouva le capitanejo Wilegal, 46 Indiens, dont 13 guerriers et une captive.

Le major Pereyra est revenu de son expédition sans avoir perdu un seul homme, ni un cheval.

22 mai.—Le commandant Godoy rejoint le campement à 11 heures.

Après une étape de huit lieues au galop, il atteignit un endroit nommé Cuvu-Pichi-Cajuel (poulain noir), d'où le cacique Lemumier était parti quelques heures avant, ainsi que l'indiquaient des feux mal éteints. Le coup étant manqué et la nuit étant venue, on envoya des éclaireurs vers un bois éloigné d'une lieue ; ils revinrent annonçant qu'ils avaient aperçu deux feux dans le bois. L'obscurité et une tempête qui s'éleva obligèrent de remettre la surprise au lendemain.

Quelques instant après on entendit venir un cavalier précisément dans la direction du point où se trouvait le commandant Godoy qui, étant allé à sa rencontre, s'en empara. C'était un Indien, frère de Lemumier, qui ayant été envoyé en éclaireur revenait au campement où il croyait trouver ses compagnons.

On sut par lui que Lemumier avait 27 guerriers, 7 Indiennes et 150 chevaux.

La nuit s'acheva sans autre incident qu'une forte averse qui dura depuis dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin.

A cinq heures on s'approcha du lieu où on avait vu briller les feux. Nouvelle déception ; nous avions été découverts par des éclaireurs et les Indiens s'étaient enfuis pendant la nuit. Lemumier s'échappait avec les 150 chevaux qu'il possédait et les 20 qu'il nous avait volés.

Le commandant Godoy se mit sur sa piste à travers des marais fangeux où nos chevaux se fatiguaient beaucoup. Malgré cet obstacle on rejoignit les Indiens à cinq heures de là, dans un parage nommé Limacó-gué. On fondit sur eux à toute bride, ce que voyant, ils entrèrent dans une lagune boueuse où Lemumier et un de ses fils furent atteints et tués par le sous-lieutenant Martin Hernandez.

Un autre Indien fut tué, 7 furent pris avec les 20 chevaux volés et 60 autres.

On se remit aussitôt en selle sur les montures qu'on venait de prendre et la poursuite recommença ; mais après une course de deux lieues, ayant aperçu au loin les Indiens dispersés de tous côtés, on jugea inutile de pousser plus loin. Les fuyards se dirigent vers Toay où il est probable qu'ils tomberont au pouvoir de la colonne Lagos. On desselia les chevaux pour les laisser souffler et on tourna bride trois heures après.

Au retour on envoya 8 hommes fouiller un bois sur la gauche ; ils y trouvèrent 4 Indiens dont 3 furent pris et le quatrième fut tué.

Le lendemain à midi, la troupe qui avait conduit cette opération et qui se composait de 25 hommes était de retour au campement.

Cuvu-Pichi-Cajuel est une lagune située dans le bois qui s'étend au sud de Aincó.

Limacó-gué est au nord de ce dernier point, sur la lisière du bois.

On sut par les trois derniers prisonniers qu'il y avait, à quatre lieues environ, une petite bande d'Indiens. Le capitaine Valdez avec 20 hommes fut envoyé pour les prendre.

23 mai. — A neuf heures du matin une partie du détachement du capitaine Valdez ramena 21 Indiens, dont 6 guerriers. Le capitaine est resté avec l'autre partie pour surprendre d'autres huttes, d'après l'ordre qu'il en avait reçu.

24 mai. — Un courrier envoyé par la division du sud est arrivé à quatre heures après-midi. Il est porteur d'une note accusant réception des dépêches envoyées le 19.

25 mai.—ORDRE GÉNÉRAL.— La grande fête de la patrie nous trouve cette fois sur le domaine des sauvages, occupés à donner aux frontieres une complète sécurité. Nos compagnons d'armes sont : les uns sur les rives du rio Negro, les autres au centre de la Pampa. De retour dans nos foyers, nous aurons le juste orgueil d'avoir délivré des barbares les habitants de nos frontières et d'avoir conquis au pays d'incalculables richesses.

Au nom du Président de la République je félicite, à l'occasion de ce glorieux anniversaire, la colonne Guamini que j'ai l'honneur de commander.

ENRIQUE GODOY.

A 1 h. 40 après-midi, l'autre moitié du détachement du capitaine Valdez est rentrée au campement avec six prisonniers et un captif.

Cet officier a exploré un parage nommé Quenegué, où il a fait les prisonniers qu'il amène. Quenegué est à trois lieues d'ici, sur le prolongement de la vallée à l'ouest. Il s'y trouve des citernes et des petites lagunes. On y voit les vestiges d'habitations indigènes parmi lesquelles il y en a une de construction particulière qui a dû appartenir à un homme civilisé.

Au lever du soleil et à son coucher, les troupes ont été passées en revue et la musique a joué l'hymne national.

26 mai. — Le commandant Godoy est parti à 8 h. 50 du matin, faire une battue à Chillen-Sanquilqué et dans ses environs.

Il laisse en partant, au major Pereyra, les instructions suivantes :

« Il fera faire le service du campement et des chevaux tel qu'il a été fait jusqu'à présent.

» Il laissera les chevaux en liberté, mais entravés pendant la nuit, excepté quand il pleuvra.

» Chaque soldat aura un cheval attaché pendant la nuit, après lui avoir donné la ration d'herbe nécessaire, qu'il choisira dans les meilleurs endroits.

» Au cas où les champs n'auraient plus qu'un pâturage insuffisant, il transportera le campement à deux ou trois kilomètres à l'est, où l'herbe est épaisse.

» Il ne permettra pas que les chevaux aillent paitre trop loin du campement. Au cas où cela deviendrait nécessaire, il devra augmenter le nombre des gardiens. Ces derniers ne doivent s'absenter de leur poste ni de jour ni de nuit.

» Il entourera les Indiens prisonniers de la plus grande surveillance possible.

» On fera faire au lever du soleil des reconnaissances autour du campement et des rondes pendant la nuit. »

ENRIQUE GODOY.

27, 28, 29 et 30 mai. — Le campement est transporté à deux kilomètres à l'est, sur un emplacement bien fourni en herbe et en eau.

31 mai. — On construit un enclos fermé par des branchages pour y parquer les chevaux en cas d'urgence.

1, 2, 3 et 4 juin. — Le commandant Godoy est rentré au campement à 1 h. 40 après-midi avec une partie de son détachement ; le surplus est resté à Trecaucó.

Voici les détails de l'opération du commandant Godoy :

26 mai. — Départ à 8 h. 50 du matin. Halte et campement à Queguer, à quatre heures après-midi.

27 mai. — Au lever du soleil, il partit dans la direction de Chillen, où il est arrivé à midi, après cinq lieues de marche au nord. On battit la plaine et le bois de ce parage et on fit 18 prisonniers, y compris le chef Pablu. Sur des nouvelles vagues des prisonniers, on apprend que le chef Gunicha est réfugié avec plus de cent personnes dans un lieu nommé Conhelo. On prend la résolution de s'y rendre, et à onze heures du soir, le commandant Godoy se met en route avec 40 hommes, en laissant à Chillen le reste de son détachement pour garder les prisonniers et les chevaux. Le trajet jusqu'à Conhelo, à huit lieues de Chillen, à l'ouest, se fait sans incident. On atteint ce parage le 28 au matin et on n'y découvre rien.

28 mai. — Après avoir fait reposer les chevaux pendant trois à quatre heures, on se dirige de nouveau vers la lagune du Loro, en battant un bois épais et fangeux où on ne trouve aucun indice d'Indiens. Une piste de chevaux et de mules, qu'on observe sur le chemin venant de Traru-Lauquen, nous fait supposer qu'une partie des forces du colonel Lovalle a passé par là. Le détachement de Chillen n'ayant découvert aucune trace récente à suivre revient au campement le 29 à midi, après avoir passé la nuit à Sanquilqué.

29 mai. — Le jour et la nuit s'écoulent sans nouvelles.

30 mai. — La troupe conduisant les prisonniers se rend à Trempeltué, à quatre lieues au nord, où on apprend qu'il y a des Indiens. On envoie à onze heures un détachement commandé par le capitaine Valdez, qui explore un bois voisin et y rencontre, à une lieue de distance, un groupe d'Indiens dont 25 ont été faits prisonniers, et s'em-

pare de 60 chevaux et de 10 mules. Huit ou dix Indiens s'échappèrent avec quelques chevaux. Le détachement campa dans les environs de Trempeltué.

31 mai. — A quatre heures du matin, un nouveau détachement conduit par le lieutenant Fraga reprend la battue du côté de la lagune du Perro, à deux lieues à l'ouest. Il y surprend le chef Gualquin, qu'il fait prisonnier avec 27 personnes, et leur prend les 25 chevaux qu'ils emmenaient. Deux Indiens s'enfuirent avec quatre chevaux dans la direction du campement, où se trouvait le reste de la troupe. Ils sont aperçus et poursuivis avec ténacité pendant deux lieues, et enfin rejoints ; l'un d'eux, qui ne voulut pas se rendre, fut tué. Le détachement se remit en marche à midi vers Chicalco, après avoir été rejoint par le lieutenant Fraga. Chicalco est à deux lieues au nord du premier point. On y aperçoit des traces récentes d'un passage d'Indiens, mais une exploration faite dans un bois voisin n'y fait rien découvrir. On campa dans cet endroit jusqu'au lendemain.

1er juin. — On reprit la marche vers l'est au soleil levant.

2 juin. — N'ayant plus de parages voisins à explorer et la viande devenant rare pour le rationnement de la troupe, on se résout à rejoindre le campement d'Ainco. On selle les chevaux à une heure et on se dirige par le chemin qui mène à Malal-Guaca, en passant par Curico, lequel en est éloigné de deux lieues.

4 juin. — Au soleil levant la colonne suit sa route par le chemin de Ainco. On traverse le Colo-Lauquen — on l'explore en passant — et on arrive à Trecanco après quatre heures de marche. Une découverte aux ordres du lieutenant Fraga parcourt un bois voisin et y fait prisonnière une famille indienne composée de 11 personnes.

Ainco n'étant plus qu'à quelque distance, le commandant Godoy prend les devants avec 10 soldats afin de faire une nouvelle excursion dans les bois de Quienquir.

Cette opération qui a duré dix jours a eu pour résultat :

83 prisonniers, 90 chevaux et 10 mules.

5 juin. — A neuf heures du matin, le major Pereyra, à la tête de 25 hommes, quitte le campement pour aller faire une battue dans les bois qui avoisinent Quinqueir, d'où il ne doit revenir que dans trois jours.

La colonne qui a opéré sous les ordres du commandant en chef rentre à onze heures du matin au campement sans avoir perdu un seul homme ni un seul cheval.

6 juin. — Pour se conformer aux instructions de M. le Ministre de la guerre en campagne, le commandant en chef de la colonne or-

donne à la troupe de se tenir prête à se mettre en marche le 9 du mois prochain pour rejoindre la division du colonel Lagos, dont elle doit faire partie.

On considère comme terminée l'opération qui a été confiée à la division Guamini.

Voici le résultat général obtenu par la colonne :

270 prisonniers entre guerriers et chusma. Il faut compter parmi les premiers les chefs Wilegal, Berna, Jean Joseph Ferreyra, Pablu, Guaylquin et Guenci avec 56 Indiens. Parmi les seconds il y a 9 captifs des deux sexes. 12 Indiens ont été tués, dont le chef Lemumier. On s'est emparé de 200 chevaux environ et 15 mules.

ENRIQUE GODOY.

Ainco, 7 juin 1879.

Ainco, 17 juin 1879.

A S. E. le général Julio A. Roca, ministre de la guerre en campagne.

J'ai l'honneur de rendre compte à V. E. du résultat obtenu dans l'opération qu'elle a bien voulu me confier.

Le 12 du mois de mai dernier, après onze jours de marche, j'atteignis ce point (Ainco) avec ma petite colonne, et dès ce jour je commençai la battue des bois et des lagunes, sur un parcours d'environ vingt lieues de circonférence, et en répétant l'opération deux et même trois fois dans les lieux qui pouvaient servir de refuge aux Indiens guerriers et à leurs familles.

Le journal que je remets à V. E. l'instruira de l'itinéraire suivi, des faits survenus, des parages parcourus, des distances et de la topographie de cette région, etc.

Ma plus grande satisfaction est de pouvoir dire à V. E. que je n'ai à déplorer aucune perte d'hommes et que tous ceux qui ont été sous mon commandement se sont dignement conduits. Ma réserve de chevaux s'est accrue de près de 200 têtes.

Je crois, Monsieur le Ministre, avoir suivi les instructions de V. E., et pour achever de m'y conformer, je me mettrai en marche le 9 du mois pour rejoindre la colonne du colonel Lagos, explorant sur ma route le plus de terrain possible.

Qu'il me soit permis en terminant de recommander à V. E. les officiers et les soldats qui sont sous mes ordres, lesquels ont montré, dans cette courte campagne, autant de discipline que de bravoure et de persévérance.

ENRIQUE GODOY.

RAPPORT

DE

S. E. LE MINISTRE DE LA GUERRE EN CAMPAGNE

JULIO A. ROCA

COMMANDANT EN CHEF

L'armée d'opérations pour l'établissement de la ligne militaire du Rio Negro.

A M. le ministre de la Guerre par interim.

Ainsi que l'annonçait ma dépêche télégraphique du 25 du mois passé, je remets à V. E. le rapport des commandants en chef de toutes les divisions et des divers détachements qui ont opéré sous mes ordres pendant cette campagne.

L'occupation de la ligne militaire des rios Negro et Nauquen est heureusement réalisée. Les opérations combinées qui en ont assuré le succès sont terminées. L'immense territoire que cette ligne couvre et défend a été visité dans tous les sens, et j'ai la satisfaction d'annoncer à V. E. que toute la partie du désert dans laquelle les Indiens voleurs se postaient pour envahir les régions peuplées est aujourd'hui complètement et définitivement sous la domination de nos troupes depuis les frontières de Mendoza et de Santa-Fé jusqu'au rio Negro, depuis les Andes jusqu'à Buenos Aires. On peut dès à présent offrir à l'industrie et au travail civilisé ces régions où bientôt les pasteurs et les agriculteurs viendront relever nos soldats, qui n'auront plus d'autre mission que celle de maintenir l'ordre.

Les divisions organisées pour cette campagne ont suivi avec ponctualité et activité les instructions qu'elles avaient reçues. Par les vallées des Cordillères, elles ont pénétré jusqu'au Nauquen ; par les plaines où s'étaient établis de préférence les Ranqueles, elles sont arrivées à Poitagué. Dans l'ouest, partant de Trenque-Lauquen, de Guamini, de Carhué, de Fuerte Argentino, elles sont arrivées jusqu'à Tray-Nainco, Traru-Lauquen, Lihuel-Calel, et ont remonté le Colorado jusqu'aux montagnes. La division qui marchait sous mes ordres immédiats, se rattachant à toutes les autres et complétant leur action, a parcouru un long circuit partant de Carhué au sud et au sud-ouest, passant par Salinas Chicas, suivant les deux rives du Colorado et du rio Negro jusqu'au Nauquen, couvrant ainsi ce vaste territoire d'un véritable réseau d'explorations armées, liées entre elles par une correspondance active, par une solidarité de vue et par l'unité du plan.

Il a été spécialement recommandé à toutes les divisions d'entretenir entre elles des communications suivies et de correspondre avec le quartier-général situé à Choele-Choel. On leur a donné les moyens

d'entretenir entre elles des relations suivies, afin qu'elles puissent combiner leur action et exécuter cette grande battue qui devait assurer la domination complète de la Pampa. Il leur a été également recommandé de recueillir sur leur route tous les renseignements utiles, afin de détruire à jamais le pouvoir des sauvages, fondé bien plus sur notre ignorance géographique que sur leur bravoure. Les communications avec l'ancienne ligne fortifiée et le télégraphe ont été assurées au moyen de fortins échelonnés sur la route des colonnes expéditionnaires, et servant à protéger les courriers en même temps qu'ils permettaient de surveiller les points où ils ont été construits.

Les Indiens se sont donc vus assiégés, traqués et repoussés de toutes parts et dans toutes les directions. Il n'y a plus un point du désert où l'on puisse dresser une embûche contre la sécurité des villages qui confinent la Pampa, ni contre les colons qui viendront dans l'avenir habiter ces terres vierges dont la fertilité explique suffisamment la résistance tenace de leurs barbares habitants.

Les groupes d'Indiens restés sur notre territoire se sont empressés de se soumettre, comme V. E. pourra s'en assurer en parcourant les rapports partiels ; d'autres se sont enfuis, préférant abandonner leurs familles plutôt que de les vouer à une mort certaine dans les *travesias* et les gorges des montagnes. Namuncurá doit son salut à l'empressement qu'il a mis à se retirer dans les vallées intérieures de la Cordillère, où il a trouvé asile chez son parent Reuque-Cura, qui aura à répondre de sa conduite.

Baigorrita et les restes de sa tribu se trouvent encore dans le cercle de notre action, mais on sait par les prisonniers qu'on lui fait chaque jour, qu'il est absolument sans ressources, sans chevaux, sans vivres, et qu'il ne pourra certainement échapper à la poursuite de nos troupes. Il est à peu près sûr qu'il sera fait prisonnier, soit par la 3me division près du Chadi-Leuvu, soit par la 4me dans la Cordillère, soit enfin sur le Colorado par les détachements que j'y ai envoyés à cet effet.

Un trafic immoral et aussi ancien que les déprédations des Indiens, dont il était la conséquence, s'exerçait au fond des vallées des Andes ; là se tenait le marché des troupeaux volés dans nos campagnes. La présence de la 4me division a coupé ce mal dans sa racine et donné le coup de mort à un commerce dont les effets désastreux pour notre pays peuvent être justement appréciés maintenant qu'il a cessé. Les troupeaux argentins ne traverseront plus les nombreux défilés de la Cordillère du sud que par la volonté de leurs légitimes propriétaires, et dans l'avenir, ces champs nouvellement conquis serviront d'étapes aux marchands de bestiaux venant des frontières de Mendoza, San Luis, Cordoba et Buenos Aires. Les acheteurs viendront directement

par les chemins des Ranqueles, par le Colorado et le rio Negro, faire leurs provisions pour le marché transandin.

Les avantages de cette campagne n'ont pas été moins grands au point de vue des connaissances géographiques et topographiques acquises sur cette contrée jusqu'alors inconnue.

Devançant les rapports scientifiques qui seront remis au gouvernement et au pays, je puis affirmer qu'au lieu de cette aridité désolante que des récits intéressés ont voulu donner à la Pampa, les colonnes expéditionnaires ont trouvé des champs fertiles et couverts de végétation.

Dans la longue route que j'ai eu à parcourir, j'ai acquis personnellement la conviction que nulle part l'agriculteur ou l'éleveur ne verra ses espérances déçues, s'il ne demande qu'une bonne terre et un bon climat.

Dans la partie du territoire qui sépare le rio Colorado du rio Negro, le sol, à perte de vue, est couvert d'une végétation plantureuse. Ces terres manquent d'eau, il est vrai, mais elles sont sur un plan incliné et pourraient être facilement arrosées en y conduisant les eaux du rio Colorado, assez abondantes pour suffire aux besoins de l'irrigation sur tout leur parcours, depuis les Andes jusqu'à l'Océan.

Je ne mentionnerai pas ici les terres vraiment privilégiées sur lesquelles sont situés Carhué, Puan, Fuerte Argentino, Nueva Roma, Salinas Chicas, les vallées du Colorado et de ce large et magnifique bassin du rio Negro sur les prairies duquel les chevaux épuisés de fatigue reprenaient des forces et engraissaient en marchant.

Nous devons aussi compter que la somme des connaissances déjà acquises s'augmentera, grâce aux intelligents travaux des savants professeurs de l'Institut de Córdoba qui m'ont accompagné. Ils ont suivi pas à pas l'armée, et leurs études constantes, pendant toute la durée de ce voyage pénible, ainsi que le zèle qu'ils ont mis à remplir la noble tâche dont ils étaient chargés, nous promettent de précieuses découvertes qui suffiraient à justifier l'expédition à nos yeux et à ceux de l'étranger.

Pour en revenir aux dispositions que j'ai prises pour consolider et améliorer la situation nouvellement faite à ces contrées, j'ai prescrit à toutes les divisions de perfectionner leurs campements afin que le soldat y étant mieux abrité, puisse y trouver la somme de bien-être à laquelle il a droit de prétendre. Je leur ai en outre recommandé d'exercer une surveillance active et incessante sur les alentours, en se mettant en communication constante les unes avec les autres, jusqu'à ce qu'elles reçoivent de nouveaux ordres.

Au centre de la ligne du rio Negro j'ai ordonné de tracer l'empla-

cement d'une ville qui, par sa position et par la fertilité des terres qui l'avoisinent, ne peut manquer de prendre un développement rapide. Elle sera le siége de la commandance générale et sera reliée à la mer par une voie navigable et avec le rio Nauquen par une route charretière.

J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt les études que le commandant Guerrico est en train de faire sur le fleuve qui, grâce à son activité, sera bientôt connu sur tout son parcours et livré à la navigation. L'arrivée du vapeur *Triunfo* est attendue d'un moment à l'autre. Elle ouvrira de nouveaux horizons au progrès matériel de ces contrées.

Ce rio et ses deux grands affluents, le Nauquen et le Limay, enferment dans le cours de leurs eaux profondes l'immense vallée qu'ils traversent et qui vient d'être affranchie par la 4me division. En même temps que leurs bords escarpés élèvent une barrière infranchissable aux criminelles incursions des Indiens et garantissent aux colons de l'avenir le fruit de leur labeur, leurs eaux serviront au transport des récoltes.

Dès que les études hydrographiques seront terminées et que les légers obstacles qui s'opposent à la navigation seront supprimés, dès que les embarcations propres à la navigation des affluents seront mises à flot, on inaugurera la correspondance fluviale sur toute l'étendue de la ligne militaire, depuis les Cordillères jusqu'à l'Atlantique.

Il est à noter déjà que sans se servir de cette voie, les communications avec Buenos Aires sont abrégées de moitié et les frais de transport réduits dans la même proportion, en passant par Patagones.

C'est en vue de cette double économie que j'ai décidé que les convois de vivres, de munitions et de troupes devront suivre à l'avenir la route fluviale.

Des améliorations semblables ont été apportées aux transports par terre et aux communications devant relier le quartier-général aux diverses stations établies dans la Pampa ; on a rectifié les itinéraires, occupé les meilleures positions et raccourci considérablement les distances qui séparent les divers postes.

Je me suis tenu sur la réserve quant aux relations à conserver avec les peuplades d'Indiens amis. Le seul cacique que j'ai cru devoir ménager pour sa fidélité et la bonne conduite de sa tribu qui n'a jamais figurée dans les pillages, est le cacique Shayhueque, des Manzanas. Je lui ai fait connaître d'une manière claire et concluante quelle est la conduite qu'il doit tenir pour mériter la protection du gouvernement et l'ai nommé gouverneur des Manzanas, pour qu'il fasse res-

pecter, parmi les peuplades indiennes qui demeureront sous sa dépendance, les prescriptions qui lui ont été faites et les ordres qu'il conviendra de lui transmettre dans l'avenir.

Plusieurs Indiens de cette tribu ont déjà visité le quartier général en se rendant à Patagones, pour s'y livrer à leur commerce de peaux, de plumes et de tissus, et j'ai fait en sorte qu'ils puissent apprécier la sécurité et les garanties sur lesquelles ils peuvent compter, tant que leur conduite les en rendra dignes.

En présentant à V. E. les rapports partiels dont j'ai fait mention et qui parlent d'eux-mêmes en faveur des chefs, des officiers et des soldats, il m'est particulièrement agréable de les recommander expressément à la considération du Gouvernement, qui saura apprécier les loyaux services qu'ils ont rendus pendant cette campagne, Messieurs les colonels Villegas, Levalle, Racedo, Nelson, Lagos, les lieutenant-colonels Uriburu, Garcia, Winter, Godoy. Les uns sous mes ordres directs, les autres, à la tête des différents corps qui ont exploré le désert dans tous les sens ou gardé les frontières voisines de San Luis, Córdoba, Santa Fé, ont tous coopéré à l'heureuse issue des opérations et se sont rendus dignes des plus grands éloges.

Tous les chefs de corps, leurs officiers et leurs soldats méritent également d'être recommandés ; aussi bien ceux qui ont pris part à l'expédition que ceux qui ont été chargés d'explorations ou autres services importants. Tous ont rempli leur devoir, et c'est pour notre pays un honneur que leur nombre soit si grand qu'il m'est impossible de consigner ici leurs noms.

Le pays a également contracté une dette de reconnaissance envers les docteurs Lorentz et Doring, pour les recherches scientifiques qu'ils ont faites avec tant de soin et d'activité ; envers l'officier chargé des études hydrographiques et les ingénieurs qui ont accompagné la division et dont les travaux vont apporter de notables changements dans la cartographie nationale.

Les vertueux ecclésiastiques qui ont accompagné la 1re division jusqu'au rio Negro se sont rendus dignes d'une respectueuse attention, par l'esprit de charité chrétienne avec lequel ils ont rempli leur saint ministère.

Je dois en terminant une mention spéciale aux officiers de tous grades qui ont fait partie de mon Etat-Major, au chirurgien qui y était attaché et à mon secrétaire, le lieutenant-colonel Manuel J. Olascoaga. Ces officiers, comme tous les autres, ont parfaitement rempli leur mission et ont dignement répondu à ma confiance.

JULIO A. ROCA.

DÉPÊCHES ET TÉLÉGRAMMES DIVERS

Les dépêches qui suivent n'ayant pu trouver place dans les rapports qu'on vient de lire, je les publie sans les classer, leur importance et l'intérêt qui s'y rattache ne permettant pas de les passer sous silence.

J. M. O.

Salta, 3 mars 1879.

A M. le Ministre de la guerre.

Le commandant Ibaceta, chef de la frontière du Chaco, m'annonce que le capitaine Pulo a surpris, dans un parage nommé Zapallar, un groupe d'Indiens maraudeurs; il en tua 5 et fit plusieurs prisonniers.

Le lieutenant Diaz, dans un autre endroit nommé Elenita, surprit 200 Indiens, les battit, en tua 6 et leur prit 6 carabines Vincent, 6 lances, 2 mules portant la marque du 12me régiment de ligne et 5 chevaux.

La plupart des bêtes à cornes que ces Indiens avaient volées furent trouvées mortes.

Dans cette rencontre le lieutenant Diaz a eu 1 mort et 1 blessé.

JUAN SOLA,
Gouverneur.

Fuerte Argentino, 3 mai 1879.

A M. le Président de la République.

Dans quelques instants je partirai pour le rio Colorado, me séparant de la ligne télégraphique qui se termine ici.

La première division de l'armée expéditionnaire qui est sous mes ordres immédiats se compose de 2,000 hommes bien équipés et mieux montés que ne l'ont été jusqu'ici les troupes des frontières.

Les hommes de cette division ont chacun trois chevaux et une mule, les autres divisions sont aussi bien pourvues; rien ne leur manque.

A la distance où nous sommes de la capitale et eu égard à l'état des chemins, on peut considérer comme un tour de force de notre Intendance d'avoir pourvu en temps opportun les colonnes qui doivent opérer depuis Bahia Blanca jusqu'à San Rafael, de tout ce qui est indispensable à une campagne qui peut être longue et pendant laquelle nous aurons à supporter les rigueurs de l'hiver.

Racedo et R. Roca sont déjà sur le territoire des Ranqueles et Uriburu doit être en ce moment sur le Nauquen, en train de battre les tribus qui l'habitent. Le ciel est pour nous car il continue à faire beau temps. La campagne est magnifique.

Votre serviteur et ami prend congé de vous, en vous assurant de sa constante affection.

JULIO A. ROCA.

Tranque-Lauquen, 23 mai 1879.

M. l'inspecteur général d'armes.

Je vous transcris un paragraphe d'une note du chef de l'Intendance de la 5e division qui écrit de Leucó-Tay, le 16 du courant.

« Nous partons demain pour Malais.

» Nous emmenons les Indiens et les familles qui ont été faits prisonniers à Calir-Mahuel. Nous espérons apprendre d'un moment à l'autre qu'on a pris un des chefs qui assassinèrent le capitaine Salguero. »

ELEUTERIO BARROS,
Commandant.

Villa Mercedes, 5 juin 1879.

M. le Ministre de la guerre.

Le détachement aux ordres du lieutenant Rosales, que j'ai chargé de capturer le chef Blanco, a rempli sa mission et le ramène prisonnier avec 25 autres Indiens des plus dangereux de la Pampa.

Ils ont été pris près de Cueró. Je me suis vu dans la nécessité de les faire conduire, avec d'autres pillards pris récemment, dans des charriots d'approvisionnement. Je crois que c'était la dernière bande qui restait des Ranqueles. Ce succès a été obtenu par des soldats du 8me régiment de ma division. Il me reste à recommander à V. E. le lieutenant Rosales et le sous-lieutenant Rivarola.

LEOPOLDO NELSON,
Colonel.

Trenque-Lauquen, le 17 juin 1879.

A M. le Ministre de la Guerre.

La colonne de Guamini étant de retour, j'ai réuni dans ce campement deux cents Indiens, cinq cents femmes et enfants. Nous avons délivré 40 captifs, et 50 Indiens ont été tués dans les diverses rencontres. Nos pertes sont insignifiantes. J'ai cru devoir porter ces faits á la connaissance de V. E.

HILARIO LAGOS,
Colonel.

Chocle-Choel, le 21 juin 1879.

M. le Ministre de la Guerre par interim.

Votre télégramme de félicitations a été mis à l'ordre du jour de l'armée expéditionnaire qui considérera toujours la plus belle récompense les témoignages de satisfaction dont le gouvernement rétribue ses efforts.

Les troupes sont très fières des résultats de la campagne et se plaisent dans leurs nouveaux cantonnements.

Elles n'ont jamais eu autant de bois pour se chauffer et pour construire leurs barraques. Les chevaux sont en bon état et ont du fourrage en abondance. La campagne du printemps prochain peut être organisée ici dans les meilleures conditions.

Je reste pour faire lever les plans et préparer l'établissement d'une ville qui sera sans doute une grande cité dans l'avenir, car elle est située dans un lieu charmant et réunit toutes les conditions qui peuvent assurer sa prospérité.

J'ai cru remplir un devoir et me conformer à la stricte justice en donnant à la nouvelle ville le nom du président Avellaneda, sous l'administration duquel ce joyau a été donné à la République.

Le rapide progrès qu'on peut, à coup sûr, prédire à ces contrées sera sensiblement accéléré par l'établissement d'une navigation régulière et peu coûteuse sur le rio Negro.

Il est urgent de faire disparaître sans retard les obstacles, peu sérieux du reste, qui s'opposet à la navigation des vapeurs.

J'ai été, à ce sujet, très contrarié du retard éprouvé par la corvette *Cabo de Hornos* qui devait avoir à son bord la chaloupe *Torpedo*.

Le fleuve a monté de deux mètres depuis quelques jours. Il serait facile de faire remonter le *Torpedo* jusqu'au Nauquen et de l'employer aux études qui doivent dissiper les dernières incertitudes relativement au cours de cette rivière.

Je vous prie instamment d'envoyer sans délai le *Torpedo* à Patagones, laissant de côté toute autre affaire de moindre importance. Nous sommes, jusqu'à ce moment, très bien approvisionnés, et le fournisseur s'est procuré les articles qui, dans les commencements, lui faisaient défaut.

Le commissaire que nous attendons pour payer les divisions pourra, en même temps, apporter la solde due à la 4me division opérant sur le Nauquen.

Je vous ferai observer que, comme l'effectif des corps a été augmenté de beaucoup, il conviendrait que le commissaire apportât la solde des derniers mois.

En vous remerciant de vos affectueuses félicitations, je suis votre sincère ami.

JULIO A. ROCA.

Bouches du Nauquen et du Limay, le 23 juin 1879.

A M. le Ministre de la Guerre par interim.

J'ai le plaisir d'apprendre à V. E. que la nouvelle ligne militaire de frontières est définitivement installée sur le cours supérieur du rio Negro et sur les rives du Nauquen.

Il y a déjà quelque temps que je suis en rapport avec le commandant Uriburu que j'attends d'un moment à l'autre.

Des détachements de la 4me division et de celle qui est sous mes ordres opèrent sur les bords de cette dernière rivière et occupent les points où aboutissent les chemins qui viennent de la Pampa.

Grâce à cette mesure, des Indiens fugitifs, traqués par les divisions du centre, sont tombés entre nos mains, et je puis affirmer à V. E. qu'aucun de ceux qui sont enfermés dans le cercle de fer qu'on vient de tracer autour d'eux, ne nous échappera.

Pendant qu'accompagné du colonel Villegas et de ses aides de camp je cherchais aujourd'hui un gué sur le Nauquen, à une lieue plus bas que sa jonction avec le Limay, un soldat m'amena trois Indiens qu'il avait pris dans un bois sans qu'ils fissent la moindre résistance. Les Indiens déclarèrent qu'ils voyageaient avec leurs familles et huit autres des leurs, conduits par deux Chiliens qui les menaient au pays des Manzanas, et qu'en arrivant au Colorado, ils avaient été battus et dispersés par des troupes nationales.

Un détachement du commandant Uriburu a capturé, il y a quelques jours, un groupe nombreux de femmes et d'enfants qui s'en allaient à pied et dans le plus grand dénûment.

Quoiqu'en cette saison on puisse traverser le Nauquen sur plusieurs points, cette rivière sera toujours, pour les Indiens, une barrière insurmontable.

Après avoir pris quelques mesures que je juge indispensables pour établir définitivement les troupes, je considérerai cette campagne comme terminée, et j'aurai alors le plaisir de vous serrer affectueusement la main.

Votre serviteur et ami,

JULIO A. ROCA.

Traru-Lauquen, 23 juin 1879.

M. Enrique B. Moreno.

Je suis de retour de mon expédition dans les montagnes de Lihuel-Calel. Nous avons exploré presque dans tous les sens le bord du Chadi-leuvú et la zone située entre cette rivière et le Colorado. Les deux seuls caciques qui n'avaient pas encore passé le rio Negro, Gurenal et Aucheque, presque égaux en prestige à Namuncurá, ont été tués le 11 courant au gué du Salado. A quarante et quelques lieues dans le haut du Chadi-Leuvu, on a capturé les Indiens qui s'y trouvaient et délivré huit captifs.

Nous sommes arrivés jusqu'à Choele-Choel, qui est à une distance d'environ quatre-vingt lieues d'ici.

Des détachements de quatre et six hommes parcourent le désert, sans que personne s'oppose à leur passage. Je peux donc vous affirmer qu'il n'y a presque plus d'Indiens et que ceux qui existent encore errant à pied, déguenillés, mourant de faim, succomberont ou se rendront en désespoir de cause.

Tous les officiers de la 2me Division ont fait leur devoir.

Acceptez, etc.

NICOLAS LEVALLE,
Colonel.

Villa Mercedes, le 29 juin 1879.

M. le Ministre de la Guerre.

Le commandant Roca doit être de retour demain ; il a été jusqu'à Cochico, d'où il ramène 125 prisonniers, sans avoir éprouvé aucune perte.

Le cacique Baigorrita et le reste de sa tribu sont sur la rive du Colorado à quinze lieues plus ou moins de la ligne gardée par le commandant Uriburu.

J'ai 500 prisonniers, dont 7 chefs et 42 captifs, la plupart Cordo-

vais. J'attends des nouvelles de plusieurs détachements qui parcourent la plaine. J'espère qu'ils parviendront à s'emparer des Indiens qui ont envahi la province de San Luis et dont les familles sont en mon pouvoir.

Il s'en faut de très peu pour que notre mission soit complètement terminée.

Je salue V. E.

EDUARDO RACEDO.

Villa Mercedes, 30 juin 1879.

M. le Ministre de la guerre.

Le commandant Roca nous revient avec les prisonniers qu'il a faits à Baigorrita, à Cochi-Có. D'après l'ingénieur, cet endroit est situé par les 38° 54" sud. Les bords du Salado ont de bons pâturages et leurs eaux sont potables dans cette saison et pendant l'été. J'ai envoyé le major Alvarez avec une nouvelle troupe, à la recherche du chef Ranquelino. On fait à l'ouest de ce campement une police sévère. Dès que les avant-postes seront de retour, j'aurai la satisfaction de vous annoncer que la 3e Division a fini sa tâche et qu'il n'y a plus de Ranqueles : les uns ayant été faits prisonniers, les autres ayant fui dans les tribus au sud du rio Negro. Le froid est excessif et le thermomètre marque 6° au dessous de zéro, à neuf heures du matin. La variole fait des ravages parmi les familles indiennes.

Colonel RACEDO,
Commandant la 3e Division.

Choele-Choel, 9 juillet 1879.

M. le Ministre de la guerre.

Dès que les animaux de boucherie seront arrivés, j'enverrai le 11me de cavalerie bien équipé, rejoindre la division Uriburu qui manque de chevaux et qu'il faut mettre en mesure de châtier ce coquin de Purran.

Je vais donner au 11me les chevaux de la division de Trenque-Lauquen qui sont très gras.

Le commandant Ortega emportera 450 fers à cheval et Nadal autant ; ils peuvent en avoir besoin.

Nous sommes sur la piste de Baigorrita et j'envoie aujourd'hui, des juments à l'officier qui explore le Colorado, avec l'ordre de remonter jusqu'à Auca-Mahuida.

Il comprendra que la capture de Baigorrita est un fait d'armes pour un capitaine.

Winter partira aussi pour Chichinal avec la brigade.

Mes salutations à V. E.

CONRADO E. VILLEGAS,
Colonel.

Choele-Choel, 9 juillet 1879.

M. le Président de la République.

Aujourd'hui 9 juillet, jour anniversaire de notre Indépendance, en présence des officiers de la ligne militaire du rio Negro, nous avons posé la première pierre d'une ville, dans la vallée au nord du fleuve et suivant l'ordre que nous en a donné le Ministre avant son départ ; nous lui avons donné le nom de « Nicolas Avellaneda. »

Il est juste que les générations futures, remontant ce beau fleuve à la recherche des richesses que les Andes renferment dans leurs vastes flancs, et apercevant une ville florissante, puissent se souvenir qu'Avellaneda, le magistrat qui a dirigé les destinées de cette République en 1879, leur a ouvert le chemin de ces territoires fertiles, en a chassé les barbares et les a livrés au progrès et à la civilisation.

Au nom de l'armée du rio Negro, aujourd'hui 63e anniversaire de notre indépendance, je salue V. E.

CONRADO E. VILLEGAS.

Villa Mercedes, 10 juillet 1879.

M. le Ministre de la guerre.

Je viens d'apprendre que le sous-lieutenant en second, José M. Rivarola, a battu avec 8 hommes, le 21 de ce mois, dans les sablonnières de Ají, 217 guerriers Indiens, en a tué 8 qui ne voulurent pas se rendre avec leur chef Urquiza, et a fait tous les autres prisonniers.

Je félicite V. E. de ce nouveau triomphe sur le reste des Ranqueles.

Colonel NELSON.

Villa Mercedes, 19 juillet 1879.

M. le Ministre de la guerre.

Je puis assurer à V. E. que la police du territoire Ranquelin se fait avec beaucoup de scrupule : par le sud, jusqu'à Traru-Lauquen; par le sud-ouest, jusqu'au rio Colorado, par l'est, jusqu'au Toay et

par l'ouest, jusqu'à Chadi-Leuvu. Il n'y a plus dans cette dernière direction, qu'un groupe de 25 à 30 Indiens après lequel court un détachement bien monté, qui l'atteindra sans nul doute.

Baigorrita, avec le chef Lucho, s'est échappé suivi de 35 guerriers et de 80 à 100 Indiens non combattants.

Le commandant Roca avait réussi à leur faire 156 prisonniers, mais il a dû s'en revenir, ses chevaux étant dans un état déplorable.

Baigorrita remonte l'autre rive du Colorado. Je crois que pour s'emparer de ce cacique il faudra qu'un détachement d'Uriburu descende le Colorado et qu'un autre le remonte depuis le gué d'Alsina jusqu'à celui où il l'a traversé.

Il faut noter que nos détachements sont les seuls qui soient allés jusqu'à cet endroit. On peut donc être certain que Baigorrita se trouve entre le Colorado et le rio Negro, sur la rive sud du premier. Ce chemin, que suivaient les Picunches lorsqu'ils allaient à la Pampa, longe le Colorado, dans le voisinage de Auca-Mahuida, où je crois que Baigorrita se sera arrêté sachant qu'il a devant lui les forces du commandant Uriburu.

Colonel Racedo.

Mendoza, 19 juillet 1879.

A M. l'inspecteur général d'armes.

Une tempête qui s'est élevée dans la Cordillère a contraint le fournisseur à faire passer par la Pampa cent et quelques charriots de vivres et d'articles divers pour la 4me Division. J'ai fait escorter ce convoi et ai envoyé un courrier avertir le commandant Uriburu. L'escorte fera une reconnaissance sur ce parcours.

José Antonio Salas.

Choele-Choel, 24 juillet 1879.

A M. l'inspecteur d'armes.

D'après des communications du commandant Uriburu, des forces de sa division, aux ordres des majors Illescas et Taboada, ont battu dans la matinée du 13, Baigorrita et ses Indiens auxquels ils ont tué 30 guerriers et dont ils ont pris les familles.

Un autre groupe qui fut rencontré par le commandant Aguilar et le lieutenant Ricardo Walrond, fut attaqué par ces officiers. Les Indiens qu'accompagnaient leurs familles se défendirent vigoureusement et blessèrent le commandant Aguilar et le lieutenant Walrond. Les blessures de ces officiers ne sont pas dangereuses.

233 prisonniers ont été faits dans ce combat et on a pris en outre quelques vaches et quelques chevaux.

Il devient urgent que V. S. veuille bien nous expédier les chevaux et les mules dont les forces du commandant Uriburu ont absolument besoin, attendu que cet officier a sur ce vaste terrain de quoi mettre à profit son activité et ses capacités militaires.

Colonel VILLEGAS.

Campement à Potri-Lauquen, 6 août 1879.

A M. l'inspecteur général d'armes.

J'ai l'honneur d'informer V. S. que le major Alzogaray, que j'avais envoyé à la poursuite des Indiens qui vinrent me voler des chevaux, les a atteints au gué de Trical-Cué, de l'autre côté du Salado, qu'il a passé à la nage; il leur a tué 7 guerriers. Quatre Indiens et le chef Pancho parvinrent à lui échapper en fuyant dans la direction du rio Colorado. Quand les détachements que j'ai envoyés à leur poursuite dans la plaine du Chadi-Leuvu seront de retour, il n'y aura plus un seul Indien dans ces parages, quoique les Ranqueles y fussent plus nombreux qu'on ne le supposait.

J'attends des commandants Rodriguez et Anaya de bonnes nouvelles que je transmettrai au plutôt.

EDUARDO RACEDO.

Traru-Lauquen, 7 août 1879.

M. le Ministre de la guerre.

J'ai la satisfaction d'informer V. E. qu'on a de nouveau exploré les terrains compris entre le rio Chadi-Leuvu et le Colorado et ceux situés entre ce point, Toay et Poytague. On a remonté le Chadi-Leuvu jusqu'au gué nommé Picumoé (gué des gens de Santiago), qui est à cinquante lieues du lac Urre Lauquen.

Tant sur ce parcours que sur les autres, on n'a trouvé que des huttes abandonnées.

Les détachements de cette division ont parcouru plus de neuf cents lieues dans toutes les directions. Il me manque encore le rapport du commandant Herrera qui est allé faire une battue générale sur tout le territoire qui s'étend entre Huatréché et le Colorado. Je dois faire observer que, sans les mules qui ont été données aux corps de troupes, nous serions tous à pied; ces animaux, malgré les gran-

des fatigues qu'ils ont eu à supporter, se conservent en bon état. Il n'en est pas ainsi des chevaux qui, presque tous, sont hors de service. Les instructions de V. E. ont été suivies à la lettre.

Je salue V. E.

NICOLAS LEVALLE.

Campement à Potri-Lauquen, le 19 août 1879.

M. l'Inspecteur général d'armes.

J'ai le plaisir de vous annoncer que le commandant Anaya, envoyé pour explorer le Chadi-Leuvu, a atteint à Cochico le capitanejo Magnin et l'a fait prisonnier avec 28 Indiens.

Ces mêmes prisonniers lui ont indiqué l'endroit où se cachent les familles du défunt chef Nañan tué par les forces du colonel Nelson. Ces familles sont au sud du Salado, dans des marais où l'on peut à peine pénétrer. Le commandant Anaya s'est mis en marche pour les prendre.

En laissant exprès quelques troupes de chevaux isolées, à deux ou trois lieues de ce campement, j'ai acquis la certitude qu'il n'y a plus d'Indiens de ce côté du Chadi-Leuvu. Les détachements qui vont à la découverte dans tous les sens ne trouvent absolument rien.

Colonel RACEDO.

Choele-Choel, 11 août 1879.

A S. E. M. le Ministre de la guerre.

Bonifacio Torres est arrivé aujourd'hui porteur d'une lettre de Reuque-Cura et accompagné de quelques officiers qui retournent à Buenos Aires. Ce cacique m'informe que dès que les neiges auront disparu il se rendra où je lui donnerai l'ordre de se trouver. Il nous est soumis et je crois qu'en ne lui cédant en rien, il se conduira bien.

Sayhueque n'a pas répondu aux lettres que je lui ai écrites, mais je sais indirectement que ce cacique se rend à Patagones pour affaires ; je ne garantis pourtant pas ce fait.

Inacural est arrivé à Patagones avec 150 Indiens guerriers, pour y recevoir les rations et y vendre ses produits. Cet Indien est toujours notre ami.

Ainsi que je l'ai demandé à V. E. par mon dernier télégramme, j'attends l'envoi des chevaux et des mules destinés au commandant Uriburu, car ceux qu'avait cet officier ont été mis hors de service

dans ses diverses opérations et il est nécessaire qu'il fasse connaitre notre force à Purran et aux autres Indiens du sud, en les traitant comme ceux de la Pampa ou en les contreignant à se soumettre.

Colonel VILLEGAS.

Mendoza, 19 août 1879.

A M. le Ministre de la guerre.

Un courrier arrivé ici en dix jours des bords du rio Agrio, me communique ce qui suit :

Baigorrita a été surpris par nos troupes. Après un combat obstiné il s'est enfui avec 10 Indiens, mais il a été atteint et tué par le major Torres. Baigorrita avait refusé de se rendre. Plus de cent prisonniers. Il y a huit cents Indiens au campement.

ELIAS VILLANUEVA,
Gouverneur.

RAPPORT

DU

COMMANDANT EN CHEF DE L'EXPÉDITION A NAHUEL-HUAPI

Général CONRADO VILLEGAS

Patagones, 15 juin 1881.

M. le commandant d'armes de la République, général Joaquin Viejobueno.

Ayant reçu l'ordre de S. E. le Ministre de la guerre de faire, avec les troupes placées sous mes ordres, une expédition contre les Indiens habitant le territoire compris entre les rios Nauquen et Limay et la Cordillère des Andes, je proposai à V. E. mon plan de campagne qui était le suivant :

Les trois brigades dont se compose la division devaient se mettre en marche le 1er mars. La première, côtoyant le versant oriental de la Cordillère, devait parcourir et reconnaître tous les points où pouvaient se trouver des Indiens, et suivant sa marche, elle devait se trouver le 30 du même mois au lac de Nahuel-Huapi.

La deuxième, passant le Nauquen à son embouchure, devait remonter le Limay et, se divisant en deux colonnes, devait remonter la rive nord du Pichi-Picun-Leufu, cherchant les anciens villages de Reuque-Cura sur le territoire duquel elle devait faire une battue ; après quoi, marchant vers le sud, elle devait rejoindre la colonne qui, continuant sa route à l'ouest par la rive nord du Limay, aurait dû rencontrer les Indiens du cacique Saihuequé établis sur le rio Caleufu.

La première et la deuxième brigades devaient se tenir en communication au moyen de détachements envoyés sur leurs flancs et se prêter un mutuel appui en cas de besoin.

La troisième brigade devait partir de l'ile de Choele-Choel au sud du rio Negro, le descendre pendant dix-huit lieues, prendre la *Tra-*

vesia de Balcheta, continuer sa marche jusqu'au lac Nahuel-Huapi, explorant avec ses détachements la plus grande extension de territoire possible. Les mouvements de cette brigade au sud des rios Negro et Limay avaient pour objet de reconnaitre ces territoires et de s'emparer des gués de cette dernière rivière, afin que si les Indiens, placés dans le triangle et attaqués par les deux premières brigades, essayaient de s'enfuir au sud du Limay, ils ne pussent y réussir.

En même temps, cette brigade devait passer au nord du rio, marcher sur le Calicufu et resserrer les Indiens qui se verraient enfermés de trois côtés.

M. le ministre approuva mon plan et m'en confia l'exécution.

A la fin de décembre de l'année passée, je partis de Buenos Aires pour me mettre à la tête de ma division. Peu de jours après je me transportai dans les cantonnements de la deuxième et troisième brigades, afin de passer en revue leur armement, leur équipement et leurs munitions, leurs moyens de transport et leur intendance.

Je pus constater que l'équipement et l'intendance n'étaient pas dans un état satisfaisant; quoique deux mois auparavant j'eusse demandé aux fournisseurs les troupeaux nécessaires aux forces qui allaient entrer en opération, pas une tête de bétail n'était arrivée au camp.

Après ma visite aux brigades, je partis pour Patagones et me mis en contact avec l'autorité supérieure et l'instruisis de ce qui manquait pour effectuer le mouvement projeté. J'envoyai de nombreux télégrammes à M. le Ministre, lui réclamant ce qui faisait défaut. S. E. ayant fait droit à mes demandes, je reçus l'armement et l'équipement nécessaires, mais il n'en fut pas de même des provisions.

Le départ devait avoir lieu le 1er mars ; voyant que les troupeaux n'arrivaient pas, je fus obligé de l'ajourner au 15 du même mois, jour où j'étais décidé à me mettre en marche ainsi que je l'avais annoncé aux chefs de brigades dans une dépêche qui renfermait en même temps leurs instructions.

A partir de ce moment toute mon attention fut consacrée à l'intendance; je m'adressai à plusieurs reprises aux fournisseurs, comme je l'avais fait quatre mois avant, mais voyant que ces messieurs ne m'envoyaient pas ce que je leur avais demandé, je me décidai à acheter des juments, les payant jusqu'à 200 piastres monnaie courante. Avec beaucoup de difficulté je m'en procurai 500 que je remis à la 3^{me} brigade; les pourvoyeurs me remirent 500 autres juments maigres. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette triste affaire, car j'ai appelé sur la conduite des fournisseurs de cette division l'attention de l'autorité supérieure. Je vais me borner à rendre compte de l'opération qui m'a été confiée, à donner l'itinéraire de chaque brigade, procédant par leur ordre numérique.

1re Brigade

La brigade, ne pouvant plus vivre sur le point où elle était établie est allée camper au sud du Nauquen, à Uñorquim, vaste prairie située à onze lieues au sud du fort 4me Division, et où elle pourra attendre commodément l'ordre de se mettre en marche.

Il n'est resté au fort 4me Division que 200 hommes. La brigade se compose de six officiers supérieurs, 16 officiers et 174 soldats.

Eu égard à la nature du terrain sur lequel on va opérer, on a procédé avec le plus grand soin au ferrage des chevaux et des mules.

Le 15 mars, la brigade a commencé son mouvement vers le sud et le 5 avril, avant l'époque fixée pour la réunion des diverses colonnes, elle était arrivée sur le bord du lac de Nahuel-Huapi.

Dans sa marche, elle a rencontré plusieurs fois les Indiens ; elle leur a tué 23 guerriers et leur a fait 4 prisonniers. Elle a eu 5 soldats tués, 1 officier et 2 soldats blessés.

Les Indiens ont pu emmener un grand nombre de leurs blessés.

La brigade s'est emparée de 25 chevaux, 187 bœufs et 1,100 moutons. Elle a parcouru 124 lieues en ligne directe, sans compter les détours qu'elle a été obligée de faire et les explorations de ses détachements sur sa droite et sur sa gauche.

Par suite de la capture du cacique Purran et les attaques continuelles dont la tribu des Picunches a été l'objet, les Indiens établis sur le bord du rio Agrio se sont retirés de l'autre côté des Andes, plaçant entre eux et nous une barrière infranchissable, celle d'une frontière étrangère.

Les instructions sévères remises aux chefs de corps leur enjoignaient de ne pas franchir les limites de la République. Grâce à la stricte observation de ces instructions, Reuque-Cura et d'autres caciques ont pu défiler impunément à la vue de nos troupes sur le territoire étranger.

Avertis de notre marche en avant, comme le prouvent des documents tombés en notre pouvoir, la majeure partie des chefs indiens ont passé la Cordillère en janvier et en février. Parmi ceux-là, on peut citer Reuque-Curá, Namuncurá, Alvarito Rumay, Quepu-Zuñiga, Udalman, qui se trouvent près de Lonquimay, Huntué et Bio-Bio. Ils ont pris position sur le territoire chilien, près des sources du Nauquen, et sont d'autant plus à craindre qu'ils peuvent préparer en toute sécurité leurs incursions, et qu'ils comptent sur le concours des caciques araucaniens.

L'attaque et la destruction du fortin Guanacos sont attribuées à une troupe d'Indiens dans laquelle figuraient plus de 200 Moluches.

J'aurai l'honneur de présenter à l'autorité supérieure un nouveau

plan de cantonnement pour la 1re brigade qui, occupant des points plus stratégiques, pourra garantir notre territoire des invasions que pourraient tenter les Indiens réfugiés à l'ouest de la Cordillère.

2me Brigade

Le 15 mars, la colonne partit du fort Général Roca, se dirigeant sur le gué du Nauquen. Elle se composait de 6 officiers supérieurs, 22 officiers, 5 cadets et 558 soldats.

Après avoir laissé un poste chargé d'assurer ses communications avec Choele-Choel et la 1re brigade, elle se mit en marche, emportant deux pièces d'artillerie de montagne.

Le colonel Winter, chef de cette brigade, fit constater en partant que, malgré ses réclamations réitérées, il n'emmenait pour tout approvisionnement que 200 bœufs maigres.

Le 16, il passa le Nauquen et se mit en devoir d'exécuter les instructions en vertu desquelles il devait opérer une battue entre les rios Nauquen et Limay et arriver le 10 avril sur les bords du lac Nahuel-Huapi.

Après avoir visité les anciens cantonnements du cacique Sayhueque, sur les *arroyos* Caleufú et Quen-Quen-tren, et poussé des reconnaissances jusqu'à la frontière chilienne, la colonne continua son mouvement et arriva le 9 avril à Nahuel-Huapi.

La marche rapide de cette colonne a quelque peu contrarié le plan général. Cette rapidité lui a été imposée par la nécessité d'empêcher les Indiens de s'enfuir avec leurs troupeaux. Ayant à explorer un espace très étendu et à peu près inconnu, elle était exposée à des embûches et à des mécomptes. Elle ignorait le point exact où se trouvaient les Indiens, et lorsqu'elle arriva sur les *arroyos* Caleufú et Quen-Quen-tren, les habitants des villages situés sur leurs bords s'enfuirent dans toutes les directions, répandant partout l'alarme jusqu'au sud du rio Limay, avant que les gués aient pu être gardés par la 3me brigade.

La 2me brigade, dans sa courte campagne, a tué 17 guerriers, fait 26 prisonniers, dont 23 femmes et enfants; elle n'a eu à déplorer aucune perte. Son butin se compose de 4,000 brebis, 800 vaches et 800 chevaux.

Les Indiens, avertis à temps, ont évacué leurs villages à notre approche et se sont réfugiés de l'autre côté de la frontière.

La colonne a parcouru 119 lieues depuis le fort Général Roca jusqu'au lac Nahuel-Huapi.

3me Brigade

Cette colonne, sous mes ordres immédiats, avait à remplir la mission la plus pénible, non qu'elle eût à combattre des tribus guerrières, mais parce qu'elle allait traverser une partie de la Patagonie que nul voyageur n'avait encore explorée.

Aucune donnée certaine n'existait sur le chemin qu'elle allait suivre. Elle s'avançait sur la foi de quelques renseignements obscurs et ambigus fournis par les Indiens.

La plus grande difficulté qu'elle eût à vaincre était le passage d'une zone aride et désolée désignée sous le nom de *travesia de Balcheta* et dont nous ne connaissions pas exactement l'étendue.

Les trois brigades avaient à franchir cette *travesia* ; les deux premières au-dessus du Limay, la troisième au sud de cette rivière. Cette dernière avait à passer, comme je l'ai dit, par une route complètement inconnue ; je pris les dispositions nécessaires pour parer à toutes les éventualités.

J'ordonnai de passer le rio Negro à Choele-Choel et de descendre jusqu'à un endroit nommé Castré, situé à deux lieues au-dessous de Negro muerto.

La brigade devait établir solidement sur ce point un poste destiné à assurer ses communications avec Patagones et avec le fort Général Roca.

Le 6 mars, après avoir passé le rio Negro dans des embarcations construites à cet effet, la brigade alla se poster sur le point désigné. Elle se composait de 10 officiers supérieurs, 36 officiers, 9 cadets et 525 soldats.

La *travesia*, suivant les vagues renseignements que j'avais recueillis, était large de 150 kilomètres et sans eau. Son sol pierreux et nitreux offrait de grandes difficultés pour les chevaux.

Je divisai la brigade en petits détachements de 25 hommes qui partirent à de courts intervalles avec leur part proportionnelle de chevaux, de mules et de juments.

Ces détachements avaient ordre de suivre la même piste et de recueillir les trainards les uns des autres.

Le mouvement commença le 11, et le 16 la brigade entière se trouvait de l'autre côté de la *travesia* sans avoir éprouvé aucun accident sérieux.

Nous sommes restés sur ce point jusqu'au 19 pour refaire les chevaux, exténués par une marche des plus pénibles effectuée sous un soleil brûlant, par une température de 34° centigrades.

Partis le 19 mars des rives du Balcheta, nous sommes arrivés à Nahuel-Huapi le 2 avril.

J'envoyai aussitôt des courriers aux autres colonnes opérant de concert avec nous.

Les résultats obtenus par la troisième brigade sont les suivants :

Quatre Indiens ont été tués et beaucoup d'autres ont été blessés dans un combat héroïque dont je rends compte plus loin.

Ont été pris : 3 capitanejos, 38 guerriers, 69 femmes et enfants. Un captif a été délivré.

Le butin se compose de 730 bœufs, 1,500 chevaux et 1,476 moutons.

Le chemin parcouru de Choele-Choel au lac a été de 152 lieues.

Le 3 avril, le drapeau national a été arboré sur une montagne de 1,500 mètres de hauteur où le Limay prend sa source.

Le 10 avril, jour fixé pour la jonction des trois brigades, la division se trouva formée en ligne de bataille près des sources du Limay, et après la revue, le drapeau argentin fut salué de vingt-et-un coups de canon. La blanche couronne des Andes et l'azur du ciel semblaient arborer les couleurs de la patrie et confirmer notre prise de possession.

Les Indiens de Caleufú, épouvantés par l'arrivée de la 2me brigade, et ayant connaissance des mouvements de la première, allumèrent de grands feux et donnèrent ainsi l'alarme au moyen de ce télégraphe en usage parmi eux. La 3me brigade fut aussi annoncée et elle ne trouva sur sa route que des groupes de fuyards dont la présence lui était révélée par la poussière qu'ils soulevaient à l'horizon.

Les Indiens réussirent à sauver leurs familles et une partie de leurs troupeaux en s'éloignant à toute vitesse de ces régions dont, jusqu'alors, les troupes nationales ne s'étaient pas approchées.

En résumé, pendant l'expédition confiée à mes soins,

41 Indiens ont été tués en combattant,
3 capitanejos ont été faits prisonniers, ainsi que
45 guerriers,
92 non-combattants.
1 captif a été délivré.
2,325 chevaux ont été pris, ainsi que
1,717 bœufs,
6,576 moutons.

Nous avons perdu 7 soldats dans les deux combats qui ont été livrés.

Ces résultats ne sont pas ceux que nous avions espéré. Cependant, les conséquences de l'expédition seront immenses. Nous avons exploré des zones inconnues, nous avons délogé les Indiens de leurs derniers refuges, et tout notre territoire peut être aujourd'hui parcouru sans danger par les plus faibles détachements.

Cette opération, qu'on aurait qualifiée de gigantesque il y a peu d'années, a coûté au pays 187 chevaux et 187 mules, représentant une somme de 8,500 piastres fortes, tandis que la division, vivant sur les troupeaux enlevés à l'ennemi, a réalisé une économie de 37,000 piastres fortes.

Le Trésor national a donc gagné pendant cette campagne 28,000 $. En outre, il a été donné aux chefs et aux soldats 660 chevaux et un grand nombre d'animaux de boucherie. Cette distribution a été faite par chaque chef de corps.

Sans avoir la prétention de posséder des connaissances nécessaires pour faire une description exacte du territoire que nous avons parcouru, je vais essayer d'en donner une idée approximative.

On peut considérer la zone enfermée dans le triangle formé par les rios Nauquen et Limay comme une des meilleures de la République. Ses immenses richesses cachées par ses sauvages habitants n'ont pu échapper à nos investigations. Ses vallées, dont la température est plus douce que celle des hauteurs, sont couvertes des plus riches pâturages, ses cours d'eau, qui peuvent être utilisés à peu de frais pour l'irrigation, développeraient une végétation déjà luxuriante composée d'arbres variés.

L'élevage des bestiaux dans les vallées donnerait d'excellents résultats, à en juger par les échantillons des espèces bovine, ovine et chevaline que nous y avons rencontrées et qui sont remarquables par leur taille et la qualité de leur viande.

Cela se rapporte à la première partie de la route que nous avons suivie pour aller au lac de Nahuel-Huapi; la seconde partie offre des montagnes élevées qui sans aucun doute renferment dans leur sein d'immenses trésors. Les signes extérieurs de ces terrains montueux appellent l'attention des profanes en minéralogie, par l'immense variété de pétrifications et de minerais auxquels la science indiquera bientôt leur valeur réelle.

De Castré à l'arroyo des Balcheta, pendant un parcours de trente-quatre lieues, le terrain est stérile, la végétation y est rare, le sol est couvert de cailloux de petites dimensions où le silex se mêle à une matière grasse très divisée. Les quelques arbres qui y poussent abritent des plantes d'un vert pâle et d'un aspect maladif.

Après avoir passé cette zone, on trouve au contraire une région fertile, où la fécondité du sol se décèle à chaque pas. On parcourt ainsi une contrée ravissante jusqu'à l'île de Balcheta.

En sortant de Balcheta on passe au milieu de dunes et de collines pierreuses pittoresques et appartenant à divers âges géologiques. On y trouve une quantité de débris volcaniques.

Le trajet de Balcheta à Epu-Lauquen est difficile et incommode, il

est coupé par une quantité de ruisseaux arrosant des vallons d'une merveilleuse fertilité; la terre dans ces parages promet à l'agriculteur une rémunération qu'il ne saurait trouver au même degré ailleurs. Les pluies continuelles qui surviennent dans toute la vallée d'Epu-Lauquen au fond de laquelle serpente l'arroyo de Maquinché Goa y ont créé des lagunes et des marais. En général les arroyos y sont peu importants, le principal est celui de Balcheta.

En quittant Epu-Lauquen (les deux lagunes), on entre dans une troisième zone composée de plateaux et de petites montagnes; elle est arrosée par le Cumallo-Leufu, le Pilca Niereu-Leufu, le Pichi-Leufu, etc. Les rives de ces arroyos sont couvertes d'arbres, les plateaux granitiques stratifiés ont un aspect des plus pittoresques. De la vallée de Pilca-Nieu, le terrain commence à perdre son aspect aride et la route est couverte d'un tapis de fraisiers. Cette dernière région peut s'appeler le jardin de la République.

Flore et Faune

La flore et la faune des territoires du triangle, de même que celles du sud du rio Negro, présentent une grande variété de végétation que les naturalistes et les botanistes ont classée suivant les règles de la science.

Nous avons vu sur notre route des pins de cinquante mètres de haut et quatre mètres de circonférence à leur base, des cyprès, des palmiers de vingt à vingt-cinq mètres, des chênes de colossales dimensions, des malten qui arrivent à une hauteur de quinze mètres, des pommiers, des saules blancs et rouges qui tous donnent d'excellent bois de construction. On y trouve le piquillin, le jarilla, le chañar, le jume brea, le molle morado, le caroubier, l'alpataco, le cachiyugo et une foule d'autres arbres et arbustes dont je ne puis donner la classification. J'ai rapporté du lac de Nahuel-Huapi deux cents échantillons de végétaux qui ont été mis à la disposition d'une personne compétente qui en fera la classification.

La faune n'est pas moins riche, surtout aux bords du Limay et du rio Negro; on y trouve le guanaco, le daim, le lion (puma), le renard, le lièvre et l'autruche en abondance; les tribus du sud vivent de leur chasse, celles qui étaient établies dans le triangle faisaient le commerce des peaux et de la laine.

On trouve au sud du Limay, dans une montagne, un petit animal de la famille des rongeurs qui, par sa longue queue trè fournie, me paraît devoir être l'écureuil d'Europe.

Rivieres et ruisseaux

Les rivières proprement dites ne se trouvent que dans le triangle; il y en a cinq : l'Agrio, l'Aluminé, le Collon Cura ou Talaputiche, le Caleufú et le Traful.

Rio Limay

Le Limay, comme on voit, prend sa source au lac Nahuel-Huapi, il court du sud-ouest au nord-est sur une longueur de plus de cent lieues, sa largeur moyenne est de soixante à quatre-vingts mètre, son lit est pierreux, son courant rapide ; il a des affluents importants, tels que : le Trafúl, le Caleufú, le Collon Cura, le Quen-quen-tren, le Cheme-hiem, Yalancura, Chichahuvu et beaucoup d'autres qui, au temps des pluies, lui apportent une grande masse d'eau.

Je crois le rio Limay navigable pour des vapeurs de peu de tirant d'eau et d'une grande force. Aujourd'hui son lit est obstrué, mais non complètement, par des blocs erratiques qui, descendus des montagnes, sont venus tomber dans la rivière. Un peu de travail fera disparaitre ces écueils. Le rio a été reconnu sur ces deux rives par nos troupes depuis sa source jusqu'à sa jonction avec le Nauquen.

Le lieutenant-colonel Erasmo Obligado, montant le vapeur *Nauquen*, est arrivé le 25 mars dernier au confluent des deux rivières; le même jour il est entré dans le Limay, mais après l'avoir remonté pendant six milles, il a été obligé de revenir faute d'eau.

Considérant que le vapeur *Nauquen* pouvait difficilement remonter le Limay, dont le courant est très fort ;

Considérant que ledit vapeur avait besoin de renouveler ses vivres;

J'ai ordonné au lieutenant-colonel Obligado de passer sur le vapeur *Rio Negro* et de continuer à explorer le Limay.

Rio Agrio

Ce rio prend sa source dans la Cordillère Trolope. Sa direction générale est à l'est, son parcours est de 40 à 45 lieues; il se jette dans le Nauquen en face de la montagne de Chihuicho ; il reçoit plusieurs affluents, tels que l'Anuneos, le Gueni-Nicoo, le Columnacoo, le Gualcupen, le Cadihué, le Belahuencoo, le Loncopué, le Leumaya, le Llamu-llamu qui, presque tous, coulent de l'ouest à l'est. Le rio Agrio est navigable à l'époque des grandes eaux pour des chalands et des canots.

Aluminé Collon-Curá ou Calapuliche

Cette rivière prend sa source dans la Cordillère. Elle descend du lac du même nom, son cours est de 70 lieues, sa direction générale à l'ouest et au nord-ouest. Son courant est rapide, son lit rocailleux. Elle a une largeur variable entre 60 et 100 mètres. Je la crois navigable dans tout son cours, surtout aux époques des crues. C'est cette rivière que Villarino prit pour le bras principal du Limay.

Caleufú

Ce rio prend sa source dans un des lacs de la Cordillère. Il court pendant 20 ou 25 lieues du sud-ouest au nord-est; sa largeur, sur plusieurs points où nous l'avons traversé, est de trois à quatre cents mètres, son lit est rocailleux et son courant rapide. Quoique peu encaissé, il pourrait être navigable pour des chalands à l'époque des grandes eaux.

Trafúl

Cette rivière prend probablement sa source dans un des grands lacs de la Cordillère. Elle court de l'ouest à l'est; son cours est à peu près aussi étendu que celui du Caleufú. Sa largeur est de 60 à 70 mètres; il peut être navigué par de petites embarcations à l'époque des crues.

Chacun de ces cinq rios reçoit les eaux d'une quantité innombrable de ruisseaux, parmi lesquels je citerai comme les plus importants le Catalium et le Luliche.

Le territoire que nous avons parcouru au sud du rio Negro est également arrosé par de nombreux cours d'eau, dont le plus important est le rio Balcheta qui a certainement un cours de 40 à 50 lieues. Après lui, on peut citer le Salado, le Huitrum-Leufú, le Trapa-Leufú, l'Arroyo des Vasco, le Maquinchegua, l'Arroyo del Cautivo, le Cumayo-Leufú, le Pinca-Nicieu-Leufú. Il y a en outre une quantité considérable de sources et de ruisseaux qui descendent des montagnes.

Lac Nahuel-Huapi

Ce beau lac, qu'on aperçoit dans les embrasures de la Cordillère et qui s'étend de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, est incontestablement pour le pays une source de richesses. Ses eaux pures et cristallines, ses rives couvertes de bois où se trouvent des arbres géants,

les vallées qui s'étendent sur ses deux rives invitent partout le travailleur et l'industriel. Il est difficile de faire une description complète de ce lac qui appelle des explorations et des études scientifiques ; nous avons suivi ses rives au nord pendant quinze lieues sans en trouver l'extrémité. Du haut des montagnes, nous l'avons vu se perdre dans les brumes de l'horizon. Sa largeur sur les points observés est de trois à quatre lieues; nous avons pu compter neuf iles toutes couvertes de bois. Ce lac pourra être navigué en tout temps par les plus grands navires ; sa profondeur est immense.

Minéralogie

Nous n'avions pas avec nous une personne compétente pouvant classer les minéraux que nous avons rencontrés sur le terrain parcouru; cependant, nous avons pu constater la présence de divers métaux tels que l'or, l'argent, le cuivre et le fer. Nous avons également trouvé du marbre, de la chaux, du talc, du plâtre et du charbon de terre. Dans l'*arroyo* Catalium et le rio Colo-curá, on a trouvé plusieurs *pépites* d'or.

Dans la cordillère qui sépare la vallée de Unarquin de celle de Rancilan, il existe, suivant des versions très accréditées, des mines d'argent exploitées à une autre époque par le cacique Purran. Lorsque ce cacique fut fait prisonnier, il avoua qu'il connaissait ces mines, mais il se refusa à indiquer le parage où elles se trouvent. Près du fort 4me Division, il existe des mines de cuivre, de plomb, de fer et de plomb argentifère ; quelques-unes de ces dernières, qui ont été examinées, ont été déclarées exploitables.

Actions d'éclat

Le 30 mars, un groupe d'Indiens assez nombreux s'est présenté devant la 1re brigade qui était en marche. 80 hommes du 11me de cavalerie se détachèrent pour les attaquer. Les Indiens, qui étaient montés à poil, se mirent en fuite, et, dans la poursuite, un détachement de 8 soldats commandé par le lieutenant Ferreyra se trouva très en avant du reste de la troupe. Les Indiens s'apercevant de leur petit nombre firent volte-face et chargèrent nos soldats avec une grande vigueur. Ceux-ci, serrés de près et ayant déchargé leurs carabines, mirent sabre en main, sautèrent à bas de leurs chevaux et soutinrent un combat à l'arme blanche contre les Indiens. Lorsque le reste de la troupe vint délivrer ces braves et obliger les Indiens à s'enfuir de nouveau, il y avait sur le champ du combat neuf sauvages

morts ; beaucoup se retirèrent blessés et parmi eux Tacoman, fils de Sayhueque, qui commandait cette troupe.

Le sous-lieutenant Ferreyra a été blessé au bras d'un coup de lance, deux soldats ont été également blessés, et le caporal Carrizo a été tué. Le nom de ces braves a été mis à l'ordre du jour de la division.

Un autre fait d'armes eut lieu.

Dans le trajet que parcourait la 3me division, j'avais laissé de distance en distance des détachements pour maintenir les communications entre la colonne et le rio Negro. Un de ces détachements, composé de cinq hommes, fut posté à un endroit nommé Limene-lieu.

Un de ces soldats fut envoyé au poste voisin, porteur d'une correspondance, et deux autres partirent pour aller chercher du bois; ils n'étaient pas très loin du poste lorsqu'ils furent surpris par 40 Indiens et tués après le premier coup de feu, sans avoir eu le temps de recharger leurs carabines.

Les deux hommes restés au poste s'élancèrent dans la direction que leur indiquaient les détonations et se trouvèrent en face d'un groupe très nombreux d'Indiens, ils n'hésitèrent pas à prendre position sur un monticule et ouvrirent le feu sur l'ennemi. Ils tuèrent 4 Indiens, en blessèrent un grand nombre et obligèrent la bande à se retirer.

Le chef de la 3me brigade a mis à l'ordre du jour les noms de ces deux braves et leur a conféré un grade.

Observations générales

Comme V. E. le verra par la description des territoires parcourus par la division, la République peut y envoyer des milliers de colons qui y trouveront un climat doux et une existence heureuse.

C'est une nouvelle Suisse à laquelle il ne manque rien pour soutenir la comparaison avec l'ancienne ; elle a son grand lac de Nahuel-Huapi, égal ou peut-être supérieur en extension à celui de Genève. La terre des vallées est des plus fertile, nous avons pu nous en assurer en voyant les produits obtenus par trente familles indiennes de la tribu pacifique d'Inacayal, qui vivent heureuses en cultivant cette terre.

Nous y avons vu du blé, de l'orge, du maïs, des haricots, des pois, des citrouilles, des pommes de terre et des patates douces.

Ces agriculteurs ignorants qui labourent la terre avec un morceau de bois dur, obtiennent des produits excellents. Que sera-ce lorsque cette terre vierge sera exploitée par des cultivateurs munis de

tous les outils que l'industrie moderne met au service des travailleurs.

Il me reste, Monsieur l'inspecteur, à recommander à la considération du Gouvernement les chefs de brigade Lorenzo Winter, Liborio Bernal et Rufino Ortega, à l'intelligence et au patriotisme desquels on doit le succès de l'entreprise confiée à mes soins. Les noms des officiers supérieurs ci-après, méritent également d'être cités :

A Montes de Oca, R. Suarez, N. Palacios, L. Tejedor, M. Nadal, D. Lucero, Z. Lucero, Z. Taboada, E. Ruiz, J. Torres, S. Torres, M. Ruibal, B. Peñiñory, J. Alba, J. Marosini, O'Donnell et Clavel.

Le lieutenant E. O. Escola qui m'a servi de secrétaire, le lieutenant en second S. Gorordo, le sous-lieutenant A. Biedma, les chirurgiens-majors M. Vargas, A. Perez et le pharmacien M. Tagliofico, ont droit également à des éloges pour le zèle et l'abnégation qu'ils ont montrés dans cette expédition.

Le curé de Patagones mérite également une mention honorable; il partit pour Nahuel-Huapi dans l'intention d'aller chanter un *Te Deum* sur ce point, mais étant parti un peu tard, il a rencontré en route la division qui rentrait dans ses quartiers et n'a pu mettre son projet à exécution, sa présence dans le campement a cependant été utile, il a rempli journellement les fonctions de son ministère et a contribué au maintien de l'ordre et la discipline.

Je crois, Monsieur l'inspecteur, avoir rempli les instructions du gouvernement de la Nation, et j'espère que l'opération menée à bonne fin par la division du rio Negro et du Nauquen, contribuera à l'agrandissement et à la prospérité de notre jeune République.

CONRADO VILLEGAS.

CONSÉQUENCES

DE LA

CAMPAGNE DU RIO NEGRO

NAHUEL-HUAPI

EXPÉDITION A NAHUEL-HUAPI

PROLEGOMÉNES

Le général Roca, dans sa proclamation du 26 avril 1879, disait :

« Dans trois mois tout sera terminé ; mais la République ne finit » pas au rio Negro. De nombreuses tribus sauvages campent au-delà » du fleuve. Nous irons les chercher jusqu'au fond des vallées des » Andes ou sur les confins de la Patagonie. »

Ces paroles furent accueillies comme une de ces promesses lointaines qu'une génération lègue à celle qui la suit. Avant de songer à une seconde campagne, il fallait réussir la première, et le 26 avril, personne n'osait compter sur le succès de l'expédition au rio Negro. En lisant les rapports écrits sous la dictée des événements, on est frappé de l'espèce d'éblouissement causé par le résultat de la campagne. Les chefs de colonne sont constamment préoccupés de l'invraisemblance des faits qu'ils ont à relater ; ils les redisent comme s'ils craignaient de n'être pas crus ; il semble qu'en cherchant à convaincre les autres, ils aient besoin d'affermir leur propre conviction.

Raisonnablement, ils ne pouvaient espérer que les Indiens, encore très nombreux dans la Pampa, n'essaieraient pas de se défendre. Ils ne pouvaient admettre que les récits présentant le désert comme inaccessible fussent tous mensongers. Les voyageurs affirmaient que, dans la plaine immense où l'armée allait s'engager, les salines succédaient aux dunes, les dunes aux marais, les marais aux sables mouvants. Les eaux amères y baignaient des herbes vénéneuses que les animaux repoussaient par instinct.

Dans leurs incursions, les sauvages avaient montré jusqu'alors une bravoure et une cruauté extraordinaires. Ils procédaient par surprise, traversaient rapidement une région, enlevant les troupeaux, brûlant les habitations, tuant les hommes, emmenant les femmes et les enfants, et rentraient dans leur désert avant que les troupes aient pu arriver sur le lieu du pillage. Si parfois un régiment leur donnait la chasse, ils lui échappaient grâce à la supériorité de leurs chevaux, et la troupe de ligne rentrait dans ses cantonnements sans avoir jamais pu les atteindre.

Cette histoire est celle de toutes les invasions qui se sont succédé pendant vingt ans. Peu à peu, on s'habitua à cet état de choses. L'Indien fut réputé supérieur au soldat argentin pour cette guerre où la ruse et la rapidité donnaient la victoire. Il fut admis que le désert était inviolable, et l'orgueil des uns, l'intérêt des autres, contribuaient à propager sur la Pampa les opinions les plus erronées.

Soit pour affirmer leur supériorité, soit pour éviter de se compromettre, les caciques refusaient de parler la langue espagnole et employaient, dans leurs rapports avec les officiers chargés de surveiller les frontières, des interprètes dont l'influence était d'autant plus grande qu'ils affectaient, pour les Argentins, un dévoûment qu'ils n'avaient pas. Plus que personne, ces interprètes ont contribué à propager les versions mensongères sur la stérilité de la Pampa et sur les ressources de ses sauvages habitants.

Au moment où la campagne du rio Negro s'est ouverte, les militaires étaient convaincus qu'ils allaient avoir à lutter contre une nature désolée et contre des peuplades décidées à la défendre avec le courage du désespoir.

Les parents, les amis de ces officiers les virent partir avec tristesse. Ils songeaient aux expéditions précédentes qui, toutes, avaient échoué, quoiqu'elles fussent commandées par les meilleurs généraux de la République. Devait-on supposer qu'on serait plus heureux cette fois ?

Les optimistes eux-mêmes croyaient à une longue guerre pleine de péripéties, et dont l'issue dépendait de la tranquillité intérieure, car, au premier mouvement insurrectionnel, le gouvernement se verrait obligé de rappeler ses troupes, de les concentrer sur le point menacé, tandis que les Indiens, regagnant le terrain perdu, rentreraient en scène et ravageraient les *estancias*. L'expérience du passé confirmait pleinement ces craintes.

Conquérir d'un seul coup le désert pampéen, extirper ou détruire les tribus qui l'habitaient, traverser en hiver cette zone de quinze milles lieues carrées en poussant devant soi les intrépides cavaliers dont les exploits remplissaient les légendes, c'était, suivant la croyance générale, aller au devant d'un désastre.

L'inquiétude des chefs de colonne se changea en étonnement lorsqu'ils eurent pris connaissance de leurs instructions.

Ayant à combattre un ennemi agile, infatigable, dont la mobilité faisait la force, on leur recommandait d'aller lentement, *il était défendu de galoper*. Aux cavaliers comme aux fantassins, il était enjoint de se servir exclusivement des mules pendant les marches; les chevaux étaient réservés pour la bataille.

Il fallait vaincre la rapidité par la lenteur. Ce procédé entièrement

nouveau ne pouvait plaire à des officiers habitués à se lancer à travers l'espace et à poursuivre l'ennemi tant que leurs chevaux pouvaient galoper.

Le général Roca ne songeait pas à courir après les Indiens, il prétendait leur barrer la route du Chili. Les colonnes parties de l'est devaient pousser les sauvages devant elles sans chercher à les atteindre. C'était bien, comme l'avait dit le général, une battue qu'on allait exécuter.

Mais cette battue elle-mème était pleine de périls. Il ne suffisait pas de ménager les montures, il fallait les nourrir. Chaque soldat entrait en campagne avec trois chevaux et une mule. Si les prairies étaient telles que les légendes les dépeignaient, on n'irait pas loin.

Chaque division emportait des appareils à forer des puits, mais la légende affirmait que les puits donneraient de l'eau salée. C'est dans ces conditions que six mille hommes conduisant vingt mille chevaux entrèrent dans la Pampa en avril 1879.

Leur général savait sans doute qu'ils y trouveraient de l'herbe et de l'eau, mais la généralité des citoyens ne partageait pas sa confiance.

Les chefs de colonne purent, dès les premiers jours, constater le découragement qui s'était emparé de leurs ennemis. Les caciques, pris d'une terreur superstitieuse, ne songèrent même pas à résister. La 3me division, cantonnée à Poitagué, au centre de la Pampa, eut seule à souffrir des maraudeurs restés sur ses flancs pour lui enlever ses chevaux.

La 4me division qui avait en face d'elle deux grandes tribus intactes, pourvues d'armes à feu et ayant une retraite assurée en cas d'échec, n'eut à combattre ni les Picunches, ni les Huiliches ; elle put garder les gués du Nauquen sans être sérieusement inquiétée par ses sauvages voisins; elle détruisit à son aise la dernière tribu des Ranqueles attardée dans la Pampa et conserva avec le fort San Rafael des communications suivies.

Le corps principal qui avait à parcourir une zone inconnue depuis Choique-Mahuida jusqu'à Choele-Choel, n'a manqué de viande de bœuf que pendant trois jours.

Les troupes de chevaux n'ont pas souffert grâce au bon état des prairies que les Indiens avaient brûlées trois mois avant, croyant que l'expédition aurait lieu plus tôt. Cette précaution des caciques tourna contre eux... les prairies, rasées par le feu, reverdirent sous l'influence des pluies d'équinoxe, et le mois de mai venu elles étaient couvertes d'herbe touffue impossible à brûler (1).

(1) Les prairies brûlent en tout temps lorsque les herbes sèches sont mêlées à celles de l'année, mais lorsque l'incendie a passé sur une prairie détruisant le vert et le sec, il est impossible d'y remettre le feu avant un an.

Le principal cacique pampéen, Namuncurá, prit les devants et, jugeant toute résistance inutile, se retira vers l'ouest. Sa retraite jeta le découragement parmi les autres chefs de tribus.

Namuncurá parti, il ne restait dans la Pampa proprement dite, que Baigorrita qui, conservant ses illusions jusqu'à la fin, entreprit sa retraite lorsque la route des Cordillères lui était fermée par la 4me division et la route du rio Colorado par la colonne principale. Battu une première fois sur le Chadi-Leuvu par le colonel Rudecindo Roca, il est allé se faire tuer par un détachement de chasseurs d'autruches, commandé par le major Torres.

Après ce fait d'armes on n'aurait pu rencontrer sur l'ancien domaine des Ranqueles un groupe de cent Indiens obéissant à un cacique indépendant.

La superstition est venue en aide à l'armée argentine.

Suivant les traditions entretenues par les magiciens, la colère céleste se manifesta contre les Indiens par l'envoi de la variole.

Rien ne saurait donner une idée de la terreur qu'éprouve le sauvage en présence d'un varioleux; les sentiments les plus tendres disparaissent et l'Indien abandonne père, mère, épouse, enfants.

La variole s'étant déclarée dans les villages pampéens pendant l'automne 1879, les caciques ne songèrent qu'à fuir.

A ces causes qui suffiraient à expliquer la prompte victoire des troupes expéditionnaires, il faut ajouter un fait qui paraitra inexplicable à ceux qui connaissent l'histoire de la Pampa.

Je veux parler de l'inaction des Chiliens et des Araucaniens.

Etait-il admissible que les Chiliens ne prêteraient aucun secours aux sauvages qui leur vendaient, presque pour rien, cent mille têtes de gros bétail par an ? Ils pouvaient, sans compromettre leur gouvernement, sans se compromettre eux-mêmes, fournir des armes aux pampéens et augmenter de beaucoup la difficulté de la conquête.

Cette inaction ne peut s'expliquer que par la croyance où l'on était généralemont que la Pampa serait une fois de plus le tombeau des Argentins et que cette armée, produit d'un effort suprême, serait engloutie par le désert; on s'attendait à voir ses débris revenir bientôt déposer contre ses chefs devant l'opinion publique.

Pendant que les adversaires politiques du général Roca croyaient être débarrassés d'un compétiteur dangereux, les ennemis du dehors comptaient sur un désastre qui devait mettre la République Argentine à la merci de ses voisins.

Les caciques et les Chiliens ont partagé l'erreur commune; ils ont uniformément cru à un échec; aussi, lorsque, contre leur attente, le succès est venu, il ne leur restait qu'à en nier l'importance et la grandeur. La campagne du rio Negro fut qualifiée de promenade militaire.

Au général qui l'avait combinée on refusa tout autre mérite que celui d'avoir connu avant les autres la faiblesse des Indiens.

Les écrivains qui s'étaient élevés contre l'imprudence, la présomption, la folie du gouvernement, furent les premiers à tourner en ridicule un succès qui avait si peu coûté.

La conquête de 400,000 kilomètres carrés, exécutée en deux mois, fut qualifiée de fait vulgaire. On s'attacha à la montrer au public comme incertaine, provisoire et illusoire. Les Indiens s'étaient retirés comme autrefois les Scythes, par mesure stratégique. A la première occasion ils reviendraient prendre possession de leurs anciens domaines.

L'expédition au rio Negro ainsi rapetissée fut présentée à l'opinion publique comme une manœuvre électorale.

Le général, au dire de ses adversaires, n'avait conquis le domaine des Ranqueles, des Picunches, des Araucaniens que pour arriver au pouvoir.

Cette audacieuse campagne, réputée impossible, couronnée d'un succès inespéré, n'excita qu'un enthousiasme passager, bientôt éteint par les préoccupations politiques.

NAHUEL-HUAPI

L'année 1880 vit éclore une révolution dont Buenos Aires était le foyer. Les troupes cantonnées sur le rio Negro furent rappelées; la ligne stratégique cessa d'être gardée et la Pampa sans défense fut de nouveau ouverte aux Indiens.

C'était le moment d'épreuve. Les espérances des ennemis du pays se réalisaient. Les caciques avaient l'occasion de prendre une éclatante revanche.

La plupart des propriétaires du sud craignaient de voir revenir dans leurs *estancias* les pillards qui, cinq ans auparavant, avaient, dans une seule incursion, enlevé trois cent mille têtes de gros bétail.

L'anxiété dura plusieurs mois. Mais les Indiens, encore sous l'impression de leur défaite, n'essayèrent pas de tenter de nouveau la fortune. Pas une bande ne se montra dans la Pampa. Les *estancias* furent respectées et les alarmes disparurent peu à peu.

Le désert qui, pendant si longtemps, avait couvert et protégé les sauvages, protégea pour la première fois les pasteurs contre les pillards. Les Pampéens, n'ayant plus comme autrefois d'innombrables chevaux à leur disposition, n'osèrent pas se hasarder dans les solitudes et s'effrayèrent eux-mêmes des obstacles dont ils avaient si souvent effrayé les autres.

Devant ce fait concluant, la confiance s'établit ; la zone des troupeaux s'étendit, les pasteurs s'avancèrent vers l'ouest et l'on passa d'une terreur exagérée à une confiance aveugle.

Les terres que, pour couvrir les frais de la campagne du rio Negro, le gouvernement avaient vendues difficilement à raison de quatre cents piastres fortes la lieue carrée, quintuplèrent de valeur d'un jour à l'autre et se vendirent couramment au-dessus de deux mille piastres fortes.

Le prix du gros bétail s'éleva rapidement aussitôt qu'il fut démontré que les troupeaux n'avaient plus rien à craindre des Indiens, et le capital des éleveurs du sud augmenta de cinquante millions de *duros* en quelques mois.

Les bénéfices de la campagne de 1879 n'étant plus niables, l'engouement gagna jusqu'aux plus timides; il se trouva des acheteurs pour les anciens domaines de Namuncurá.

Cependant le général Roca, devenu président de la République, se mit en mesure de remplir les promesses qu'il avait faites étant ministre de la guerre. Il résolut de clore définitivement la série des incursions indiennes, en supprimant jusqu'à la possibilité de les renouveler.

A l'extrême occident de la République, sur les versants des Andes, il existait, adossées à la frontière du Chili, quelques tribus pouvant servir d'avant-garde à une invasion.

Ces tribus étaient maitresses des défilés des Cordillères au-delà desquelles des peuplades nombreuses, braves, aguerries occupent les provinces australes du Chili.

Il était indispensable d'occuper une des extrémités de ces défilés, d'y construire des fortifications et de rendre impossible toute invasion venue de l'autre côté des Andes.

Les portes de la Cordillère une fois gardées, le territoire serait à tout jamais fermé aux Indiens.

L'expédition devait avoir en outre pour objet de conquérir le triangle formé par les rios Limay et Nauquen. La superficie de ce territoire est de 2,500 lieues environ.

Le rio Limay et le rio Nauquen (appelé aussi Neuquen) sortent, à plus de cent lieues l'un de l'autre, de grands lacs situés dans la Cordillère.

Le Nauquen, comme la plupart des rios de l'Amérique du Sud, coule au sud-est, tandis que le rio Limay, au contraire, court au nord-ouest et vient rencontrer le Nauquen avec lequel il s'unit pour former le rio Negro.

La région baignée par ces deux grands cours d'eau est couverte de grands bois et coupée de *sierras*.

Là s'étaient réfugiés les Ranqueles, les Picunches et les restes de la tribu de Namuncurá. Là étaient établis depuis longtemps les Huiliches et quelques tribus araucaniennes venues du Chili, attirées par la fertilité du sol, par les chasses abondantes et par des richesses minérales que certains caciques ont su mettre à profit.

De nombreux troupeaux provenant des rapines anciennes couvraient le delta du Limay et, au bord du grand lac Nahuel-Huapi,

un certain nombre de familles indiennes occupaient l'ancien domaine des Jésuites, reconnaissable à ses vergers, où les pommiers, les cerisiers et une foule d'arbres à fruits s'élèvent sur des tapis de fraisiers.

On retrouve dans les préparatifs de l'expédition à Nahuel-Huapi la prévoyance qui a présidé à celle du rio Negro.

Quoique, suivant toute probabilité, les Indiens ne dussent pas opposer une résistance sérieuse, tout a été calculé pour empêcher les tribus chiliennes de prendre part à la lutte. A ce point de vue, l'époque de l'entrée en campagne avait une grande importance. Si l'expédition avait lieu en automne, les Araucaniens se garderaient bien de passer les Andes en risquant de se trouver du côté argentin lorque les neiges viendraient fermer les défilés et leur couper la retraite.

D'un autre côté, l'objet de l'expédition étant l'expulsion et non la destruction des Indiens, il convenait de les attaquer avant l'hiver, afin qu'ils pussent se réfugier au Chili.

Le mois d'avril était donc le seul où l'on pût atteindre le double but qu'on se proposait.

Aussi, quoiqu'il ne fût pas entièrement préparé, le général Villegas n'hésita pas à se mettre en marche dans le courant de mars, et le 10 avril ses trois brigades étaient réunies sur les bords du lac Nahuel-Huapi.

Elles étaient parties cependant de trois points très distants les uns des autres et avaient eu à parcourir des régions inconnues.

La première marchait du nord au sud, parallèlement à la Cordillère. La deuxième, partie de la pointe Est du triangle, se dirigeait vers la pointe sud. La troisième, restée en dehors du delta, a traversé une région inexplorée.

Toutes trois sont arrivées au rendez-vous au jour fixé, manœuvrant dans le désert comme sur un terrain connu. Elles ont déterminé la retraite de toutes les tribus restées sur le territoire argentin et sont arrivées à temps pour prendre une partie de leurs troupeaux et reconnaître exactement les défilés par lesquels les Indiens sont passés au Chili.

Quelques jours plus tard, la neige obstruait ces passages et les fermait pour quatre ou cinq mois. La campagne était terminée et, comme en 1879, grâce à de sages combinaisons, un grand résultat était obtenu au prix de peu d'efforts.

Le delta évacué par les Indiens, la campagne était finie, le but at-

teint, l'œuvre consommée. Le séjour des troupes sur le Nahuel-Huapi était devenue inutile.

La division reprit la route de Choele-Choel et de Fuerte General Roca, pour y passer l'hiver et se préparer à occuper solidement les passages des Andes au printemps prochain.

Le delta du Limay et du Nauquen est donc acquis définitivement aux agriculteurs. Une demi-douzaine de fortins établis à la tête des défilés assurera cette belle région contre toute incursion indienne. Le lac Nahuel-Huapi est surtout une position stratégique de premier ordre. C'est là que sera établie la commandance de la frontière andine, et les troupes qui y stationneront garderont non-seulement le delta, mais en même temps toute la Patagonie.

Il est à remarquer que le lac Nahuel-Huapi est situé en face de la dernière trouée de la Cordillère.

En effet, allant du 41me degré de latitude vers le sud, la chaîne des Andes longe l'Océan Pacifique, et ne laisse plus de place à l'ouest pour des établissements agricoles. Ses versants occidentaux sont inhabités. Elle forme, jusqu'au détroit de Magellan, une muraille qui protége les versants orientaux contre toute invasion.

Une armée qui, venant du Chili, voudrait envahir la Patagonie, devrait nécessairement entrer par Nahuel-Huapi.

Les Indiens du Chili ont souvent passé par cette route lorsqu'ils allaient chasser en Patagonie, et leur présence a été fréquemment un sujet d'alarme pour les colons du Chubut.

L'expédition de Nahuel-Huapi, complétant la campagne du rio Negro, enlève aux Indiens toute possibilité de revenir en armes sur le territoire argentin, elle détruit toute inquiétude pour l'avenir et assure la libre possession d'un million de kilomètres carrés à la colonisation.

Quelques fortins bâtis en face des passages de la Cordillère mettront les envahisseurs dans l'impossibilité de la franchir.

D'ailleurs les Indiens n'ont pas seulement perdu leur audace et leur confiance en eux-mêmes, ils ont perdu leur principal auxiliaire, le cheval.

Grâce au cheval ils franchissaient des distances énormes et tombaient inopinément sur les troupeaux. Sans ce moyen de rapide locomotion ils ne peuvent recommencer leurs incursions.

Les provinces chiliennes où ils se sont réfugiés sont montagneuses

et ne sauraient, comme les plaines de la Pampa, nourrir des troupes innombrables de chevaux.

D'ailleurs, les chevaux ne peuvent pas, sans être ferrés, franchir les défilés rocailleux de la Cordillère. On peut donc, en toute assurance, affirmer que la guerre avec les Indiens est finie sans retour.

Les Araucaniens du Chili ne garderont pas longtemps leurs nouveaux hôtes. Les conditions d'existence de ces sauvages ont complèment changé depuis que le commerce des bestiaux volés a cessé. Ils ne pourront nourrir les réfugiés pampéens et les expulseront de leur territoire, les obligeant ainsi à se soumettre et à demander des terres à cultiver.

Le résultat inespéré obtenu en ces deux courtes campagnes paraitra plus étonnant encore si l'on met en regard les sacrifices insignifiants qu'il a coûtés.

Le territoire immense si heureusement et si rapidement conquis ne coûte pas à la République, en hommes et en argent, autant qu'une de ces expéditions infructueuses tentées à diverses époques pour réduire les Indiens.

Les terres acquises appartiennent à trois formations différentes :

Celle de la Pampa, dont la province de Buenos Aires, qui en fait partie, peut donner une idée exacte.

Celle de la Puna, qui comprend les régions andines entre le 36^{me} et le 52^{me} degrés de latitude.

Enfin la formation patagonienne, que les géologues distinguent des autres.

La Pampa est une vaste plaine dépourvue d'arbres, dont le sol contient en excès des matières salines solubles que les eaux pluviales ne peuvent entraîner faute d'écoulement, et dont l'absorption s'opère lentement par l'action des troupeaux sur la végétation.

Les 70 millions d'animaux qui paissent les prairies de la province de Buenos Aires ont adouci sensiblement les eaux de cette partie de la Pampa. Il en sera de même du reste, lorsque les troupeaux y seront assez nombreux.

Le delta de Nahuel-Huapi et les autres régions andines sont boisées, bien arrosées, et sont propres à toutes les cultures.

Les lacs, les accidents de terrain, une végétation luxuriante et un climat tempéré les feront préférer par les colons du nord de l'Europe.

La Patagonie, baignée par la mer, coupée par cinq grands fleuves, possède d'immenses gisements salins comparables à ceux du Pérou et de la Bolivie, dont l'industrie saura bien tirer parti quelque jour.

Bientôt les pasteurs dans la Pampa, les agriculteurs dans les al-

pes andines, les industriels dans la Patagonie viendront par milliers prendre possession de cette vaste zone ouverte à leur activité.

Ils apprendront avec étonnement que, jusqu'en 1879, des hordes barbares en défendaient l'accès au travail et à la civilisation, et ceux-là, du moins, sentant le prix de la sécurité dont ils jouiront, rendront justice aux militaires qui ont conduit et mené à bonne fin l'expédition au rio Negro et à Nahuel-Huapi.

FIN

VOCABULAIRE

Des noms indiens contenus dans la carte

avec leur traduction en français

Aillancó..... Les neuf sources.
Alcaine..... Lieu où l'on s'est battu
Auca Mahuida. Montagne élevée.
Ancar-lo..... Dune partagée.
Anquelen..... Le lieu de la menace.
Arquem-có..... L'eau qui baisse.
Atren-có..... L'eau du sable mouvant.
Atuel..... Lieu où l'on entend des plaintes.
Aunhelo..... Champ semé.
Arauco..... Terrain fangeux.
Cheuque - Lavquen..... Lagune de l'autruche
Cochen Leufu.. Rio superbe.
Chapaleoufu.... Rio du marais.
Cum-loo..... Dune rouge.
Canelo..... La cruche.
Colcultue..... Lieu hanté.
Curu-Lafquen.. Lagune noire.
Coñi-malal.... Clôture commencée.
Co-mallin..... Foin mouillé.
Chacay..... L'arbre.
Coihueco..... Eau du chêne.
Chacha-huen... La ressemblance.
Coipo-Lavquen. Lagune de la loutre.
Chocico..... Lagune des papillons.
Curi-Leuvu.... Rivière noire.
Colli-co..... Eau rouge.
Colchahua..... Marché aux bestiaux.
Cholchol..... Fermeture.
Ca Lafquen.... Autre lagune.
Catapuliche.... Indiens enterrés.
Chichaca..... Maïs vert.
Cahuellhue..... Rendez-vous des chevaux.
Carhue..... Emplacement du fort.
Carrauco..... Endroit où l'on s'arrête pour boire.
Cochénelo..... Rendez-vous des porcs
Cura-co..... Source jaillissant d'une pierre.
Curru-huaca... Vache noire.
Choyque - Mahuida..... Montagne de l'autruche.
Chagqui-hue... Où l'on met en pièces.
Chadi-Lavquen. Lagune salée.
Curum-co..... Eau du matin.
Cuchilla-co.... Eau du porc.
Calquin-lo..... Dune de l'aigle.
Chichinal..... Mine de plomb.
Chelforo..... Ossuaire.
Chimpay..... Auberge.
Cavanco..... Eau chaude.
Chubut..... Bossu.
Colimulas..... Escargot rouge.
Chucul..... Brouet de maïs.
Carri-lo..... Dune verte.
Cochiquingan... Frontière.
Chacallual..... Arbre du repas.
Chillan..... Seller.
Chilhue..... Grande marmite.
Chem..... Sans nom.
Chacu-Chacu... Cervelle.
Choele-Choel.... Epouvantail.
Epecuen..... Presque brûlé.
Epu-Puel..... Les deux tombes.
Epu-Lavquen.. Deux lagunes.
Etrep - quetralhue Lavquen. Lagune du feu.
Elun quetralef. Rivière de feu.
Eleura huincul. La côte.
Eilo - Lavquen (Vilu lavquen) Lagune des vipères.
Foro malal..... Enclos des os.
Futa Lavquen.. Grande lagnne.
Gualicho..... Mystère.
Guamini (Hüa Menii)..... Plumet du maïs.
Guazá (Huadá) Le chant des calbasses.
Guinchecal..... Laine tressée.
Hueda-lo-co.... Dune de mauvaise eau
Huencarretanco Sources des charretiers

Huin-can..... Peint.
Huaca Lavquen Lagune de la vache.
Huitag..... Brisé.
Huaiie Mahuida Montagne des petits chênes.
Huayque-nelo.. La saulée.
Huincul..... Colline.
Loncoche..... Tête d'Indien.
Lig-Leuvu..... Rivière blanche.
Luan Leuvu.... Rio du guanaque.
Lonco-man..... Le bonheur du cacique.
Limay..... Les roches.
Lonco-tue..... Le domaine du cacique.
Lonco-huaca... Les vaches du cacique.
Laco-tue..... Le terrain des homonymes.
Limen Mahuida Montagne d'argent.
Luan Mahuida. Montagne du guanaque.
Lonquimay.... Résidence des caciques.
Lihue calel..... Chaire vivante.
Languehan. ... Le fantôme de la sœur
Levuco.....,. Eau de rivière.
Luan Foro..... Eaux des guanaques.
Luan-Lavquen.. Lagune du guanaque.
Loncahue..... Domicile du cacique.
Licancha..... Pierre de la vertu.
Llanquehue.... Les mines.
Llanhue..... Champ de fraises.
Llancanelo..... Pierre contenant du minerai.
Malal-tué..... Champ clôturé.
Mallo-Lavquen. Lagune de terre colorée.
Marraca..... Eau marécageuse.
Malalgüe..... Où il y a un enclos.
Mechinquil..... En aval.
Mallin-Blanco. Herbe blanche.
Malal-huaca... Enclos des vaches.
Maule (Maule-vu)..... Rivière des pluies.
Malle-co..... Eau de la terre colorée.
Moncol..... Rond.
Muluchen-co... Eau des Indiens d'en haut.
Mañu leuvu.... Rio trouvé par hasard
Mallo Quehan.. Les mantes peintes.
Manquel-Vitre. Le condor crevé.
Malal..... Enclos.
Mari-manuel.. Dix arbres.
Malli Lavquen. Lagune herbeuse.
Maullin (Mallin)..... Fourrage.

Mari-Lavquen. Les dix lagunes.
Meuco..... Le tourbillon.
Mehuaca..... Fumier de vache.
Macu-Leuvu... Rivière aigre.
Nilgüil..... Le gué.
Nauquen (Navain)..... Très profond.
Nahueve..... Qui passe en dessous.
Noreun..... Redressé.
Nahuel-huapi.. Ile du tigre.
Nay-nay..... Terre pulvérulente.
Nilgüe..... Gué.
Naran choique.. L'autruche enterrée.
Napolcofü..... Rio tranquille.
Nanca-tué..... Le lieu du paiement.
Ossopal..... Le trou où l'on boit.
Ofnelo..... Où il y a de quoi boire
Pichi-queham.. Petite dispute.
Poñehue..... Où il y a des pommes de terre.
Poita hue..... Marécageux.
Pichi - picum - lavquen..... Petite lagune du nord
Pihué-hué..... Où il y a des pins.
Piru-co..... Eau des vers.
Pichi-Melcohé.. Petite source.
Potro-lo..... La dune brûlante.
Pigüe (Pehuén). Pin.
Puan (Pu-am). Les fantômes.
Peli-cura (Pele-cura)..... Pierre et boue.
Pillahuinco (Pillan Huincül) Colline du diable.
Pequen..... Le hibou.
Palau-co..... Eau des herbes médicinales.
Payon..... Cuivre
Pran Leuvu.... Rivière qui se lève.
Puntano-Milahue..... Mine d'or du marais.
Pichi-Leuvu... Petite rivière.
Painequeo (Paine-queüpu)... Pierre céleste.
Pire Mahuida.. Montagne de la neige.
Pichi carhue... Petit fort.
Patraño-lo..... Dune où l'on se baisse
Pitralo..... La dune inégale.
Puechapicu-Lavquen..... Lagune des champignons.
Pichi trequen... Côte perpendiculaire.
Puen cahué..... Où lon se disperse.
Pum mahuida.. Montagne de la nuit.
Pichi-mahuida. Petite montagne.
Pul..... Arbre médicinal.
Pire..... Neige.
Quehue..... Centre.
Quintü..... L'ambulance.

Quetrudugun... Cinq mots.
Quetrupillan... Cinq diables.
Quiñé-malal... Un enclos.
Quitren-huitru. La cuillère tordue.
Quillay-lo..... La dune de quillay.
Quiñe-malal... Un signe.
Quene-huin (*Quiñe güng*)..... Le harnachement.
Quela-lo (*Quilalo*..... Dune des hautes herbes.
Quemu-quemu.. Le paiement des mantes.
Quequen (*Quecün*)..... Où l'on moud le maïs.
Ranquilco..... Eau des glaïeuls.
Rani leuvu..... Rio des touffes d'herbes.
Ringui leuvu... La pêche au harpon.
Ranco..... Lieu du pari.
Rumeco ó Reumeco..... Eau filtrée.
Rarinclo..... Où il y a du bois.
Rara hue..... Où l'on entend du bruit.
Renancolo..... La dune des tentes.
Sanguilco (*Rancülco*)..... Eau de glaïeuls.
Sanhue lavquen (*Ranhue*.... *lavquen*)..... La lagune du pari.
Somotué (*Domotué*)..... Le meilleur terrain.
Tunuyan (*Tunuyam*)..... La crainte du tremblement de terre.
Truvun-cura... Les pierres du conseil
Tripahue..... La sortie.
Tilu Lelvum (*Thula-Lelvum*) La plaine du cygne.
Travun Leuvu.. Le confluent.
Trapal Lavquen Lagune des flaques.
Trehua Lavquen Lagune du chien.
Tragal-tué..... Terre à poterie.
Traro lavquen.. Lagune du vautour.
Tisque menoco.. Eau où l'on s'enfonce.
Trapalito..... Flaque d'eau.
Tromen..... Terrain mou, sablonneux.
Trelantue (*Thenantué*..... Terre battue.
Tanan (*thanan*). Battre la terre.
Truruluzi..... Eau trouble.
Tuluj-che..... Indien désolé.
Trapal-co..... Eau de la flaque.
Toay (*Than*).... Arbre tombé.
Trapalo..... Dune de la mare.
Trilis..... Petits oiseaux.
Trumaque..... Terrain mou.
Traf trequen... Battre comme le pouls
Trenque lavquen Lagune gelée.
Tromen-lo..... Dune molle.
Tricauco..... Eau de l'oiseau.
Troco-man (*Thücoman*)..... Champs de seigle.
Tinguirica..... Les nains.
Trayguen..... Les ruisseaux.
Utran-repuig-lo Dune du bois à feu.
Utracan..... L'entrée du bois.
Urre lavquen.. Lac des brouillards.
Vuta-lo..... Grande dune.
Vuta Melehue.. Les grands escargots.
Vutua Lelvun.. La grande pomme de terre.
Vuta mallin.... L'herbe haute.
Vuta trequen... Monceau de cendres.
Vure-co..... Eau amère.
Yollinco..... Eau des trous.
Yapenque..... Le lieu des signaux.
Yta loo (*Vuta loo*)..... Grande dune.
Yaima..... Canal d'irrigation.
Yoitué..... Terre meilleure.
Yutrao..... La pointe de la réunion.
Yente-co (*Yutuco*)..... La source de l'eau.

NOTA. — Les noms indiens indiquent toujours la topographie du lieu qu'ils désignent ou un fait qui s'y est passé. Cette circonstance donne de l'intérêt à cette traduction.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

DÉDICACE V
Lettre à M. le Ministre de la guerre VII

AVANT-PROPOS IX

CORRESPONDANCE entre le Ministre de la guerre et le général Roca sur la convenance et la possibilité d'établir la ligne militaire sur le rio Negro (Octobre, novembre et décembre 1875) ..... XV à XXXIV
Lettre du général Roca au rédacteur de la *República* (avril 1876) XXXV

MESSAGE AU CONGRÈS (14 avril 1878) XL
Sanction du Congrès (5 octobre 1878) XLIX
Promulgation de la loi (5 octobre 1878) XLIX

BATTUE GÉNÉRALE DU TERRITOIRE INDIGÈNE LIII
Collection des dépêches échangées entre le général Roca et les chefs de frontières à propos des préparatifs de la campagne ..... LIII à CIV

CAMPAGNE DU RIO NEGRO 1
Considérations générales 3
Le plan de campagne 15

JOURNAL TENU AU QUARTIER GÉNÉRAL 19
Composition du quartier général 20
Départ de l'Azul 21
Départ d'Olavarria 22
Départ de Lavalle 22
Départ du fortin Rivadavia 23
Aspect général du pays 23
Cahué : description du village 24
Campement de Carhué 27
Ordre général 27
Proclamation à l'armée 28
Départ de Carhué 30
Description de Puan 31
Instructions remises au capitaine Daza 31
Départ de Puan 33
Départ du fortin Sandes 33
Fort Argentino 33

Pages

Dernière station du télégraphe militaire. — Adieux au télégraphe. — Abnégation des télégraphistes..... 34
Départ du fort Argentino..... 35
Départ de Manuel-Leo..... 36
Nueva Roma. — Les reptiles..... 36
Départ de Nueva Roma. — L'autruche enterrée..... 38
Départ de Naran-Choique..... 38
Départ de Salinas Chicas. — La provision de sel..... 39
Départ d'Algarrobo Clavado..... 40
Départ de Medano Colorado..... 41
Au rio Colorado. — Le fer titanique. — Service d'estafettes. — Organisation de l'armée. — Réflexions sur le rio Colorado. — Disette. — Mesures énergiques..... 42
Départ de l'île..... 48
Départ de Medano Redondo..... 49
Départ de la Picada; l'arbre mystérieux..... 49
Départ de las Barrancas..... 51
Départ de la Escalera..... 51
Départ de la Tormenta..... 52
Le camp de Catriel..... 53
L'Abra de Catriel..... 53
Pichi-Mahuida. — Dépêche du capitaine Daza. — La montagne de l'Autruche. — Embarras des guides..... 54
Départ de Choyque-Mahuida. — Pas d'eau. — On aperçoit le rio Negro. — Magnifique panorama. — Du feu dans l'île. — Reconnaissance. — Le colonel Guerrico..... 60
Choele-Choel. — Dépêche du Ministre de la guerre. — Description de l'île; mollusques; étymologie; les truites. — Dépêche du commandant Uriburu. 64
Départ de Choele-Choel pour le Nauquen. — La vallée du rio Negro. — Le commandant Fortheringham. — Le confluent du Nauquen et du Limay. — Le retour. — Ordre général. — Les télégrammes de félicitations. — Arrivée du chirurgien Marco. — Les habitants de Patagones. — Adieux du du général Roca à l'armée..... 75
Départ de Choele-Choel pour Patagones. — Le *Triunfo*. — La musique dans le désert. — On s'embarque. — Joie naïve des sauvages. — Arrivée à Patagones. — Diverses dépêches. — La canonnière *Paraná*..... 100
Exploration du major Wisosky au port de San Antonio..... 106
Tableau des distances de Mercedes à San Antonio..... 110
Journal du colonel Villegas..... 113
Itinéraire des convois d'animaux de boucherie..... 120
Rapport du colonel Levalle. — Instructions remises au commandant de la 2me division..... 123
Journal des étapes de Carhué à Traru-Lauquen..... 125
Itinéraire du colonel Bedoya de Lihuel-Calel à Urre-Lauquen..... 133
Journal des étapes de la division Belisle de Lihuel-Calel au rio Negro..... 137
Rapport du commandant Monteagudo..... 144

Pages

Rapport du commandant Manuel Sosa..... 146
Itinéraire du colonel Bedoya sur le Chadi-Leuvú..... 149
Itinéraire du commandant Herrera..... 152

Rapport du colonel Racedo, chef de la 3me division. — Instructions remises au chef de la 3me division. — Départ du Rio VIe. — Sarmiento Nuevo. — Monte de la Vieja. — El Cuero. — Medano Colorado. — La chasse aux perroquets. — Arrivée du colonel Roca. — Vol de chevaux. — Jugement d'un déserteur. — Une ruse d'Indien..... 155
Rapport du colonel Roca..... 166
Rapport du docteur Dupont..... 168
La variole..... 171
Retour de la 3me division. — Mouvement des malades. — Etat des prisonniers 173

Rapport du colonel Uriburu, commandant la 4me division. — Instructions remises au commandant en chef..... 175
Introduction 177
Du fort San Rafael au rio Nauquen..... 179
Départ du fort 4me Division..... 196
Décret nommant les ingénieurs chargés de l'exploration du rio Negro..... 229
Dépêches diverses..... 230

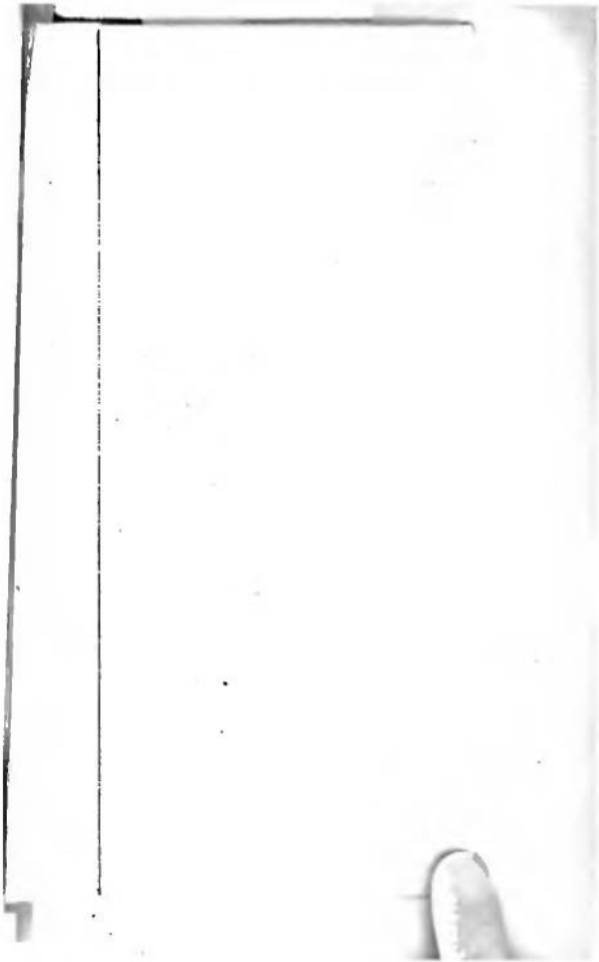
Rapport du colonel Lagos, commandant la 5me division. — Instructions que doit suivre le commandant en chef..... 237
Instructions remises au colonel Godoy..... 239
Rapports et itinéraires..... 239
Journal de la division de Guamini en route pour Pichi-Carhué..... 241
Journal de la division Godoy opérant à Alainco..... 246

Rapport du général Roca sur l'ensemble de la campagne..... 253
Dépêches et télégrammes divers..... 261

Rapport du général Conrado Villegas, commandant en chef de l'expédition à Nahuel-Huapi 273

Conséquences de la campagne du rio Negro. — Nahuel-Huapi 287
Expédition à Nahuel-Huapi 289
Nahuel-Huapi 294

Vocabulaire des noms indiens contenus dans la carte avec leur traduction en français..... 301



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

[redacted]